

NAPOLI  
RACCONTA



NAPLES  
RACONTE



Università di Napoli  
L'Orientale

**Premio Universitario di Narrativa in Lingua Francese  
per racconti brevi inediti**

*Racconti selezionati e Traduzioni*

V Edizione

*a cura di*

Michele Costagliola d'Abele, Sarah Nora Pinto e Emilia Surmonte



UniorPress  
Napoli 2022



*Comitato scientifico*

Jana Altmanova  
Maria Centrella  
Michele Costagliola d'Abele  
Maria Giovanna Petrillo  
Sarah Nora Pinto  
Emilia Surmonte



This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

UniorPress  
Università di Napoli L'Orientale  
Via Nuova Marina, 59 – 80133, Napoli

ISBN 978-88-6719-212-0



Università di Napoli L'Orientale

NAPOLI      NAPLES  
RACCONTA      RACONTE

**Premio Universitario di Narrativa in Lingua Francese  
per racconti brevi inediti**

*Racconti selezionati e Traduzioni*  
V Edizione

*a cura di*

Michele Costagliola d'Abele, Sarah Nora Pinto e Emilia Surmonte



UniorPress

Napoli 2022



## Indice

Conclure pour ne pas finir.....	9
---------------------------------	---

### Les récits lauréats

#### *I racconti vincitori*

*Sylvie Huck*

<b>Mounga</b> .....	19
---------------------	----

<b>Mounga</b> .....	23
---------------------	----

Traduzione di *Francesca Sorrentino*

*Mohamed Mbongar Sarr*

<b>La couleur de l'infortune</b> .....	27
--	----

<b>Il colore della sfortuna</b> .....	41
---------------------------------------	----

Traduzione di *Maria Finelli*

*Valentina Meli*

<b>Paroles</b> .....	55
----------------------	----

<b>Parole</b> .....	57
---------------------	----

Traduzione di *Rosanna Cerbone*

### Les récits finalistes

#### *I racconti finalisti*

#### Section A

#### Écrivains français

#### *Scrittori francesi*

*Philippe Vilain*

<b>La mélancolie du hasard</b> .....	63
--------------------------------------	----

<b>La malinconia dell'azzardo</b> .....	79
---	----

Traduzione di *Maria Irma Zaccaria*

*Patrick Saveau*

<b>La subalterne</b> .....	95
----------------------------	----

<b>La subalterna</b> .....	105
----------------------------	-----

Traduzione di *Marica Memoli*

*Assia-Printemps Gibirila*

**Sur le chemin de la liberté** ..... 113

**Sulla via della libertà** ..... 123

Traduzione di *Anna Nocerino*

*Francis Mizjo*

**Des livres et moi** ..... 131

**Io e i libri**..... 147

Traduzione di *Nunzia Amoroso*

*Alain Benichou*

**Les bougainvilliers**..... 163

**Le buganvillee** ..... 171

Traduzione di *Monica Feroletto*

*Mylène André*

**Julia**..... 179

**Julia**..... 185

Traduzione di *Raffaele Salvati*

*Raymond Iss*

**Le Sud**..... 191

**Il Sud**..... 197

Traduzione di *Daniela Fruscio*

*Ségoène Chailley*

**Paris se meurt, mon amour**..... 203

**Parigi sta morendo, amore mio** ..... 215

Traduzione di *Chiara Gallinaro*

## Section B

### Écrivains francophones

#### *Scrittori francofoni*

*Robert Morency*

**La nuit des temps**..... 229

**La notte dei tempi**..... 235

Traduzione di *Marta Sommella*

*Jean-François Sonnay*

**Olimpia** ..... 241

**Olimpia** ..... 249

Traduzione di *Maria Pasquariello*

*Mathieu La Manna Hamelin*

**La fontaine de souffrance** ..... 257

**La fontana della sofferenza** ..... 261

Traduzione di *Antonella Savinelli*

*Max Lobe*

**Je suis le fils de ma mère** ..... 265

**Sono figlio di mia madre** ..... 273

Traduzione di *Francesca Solimene*

*Joaquim Hock*

**La tête de bœuf** ..... 281

**La testa di bue** ..... 291

Traduzione di *Carmen Atri*

*Pascal Blanchet*

**Mal de dents** ..... 301

**Mal di denti** ..... 313

Traduzione di *Lina Ruotolo*

*Hélène Dormond*

**Pas de velours** ..... 325

**A passo di velluto** ..... 339

Traduzione di *Sabrina Sabatino*

## Section C

**Écrivains ayant choisi le français comme langue d'écriture**

*Scrittori che usano la lingua francese come lingua di adozione*

*Ryoko Sekiguchi*

**Les glaneurs de Belleville** ..... 355

**Gli spigolatori di Belleville** ..... 365

Traduzione di *Natalia De Luca Cicale*



Indice

*Antonino d'Esposito*

**Suomi** ..... 375

**Suomi** ..... 381

Traduzione di *Mariapina Capasso*

*Graziella Capraro*

**Le Château de la Belle au Bois Dormant** ..... 387

**Il Castello della Bella Addormentata nel Bosco** ..... 399

Traduzione di *Bianca Maria D'Auria*

## Conclure pour ne pas finir...

Avec la publication de la cinquième et dernière anthologie du Prix Universitaire de narration en langue française pour brefs récits inédits « Naples Raconte/Napoli Racconta », nous arrivons à la conclusion d'un travail commencé il y a plus de dix ans. C'est en 2011 que ce Prix a été créé et mis en place par la regrettée Mme Giovannella Fusco Girard, professeure de Littérature française à l'Université de Naples L'Orientale. La formule originale et singulière de ce concours, qui allie création littéraire et traduction et unit étudiants et professeurs dans son Jury, a séduit pendant cinq ans, de 2011 à 2015, de nombreux écrivains de diverses régions du monde (du Canada en passant par le Tchad jusqu'à la Chine), et a connu un succès grandissant : 15 récits reçus pour la première édition, 36 pour la seconde, une soixantaine pour la troisième (60) et la quatrième (62), et 131 pour la cinquième. Trois anthologies des récits sélectionnés, accompagnés de leurs traductions en langue italienne, choisies parmi les meilleures proposées par les étudiants, ont vu le jour jusqu'en 2015. La disparition de Giovannella Fusco Girard avait laissé en suspens la sortie des anthologies de la IV<sup>e</sup> et de la V<sup>e</sup> édition et c'est avec une grande émotion que nous avons repris l'ensemble des travaux réalisés afin de compléter la série des publications prévues. Ainsi, en 2020, l'Unior Press, maison d'édition de l'Université de Naples L'Orientale, a publié le volume qui recueille les récits finalistes de la quatrième édition du Prix avec leurs traductions. Aujourd'hui, en 2022, nous avons l'honneur d'offrir aux lecteurs les résultats des travaux de la cinquième édition : c'est notre manière de témoigner le plus respectueusement possible notre gratitude et reconnaissance envers Giovannella Fusco Girard, pour tout ce qu'elle nous a enseigné et tout ce qu'elle a représenté pour nous et notre Université.

C'est un honneur et en même temps un plaisir, car nous avons été témoins directs du moment où l'idée de ce Prix a été conçue. Nous nous souvenons encore, et de façon très vivante, des yeux rayonnants et enthousiastes que Mme Fusco Girard affichait en nous annonçant son intuition, l'idée d'un prix littéraire qui, par sa vocation internationale, nous ouvrirait pour ainsi dire au monde, un prix qui nous permettrait de nous éloigner des frontières « limitées » de Naples

pour accueillir de multiples visions véhiculées par nombre de plumes éparpillées dans le monde entier et rassemblées dans l'espace de la francophonie. C'était exactement le 16 juillet 2010, nous étions à Ravello, une des villes les plus captivantes de la Côte Amalfitaine, à 350 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur une terrasse à un endroit splendide dont le panorama et l'ouverture sur l'horizon ont sans doute représenté la source fondamentale d'inspiration de ce projet. Nous assistions à une conférence intitulée « Renâître à Ravello : le baptême d'un immoraliste » de Pierre Masson, professeur émérite de l'Université de Nantes, qui lisait les plus belles pages de *L'Immoraliste* de Gide, à l'occasion d'une rencontre organisée dans le cadre du projet « Grand Tour Ravello ». Ce fut probablement à partir de ces réflexions sur la vision libératrice de la littérature, sur la recherche du bonheur et sur les conflits intérieurs de l'homme qu'a pu germer l'idée de « Naples raconte/Napoli racconta ».

Nous croyons donc pouvoir affirmer que le Prix est né à partir d'une réflexion sur la valeur de la littérature ; un art qui, en nous permettant d'accéder à l'état épistémologique et émotif de l'autre, nous laisse la possibilité de regarder le monde à travers les yeux d'autrui et devient par là le véhicule privilégié d'une connaissance plus approfondie de soi-même. Omar Pamuk, prix Nobel de littérature, lors de son discours en occasion de la remise de ce prestigieux prix, affirmait d'ailleurs que « la littérature est le trésor le plus précieux que l'humanité a rassemblé dans sa quête pour se comprendre elle-même ».

En adoptant une conception de francophonie large et œcuménique, il y avait parmi les objectifs des organisateurs du Prix « Naples Raconte/Napoli Racconta », l'ambition d'exploiter les potentialités de la diffusion de la langue française dans le monde, pour se mettre à l'écoute des diverses déclinaisons de la littérature de l'« immédiat contemporain », afin d'en suivre l'évolution en temps réel. Les cours universitaires dans lesquels se sont déroulées les activités du Prix sont ainsi devenus des observatoires attentifs de la fécondité de la littérature d'expression française, de la diversité et pluralité de voix « en français » venant du monde entier. Ces cours ont été des laboratoires d'exploration et d'analyse de la richesse thématique et stylistique d'un parterre littéraire qui a réuni plusieurs

écrivains réputés et de nombreux nouveaux talents moins connus du public. Certains d'entre eux encore absents, à l'époque, de la scène éditoriale, ont récemment fait l'objet d'une reconnaissance officielle de la part de la critique et du public, confirmant ainsi la qualité du travail de « Naples Raconte/Napoli Racconta », dont le comité d'abord, et le Jury ensuite, ont toujours garanti l'anonymat des auteurs pendant la sélection, l'analyse, la traduction et l'évaluation des récits.

On retrouvera ainsi parmi les finalistes les récits d'écrivains déjà affirmés tels que Jean-Noël Schifano ou Philippe Vilain ou d'autres à la carrière peut-être plus discrète mais constante comme Noël N. Ndjékéry, Max Lobe, Rouja Lazarova, Jean-Pierre Andrevon, Jean Bofane In Koli, Ryoko Sakiguchi, Alain Freudiger etc., mais aussi les écrits de talents en herbe qui entre temps ont connu un succès mondial. Nous nous limitons ici à signaler, par sa coïncidence temporelle, le cas de Mohamed Mbougar Sarr, prix Goncourt 2021, qui a remporté le prix de la section B de la cinquième édition avec le récit *La couleur de l'infortune* que nous publions dans la présente anthologie avec sa traduction en italien. Un récit qui annonçait déjà les qualités stylistiques de l'écrivain sénégalais et anticipait les thématiques abordées dans ses œuvres romanesques futures. L'attention envers les plus faibles et les minorités qui se traduit dans le récit par une participation émotive particulièrement touchante vis-à-vis du sort des albinos en Afrique nous rappelle en effet le soutien que l'auteur exprime aux homosexuels au Sénégal dans son *De purs hommes* (Philippe Rey-Jimsaan, 2018), aux immigrés africains débarqués sur les côtes siciliennes dans *Silence du cœur* (Présence Africaine, 2017) ou aux résistants face au pouvoir brutal d'un régime islamiste dans *Terre ceinte* (Présence Africaine, 2018).

Le travail d'étude littéraire sur les récits des trois sections du Prix a ouvert la voie à une réflexion plus générale sur les tendances actuelles de la littérature d'expression française où l'apport des littératures « venues d'ailleurs » s'avère considérable et enrichissant, comme le confirme l'attribution du Goncourt à Sarr, et comme le signalaient déjà les quarante-quatre écrivains signataires du Manifeste « Pour une littérature-monde en français », paru sur *Le Monde des livres* le 15 mars 2007. Ils constataient que les Prix littéraires en France étaient de plus en plus décernés à des écrivains « d'outre-France »,

témoignant de « ce désir de retrouver les voies du monde, ce retour aux puissances d'incandescence de la littérature, cette urgence ressentie d'une littérature-monde », car seule une « littérature-monde » peut convenablement représenter la complexité de notre époque et en témoigner pour les générations futures.

Or, le Prix « Naples raconte/Napoli Racconta », c'est justement, et nous citons ici Mme Fusco Girard, « lire le monde dans les mots d'une autre langue et se reconnaître dans le regard d'autrui ». Voilà donc le sens d'une expérience qui s'impose comme un lieu de rencontre profonde entre les écrivains et les lecteurs à travers la langue française. Une expérience qui donne aux professeurs et aux étudiants le goût inépuisable de la connaissance littéraire, le plaisir de la lecture offrant une réponse à la nécessité de tout homme, à tout âge, de s'éloigner du domaine restreint du moi pour accueillir le monde, une réponse intérieure qui s'ouvre à l'horizon tout en le reconnaissant distant, comme le temps et l'espace qui le composent.

\*\*\*

Le Prix Universitaire de Narration en langue française pour brefs récits inédits « Naples Raconte/Napoli Racconta », dont nous présentons ici l'anthologie de la cinquième édition, était organisé selon une formule originale où les étudiants étaient impliqués dans l'analyse et la traduction des récits, tout comme dans leur évaluation en tant que membres du Jury. Les récits ont été lus, analysés et traduits par les étudiants dans le cadre du cours de Littérature française des Master 1 et 2 de l'Université de Naples L'Orientale pour favoriser le développement d'une formation littéraire solide par le biais d'une connaissance directe des tendances littéraires contemporaines, ainsi que le perfectionnement des compétences linguistiques pour la traduction littéraire. Le Comité Scientifique de ce volume s'est occupé de la sélection initiale des 21 récits finalistes et les éditeurs se sont quant à eux chargés de l'évaluation des traductions des étudiants et des travaux de correction de ces dernières. Parallèlement, un comité de professeurs de langue et littérature françaises des universités de la Campanie constituait l'autre moitié du Jury.

Pour cette cinquième édition, le Jury des professeurs était présidé par Mme Fusco Girard (professeure de Littérature française à l'Université de Naples L'Orientale) et était composé par :

- Mme Jana Altmanova, professeure de Langue et Linguistique française à l'Université de Naples L'Orientale.

- Mme Maria Centrella, professeure de Langue et Linguistique française à l'Université de Naples L'Orientale.

- Mme Carolina Diglio, professeure de Littérature française à l'Université de Naples « Parthenope »

- Mme Giulia Papoff, professeure de Langue et Linguistique française à l'Université del Sannio de Bénévent ;

Pour cette même édition, le Jury des étudiants était composé, en ordre alphabétique, par :

Ambrosio Valentina	Gigante Martina
Amoroso Nunzia	Memoli Marica
Ascione Elisabetta	Moscardino Anna Maria
Atri Carmen	Nocerino Anna
Capasso Mariapina	Pasquariello Maria
Castaniere Filomena	Ruotolo Lina
Cerbone Rosanna	Sabatino Sabrina
D'Auria Bianca Maria	Salvati Raffaele
De Luca Cicale Nathalie	Savinelli Antonella
Feroleto Monica	Solimene Francesca
Filippo Ilaria	Sommella Marta Maria
Finelli Maria	Sorrentino Francesca
Fruscio Daniela	Tulimiero Rosanna
Gallinaro Chiara	Zaccaria Maria Irma
Giamminelli Vittoria	

Une autre particularité du Prix résidait dans son organisation en trois sections, ce qui a permis de mieux contextualiser et analyser les variations thématiques, stylistiques et linguistiques des récits :

Section A : écrivains français ;

Section B : écrivains francophones ;

Section C : écrivains utilisant la langue française comme langue d'adoption.

L'avis de concours précisait que la participation au Prix était ouverte à tous, sans limite d'âge, à l'exception des étudiants inscrits au cours de Littérature française du Master 1 et 2 de l'Université de Naples L'Orientale. Un seul et unique texte original était admis et les participants ne pouvaient concourir que pour une seule section. Le sujet des récits était libre, le texte ne devait pas excéder les dix pages et devait être absolument inédit.

La cinquième édition a connu une participation massive de la part d'écrivains du monde entier. Nous avons reçu 79 récits pour la section A, 38 récits pour la section B provenant de Suisse, du Québec, de Belgique, du Sénégal, du Congo, du Togo, du Cameroun, du Tchad et d'Haïti et 14 récits pour la section C provenant d'Italie, de Russie, du Maroc, du Japon, de Bulgarie. Voici ci-dessous la liste des 21 récits admis à l'évaluation finale et publiés dans ce volume avec leurs traductions :

SECTION A (écrivains français)

*Mounga* de Sylvie Huck (récit lauréat) ;

*La subalterne* de Patrick Saveau ;

*Paris se meurt mon amour* de Ségolène Chailley ;

*Sur le chemin de la liberté* d'Assia-Printemps Gibirila ;

*Des livres et moi* de Francis Mizio ;

*Les Bougainvilliers* d'Alain Benichou ;

*La mélancolie du hasard* de Philippe Vilain ;

*Le Sud* de Raymond Iss ;

*Julia* de Mylène André.

SECTION B (écrivains francophones)

*La couleur de l'infortune* de Mohamed Mbougar Sarr – Sénégal (récit lauréat) ;

*Je suis le fils de ma mère* de Max Lobe – Cameroun ;

*La fontaine de souffrance* de Mathieu La Manna Hamelin – Québec ;

*La nuit des temps* de Robert Morency – Québec ;

*Olimpia* de Jean-François Sonnay – Suisse ;

*Mal de dents* de Pascal Blanchet – Québec ;

*Pas de velours* de Hélène Dormond – Suisse ;

*La tête de bœuf* de Joaquim Hock – Belgique.

SECTION C (écrivains ayant choisi le français comme langue d'adoption)

*Paroles* de Valentina Meli – Italie (récit lauréat) ;

*Les glaneurs de Belleville* de Ryoko Sakiguchi – Japon ;

*Suomi* d'Antonino d'Esposito – Italie ;

*Le château de la Belle au Bois Dormant* de Graziella Capraro – Italie.

La réalisation du Prix a été rendue possible grâce au soutien de l'Université de Naples L'Orientale et à l'aide financière de l'Institut Français de Naples, de la Fondation Jan Michalsky et de l'Agence Universitaire de la Francophonie qui ont également contribué à l'organisation de la Journée d'études « Le langage des émotions : le vertige de l'excès ». Cette manifestation scientifique internationale, qui a clôturé la cérémonie de remise des Prix de la cinquième édition, a intégré et renforcé les objectifs culturels et didactiques du Prix, en proposant une réflexion approfondie sur la pluralité et la complexité de la langue littéraire.

Et c'est avec une émotion encore vive que nous laissons, pour *conclure*, la parole à Giovannella Fusco Girard en vous confiant cette réflexion restée inédite sur la narration en tant que rencontre avec l'autre, qui a représenté, sans aucun doute, la source fondatrice du Prix « Naples Raconte/Napoli Racconta ». Ces mots, qui résonnent comme une invitation à ne pas *finir* cette belle aventure, elle aurait aimé les prononcer en ouverture de la cérémonie de la remise des Prix de cette cinquième édition... :

Ce qu'on est en train de chercher, au contraire, c'est la rupture de l'uniformité pour souligner l'unicité de chacun de nous. Nous ne cherchons pas l'explication, mais plutôt le voyage dans la merveille de l'expression émotionnelle qui toutefois est entendue par tout un chacun, même si on ne peut pas la cueillir entièrement dans sa profondeur, sinon dans l'art lorsqu'il s'approche le plus possible de l'humanité. Illusion, mensonge, idole inhumaine, les amères définitions de l'art que nous référons ici à la narration, n'empêchent aucunement la vérité qu'elle recueille, révélée dans une impitoyable et inoubliable connaissance. Un gouffre qui ne possède pas le pouvoir dévorant d'assimiler les individus entre eux au moment où l'on



admet l'altérité tout en parlant, mais on l'accepte en reconnaissant les voies obliques par où elle se manifeste. Le récit est la possibilité d'habiter l'autre tout en restant en nous-mêmes, de reconnaître un lien d'identité formé par sa particularité à même de connaître, de chercher l'aporie d'autrui. Il s'agit du respect, un mot, une attitude peut-être désuète mais fondamentale, véhiculée dans le langage de la narration qui énonce sans implorer, évoque sans effacer, hospitalière envers toute altérité, envers tout espace et temps de sa manifestation, de sa pluralité. Car la rencontre entre le point de vue du sujet et le contact avec l'autre peut devenir un véhicule d'acceptation intérieure, de l'intention profonde de dépasser l'étrangeté, même si elle n'apparaît pas nécessairement proche et compréhensible. Tout cela doit être attribué à l'histoire, à la géographie de chacun de nous et cela non pour construire une généalogie des passions mais pour accepter dans ce qui est étalé, exhibé, mais aussi dans ce qui est inexprimé, ce qui est tu, caché, ce que chacun comprend, entend, vit, tout en participant de l'humanité d'autrui, même s'il est éloigné et différent.

Michele Costagliola d'Abele, Sarah Nora Pinto, Emilia Surmonte

**Les récits lauréats**  
*I racconti vincitori*



*Sylvie Huck*  
**Mounga**

Je m'appelle Mounga.

Je suis assis dans le métro qui me porte d'un côté à l'autre de la cité. C'est drôle tous ces trains sous la capitale. Une fois, au début, quand je ne le connaissais pas bien, je suis resté toute la journée dedans sans sortir et je me suis bien amusé : je me suis endormi dans une rame jusqu'à une fin de station inconnue ; je suis passé d'un train à un autre comme ça me plaisait, au sort des correspondances ; je me suis aussi perdu dans des passages qui ne finissaient jamais ; j'ai entendu de la musique et des chants qui ont touché mon cœur pendant que je courais dans les couloirs sales et vieillis ; et j'ai vu des immenses affiches colorées qui m'ont donné de la joie, montrant des photos de pays lointains un peu identiques au mien et que les gens d'ici appellent paradis exotiques.

J'ai oublié mon enfance ; l'enfance de Mounga, dans le village de Limka où il est né un soir d'un croissant de lune montante. La mère en avait assez de cet enfant qui ne voulait pas sortir. Elle avait compté les lunes, elle savait que le petit aurait déjà dû se présenter. Pourtant Mounga restait silencieux, il se contentait de grossir dans le ventre et il n'était pas pressé de sortir. Il entendait le son des percussions, elles rythmaient les fêtes au village, et c'était un joli son, rassurant, qui rappelait un peu le tam-tam du cœur qui cadencait sa vie depuis toujours. Pourquoi Mounga devait-il sortir ? Il était au chaud, il sentait béatement le balancement de la marche qui devenait berceuse quand sa mère chantait tout en rejoignant le puits d'eau loin du village. Elle partait tôt avec ses sœurs et ses belles-sœurs à cause du soleil qui devenait vite piquant, et Mounga se laissait entrer dans le sommeil. En revanche, quand les pas, les rires et les bavardages se taisaient, Mounga s'éveillait brusquement, alors il se mettait à cogner pour mieux sentir son univers et se rassurer. Peu de temps auparavant il se tournait aussi, explorait son océan, sa caverne. À présent Mounga en était réduit à donner quelques petits coups car sa caverne rétrécissait inexorablement tout autour de lui. C'est alors que Mounga commença à s'inquiéter... qu'était-il sensé faire maintenant ? Il agrippa l'espèce

de grosse corde qui flottait proche de lui et avec laquelle il jouait parfois, y referma ses petits doigts et tira, tira de toutes ses forces. Il entendit des cris :

« Aiiia ! Mais qu'est-ce qu'il fait donc celui-là ? ! Je l'attends, je l'attends, il ne vient pas... et voilà que ça tiraille à présent, je sens comme un petit animal qui me chatouille tout en dedans ! »

C'était la mère qui n'arrêtait pas de crier et de se lamenter auprès des autres femmes du village de cet enfant qui ne voulait pas faire comme ses frères. Après des jours d'attente, les plus anciennes persuadèrent la mère d'aller trouver la vieille Nan pour lui demander conseil sur cet enfant « qui ne veut pas sortir ». La vieille Nan a aidé tant de femmes, a délivré tant de nouveau-nés, plus qu'aucune autre femme du village, et depuis si longtemps qu'elle avait même sorti et lavé de ses propres mains l'ancien chef du village, celui qui était déjà retourné auprès des ancêtres dans le jardin où l'on se retrouve tous un jour. C'est une vieille qui ressemble à une sorcière, elle n'a plus beaucoup de cheveux, ni de dents, et son visage est déformé par le temps, les rides, les vieilles scarifications et aussi les cicatrices d'une violente varicelle épidémique dont plus personne n'a le souvenir dans le pays. Heureusement que Mounga ne peut pas la voir ! Mais la vieille Nan n'est pas du genre à s'en laisser conter par un petit, qui n'est même pas encore né. Elle tape quelques coups sur le bas du ventre de la mère et approche sa tête tout en criant :

« Aia Aia Ahhhhh ! Pourquoi restes-tu caché ? Viens donc nous montrer le bout de ton nez ! »

Mais Mounga reste complètement silencieux, il n'aime pas cette voix criarde qui l'impressionne. Il préfère faire l'absent, prend son pouce en bouche et ne répond rien, pas même un petit coup de talon. La vieille Nan se relève, pensive, elle grimace et on ne voit plus que son nez cassé et aquilin... c'est qu'il est coriace le petit... alors elle réfléchit et puis elle dit :

« Qu'on lui amène ses frères aînés et qu'ils l'appellent. »

Et chacun à leur tour, ils appellent Mounga. Mounga reconnaît leurs voix, il est content qu'ils l'appellent, qu'ils lui promettent de partager leurs jeux, mais il ne se décide pas. La mère aussi se met à parler à Mounga, mais il n'écoute pas les mots, il se laisse juste bercer par eux et se rendort tranquille.

Alors la vieille Nan entre dans une grande colère qui lui ôte même le sommeil. Elle traite le gamin de termite et de vaurien, jamais aucun enfant ne lui a fait cet affront. Et puis, c'est alors qu'elle se souvient, quand elle était mère, il y a bien longtemps et qu'elle préparait les beignets au lait de coco, si doux, si parfumés que bientôt surgissaient les enfants du village qui venaient lui souhaiter le bonjour, une bonne vie ou un bon appétit. La vieille Nan n'hésite pas une seconde, elle se rend chez la mère qui vient de se coucher, rassemble vivement les ingrédients, prépare immédiatement la pâte et commence à cuire les beignets. Elle installe confortablement la mère, son ventre en direction du feu où rissent les beignets dans la grande poêle. Bientôt, les frères de Mounga relèvent la tête, se lèvent de leur couche et s'approchent. Mounga se réveille lui aussi... quelque chose de nouveau, de doux et de sucré le caresse ; c'est bon, c'est chaud, c'est comme une promesse. Il s'étire et cherche à attraper l'effluve. Les enfants s'impatientent, ils regardent avec envie les beignets gonflés.

« Chut », leur dit la vieille Nan, « ils sont pour Mounga, je vous en ferai d'autres demain. » Plein d'impatience, Mounga commence à remuer dans tous les sens et à battre avec la tête contre la porte de sa mère.

« Je le sens ! », s'écrie la mère, « Il veut être délivré ! Enfin ! »

Alors elle aide Mounga par quelques fortes contractions, et la vieille Nan le reçoit dans ses bras.

« Tiens », dit-elle en tendant le bébé à la mère, « mange les beignets, que ton lait soit parfumé et que Mounga sache qu'on ne l'a pas trompé ».

Mounga s'est à présent endormi, bercé par le balancement du train. Sa peau d'ébène sent la fragrance des arbres secs et du vent de la savane. Il est grand, il est beau, il est fort, il est seul. Il ne sait plus pourquoi il est venu là, un jour, dans le pays des blancs. C'est un pays fantastique, si technologique que les rêves les plus fous y sont dépassés chaque jour. Pourtant, ceux qui entourent Mounga ont tous perdu le rire, le vrai rire plein qui sort du ventre et ne trompe pas. À les observer dans leur manège quotidien, Mounga se dit qu'ils ne connaissent pas le parfum du feu de bois de l'arbre à pain le soir, ni les bruits des hyènes qui chassent en groupe. Les autres, les gens d'ici, n'ont jamais vu l'immensité noire éclairée d'argent quand le ciel est

pur et la lune pleine, ni entendu les chants et les danses qui ont rythmé la vie humaine depuis toujours. Les autres ne savent pas marcher, juste courir ; ils ne savent pas voir, juste regarder ; ils n'existent pas ; ils sont déjà au pays des ancêtres, mais ils ne le savent pas.

*Sylvie Huck*  
**Mounga**

Traduzione di *Francesca Sorrentino*

Mi chiamo Mounga.

Sono seduto nella metro che mi porta da un lato all'altro della città. Simpatici tutti questi treni sotto la capitale. Una volta, all'inizio, quando non lo conoscevo bene, sono rimasto tutto il giorno nella metro senza uscire e mi sono divertito molto: mi sono addormentato in un convoglio fino a un capolinea sconosciuto; sono passato a mio piacimento da un treno all'altro, seguendo le coincidenze; mi sono perso anche in passaggi che non finivano mai; ho ascoltato musiche e canti che mi hanno emozionato mentre correvo nei corridoi sporchi e ormai vecchi; e ho visto degli immensi cartelloni colorati che mi hanno aperto il cuore. Mostravano foto di paesi lontani un po' simili al mio e che la gente di qui chiama paradisi esotici.

Ho dimenticato la mia infanzia; l'infanzia di Mounga, nel villaggio di Limka dove nacque in una sera di luna crescente. La madre ne aveva abbastanza di quel bambino che non voleva uscire. Aveva contato le lune, sapeva che il piccolo avrebbe già dovuto presentarsi. Eppure Mounga restava silenzioso, si accontentava di crescere nella pancia e non aveva fretta di uscire. Ascoltava il suono delle percussioni che ritmavano le feste al villaggio, ed era un bel suono, rassicurante che ricordava un po' il tam-tam del cuore che cadenzava la sua vita da sempre. Perché Mounga doveva uscire? Era al caldo, sentiva beatamente il dondolio del passo che lo cullava a ninna nanna quando sua madre cantava mentre raggiungeva il pozzo dell'acqua lontano dal villaggio. Partiva presto con le sorelle e le cognate a causa del sole che subito picchiava, e Mounga si lasciava prendere dal sonno. Di contro, quando i passi, le risate, le chiacchiere tacevano, Mounga si svegliava bruscamente, allora sbatteva dappertutto per sentire meglio il suo universo e rassicurarsi. Qualche tempo prima si girava anche, esplorava il suo oceano, la sua caverna. Adesso Mounga si era ridotto a dare qualche piccolo colpetto perché la sua caverna si restringeva inesorabilmente intorno a lui. Fu allora che Mounga cominciò a



preoccuparsi... Cosa avrebbe dovuto fare adesso? Afferrò la grossa corda che fluttuava vicino a lui e con la quale giocava qualche volta, chiuse le sue dita e tirò, tirò con tutte le sue forze. Sentì delle grida:

«Ahia! Ma questo, che sta facendo? L'aspetto, l'aspetto e non viene... ed ecco che strattona improvvisamente, sento come un animaletto che mi fa il solletico qua dentro!»

Era la madre che non smetteva di gridare e di lamentarsi con le altre donne del villaggio di quel bambino che non voleva comportarsi come i suoi fratelli. Dopo giorni di attesa, le più anziane convinsero la madre ad andare a trovare la vecchia Nan per chiedere consiglio su questo bambino «che non vuole uscire». La vecchia Nan ha aiutato tante donne, ha fatto nascere tanti bambini, più di qualsiasi altra donna del villaggio, e da così tanto tempo, che aveva anche fatto uscire e lavato con le sue mani il vecchio capo del villaggio, colui che era già ritornato presso gli antenati nel giardino dove ci si ritrova tutti un giorno. È una vecchia che assomiglia a una strega, non ha più molti capelli, né denti e il suo viso è deformato dal tempo, dalle rughe, dalle vecchie scarificazioni e anche dalle cicatrici di una violenta varicella epidemica di cui più nessuno ha memoria nel paese. Fortuna che Mounga non può vederla! Ma la vecchia Nan non è una che si fa comandare da un piccolo che non è neanche ancora nato. Sbatte qualche colpo sul basso ventre della madre e avvicina la testa gridando:

«Ahia Ahia Ahhhhh! Perché resti nascosto? Vieni a mostrarci la punta del tuo naso!»

Ma Mounga rimane completamente silenzioso, non gli piace quella voce stridula che lo impressiona. Preferisce fare l'assente, mette il pollice in bocca e non risponde niente, neanche un piccolo colpo di tallone. La vecchia Nan si solleva pensierosa, fa una smorfia, si vede solo il suo naso rotto e aquilino... è che il piccolo è coriaceo... riflette e poi dice:

«Portategli i suoi fratelli maggiori e fatelo chiamare da loro».

E ognuno di loro a turno chiama Mounga. Mounga riconosce le loro voci, è contento che lo chiamino, che gli promettano di condividere i loro giochi, ma non si decide. Anche la madre si mette a parlare con Mounga, ma lui non ascolta le parole, si lascia giusto cullare da queste e si riaddormenta tranquillo.

Allora la vecchia Nan viene presa da una gran collera che le toglie persino il sonno. Lo tratta da mulo cocciuto e da mascalzone, mai nessun bambino le ha fatto un tale affronto. E poi, a un tratto, si ricorda di quando lei era madre, tanto tempo fa, e preparava le frittelle al latte di cocco, così dolci, così profumate che subito spuntavano i bambini del villaggio per augurarle buon giorno, buona vita o buon appetito. La vecchia Nan non esita un secondo, va a casa della madre di Mounga che si è appena coricata, recupera velocemente tutti gli ingredienti, prepara immediatamente l'impasto e comincia a cucinare le frittelle. Fa sedere comodamente la madre con il pancione in direzione del fuoco dove si stanno dorando le frittelle nella grande padella. Presto, i fratelli di Mounga alzano la testa, si alzano dal letto e si avvicinano. Mounga si sveglia anche lui... qualcosa di nuovo, di dolce, di zuccherato lo accarezza; è buono, è caldo, è come una promessa. Lui si allunga e cerca di afferrare l'effluvio. I bambini si spazientiscono, guardano con invidia le frittelle gonfie.

«Silenzio» dice la vecchia Nan «sono per Mounga, ve ne farò altre domani». Pieno d'impazienza, Mounga comincia ad agitarsi in tutti i sensi e a battere con la testa contro l'uscio di sua madre.

«Lo sento!» grida la madre, «vuole essere liberato! Finalmente!»

Allora lei aiuta Mounga con qualche forte contrazione e la vecchia Nan lo riceve nelle sue braccia.

«Tieni» dice tendendo il bambino alla madre, «mangia le frittelle, che il tuo latte sia profumato e che Mounga sappia che noi non l'abbiamo ingannato».

Mounga, adesso, si è addormentato, cullato dal dondolio del treno. La sua pelle d'ebano sente la fragranza degli alberi secchi e del vento della savana. È alto, è bello, è forte, è solo. Non sa più perché un giorno è venuto là, nel paese dei bianchi. È un paese fantastico, così tecnologico che i sogni più folli vi vengono superati ogni giorno. Tuttavia, quelli che circondano Mounga hanno tutti perso il riso, quel bel riso franco che viene dal profondo e non inganna. Osservandoli nella loro giostra quotidiana, Mounga si dice che non conoscono il profumo del fuoco che si sprigiona dal legno dell'albero del pane la sera, né i rumori delle iene che cacciano in gruppo. Gli altri, le persone di qui, non hanno mai visto l'immensità nera illuminata d'argento quando il cielo è puro e la luna piena, né sentito i canti e le danze che

hanno cadenzato la vita umana da sempre. Gli altri non sanno camminare, solo correre; non sanno vedere, solo guardare; non esistono; sono già nel paese degli antenati, ma non lo sanno.

*Mohamed Mbougar Sarr*  
**La couleur de l'infortune**

Je crois que j'ai échappé à leur chasse, pour l'instant du moins. Je sais cependant qu'ils reviendront. Ils reviennent toujours. Ils ne partent jamais vraiment ; leur absence physique m'apeure autant que leur présence, autant que leurs cris et leurs halètements ensauvagés, autant que le bruit de leurs pas hâtés, autant que leurs terribles insultes et leurs irrévocables malédictions. Ma conscience n'est plus sûre. Elle me renvoie l'hostile écho de tous ces cris, hurlements, pas, injures ; ma conscience, ma conscience même, l'ultime bastion de mon intimité, ils ont réussi à l'assiéger. Ils ont réussi à me faire croire que le répit n'existait pas. Il ne me reste plus que la peur. Je m'agrippe à elle et avance. Elle me maintient en vie. J'espère qu'elle le fera longtemps : je ne veux pas mourir.

Je dois marcher depuis un peu plus de deux heures. Il fait encore presque nuit cependant, même si les ombres s'apprêtent à se dissiper. Il doit être cinq heures du matin environ, peut-être un peu moins. Je ne vois personne, n'entends rien, mais je sens que le monde s'étire et baille, qu'une douce torpeur l'engourdit encore, qu'il refuse de se lever mais sait qu'il le faut. C'est le moment où tout incite à la lenteur. Je me hâte donc : les aurores tranquilles sont des pièges.

J'arrive bientôt aux portes de la ville. Premiers visages humains depuis plusieurs heures. C'est un groupe de femmes que je rencontre. Elles sont probablement toutes vendeuses : c'est à cette heure qu'elles doivent se rendre au marché de la province. Elles ralentissent le pas, me dévisagent. J'ai l'habitude. Je ne baisse pas la tête et les regarde. On se croise. Ça passe vite. Je ne me retourne pas, mais je sais qu'elles, dans mon dos, le feront plusieurs fois. L'une d'elles laissera peut-être échapper, tout bas, une malveillante imprécation ou une injure. Je prends : c'est toujours mieux que le tranchant d'une machette.

Entrée dans la ville, et, comme je l'espérais, elle s'éveille à peine. Les visages sont ensommeillés, fermés. On me regarde curieusement, parfois avec une lueur de haine qui point. La violence n'est pas loin, mais l'aube me protège encore. Aux yeux de certains, je suis peut-être une hallucination, un ectoplasme échappé d'un de leurs rêves, et qui

les nargue. Je profite de cette confusion. Je ne suis plus loin. Bientôt, j'aurais un moment de... Je ne sais quel mot mettre, aucun ne convient : ni répit ni repos ni paix. J'aurais un moment, voilà tout.

J'aperçois bientôt le grand bâtiment peint en blanc, construit sur deux étages. Je suis heureuse de n'avoir pas oublié le chemin qui y menait alors que je n'y étais venue qu'une seule fois auparavant. Sur la façade, inscrit en lettres rouges que le temps et les pluies commencent à effacer, je parviens encore cependant à lire le sigle provisoirement salvateur : S.P.A. À bout de forces, je cours pourtant presque. Une dizaine d'hommes garde l'entrée. Ils sont armés mais je n'ai pas peur d'eux, au moins. Ce ne sont pas des amis, mais ils sont payés pour protéger ceux qui sont comme moi. À quelques mètres d'eux, je m'effondre, essoufflée. L'un des gardiens vient m'aider à me relever et, avec la mécanique gestuelle de l'habitude, sans un mot, presque avec indifférence, m'accompagne à l'intérieur en me soutenant d'une main. Nous sommes dans une sorte de hall. Une femme vient à notre rencontre, et donne à l'homme ce qui ressemble à des instructions. J'ai sommeil. Des voix se font entendre, diffuses, de quelque part. L'homme qui me soutient toujours ouvre une porte, et nous nous engageons dans un couloir où le silence était revenu. Je me traîne plus que je ne marche. Tout mon poids repose sur l'homme. Il ne dit pas mot. Il est payé pour ça.

Une autre porte s'ouvre sur une pièce. Je n'en vois pas les détails ; je dors déjà, peut-être. Je n'ai même pas senti que l'homme me déposait sur un lit.

\*

Cela fait un certain temps que je suis réveillée. Je ne sais ni l'heure qu'il est ni combien de temps j'ai dormi. Dix heures ou quarante-cinq minutes ? Je suis bien incapable de le dire, et rien ne m'indique une durée plutôt qu'une autre. Les volets de la chambre sont clos, et celle-ci est plutôt sombre – ce n'est pas désagréable – en dépit d'un léger rai de lumière qui s'immisce par je ne sais où.

Je ferme les yeux, et cherche à me souvenir d'un rêve que je n'ai pu achever. Nous cherchons tous, lorsque l'on sort du sommeil, à nous souvenir d'un rêve. J'ai gardé du mien quelques images à partir

desquelles je veux reconstituer les autres ; je sais cependant que j'échouerais : la recherche de nos rêves inachevés est vaine, et ils fuient au fur et à mesure qu'on les poursuit. À la fin, même les images desquelles je voulais partir, sur lesquelles je cherchais à bâtir ma quête, se brouillent ; le rêve se perd : il n'en reste plus rien qu'une pauvre et confuse sensation dont je ne sais pas grand-chose. Je me sens triste. Tout rêve dont je ne me souviens pas me rend triste, car il n'y a guère plus que dans mes rêves que j'arrive à retrouver quelque chose d'heureux. Oh, certes, bien souvent, je ne rêve que des laideurs qui jalonnent ma pauvre vie (cette nuit, j'ai peut-être rêvé de la chasse d'hier soir), mais il arrive aussi qu'un miracle se produise, et que je parvienne à rêver de calme. Tiens, calme : voilà le mot que j'aurais dû mettre tout à l'heure. Calme ; car un calme qui précède une tempête n'en demeure pas moins un calme. Rêve de calme, donc : lorsque ça m'arrive, et que je m'en souviens, je suis heureuse quelques minutes, celles précisément où, avant de me lever, émergeant à peine du sommeil, je me délecte du sentiment du rêve, auquel je m'accroche. Malheureusement, et je le sais, je ne m'en souviens pas toujours.

L'un des drames de l'homme n'est pas l'oubli de ses rêves, mais la douloureuse conscience qu'il a de cet oubli. Je me rendors.

Deuxième réveil. Toujours aucune notion du temps ou de la durée. J'ai encore oublié mes rêves, mais n'ai pas le temps de m'en attrister. Quelques instants après que j'ai ouvert les yeux, un homme entre, et pose les siens sur moi. Il semble surpris de me voir éveillée, et abandonne dès lors toutes les précautions qu'il avait jusque là prises pour faire le moins de bruit possible.

Nous nous regardons un temps. Je le reconnais. La première fois que j'étais venue ici, il était déjà là. Il est très grand. Pantalon noir, chemise bleue. Je ne me souviens plus de son nom. Il s'approche du lit, le visage serein.

– Bonjour Mutesi, j'espérais te trouver éveillée, en réalité.

Il a une voix lente et grave, comme dans mes souvenirs. Mais son nom, comme un rêve, s'est perdu.

– Il est dix-sept heures, reprit-il.

Je n'arrive pas à savoir s'il veut me faire comprendre que j'ai trop dormi, ou s'il devine simplement que j'aimerais savoir l'heure qu'il est. Je le regarde toujours sans rien dire. Il sourit.

– Tu te souviens de moi ?

– De ton visage, pas de ton nom.

Ça faisait longtemps que je n'avais pas parlé avec quelqu'un. Ma voix me paraît étrange, rauque, désagréable. C'est, pour l'instant, et jusqu'à ce que je l'habite à nouveau, la voix d'une autre personne.

– Je m'appelle Kabuye. Je suis le responsable du S.P.A. d'Emobi. On s'est déjà vus il y a quelques mois. Nous t'avions recueillie une nuit. Mais...

– ... j'ai demandé à partir dès le lendemain, oui, je sais, l'interrompis-je.

Nous nous tûmes. J'étais gênée. Il le vit sans doute, et reprit aussitôt :

– Le plus important, c'est que tu sois de nouveau là. Nous étions inquiets. Nous avons appris ce qui s'est passé hier. Le S.P.A. de Banga nous a prévenus...

– Avant d'être attaqué et détruit.

– Ils ne pouvaient pas faire grand-chose. Les autres étaient plus nombreux et mieux armés.

– Je sais, je les ai vus.

Les autres, c'est-à-dire ceux qui avaient essayé de nous tuer.

– Combien étiez-vous, à Banga ? me demanda Kabuye.

– Quand je suis arrivée à Banga il y a deux mois environ, nous étions six là-bas. Puis il y a Susan qui est partie parce qu'elle disait qu'elle sentait que quelque chose allait arriver. Elle a eu peur, elle avait une intuition et elle avait raison. (Je sentis que la voix redevenait mienne). Hier, nous étions cinq : Moses, Ritah, Kigongo, Sharon et moi.

– Est-ce que tu sais s'il y a d'autres survivants ?

Je le regardai fixement. Je savais qu'il allait me demander ça. Je n'avais aucune envie de répondre, et demeurai silencieuse.

– Excuse-moi, finit-il par dire.

Je repensai cependant à la traque d'hier ; la peur revint soudain ; je me sentis profondément vulnérable et faible, tel l'insecte piégé dans la toile d'une araignée, ou le cerf imprudent, surpris et encerclé dans une chasse à courre par la meute des chiens.

– Ils ne viendront pas ici, dit Kabuye, comme s'il avait perçu la peur qui m'écrasait. Nous sommes mieux protégés, plus nombreux,

plus armés qu'à Banga. Il y a une douche là, continua-t-il en m'indiquant une porte, et des habits propres dans la penderie. Ils devraient t'aller. Rejoins-moi dans la salle à manger quand tu auras fini. Le dîner sera servi vers dix-neuf heures. Tu dois avoir faim.

Puis il me sourit et sortit.

Je ne sais pas s'ils étaient mieux armés qu'à Banga, mais ici, les lits étaient plus confortables. Pour le reste, je ne sais pas. Kabuye pouvait dire ce qu'il voulait sur leur armement ou leur sécurité : ce n'est pas pour cela que je n'aurai pas peur. S'il y avait bien une chose que j'avais fini par comprendre, c'est qu'aucun S.P.A. n'était suffisamment armé contre ceux qui voulaient nous faire la peau. Car ceux-là n'attaquaient pas qu'avec des armes : ils attaquaient avec les sentiments humains les plus primaires, les plus puissants, les plus dangereux : la haine, la peur, la cupidité, l'ignorance. Rien ne peut lutter contre tout ça.

Dans S.P.A., le «A» eût tout aussi bien pu signifier Animaux ; je ne vois pas, en effet, trop de différences entre la vie d'un porc-épic ou d'un rat palmiste et la mienne. J'exagère : il y a bien une différence, et de taille. Ma vie a un prix : 16 100 dollars à peu près, répartis comme suit, si le cours du marché n'avait pas varié (il varie souvent) ces dernières semaines :

- Bras : 2 000 \$ l'unité. (x2 : 4 000 \$), réputés porter chance au jeu ;
- Mains : 350 \$ l'unité (x2 : 700\$), supposées guérir l'impuissance sexuelle ;
- Jambes : 2 000 \$ l'unité (x2 : 4 000 \$), garantiraient une réussite absolue dans la vie professionnelle ;
- Tronc : 1 600 \$, assurerait la fidélité de l'être aimé et la fécondité dans le couple ;
- Cheveux : (toujours vendus à part) : 300 \$, prix fixe quelle que soit leur quantité ; augmenteraient l'intelligence ;
- Langue : (toujours vendue séparément), accorderait une irrésistible éloquence, et une infaillible force de conviction : 2 000 \$ ;
- Tête (en bon état) : 1 000 \$ (prix à la baisse si la langue est mal coupée ou les yeux abîmés) accrochée à la proue d'un bateau, assurerait une pêche chanceuse, et à l'avant d'une voiture, éviterait les accidents ;
- Sang : 500 \$ le litre (2 500 \$ les cinq), supposé guérir le SIDA et toute forme de maladie vénérienne.



Ce marché est juteux. Mais au train où l'on nous décime, la pénurie n'est plus loin. Les rares survivants vaudront alors très cher. Ce qui produit la paradoxale équation suivante : plus je reste en vie, plus le prix de cette vie augmente, et moins elle a de valeur.

Avant d'oublier : S.P.A., Syndicat de Protection des Albinos.

\*

Il y a dans la salle de bain un grand miroir devant lequel, nue, je me tiens. Je n'ai jamais eu d'opinion sur mon corps. Je sais ce qu'il inspire d'habitude aux autres – toutes ces nuances de l'étrangeté : la curiosité, la répulsion, la haine, la pitié, l'empathie, la phobie, etc. – mais je n'ai jamais vraiment su ce qu'il signifiait pour moi. Que signifie mon corps pour moi ?

Je me regarde et aucune réponse ne me vient à l'esprit.

Ce que je vois ne me permet de dégager aucune signification intime. C'est le corps d'une jeune fille de dix-huit ans, qui paraît à peine s'extraire de l'âge nubile, et où s'esquissent timidement les attributs de la féminité. Mes seins, minuscules, paraissent atrophiés, et à peine aperçois-je, dans cette morne plaine qui me sert de poitrine, deux petites taches brunes qui doivent être mes tétons. Mes épaules sont maigres, affaissées, désespérées. Mes hanches sont quelconques, sans fierté, sans courbures en vue, sans promesses. Mes cheveux – puis-je nommer cela cheveux – semblent être un tas de poussière au sommet de mon crâne (si je voulais être poétique, j'eus aussi bien pu dire qu'ils ressemblaient à de jeunes épis au sommet d'une tige de mil). Je suis en retard sur mon être-femme ; je suis en retard, tout simplement, sur mon être.

\*

Ils ont pensé à tout, ici. Il y a un tube de crème solaire qui n'est pas encore ouvert ; il semble m'être tout entier réservé. Rare privilège : c'est la première fois, depuis très longtemps, que j'aurai un tube pour moi seule. À Banga nous en avons un pour cinq : on nous disait qu'il fallait économiser, rationner la crème solaire, que l'État en importait et en commercialisait de moins en moins, et qu'en trouver relevait de

plus en plus de l'exploit. Cela n'était pas étonnant : de nombreux ministres du gouvernement constituaient la principale clientèle du commerce dont nous étions la marchandise. Ils n'avaient aucun intérêt à ce qu'il y eût de la crème solaire pour nous à profusion (qui sait, cela pourrait par malheur nous guérir !) ; aussi, à chaque vote du budget, faisaient-ils en sorte qu'il y eût juste assez d'argent attribué au Ministère de la Santé pour que ce dernier pût acheter un minimum de crèmes solaires. Cela, pensaient-ils, les élevait au-dessus de tout soupçon aux yeux du peuple ; mais nul n'était dupe : tout le monde savait la raison pour laquelle le Ministère de la Santé avait si peu de budget. Et tout le monde se taisait – ou presque. Le Président de la République lui-même détournait les yeux et regardait ailleurs. On sait qu'il a été, à l'époque des dernières élections qu'il a remportées, un client régulier et généreux. Il ne pouvait nous défendre sans passer pour un hypocrite. Du reste, je crois que les prochaines élections auront lieu l'année prochaine : le Président devra bientôt redescendre dans l'arène, c'est-à-dire sur le marché. Il faudra songer à être bien cachée ou, plus simple, à être déjà morte, lorsque ce temps viendra. Le Président disposait en effet de gros moyens sur lesquels il ne lésinait pas ; lorsqu'il passait commande, le marché s'affolait, son cours se déréglaît, montait en flèche, notre côte augmentait follement, nous devenions de la matière aussi précieuse que l'or ; les sorciers devenaient plus talentueux et virtuoses encore avec nos membres, à partir desquels ils fabriquaient les décoctions, les poudres, les mixtures les plus magiques et les plus efficaces ; les chasseurs, plus hystériques et sanguinaires, avaient leurs machettes aussi aiguisées que leur flair : ils nous débusquaient des terriers les plus profonds, nous découpaient sans autre forme de procès et s'empressaient d'aller vendre nos quartiers aux magiciens, qui les vendaient à leur tour, après leur transformation magique – et industrielle – aux hommes politiques, parmi lesquels le président était souvent le plus offrant. En somme, lorsque le président faisait son marché, il écrasait la concurrence, ou du moins, l'écrémait, la sélectionnait sévèrement, drastiquement : il haussait la barre des prix, en sorte que ne restaient que les cadors, les gros poissons, ses adversaires politiques les plus acharnés – et les plus riches, bien sûr. Le Président, après avoir dérégulé le marché, le réglait de nouveau, mais selon d'autres standards : il le contrôlait ainsi d'une main

de maître, une main visible, une main meurtrière, surtout. Il dopait à la fois l'offre et la demande, flattait la cupidité des sorciers et des chasseurs, nous condamnait à une mort presque certaine. C'était notre ennemi le plus redoutable, en fin de compte. La dernière fois qu'il a voulu de l'albinos, lors de la campagne des dernières élections présidentielles, ce fut, au sens propre, une hécatombe dans nos rangs : cent d'entre nous furent tués ou portés disparus (mais un albinos ne disparaît jamais, il est mort) en quelques mois.

Il y aurait tout un cours d'économie macabre à faire sur notre marché. Mais enfin, pour l'instant, je ne veux pas y songer : j'ai un tube de crème solaire, une douche bien chaude m'attend, j'ai échappé à la mort hier, je suis encore en vie. J'ai presque honte de tout ce luxe ; tant de calme, bien que provisoire, a de quoi faire mourir de culpabilité.

\*

Pâleur. Extraordinaire pâleur de ma peau. Ce n'est même pas la pâleur colorée, qui rosissait légèrement, des peaux des blancs ; c'est une pâleur absolue, parsemée cependant de nombreuses taches noires ou marron. On dirait des brûlures. Ce sont les vestiges de ma noirceur avortée, perdue. Je suis une sorte de paradoxe ambulante : je suis maudite de n'avoir pas la peau noire. La blancheur est mon signe indien. Inversion de l'opprobre de Cham.

Je sais cependant que je ne suis pas une blanche, on ne chercherait alors pas à me tuer. Mais c'est aussi l'évidence que je ne suis pas une noire : on ne chercherait pas non plus à me tuer. Que suis-je, alors ? Cette question est commune à tous les hommes, qui n'aiment rien tant que chercher leur identité. Bien peu arrivent à répondre, et c'est peut-être cette quête éternelle, cette interrogation infinie et jamais résolue, cette aporie délicate, cette question toujours ouverte, qui donne son sel et son sens à la vie. En ce qui me concerne, sans prétendre répondre entièrement, je crois pourtant posséder un début de réponse. Je vis la tragédie de me connaître : je suis albinos. Et qu'est-ce qu'être albinos ? N'être ni noire ni blanche, mais se situer dans l'entre-deux, dans la zone grise, d'inconfort, de flou. Je suis le pigment de l'écart, la couleur inconnue, ce qui fascine et effraie. Je suis

la couleur de l'autre par excellence ; je suis l'autre même. Qui suis-je ? L'autre de l'autre, tout simplement. Mais tous les hommes ne sont-ils pas finalement que les autres des autres ? Il faut croire qu'il y a une différence : moi, je suis l'autre de tout le monde.

Extraordinaire pâleur de ma peau. Lorsqu'enfant, j'ai commencé à me rendre compte que j'étais l'autre de tout le monde – je devais avoir quatre ou cinq ans – j'ai immédiatement voulu savoir. Je demandais toujours à maman. Bien entendu, je ne savais pas ce que c'était que d'être albinos. Cette ignorance m'a longtemps protégée, je ne souffrais pas encore. Les autres enfants jouaient avec moi, bien que, parfois, dans ces éclairs de cruauté dont un enfant seul est capable, quelques-uns de mes camarades me demandaient si je me frottais fort pour être si blanche. Je ne savais alors que répondre, et finissais souvent par dire que c'était ma mère qui me lavait, et qu'elle devait avoir un savon magique. Un jour, pourtant, je lui avais posé la même question que mes camarades me posaient. Pour toute réponse, elle avait pleuré. C'est à compter de ce jour que j'ai commencé à souffrir. Pour ce qui est de comprendre, cela s'est fait naturellement, au fur et à mesure que je grandissais, que les autres enfants entendaient des paroles méchantes sur « ceux comme moi » qu'ils me rapportaient, que je m'instruisais sur l'albinisme. Maman n'a jamais voulu prendre le risque de me mettre à l'école (de toutes les manières, elle n'en avait pas les moyens), mais elle a toujours tenu à ce que je sache lire. Elle-même savait lire un peu, et m'a transmis toute sa science. Les après-midis que j'ai passées avec elle, sous l'arbre de la cour de notre petite concession, à apprendre à lire, à balbutier d'étranges sons si merveilleux qui disaient le monde, restent les plus beaux souvenirs que je garde d'elle et de toute ma vie. Lorsque je sus à peu près correctement lire, ma mère commença à me donner des coupures de journaux et des livres qu'elle gardait précieusement dans une grosse malle, dans un coin de la chambre où nous couchions toutes deux. Ces articles et ces livres traitaient de l'albinisme. C'est ainsi que j'appris comment je m'étais frottée si fort pour être si blanche. Je voulais répondre ce que j'avais lu aux autres, leur dire qu'il n'y avait pas de savon magique, mais ils ne me fréquentaient déjà plus. Ils ne me posaient plus de questions. Savaient-ils la vérité, la vérité scientifique de ce que j'étais ? Je ne sais pas. J'avais quinze ans, et je

n'avais plus que ma mère. Les articles qu'elle me donnait à lire à l'époque appartenaient à mon père, qui savait aussi lire, et possédait une petite bibliothèque qui fit longtemps mon bonheur. C'est, avec l'albinisme, la seule chose que j'ai héritée de lui, si je puis dire. C'est même l'une des rares choses que je sais de lui. À son propos, ma mère était très peu loquace. Elle m'a simplement confié que bien qu'il sût et adorât lire, mon père ne le pouvait plus, les dernières années de sa vie : il avait perdu la vue. La mienne commence aussi à baisser.

Ma mère n'a jamais voulu me dire ce qui lui était arrivé. Je le devine cependant assez aisément. Maman aussi est morte, mais je n'ai pas envie de repenser à cela.

\*

La veille, au soir, j'avais eu une discussion avec Kigongo, que l'attaque, les cris, les injures, les coups de feu, le bruit des machettes qu'on entrechoquait, les sifflets, avaient soudain interrompue.

Kigongo était, au S.P.A. de Banga, celui dont je me sentais le plus proche, spirituellement. Non que je ne m'entendisse pas avec Susan, Ritah, Sharon (avant son départ), et Moses. Mon sexe me liait aux trois premières, qui étaient comme des sœurs ; ensemble, nous rêvions d'être comme les autres femmes, celles de la ville, élégantes et coquettes, avec de beaux cheveux, des chaussures à talons, des sacs. Nous en rêvions, et chacune s'imaginait dans une tenue, au cinéma, flânant dans la rue, courtisée par des hommes, dans les bras de l'un d'eux, peut-être. Quant à Moses, sa bonne humeur était solaire, il nous faisait rire, et nous en arrivions à oublier, quand il faisait des blagues ou se moquait avec un sens admirable de l'autodérision des tics des albinos, que nous en étions. Je les aimais tous. Mais Kigongo était celui avec lequel j'aimais passer le plus de temps : son être tout entier dégageait une tristesse que je voulais atténuer par tous les moyens, obsessionnellement ; c'était, d'entre nous tous, le seul qui n'avait pas connu ses parents. Peut-être était-ce parce que je n'avais moi-même aucun souvenir de mon père que je le comprenais un peu. Chacun de nous avait perdu ses parents, soit parce qu'albinos, on les avait tués, soit parce qu'ils avaient été obligés, pour nous protéger (ou se protéger) de nous cacher ou de nous abandonner. Mais nous (Ritah,

Sharon, Susan, Moses et moi) avions quand même tous connu au moins un de nos parents ; Kigongo, lui, n'avait aucun souvenir. Il sait simplement qu'il avait été recueilli par le S.P.A. d'une ville du sud du pays. Les responsables ne savaient pas qui étaient ses parents : ils lui avaient seulement appris qu'il avait été retrouvé non loin du bâtiment, emmitouflé dans des langes encore tâchés de sang, comme si, voyant qu'il était albinos, sa mère l'avait laissé là quelques heures après l'avoir mis au monde. Depuis lors, il avait toujours vécu dans des S.P.A., dans la complète ignorance de qui il était. Son nom même, Kigongo, lui avait été donné par les responsables du premier S.P.A. qui l'avait accueilli. C'était un garçon du même âge que moi, sans histoire, sans lieu, sans famille, sans racine, dépossédé de lui-même, dépossédé de tout. Il m'arrivait de le regarder, lorsque Moses s'adonnait à ses pitreries : il riait, mais son visage ne paraissait jamais aussi triste qu'en ces moments-là ; c'était un contraste insupportable et tragique ; je détournais alors lâchement les yeux pour pouvoir continuer à rire. Il était discret, timide. Il avait fallu du temps pour qu'il s'ouvrit à moi.

Hier, il m'avait confié, de sa voix qui ressemblait à un murmure, cette voix éternellement gênée, que Ritah lui plaisait.

– Alors, tu lui as dit ?

– Non.

– Qu'est-ce que tu attends ? ?

– Je n'ose pas.

– Mais voyons, Ritah ne va pas te manger. Elle est gentille comme tout.

– Oui, mais ça ne veut pas dire qu'elle m'aime. Être gentille, ça ne signifie rien.

– Mais comment veux-tu qu'elle sache qu'elle te plaît si tu ne lui dis pas ? ? Et surtout, comment peux-tu savoir si tu ne lui plais pas aussi, si tu ne te lances pas ? ?

– Si je lui plaisais, elle me l'aurait dit.

– Elle te plaît, et pourtant tu es bien là, et tu ne lui dis pas, toi.

– Pourquoi ce serait à moi de faire le premier pas ? ?

– Parce que c'est toujours aux hommes de faire le premier pas. C'est ainsi. Regarde-la, elle est magnifique, il ne faut pas attendre.

À ce moment-là, Ritah, à l'autre bout de la salle, éclatait de rire devant Moses, qui faisait des grimaces. Elle était belle, c'était vrai.

- Je suis sûr que je ne la ferai jamais rire comme Moses.
- Peut-être, mais Moses ne l'aimera jamais autant que toi. Qu'est-ce qui compte ? Que tu l'aimes ou que tu la fasses rire ? Nous les femmes, aimons généralement les deux, mais à choisir, il n'y a pas d'hésitation.
- C'est vrai ? avait-il dit de sa petite voix, tandis que son visage, pour la première fois depuis que je le connaissais, s'illuminait, sans l'ombre de tristesse éternelle.
- C'est vrai. Parle-lui.
- Oui, mais (l'ombre, avec ce « mais », était revenue, plus triste encore) même si elle m'aimait, ça ne servirait à rien.
- Mais qu'est-ce que tu racontes ?
- Nous sommes tous les deux albinos. Ça veut dire que nous n'avons aucun avenir. Notre avenir, c'est la mort.
- Non, l'amour est votre ave...

C'est à ce moment-là que l'équilibre du monde s'était rompu. Il y avait eu quelques secondes d'un vacarme épouvantable ; puis des hommes avaient pénétré dans la salle de détente où nous étions ; ils étaient armés de coupecoupes. Deux d'entre eux foncèrent sur Moses et l'assommèrent avec un gourdin, un autre fonça vers Ritah, qui tentait de s'enfuir par la porte qui menait aux dortoirs. Il la rattrapa, puis, sans aucune hésitation, lui porta un violent coup de machette. Je vis, paralysée, son bras se détacher de son corps. Kigongo beugla, puis se jeta vers l'homme et Ritah ; cette dernière, gisant dans son propre sang, semblait avoir perdu connaissance après avoir poussé un inhumain hurlement de douleur qui m'avait figé le sang. Tout ceci s'était passé dans l'intervalle de quelques secondes. Puis, mue par l'instinct de survie, terrifiée, je m'étais mise à courir vers la porte la plus proche de l'endroit où j'étais. Je l'ouvris, parcourus un petit couloir au bout duquel, sur la gauche, je débouchai sur une cour ; je la traversai jusqu'au mur d'enceinte du S.P.A. que j'escaladai sans trop savoir comment, alors que, derrière moi, dans le couloir, des pas précipités et des cris indistincts retentissaient. En retombant de l'autre côté, je me fis mal à la cheville, mais qu'importait : il fallait que je sauve ma peau. La mort aux trousses et la peur au ventre, je courus aussi vite que je pus, et vers je ne savais où, dans la nuit. Je courus. Combien de temps ? Je ne sais pas. Sur quelle distance ? Je l'ignore. Lorsqu'enfin

je m'arrêtais, on ne me poursuivait plus. M'avait-on, du reste, jamais poursuivi ? Peut-être pas, mais ça ne changeait rien au fait que je devais fuir. Le vent sifflait à mes oreilles, mon cœur cognait contre ma poitrine ; à bout de souffle, je m'écroulai et perdis connaissance. Lorsque je m'éveillai, la nuit était profonde et tranquille, le monde était indifférent à ce qui s'était passé.

Je me levai et marchai. Longtemps, le cri de Ritah et l'image de son bras arraché me firent cortège. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Peut-être qu'elle est morte à cette heure. Peut-être que Kigongo est mort. Peut-être qu'ils sont tous morts, déjà découpés et vendus aux sorciers. Je n'en sais rien.

Kigongo avait raison : la mort est ici notre seul avenir. Je n'en vois pas d'autre à l'horizon ; je ne vois même pas d'horizon.

\*

Kabuye me regarda entrer dans le grand salon avec un sourire doux et bienveillant. Il était installé au bout d'une immense table à laquelle se trouvaient des femmes vêtues d'habits d'infirmières, des hommes, ainsi que d'autres albinos, une vingtaine environ, de tous âges et de tous sexes. Il se leva tandis que j'arrivais à sa hauteur.

- Le dîner allait être servi. Nous t'attendions.
- Pardonnez-moi, la douche a été longue.
- C'est normal, Mutesi, ne t'en fais pas.

Puis, se tournant vers les autres, qui me regardaient tous, il annonça :

– Je vous présente Mutesi. Elle sera avec nous désormais. Accueillez-la et aidez-la. C'est notre sœur.

Tout le monde me dit bonsoir, et je vis des sourires çà et là autour de la table.

– Je te laisse prendre place, Mutesi, poursuivit Kabuye. Je crois qu'il y a une place, là-bas, à côté de Brandon.

Un garçon, vers le milieu de la table, et qui devait avoir mon âge, me faisait signe avec sa main droite. Je vis que deux doigts y manquaient. Je lui fis un petit signe. Avant d'aller le rejoindre, je levai la tête vers Kabuye.



– Tu verras, c'est un garçon gentil, me dit-il, de sa voix grave, la main posée sur mon épaule. Il t'aidera. Et ne t'inquiète pas : ici, tout se passera bien. Tu es en sécurité.

Je souris et me dirigeai vers Brandon.

Le jour où j'avais rejoint le S.P.A. de Banga, ce jour-là aussi, on m'avait dit que j'y serai en sécurité.

*Mohamed Mbougar Sarr*  
**Il colore della sfortuna**

Traduzione di *Maria Finelli*

Credo di essere sfuggita alla loro caccia, almeno per ora. Anche se so che ritorneranno. Ritornano sempre. Non se ne vanno mai davvero; la loro assenza fisica mi impaurisce quanto la loro presenza, quanto le loro grida e il loro ansimare selvaggio, quanto il rumore dei loro passi affrettati, quanto i loro terribili insulti e le loro irrevocabili maledizioni. La mia coscienza non è più sicura. Mi rinvia l'eco ostile di tutte quelle grida, urla, passi, ingiurie; la mia coscienza, anche la mia coscienza, l'ultimo baluardo della mia intimità, sono riusciti ad assediare. Sono riusciti a farmi credere che non esisteva tregua. Non mi resta altro che la paura. Mi aggrappo ad essa e vado avanti. Mi mantiene in vita. Spero che lo farà a lungo: non voglio morire.

Saranno poco più di due ore che sto camminando. Tuttavia, è ancora quasi notte, anche se le ombre iniziano a dissiparsi. Devono essere più o meno le cinque del mattino, forse un po' prima. Non vedo nessuno, non sento niente, ma sento che il mondo si stiracchia e sbadiglia, che un dolce torpore ancora lo impigrisce, che si rifiuta di alzarsi ma sa che deve. È quel momento in cui tutto incita alla lentezza. Mi affretto allora: le aurore tranquille sono delle trappole.

Presto arrivo alle porte della città. Primi visi umani dopo molte ore. È un gruppo di donne quelle che incontro. Sono probabilmente tutte venditrici: a quest'ora si staranno recando al mercato della provincia. Rallentano il passo, mi squadrano. Ci ho fatto l'abitudine. Non abbasso la testa e le guardo. Ci si incrocia. Velocemente. Non mi giro, ma so che loro, alle mie spalle, lo faranno parecchie volte. Una di loro forse si lascerà scappare, a voce bassa, un'imprecazione malvagia o un insulto. Non fa niente: è sempre meglio del taglio di un machete.

Eccomi nella città, e, come speravo, questa si sta appena svegliando. I visi sono insonnoliti, inespressivi. Mi guardano con curiosità, a volte con un barlume di odio pungente. La violenza non è lontana, ma l'alba mi protegge ancora. Agli occhi di alcuni, forse

sono un'allucinazione, un ectoplasma sfuggito da un sogno, che li insulta. Approfitto della confusione. Non sono più lontana. Presto, avrò un momento di... Non so che parola usare, nessuna sembra andar bene: né tregua, né riposo, né pace. Avrò un momento, ecco tutto.

Intravedo ben presto il grande palazzo dipinto di bianco, costruito su due piani. Sono felice di non aver dimenticato la strada per arrivarci, pur essendoci venuta solo una volta. Sulla facciata, scritta in lettere rosse che il tempo e le piogge cominciano a sbiadire, riesco ancora a leggere la sigla provvisoriamente salvatrice: S. P. A. Stremata, eppure quasi corro. Una decina di uomini sorvegliano l'entrata. Sono armati ma almeno di loro non ho paura. Non sono degli amici, ma sono pagati per proteggere quelli come me. A pochi metri da loro, crollo, senza fiato. Uno dei guardiani viene per aiutarmi ad alzarmi e, con gesti meccanici dettati dall'abitudine, senza una parola, quasi con indifferenza, mi accompagna dentro sostenendomi con una mano. Siamo in una specie di hall. Una donna ci viene incontro, e dà all'uomo quelle che sembrano istruzioni. Io ho sonno. Delle voci si fanno sentire, sparse, da qualche parte. L'uomo, che continua a sostenermi, apre una porta e ci inoltriamo in un corridoio dove è ritornato il silenzio. Più che camminare, mi trascino. Tutto il mio peso poggia sull'uomo. Lui non proferisce parola. È pagato per questo.

Un'altra porta si apre su una stanza. Non ne vedo i dettagli; forse dormo già. Non ho nemmeno sentito che l'uomo mi metteva su un letto.

\*

Sono sveglia da un po' di tempo. Non so che ora sia né quanto tempo abbia dormito. Dieci ore o quarantacinque minuti? Sono davvero incapace di dirlo, e nulla mi fa propendere per una durata piuttosto che l'altra. Le imposte della camera sono chiuse, e questa è piuttosto buia – il che non è spiacevole – nonostante un leggero raggio di luce che si insinua da non so dove.

Chiudo gli occhi, e cerco di ricordarmi di un sogno che non ho potuto completare. Tutti cerchiamo, quando usciamo dal sonno, di ricordarci un sogno. Del mio ho mantenuto qualche immagine a

partire dalla quale voglio ricostruire le altre; tuttavia, so che non ci riuscirò: la ricerca dei nostri sogni incompiuti è vana, ed essi fuggono man mano che li si cerca. Alla fine, anche le immagini dalle quali volevo partire, sulle quali cercavo di costruire la mia ricerca, si sfocano; il sogno si perde: non resta altro che una povera e confusa sensazione di cui non so molto. Mi sento triste. Tutti i sogni che non ricordo mi rendono triste, dal momento che è solo nei miei sogni che riesco a trovare qualcosa di positivo. Oh, certo, molto spesso, sogno solo delle bruttezze che scandiscono la mia povera vita (stanotte, forse, ho sognato la caccia di ieri sera), ma capita anche che si realizzi un miracolo, e che io cominci a sognare la calma. Ecco, calma: ecco la parola che avrei dovuto usare in precedenza. Calma; perché una calma che precede una tempesta è pur sempre una calma. Un sogno di calma, dunque: quando mi succede, e me ne ricordo, sono felice per qualche minuto, quelli precisamente in cui, prima di alzarmi, emergendo appena dal sonno, mi delizio con la sensazione del sogno, a cui mi aggrappo. Sfortunatamente, e io lo so, non me ne ricordo sempre.

Uno dei drammi dell'uomo non è dimenticare i propri sogni, ma la dolorosa coscienza ch'egli ha di quest'oblio. Mi riaddormento.

Secondo risveglio. Ancora nessuna nozione del tempo o della durata. Ho dimenticato ancora una volta i miei sogni, ma non ho il tempo di rattristarmene. Qualche istante dopo aver aperto gli occhi, entra un uomo che rivolge il suo sguardo su di me. Sembra sorpreso di vedermi sveglia, e abbandona tutte le precauzioni che aveva finora preso per fare meno rumore possibile.

Ci guardiamo per un po'. Lo riconosco. La prima volta che venni qui, c'era già. È molto alto. Pantaloni neri, camicia blu. Non ricordo più il suo nome. Si avvicina al letto, il viso sereno.

– Buongiorno Mutesi, speravo di trovarti sveglia, in verità.

Ha una voce lenta e grave, come nei miei ricordi. Ma il suo nome, come un sogno, si è perso.

– Sono le diciassette, continua.

Non riesco a capire se vuole intendere che ho dormito troppo, o se intuisce semplicemente che vorrei sapere che ora è. Lo guardo sempre senza dire niente. Sorride.

– Ti ricordi di me?

– Del tuo viso, non del tuo nome.

È tanto tempo che non parlo con qualcuno. La mia voce mi sembra strana, rauca, sgradevole. È, per ora, e fino a quando non l'avrò abitata di nuovo, la voce di un'altra persona.

– Mi chiamo Kabuye. Sono il responsabile dello S.P.A. di Emobi. Ci siamo già visti qualche mese fa. Ti raccogliemmo una notte. Ma...

– ...io chiesi di partire già il giorno dopo, sì, lo so, lo interruppi.

Restammo in silenzio. Ero imbarazzata. Lui probabilmente se ne accorse, e riprese subito:

– La cosa più importante, è che tu sia di nuovo qui. Eravamo preoccupati. Abbiamo saputo cosa è successo ieri. Lo S.P.A. di Banga ci ha avvertiti...

– Prima di essere attaccato e distrutto.

– Non potevamo fare molto. Gli altri erano più numerosi e meglio armati.

– Lo so, li ho visti.

Gli altri, cioè quelli che avevano cercato di ucciderti.

– Quanti eravate a Banga? mi chiese Kabuye.

– Quando sono arrivata a Banga più o meno due mesi fa, eravamo sei. Poi c'era Susan che se ne è andata perché diceva che sentiva che qualcosa stava per accadere. Ha avuto paura, aveva un presentimento e aveva ragione (sentivo che la voce ridiventava mia). Ieri, eravamo cinque: Moses, Ritah, Kigongo, Sharon e io.

– Sai se ci sono altri sopravvissuti?

Lo guardai fisso. Lo sapevo che me lo avrebbe chiesto. Non avevo alcuna voglia di rispondere, e rimasi in silenzio.

– Scusami, finì per dire.

Tuttavia, ripensai alla caccia del giorno prima; la paura tornò improvvisamente; mi sentii profondamente vulnerabile e debole, come l'insetto intrappolato nella tela di un ragno, o il cervo imprudente, sorpreso e accerchiato in una battuta di caccia da un branco di cani.

– Non verranno qui, disse Kabuye, come se avesse percepito la paura che mi schiacciava. Noi siamo protetti meglio, siamo più numerosi, più armati rispetto a Banga. C'è una doccia di là, continuerò indicandomi una porta, e degli abiti puliti nell'armadio. Dovrebbero andarti. Raggiungimi nella sala da pranzo quando avrai finito. La cena sarà servita verso le sette. Devi aver fame.

Poi mi sorrise e uscì.

Io non so se fossero armati meglio rispetto a Banga, ma qui i letti erano più comodi. Per il resto non so. Kabuye poteva dire quello che voleva sui loro armamenti o la loro sicurezza: ciò non mi avrebbe evitato di avere ancora paura. Se c'era una cosa che ero riuscita a capire, era che nessun S.P.A. era sufficientemente armato contro quelli che volevano farci la pelle. Perché quelli non attaccavano solo con le armi, attaccavano con i sentimenti umani più primitivi, più potenti, più pericolosi: l'odio, la paura, l'avidità, l'ignoranza. Niente può combattere contro tutto ciò.

In S.P.A. la lettera «A» avrebbe potuto anche significare Animali; non vedo, infatti, troppa differenza tra la vita di un porcospino o di uno scoiattolo e la mia. Esagero: c'è, eccome, una differenza. La mia vita ha un prezzo: 16.100 dollari più o meno, ripartiti come segue, se la quotazione sul mercato non è cambiata (cambia spesso) in queste ultime settimane:

- Braccia: 2.000 \$ l'una (x2: 4.000 \$), considerate portafortuna al gioco;
- Mani: 350 \$ l'una (x2: 700 \$), presunta cura contro l'impotenza sessuale;
- Gambe: 2.000 \$ l'una (x2: 4.000 \$), garantirebbero una riuscita assoluta nella vita professionale;
- Tronco: 1600 \$, assicurerebbe la fedeltà dell'amato e la fecondità nella coppia;
- Capelli (sempre venduti a parte): 300 \$, prezzo fisso qualsiasi sia la quantità; aumenterebbero l'intelligenza;
- Lingua (sempre venduta separatamente), donerebbe un irresistibile eloquio, e un'infallibile forza di convinzione: 2.000 \$;
- Testa (in buono stato): 1.000 \$ (prezzo ribassato se la lingua è tagliata male o gli occhi sono danneggiati) appesa alla prua di una nave, assicurerebbe una pesca fiorente e davanti a una macchina, eviterebbe gli incidenti;
- Sangue: 500 \$ al litro (2.500 \$ per i cinque litri), presunta cura per guarire dall'AIDS e da tutte le forme di malattie veneree.

Questo è un mercato redditizio. Ma alla velocità con cui stanno decimando, la scarsità si avvicina. I rari sopravvissuti varranno allora molto. Ciò produce la seguente equazione paradossale: più io resto in vita, più il prezzo di questa vita aumenta, e meno vale.

Prima di dimenticarmi: S.P.A., Sindacato di Protezione degli Albini.

\*

Nel bagno c'è un grande specchio davanti al quale resto a guardarmi nuda. Non ho mai avuto opinioni sul mio corpo. So ciò che ispira di solito agli altri – tutte le sfumature dell'estraneità: la curiosità, la repulsione, l'odio, la pietà, l'empatia, la fobia, etc. – ma non ho mai veramente saputo cosa significasse per me. Che significa per me il mio corpo?

Mi guardo e non mi viene in mente nessuna risposta.

Quello che vedo non mi permette di trarre alcun significato intimo. È il corpo di una ragazza di diciotto anni, che sembra appena venir fuori dalla pubertà, e su cui timidamente si disegnano gli attributi della femminilità. I miei seni, minuscoli, sembrano atrofizzati, e percepisco appena, in questa scarna pianura che mi fa da petto, due macchioline brune, che dovrebbero essere i miei capezzoli. Le mie spalle sono magre, incurvate, disperate. I miei fianchi sono anonimi, senza fierezza, senza curve in vista, senza promesse. I miei capelli – se posso chiamarli capelli – sembrano essere un mucchio di polvere in cima al mio cranio (se volessi essere poetica, potrei anche dire che assomigliano a giovani spine in cima a uno stelo di miglio). Sono in ritardo sul mio essere donna; sono in ritardo, semplicemente, sul mio essere.

\*

Hanno pensato a tutto, qui. C'è un tubo di crema solare non ancora aperto. Sembra che sia tutto per me. Raro privilegio: è la prima volta, da tanto tempo, che ho un tubo solo per me. A Banga ne avevamo uno per cinque: ci dicevano che bisognava economizzare, razionare la crema solare, che lo Stato la importava e ne commercializzava sempre meno, e che trovarne si rivelava sempre più un'impresa. Non era strano: molti ministri del governo costituivano la principale clientela del commercio di cui noi eravamo la merce. Non avevano alcun interesse a procurarci crema solare in abbondanza

(chi sa, questa potrebbe malauguratamente guarirci!); inoltre, ad ogni voto del bilancio, facevano uscire giusto un po' di denaro attribuito al Ministero della Salute affinché questi potesse comprare un minimo di creme solari. Questo, pensavano loro, li sollevava da ogni sospetto agli occhi del popolo; ma nessuno ci cascava: tutti conoscevano la ragione per cui il Ministero della Salute aveva così poca disponibilità. E tutti tacevano – o quasi. Il Presidente della Repubblica stesso faceva finta di non vedere e si girava per guardare altrove. Si sa ch'egli è stato, all'epoca delle ultime elezioni che ha vinto, un cliente regolare e generoso. Non ci poteva difendere senza passare per un ipocrita. Del resto, credo che le prossime elezioni avranno luogo l'anno prossimo: il Presidente dovrà presto ridiscendere nell'arena, cioè sul mercato. Bisognerà pensare a nascondersi bene o, più semplicemente, a essere già morta, quando quel tempo arriverà. Il Presidente disponeva in effetti di grossi mezzi che spendeva senza lesinare; quando faceva un ordine, il mercato impazziva, il prezzo schizzava, salendo alle stelle, la nostra quotazione aumentava follemente, diventavamo una materia preziosa quanto l'oro; gli stregoni diventavano ancora più talentuosi e virtuosi con le nostre membra, a partire dalle quali fabbricavano i decotti, le polveri, le misture che più magiche ed efficaci non si può; i cacciatori, più isterici e sanguinari del solito, avevano i loro machete aguzzi quanto il loro fiuto: ci scovavano nelle tane più profonde, ci squarciavano senza se e senza ma, e si affrettavano a vendere i nostri quarti ai maghi, che a loro volta li vendevano, dopo le loro trasformazioni magiche – e industriali – agli uomini politici, tra cui il Presidente era spesso il miglior offerente. Insomma, quando il Presidente comprava, schiacciava la concorrenza, o perlomeno, la scremava, la selezionava severamente, drasticamente: egli alzava l'asticella dei prezzi, affinché restassero i nomi più in vista, i pesci grossi, i suoi avversari politici più accaniti – e i più ricchi, ovviamente. Il Presidente, dopo aver sregolato il mercato, lo regolarizzava di nuovo, ma secondo altri parametri: lo controllava così con mano da maestro, una mano visibile, una mano assassina, soprattutto. Drogava sia l'offerta che la domanda, lusingava la cupidigia degli stregoni e dei cacciatori, ci condannava a una morte quasi certa. Era il nostro nemico più temibile, in fin dei conti. L'ultima volta che ha voluto merce albina, durante la campagna delle ultime elezioni presidenziali,



fu, nel vero senso della parola, un'ecatombe nelle nostre fila: cento di noi furono uccisi o fatti sparire (ma un albino non sparisce mai, muore) in pochi mesi. Ci sarebbe tutto un corso di economia macabra da fare sul nostro mercato. Ma alla fine, per adesso, non voglio pensarci: ho un tubo di crema solare, una doccia bella calda mi aspetta, sono sfuggita alla morte ieri, sono ancora in vita. Ho quasi vergogna di tutto questo lusso; tutta questa calma, sebbene provvisoria, basta a far morire di sensi di colpa.

\*

Pallore. Straordinario pallore della mia pelle. Non è nemmeno il pallore colorato, che arrossisce leggermente, della pelle dei bianchi; è un pallore assoluto, tuttavia punteggiato di numerose macchie nere o marroni. Si direbbero delle scottature. Sono le vestigia della mia nerezza abortita, perduta. Sono una sorta di paradosso ambulante: sono maledetta per non avere la pelle nera. Il biancore è il mio segno indiano. Inversione della maledizione di Cam.

Tuttavia, so anche di non essere una bianca, non cercherebbero allora di uccidermi. Ma è anche evidente che non sono una nera: non cercherebbero neanche in questo caso di uccidermi. Cosa sono, allora? Questa domanda è comune a tutti gli uomini che non cercano altro che la propria identità. Ben pochi arrivano a rispondere, e forse è questa ricerca eterna, questo interrogativo infinito e mai risolto, questa aporia deliziosa, questa questione sempre aperta, che dona sale e senso alla vita. Per ciò che mi riguarda, senza pretendere di rispondere esaustivamente, credo tuttavia di possedere un inizio di risposta. Io vivo la tragedia di conoscermi: io sono albina. E cosa significa essere albini? Significa essere né nero né bianco, ma situarsi tra i due, in una zona grigia, scomoda, indefinita. Io sono il pigmento dello scarto, il colore sconosciuto, ciò che affascina e spaventa. Io sono il colore dell'altro per eccellenza; io sono l'altro stesso. Chi sono io? L'altro dell'altro, semplicemente. Ma tutti gli uomini non sono alla fine solo gli altri degli altri? Bisogna ammettere che c'è ancora un'altra differenza: io sono l'altro di tutti.

Straordinario pallore della mia pelle. Quando, da piccola, cominciai a rendermi conto che ero l'altro di tutti – dovevo avere

quattro o cinque anni – volli immediatamente sapere. Domandavo sempre a mamma. Naturalmente, non sapevo che cos'era essere albino. Questa ignoranza mi ha protetta a lungo, non soffrivo ancora. Gli altri bambini giocavano con me, anche se talvolta, in quegli sprazzi di crudeltà di cui solo un bambino è capace, qualcuno dei miei compagni mi domandava se mi strofinavo forte per essere così bianca. Io non sapevo allora cosa rispondere, e finivo spesso per dire che era mia madre che mi lavava, e che doveva avere un sapone magico. Un giorno, tuttavia, le avevo fatto la stessa domanda che mi facevano i miei compagni. Per tutta risposta, lei aveva pianto. Fu a partire da quel giorno che cominciai a soffrire. Quanto a capire, accadde naturalmente, man mano che crescevo, che gli altri bambini sentivano parole crudeli su «quelli come me», che mi riportavano, che io mi istruivo sull'albinismo. Mamma non ha mai voluto correre il rischio di mandarmi a scuola (in ogni caso, non ne aveva la possibilità), ma ci ha sempre tenuto che io sapessi leggere. Lei stessa sapeva leggere un po', e mi ha trasmesso tutta la sua scienza. I pomeriggi che ho passato con lei, sotto l'albero del cortile della nostra piccola concessione, a imparare a leggere, a balbettare strani suoni così meravigliosi che raccontavano il mondo, restano i più bei ricordi che ho di lei e di tutta la mia vita. Appena seppi leggere più o meno correttamente, mia madre cominciò a darmi dei ritagli di giornale e dei libri che lei custodiva preziosamente in un grosso baule, in un angolo della stanza in cui dormivamo tutt'e due. Quegli articoli e quei libri trattavano dell'albinismo. Fu così che appresi come mi ero strofinata tanto da essere bianca. Volevo rispondere ciò che avevo letto agli altri, dire loro che non avevo un sapone magico, ma già non mi frequentavano più. Non mi facevano più domande. Sapevano la verità, la verità scientifica su ciò che ero? Non lo so. Avevo quindici anni, e avevo solo mia madre. Gli articoli che mi dava da leggere all'epoca appartenevano a mio padre, che sapeva leggere anche lui, e possedeva una piccola biblioteca che fece la mia felicità per molto tempo. Fu, insieme all'albinismo, la sola cosa che avevo ereditato da lui, se così si può dire. È anche una delle rare cose che so di lui. Quanto a lui, mia madre non era per nulla loquace. Mi ha semplicemente confidato che sebbene sapesse e adorasse leggere, mio padre non poteva più farlo, gli ultimi anni della sua vita: aveva perso

la vista. Anche la mia comincia ad abbassarsi. Mia madre non ha mai voluto dirmi cosa gli fosse successo. Lo intuisco tuttavia abbastanza facilmente. Anche mamma è morta, ma non ho voglia di ripensare a questo.

\*

Il giorno prima, la sera, avevo avuto una discussione con Kigongo, che l'attacco, le grida, le ingiurie, i colpi di fuoco, il rumore dei machete che si urtavano l'un l'altro, i fischi avevano improvvisamente interrotto.

Kigongo era, allo S.P.A. di Banga, quello che sentivo più vicino, spiritualmente. Non che non mi intendessi con Susan, Ritah, Sharon (prima della sua partenza), e Moses. Il mio sesso mi legava alle prime tre, che erano come delle sorelle; insieme, sognavamo di essere come le altre donne, quelle della città, eleganti e civettuole, con bei capelli, scarpe col tacco, borse. Lo sognavamo, e ognuna si immaginava in un abito elegante, al cinema, mentre passeggiava nella strada, corteggiata dagli uomini, nelle braccia di uno di loro, forse. Quanto a Moses, il suo buon umore era solare, ci faceva ridere, e noi riuscivamo a dimenticarci, quando faceva degli scherzi o prendeva in giro i tic degli albinici con un notevole spirito di auto-ironia, di esserlo. Li amavo tutti. Ma Kigongo era quello con cui più mi piaceva passare del tempo: tutto il suo essere emanava una tristezza che volevo attenuare in ogni modo, ossessivamente; era, di tutti noi, l'unico a non aver conosciuto i suoi genitori. Forse era perché nemmeno io avevo alcun ricordo di mio padre che lo capivo un po'. Ognuno di noi aveva perduto i propri genitori, o perché albinici, li avevano uccisi, o perché erano stati costretti, per proteggerci (o per proteggersi) a nasconderci o ad abbandonarci. Ma, comunque, noi (Ritah, Sharon, Susan, Moses e io) avevamo tutti conosciuto almeno uno dei nostri genitori: lui, Kigongo, non aveva alcun ricordo. Sapeva semplicemente che era stato raccolto dallo S.P.A. di una città nel sud del paese. I responsabili non sapevano chi fossero i suoi genitori: gli avevano solamente detto che era stato ritrovato nelle vicinanze dell'edificio, avvolto in fasce ancora macchiate di sangue, come se, vedendo che era albino, sua madre l'avesse lasciato là qualche ora dopo averlo messo al mondo.

Da allora, aveva sempre vissuto nello S.P.A., nella completa ignoranza di chi fosse. Il suo stesso nome, Kigongo, gli era stato dato dai responsabili del primo S.P.A. che l'aveva accolto. Era un ragazzo della mia stessa età, senza storia, senza luogo, senza famiglia, senza radici, spogliato di se stesso, spogliato di tutto. Mi capitava di guardarlo, quando Moses si cimentava con le sue buffonate: lui rideva, ma il suo viso non sembrava mai tanto triste, quanto in quei momenti; era un contrasto insopportabile e tragico; allora distoglievo vigliaccamente lo sguardo per poter continuare a ridere. Era discreto, timido. C'era voluto del tempo perché si aprisse con me.

Il giorno prima, mi aveva confidato, con quella voce che sembrava un sussurro, quella voce eternamente imbarazzata, che Ritah gli piaceva.

– Allora, glielo hai detto?

– No.

– Cosa aspetti?

– Non oso farlo.

– Ma vedi, Ritah non ti mangia mica. Lei è così gentile.

– Sì, ma questo non significa che mi ami. Essere gentile, non significa nulla.

– Ma come vuoi che sappia che ti piace se non glielo dici? E soprattutto, come puoi sapere se non le piaci anche tu, se non ti butti?

– Se le fossi piaciuto, me l'avrebbe detto.

– Lei ti piace, eppure sei ancora qua, e non glielo dici, tu.

– Perché devo essere io a fare il primo passo?

– Perché spetta sempre agli uomini fare il primo passo. È così. Guardala, è splendida, non bisogna aspettare.

In quel momento Ritah, dall'altro lato della stanza, scoppiò a ridere davanti a Moses, che faceva delle smorfie. Era bella, davvero.

– Sono sicuro che io non la farò mai ridere come Moses.

– Forse, ma Moses non l'amerà mai quanto te. Cosa conta? Che tu l'ami o che tu la faccia ridere? Noi donne amiamo generalmente entrambe le cose, ma a dover scegliere, non esitiamo.

– Davvero? Aveva detto con la sua voce esile, mentre il suo viso, per la prima volta da quando lo conoscevo, si illuminava, senza ombra di tristezza eterna.

– È vero, parlale.

– Sì, ma (l'ombra, con questo «ma», era ritornata, ancora più triste) anche se lei mi amasse, non servirebbe a niente.

– Ma cosa dici?

– Siamo entrambi albin. Questo significa che non abbiamo alcun avvenire. Il nostro avvenire è la morte.

– No, l'amore è il vostro avv...

Fu in quel momento che l'equilibrio del mondo si ruppe. Ci fu qualche secondo di un frastuono spaventoso; poi degli uomini penetrarono nella stanza relax in cui eravamo; erano armati di taglierini. Due di loro piombarono su Moses e lo tramortirono con una clava, un altro piombò verso Ritah, che tentava di fuggire attraverso la porta che dava sui dormitori. La catturò, poi, senza alcuna esitazione, le sferrò un violento colpo di machete. Io vidi, paralizzata, il suo braccio distaccarsi dal corpo. Kigongo urlò, poi si gettò verso l'uomo e Ritah; quest'ultima, riversa nel proprio sangue, sembrava aver perso conoscenza dopo aver cacciato un urlo di dolore disumano che mi aveva gelato il sangue. Tutto ciò si era svolto nello spazio di qualche secondo. Poi, mossa dall'istinto di sopravvivenza, atterrita, mi ero messa a correre verso la porta più vicina al luogo in cui ero. La aprii, percorsi un piccolo corridoio alla fine del quale, a sinistra, uscii su un cortile; lo attraversai fino al muro di cinta dello S.P.A. che scalai senza nemmeno sapere come, mentre, dietro di me, nel corridoio, risuonavano dei passi precipitosi e delle grida indistinte. Cadendo dall'altra parte, mi feci male alla caviglia, ma che importava: dovevo salvarmi la pelle. Con la morte alle calcagna e il cuore in gola, corsi più veloce che potevo, e senza sapere dove, nella notte. Corsi. Quanto tempo? Non lo so. Quanto lontano? Lo ignoro. Quando riuscii a fermarmi, non mi inseguivano più. Del resto, mi avevano mai inseguito? Forse no, ma ciò non cambiava il fatto che dovevo fuggire. Il vento mi soffiava nelle orecchie, il cuore mi batteva forte nel petto; senza fiato, crollai e persi conoscenza. Quando mi svegliai, la notte era profonda e tranquilla, il mondo era indifferente a ciò che era accaduto.

Mi alzai e camminai. A lungo, il grido di Ritah e l'immagine del suo braccio divelto mi rimasero impressi. Non so cosa ne sia stato di lei. Potrebbe essere morta a quest'ora. Forse anche Kigongo è morto. Forse sono tutti morti, già tagliati e venduti agli stregoni. Lo ignoro.

Kigongo aveva ragione: la morte qui è il nostro solo avvenire. Non vedo altro all'orizzonte; non vedo nemmeno l'orizzonte.

\*

Kabuye mi guardò entrare nel grande salone con un sorriso dolce e accogliente. Era seduto al capo di un'immensa tavola alla quale si trovavano delle donne vestite da infermiera, degli uomini, insieme ad altri albin, una ventina circa, di tutte le età e di tutti i sessi. Si alzò quando arrivai da lui.

– La cena stava per essere servita. Ti aspettavamo.

– Perdonatemi, la doccia è stata lunga.

– È normale, Mutesi, non preoccuparti.

Poi girandosi verso gli altri, che mi guardavano tutti, annunciò:

– Vi presento Mutesi. Sarà con noi d'ora in poi. Accoglietela e aiutatela. È nostra sorella.

Tutti mi dissero buonasera, e vidi dei sorrisi qua e là attorno alla tavola.

– Ti lascio prendere posto, Mutesi, proseguì Kabuye. Credo ci sia un posto, laggiù, accanto a Brandon.

Un ragazzo, verso la metà della tavola, e che doveva avere la mia età, mi fece segno con la mano destra. Vidi che gli mancavano due dita. Gli feci un piccolo cenno. Prima di raggiungerlo, alzai la testa verso Kabuye.

– Vedrai, è un ragazzo gentile, mi disse, con la sua voce grave, la mano posata sulla mia spalla. Ti aiuterà. E non preoccuparti: qui, andrà tutto bene. Sei al sicuro.

Sorrisi e mi diressi verso Brandon.

Il giorno in cui raggiunsi lo S.P.A. di Banga, anche quel giorno, mi avevano detto che sarei stata al sicuro.



*Valentina Meli*

## **Paroles**

Cela faisait longtemps qu'on ne se voyait pas. Nous avions rendez-vous près du pont d'Austerlitz. Il faisait beau.

Je me souviens du murmure de l'eau et du chant des oiseaux qui me chatouillaient les oreilles. Il n'y avait aucune voiture car nous étions au mois d'août. Tout était si bon, si agréable, si parfait. Une douce brise me caressait les jambes nues tel un chat qui se frotte pour des câlins.

Et puis je la vois arriver de loin, de son pas décidé qui faisait crépiter ses talons avec des bruits secs et syncopés. Aussitôt ils ont poussé l'intérieur de mes tempes maîtrisant la rythmique de mes pulsations... Elle a posé son regard sur moi en souriant.

Immédiatement, elle s'est mise à causer : de ses vacances, de sa robe, de son compagnon, et puis encore et encore, de sa voiture, de son chien, de son travail, du magasin du coin, de ses chaussures, de la mode, de l'année prochaine, de son sac à main, de la soirée avec Fabien, de sa copine Laura qui avait un rouge à lèvres qui...

Dès cet instant, je n'ai pu qu'essayer de retenir son incontinence lexicale.

On a dit que je l'ai tuée, mais j'en suis sûre, ce sont ses mots qui, ne pouvant plus sortir d'elle, l'ont étouffée et non pas le foulard que j'ai plaqué sur sa bouche.





*Valentina Meli*

## **Parole**

Traduzione di *Rosanna Cerbone*

Era molto tempo che non ci vedevamo. Avevamo appuntamento vicino al ponte di Austerlitz. Era bel tempo. Mi ricordo del mormorio dell'acqua e del canto degli uccelli che mi solleticavano le orecchie. Non c'era nessuna macchina dato che era il mese di agosto. Tutto era così bello, così piacevole, così perfetto. Una dolce brezza mi accarezzava le gambe nude come un gatto che si sfrega per essere coccolato.

E poi la vedo arrivare da lontano, con il suo passo deciso che faceva scricchiolare i tacchi con colpi secchi e sincopati. Immediatamente hanno iniziato a premere sulle mie tempie, imponendo la loro ritmica alle mie pulsazioni. Mi ha rivolto lo sguardo sorridendo.

Si è messa subito a chiacchierare: delle sue vacanze, del suo abito, del suo compagno, e poi ancora e ancora, della sua macchina, del suo cane, del suo lavoro, del negozio all'angolo, delle sue scarpe, della moda, dell'anno prossimo, della sua borsa, della serata con Fabien, della sua amica Laura che aveva un rossetto che...

Da quel momento, non ho potuto fare altro che provare a trattenere la sua incontinenza lessicale.

Hanno detto che l'ho uccisa, ma ne sono sicura, sono le sue parole che, non potendo più uscire dal suo corpo, l'hanno soffocata e non il foulard che le ho premuto sulla bocca.



**Les récits finalistes**  
*I racconti finalisti*



**SECTION A**  
**Écrivains français**  
*Scrittori francesi*



*Philippe Vilain*  
**La mélancolie du hasard**

C'est après le drame du Cercle Wagram que je cessai de jouer. Une nuit, à ma table, deux joueurs se mirent à s'insulter, et le silence se fit autour d'eux qui, pour le coup, ne *jouaient* plus du tout. Dans ce monde où circulent des fortunes, il n'est pas rare que surviennent des altercations, d'ordinaire vite maîtrisées par des colosses herculéens, d'origine serbe, qui ont le chic pour rétablir le calme en quelques secondes ; les comptes se soldent à la sortie, en huis-clos, dans les parkings souterrains des Champs-Élysées. Mais, cette nuit-là, l'altercation empira. Le ton monta si vite entre les deux joueurs que personne n'eut le temps d'intervenir. Nous vîmes tous un homme en agresser un autre qui, après avoir été frappé au foie et s'être heurté la tête contre une table de jeu, retomba lourdement au sol, inanimé ; nous vîmes, encore, l'agresseur faire les poches de sa victime, gisant au sol, dont le regard fixait un point aveugle de la salle. Quand la police arriva, chacun fut prié de regagner sa place pour répondre à l'interrogatoire. Qui étions-nous ? Avions-nous un casier judiciaire ? Qu'avions-nous vu *précisément* ? Connaissions-nous ces individus ? Fréquentions-nous assidûment le Cercle ? La police se conduit parfois comme une femme jalouse, à l'affût d'indices, qui soupçonne moins pour obtenir des réponses attendues que pour décontenancer, démasquer : sans nous concerter, nous répondîmes tous la même chose, la vérité, ce que nous avons vu, ce que nous savions : rien. Disons que, dans ce milieu, ne rien voir est une affaire d'honneur, ne rien savoir, ne pas parler, une question de survie, et qu'il est préférable de ne pas faire d'histoires, encore moins de s'en mêler. Nous continuâmes ainsi, une bonne partie de la nuit, à bluffer.

Sara, avertie par la police, m'attendait dans le hall. Dans sa robe noire, elle ressemblait à une veuve. Des cernes pochaient ses yeux verts, maquillés à la hâte. En croisant son regard, j'avais tout de suite senti que la partie s'annoncerait rude et que, face à cet adversaire expérimenté, rompu à mes mensonges, il me faudrait argumenter, persuader, expliquer pourquoi j'étais retourné au Cercle, pourquoi je m'étais mis à rejouer, il me faudrait batailler avec les mots, me



repentir, consoler, promettre encore : faire un numéro brillant, en somme. Sara s'y était parfois laissé prendre, par crédulité au début, par politesse ensuite, par amusement peut-être, enfin, de me voir mentir comme un enfant. Mais les temps avaient changé. Notre situation s'était détériorée, et Sara avait fini par se lasser de mes « beaux discours », comme elle disait. C'est la raison pour laquelle, cette nuit-là, elle ne me laissa pas le temps de m'expliquer : « Je sais ce que tu vas dire...! ». Moi aussi, j'eus l'intuition de ce qu'elle allait dire, et je compris à sa fermeté, à la dureté de son regard, que je ne possédais plus de nouvelle chance, de joker, pour retenir Sara : ce serait elle ou bien le jeu.

Dans l'heure, je lui fis solennellement la promesse d'arrêter, et je rédigeai, sous ses yeux, une lettre dans laquelle je demandais « à me faire interdire de jeu » – lettre que Sara, par précaution, adresserait elle-même, et selon la procédure, en recommandé, avec accusé de réception, au Ministère de l'Intérieur. J'exécutais les choses malgré moi depuis l'altercation, sans plus d'emprise sur rien, sans comprendre ce qui m'arrivait, surpris d'être passé, en un délai si court, de joueur à suspect, de suspect à menteur, de menteur à victime, et de me retrouver devant Sara comme devant les inspecteurs : interrogé. La probabilité, si faible, qu'un tel enchaînement de circonstances survienne, ne pouvait, en effet, qu'interroger un joueur de mon espèce : pouvais-je croire qu'un drame, dont je venais d'être le lointain témoin, révèle à Sara le mensonge que j'avais si bien su lui cacher pendant deux ans ? Est-ce cela, le hasard, pensais-je, l'incertitude de ce qui arrive, le sentiment que notre vie se joue à notre place, et que, quoi que nous fassions, les événements nous décident ?

Ce n'est que le surlendemain, en lisant la presse, que je réalisais la gravité des faits survenus au Cercle ; dans une rubrique marginale, l'on évoquait « un homicide involontaire » et l'on racontait qu'un homme d'une quarantaine d'années, Pierre Orlanducci, avait trouvé la mort au Cercle Wagram à la suite d'un différend, et d'une hémorragie cérébrale. L'agresseur, un certain Pascal Moretti, corse lui aussi, l'avait interpellé, et tué, pour récupérer son argent, 5 000 euros. L'article concluait que l'homme était mort pour un « problème d'argent ». Cette précision m'amusa : en effet, qui n'a pas de problème d'argent ?

2.

Sans le jeu qui avait organisé ma vie, réglé mes humeurs, pendant des années, je me sentais incomplet, las, vidé de ma substance. Me manquait la perspective de me rendre au Cercle, d'attendre quelque chose – lucarne de mon quotidien. Même si, avec le temps, l'envie de jouer se dissipa. Je ne dis pas que je ne pensais plus au jeu, et que je n'en avais plus la nostalgie, mais enfin, je ne jouais plus. Je me faisais une raison. L'essentiel était là. Sara et moi menions une vie confortable, à l'abri du besoin, dans un bel appartement de la place de la Bastille. Je me contentais de vivre, je veux dire, de vivre sans jouer, chose qui m'avait toujours semblé impossible. L'amour de Sara, sa bienveillance, m'aidaient à contenir les assauts de ma mémoire, peut-être d'un certain manque : je considérais ma chance d'avoir rencontré Sara, songeant qu'elle était arrivée dans ma vie pour me secourir, au bon moment, avant qu'il ne soit trop tard, avant que je ne me ruine.

Je ne mens pas quand je dis avoir cessé de jouer, même si je m'arrangeais. Un peu. On n'arrête pas de boire en un jour. Encore moins de jouer. L'injustice du plaisir est que, s'il faut peu de temps pour y prendre goût, il en faut beaucoup pour s'en déshabituer ; il s'agit d'un lent processus de désintoxication qui naît souvent d'une prise de conscience, de ce que les joueurs, comme les toxicomanes ou les alcooliques, appellent le « dé clic ». Si l'interdiction m'empêchait, concrètement, de jouer, celle-ci ne provoqua pas de suite ce dé clic ; il me restait encore à abandonner l'idée que le jeu me nuisait. Le poker ne m'était plus un jeu tant il m'obsédait, il m'était une manie qui envahissait tout mon temps, mon être même, qui m'assiégeait en permanence, jusqu'à me faire disputer, lorsque je me retrouvais seul dans l'appartement, des parties virtuelles contre des adversaires imaginaires, des parties perdues que je refaisais. C'est ainsi que je m'arrangeais avec mon passé : je distribuais des cartes à différentes places – cinq – de la table, face à des chaises vides que j'occupais tour à tour, avant de me déplacer, chaque fois, pour prendre la place d'un adversaire, de moi à moi, de moi en moi. Je ne sais quel plaisir je trouvais dans ces parties solitaires, au cours desquelles je devais, par une gymnastique de l'esprit, non seulement adopter le profil et le

point de vue d'un adversaire, l'incarner, le contrefaire, introduire des temps de réflexion, tout en imaginant les mimiques des uns et des autres, y compris les miennes ; ainsi, avant de jouer moi-même, pouvais-je relancer un joueur agressif ; puis, *checker* un teigneux bagarreur, attaquant fort et ne cessant de relancer pour protéger sa main ; puis, bluffer un autre qui, timoré à l'idée de perdre un jeton, se contentait de suivre les mises et se gardait bien, lui, de relancer, d'entrer dans les coups ; puis, miser fort sur un joueur *passif* dont la neutralité, le refus de jouer, l'absence de prises d'initiatives, rendent très difficile de détecter la qualité de sa main et peuvent conduire à des catastrophes. Dans cet effort de démultiplication, le plus difficile n'était pas de me mettre dans la peau d'un adversaire différent, mais de m'efforcer d'oublier le jeu de chaque adversaire, et, chaque fois, de calculer les probabilités des sorties de cartes, d'envisager toutes les combinaisons possibles, à la place d'un autre : c'est à la condition d'être un autre, strictement un autre, que la partie fonctionnait. Je ne saurais bien dire combien de parties je m'imposais ainsi. Dans ma folie, je me persuadais de le faire pour ne pas rompre brutalement mes habitudes avec le jeu, pour me distraire d'un certain ennui, sans avoir le sentiment de jouer contre moi, de devoir en passer par cette adversité imaginaire pour m'ôter définitivement le goût du jeu, me vaincre moi-même.

Je sentais, pourtant, au cœur de cette lutte intérieure, que je ne devais pas abuser de ces parties, trop *tenter le diable*, et que, si ces parties permettaient de tester la valeur de ma résolution, je m'effrayais de penser que, sans doute, le besoin de me remettre en situation ne demeurerait aussi intense que parce que, depuis que j'avais arrêté, rien d'autre – ni mon couple ni mon métier – ne me donnait de sensations plus fortes, et que ce n'était pas tant le poker qui me manquait que l'intensité des parties, l'adrénaline. Peut-être même n'avais-je jamais été aussi joueur que dans ces moments où je ne jouais plus *réellement*.

### 3.

Six années étaient passées maintenant. Mes souvenirs du Cercle me laissaient tranquille. Je ne rêvais plus de poker, de salons feutrés, je ne me trouvais plus d'adversaires pour disputer des parties

imaginaires, même mes rêves étaient sages. Les somnifères en étaient venus à bout. Et s'il m'arrivait, en rêves, de renouer, le temps d'un verre, avec de vieilles connaissances, je ne parvenais plus à traîner mon ombre jusqu'au Wagram, comme si le jeu n'avait fait que nourrir un songe, et que mon imaginaire, ma mémoire même, n'avaient plus assez de force pour se désembourber d'un sommeil de six années. Bien entendu, j'exagère, et je ne peux pas nier que, de temps à autres, lorsque, pour une raison ou pour une autre, je devais repasser dans le quartier des Champs-Élysées, je ne repensais pas à cette époque, mais je jure que je n'avais plus de mauvaises pensées, ni ne frissonnais à l'idée de me retrouver face à mes démons. J'étais un autre homme : je m'étais racheté une conduite, je gagnais bien ma vie, j'avais honoré mes dettes, et fini, même, par épouser Sara. Une page était tournée, comme on dit. Notre famille s'était, aussi, agrandie : d'un fantasque chaton nommé Brahms qui, la nuit, effrayé par ses propres fantômes, sautait sur nos pieds, qu'il mordillait goulument. Non, vraiment, je ne pensais plus au jeu, que nous évoquions pour en rire, comme la fois où, accompagnant Sara au bureau de tabac, elle me dit en grattant frénétiquement un ticket de Cash : « Tu ne peux pas comprendre mon chéri, tu n'es pas un joueur, toi ! ».

Il arrivait, toutefois, que Sara, prise d'une curiosité soudaine, se hasarde à faire allusion au jeu : « Tu es si secret. Quel cachotier tu fais ! », disait-elle, dans un grand sourire, en évoquant la fameuse nuit du Cercle Wagram. « C'est quand même fou, cette histoire, non ? Dire que sans ce meurtre, je n'aurais peut-être jamais rien su, et, à cette heure, tu serais en train de jouer ! » Elle n'en revenait pas de l'enchaînement des circonstances, dont le romanesque semblait, avec le temps, atténuer sa rancune : « Tout à fait incroyable, quand j'y songe ! ». Elle parlait de « hasard », de « destin », de « fatalité », de toutes ces notions abstraites que j'avais essayé de défier par le jeu. « Tu te souviens ? » dit-elle. « Un peu... » répondis-je, méfiant. « Comment ça, *un peu* ? C'est tout toi, ça, *un peu*. On se souvient ou on ne se souvient pas. Alors ? » « Alors quoi ? » « Tu te souviens, oui ou non ? » « Tu parles, si je me souviens... c'était la première fois que je voyais un mort, un mort, un vrai, avec des yeux renversés... Un mort, ça ne s'oublie pas. » « Et c'est comment un mort, ça ressemble à quoi ? » « Un mort, ça ne ressemble à rien ! »

D'autres fois, Sara se montrait plus directe pour me faire parler de mon passé de joueur : « J'aimerais savoir pourquoi tu jouais. Je suis bien consciente de la naïveté de ma question, et que tu ne pourras pas m'y répondre facilement, peut-être même que tu ne pourras pas m'y répondre du tout, mais, enfin, j'aimerais bien savoir, je suis intriguée, parce que c'est quelque chose que je ne peux pas comprendre... et, peut-être que je me trompe, mais, enfin... j'ai l'impression que c'est une chose qui ne pourrait pas m'arriver, à moi, de devenir dépendante du jeu ! Est-ce que je suis trop rationnelle pour ça ? » « Je ne sais pas. » « Ah, j'étais sûre que tu répondrais cela, que tu ne saurais pas. Tu ne sais jamais rien mon pauvre chéri quand je te demande quelque chose ! » Sara n'avait pas tort, au reste. Quand elle me posait des questions personnelles, je répondais le plus souvent ainsi, que je ne savais pas, sans m'abandonner à des confidences, non seulement sur mon passé de joueur, mais sur ma jeunesse, sur la vie débridée de mon père, sur ma « vie d'avant » de la connaître, sur ma vie sentimentale et les femmes qui l'avaient précédée même. Pour tout dire, même, je ne m'étais jamais confié à ma femme, ne lui dispensant mon passé qu'avec parcimonie, à coups de « C'est loin, tu sais, ma chérie ! » ou de « Je me souviens mal », et de réponses évasives qui ne manquaient pas d'agacer Sara. « Tu es si secret ! », disait-elle, sans me le reprocher, en se désolant de mon repli, en s'accusant peut-être de ne pas savoir accéder à moi, de ne pas trouver les mots pour me mettre en confiance, faisant de mon silence son propre échec.

Cette question, au reste, « Pourquoi jouez-vous ? », que l'on m'avait souvent posée, me paraissait absurde, dans une société de consommation qui emploie les grands moyens pour nous convaincre de nos manques, en nous proposant, à travers des clips et des campagnes d'affichage abusives, une image idéale du bonheur (acquérir des objets de luxe, la haute technologie moderne, avoir une femme belle, jeune, partir en vacances dans des endroits paradisiaques, etc.) et ne cesse de nous inciter à devenir plus riches et plus beaux, dans une quête vaine, perdue d'avance : quoique nous en venions à posséder, ce ne sera jamais assez ; nous sommes condamnés à l'insatisfaction perpétuelle, à toujours désirer, à toujours rêver de mieux. Surtout, je voyais la perversité d'un système qui crée du besoin et du manque, des désirs auxquels il se dédouane d'emblée de nous

inciter, comme avec l'inscription « Fumer tue » sur les paquets de cigarettes prévenant le fumeur de la dangerosité du tabagisme, comme avec les publicités pour l'alcool et les jeux de loterie, ponctuées, à la radio, par une voix inaudible, au débit accéléré, prévenant des risques d'une consommation abusive (« Pour votre santé, buvez avec modération ! ») ou de la nuisance du jeu (« Jouer avec excès comporte des risques ! ») ; c'est cela, pensais-je, la perversité, le vice, le vrai : inciter, tenter, mais encourager à jouer, modérément, d'un plaisir que l'on vous promet immense. C'est pourquoi la véritable question ne me paraissait pas : « Pourquoi jouez-vous ? », mais, plutôt : « Pourquoi ne jouez-vous pas ? ».

4.

Sans doute les résolutions que nous avons prises par obligation, les promesses auxquelles nous nous contraignons, ne sont-elles rien face aux démons qui les hantent ; je ne regrettais rien, néanmoins, je sentais renaître en moi un mal pernicieux, qui n'était ni de l'ennui, ni une lassitude particulière, mais un mal indéfini, une angoisse plus profonde, dont je n'avais jamais su me débarrasser, un sentiment d'inexistence, de facticité plutôt, qui me donnait à sentir que ma vie se *jouait* sans moi, ce spleen continu, cette mélancolie du hasard qui m'avait fait trouver dans le jeu la légèreté, l'insouciance, le principe d'incertitude qui ne dirigeait plus ma vie, le doute qui, dans l'action de miser de l'argent au poker, me faisait échapper à toute détermination et me rendait libre de décider de mon sort. Quand je jouais, je spéculais sur du possible non sur le probable qu'était devenue mon existence ; je m'inventais une liberté selon des règles, en fonction de stratégies incertaines, qui, confortant ou déjouant mes hypothèses, *me risquant*, m'aventuraient, provoquaient le destin, réglèrent mon être sur l'imprévisible. Je ne regrettais rien, non, c'est vrai, mais je sentais que ma vie rêvait désormais d'une autre, et que ce qui me manquait était, précisément, ce qui me fascinait dans le jeu, le poker, non tant l'espérance du gain que la possibilité de ne pas l'obtenir, la peur de perdre, qui m'astreignait chaque fois à un calcul de probabilités, le même calcul, la même mathématique de décision qui me conduisait à anticiper, à décider de tel évènement de ma vie, à défier le hasard.

Le jeu reprit possession de moi, sournoisement, au travail, en observant des collègues, inscrits sur des sites de jeux en ligne, qui disputaient des parties de poker. Mes collègues n'avaient pas le profil de ce que l'on appelle des « joueurs », mais eux aussi avaient fini par se laisser tenter, « pour s'amuser au départ », avant d'y investir leur temps, et leur argent, parce que tout individu recèle en lui la potentialité d'un joueur. On ne se doute pas que tel homme, « bien sous tous rapports », dont la situation, professionnelle et familiale, exemplaire, joue, secrètement ; que tel retraité dilapide sa pension au casino en ligne ; que tel chef d'entreprise, dirigeant des milliers d'employés, marié et père de trois enfants, éprouve la hâte, dès qu'il retrouve son foyer, de consulter un site de jeu ; que tel cardiologue, après avoir rafistolé le cœur d'un patient, sortant du bloc opératoire, ne pense qu'à retirer ses gants ruisselants de sang pour disputer une partie de poker improvisée contre Colassone<sup>87</sup> de Mexico et Karamazov de Moscou ; que tel jeune étudiant de la Sorbonne, isolé dans sa chambre universitaire, bluffe, à deux heures du matin, tel maçon hollandais de Nimègue, insomniaque lui aussi ; que tel avocat romain, spécialiste de Droit international, parie une somme folle sur un joueur de tennis inconnu disputant un tournoi au Bangladesh – je pourrais multiplier les exemples. Le jeu est sans doute la passion la plus indécente des hommes.

Un temps, je résistais. Sans trop de mal. Le poker en ligne me donnait le sentiment de déchoir après avoir connu les fastes du Wagram. Me manquaient les mimiques, les airs, les regards fuyants et durs, les sourires joués, la comédie humaine des cartes, l'atmosphère du Cercle aussi, la mezzanine de la *poker-room*. J'avais besoin d'entendre le froissement des cartes glissant sur le tapis, de voir le visage de mes adversaires, d'observer leurs comportements, d'agir de *visu*. L'intérêt de batailler contre un adversaire perdu à l'autre bout du continent, dont je ne voyais que la photo, d'emprunt souvent, et qui, dans le temps de la partie, devait s'occuper à autre chose (mes collègues jouaient tout en déjeunant) en attendant son tour, me paraissait moindre, limité – version dévoyée du poker, réduit à un calcul de probabilités. Ce poker-là me semblait perdre son âme. J'étais de l'ancienne école, j'aimais le jeu pour son professionnalisme, son esprit, sa dimension humaine, son esthétisme aussi ; mais à ce poker,

je ne pouvais plus rejouer avant de purger mes dernières années d'interdiction, et j'avais coupé depuis trop longtemps avec ce milieu pour revenir dans des parties clandestines disputées dans des immeubles de Neuilly ou des tripots du XIII<sup>e</sup> arrondissement, *China Town* parisien, règne de maquerelles affairées au majong, où il m'était arrivé de me *refaire*, parce que, la nuit, dans les plus hauts étages de certaines tours, Paris finit par ressembler à Macao. Du temps avait passé. D'autres avaient pris ma place. Époque révolue, pour moi.

Un temps, je résistais, disais-je. En vain. On refuse la première fois comme d'autres disent « non » le premier soir, mais ce n'est là qu'une politesse du désir, une résistance courtoise pour ne pas céder trop vite aux avances que l'on souhaite ardemment favoriser. Pourquoi s'interdire le plaisir ? Je sentais qu'il était trop tard pour revenir en arrière, que la pensée du jeu s'était déjà insinuée en moi et que, non seulement je ne pouvais plus rien faire pour l'empêcher de cheminer davantage, mais je ne souhaitais pas l'en empêcher, j'aimais me laisser envahir par elle, vaincre par ses sensations, dont j'oubliais combien elles m'avaient asservi, par ce désir qui me ranimait et faisait fondre, un à un, les arguments d'une résolution que je ne me sentais plus en mesure de tenir, que je ne cherchais même plus à combattre : je redevais un joueur, comme si, ces six dernières années, deux hommes différents avaient bataillé en moi, s'étaient succédé sans parvenir à s'accorder, le premier désirant ce que le second s'interdisait. *Qui a joué jouera*, sans doute, oui, j'en étais maintenant convaincu, je n'avais plus aucun doute sur la question. Même le proverbe allait dans mon sens.

Déjà, je ne percevais plus comme un obstacle mon inscription au « Fichier des Interdits », que la loi avait étendu aux jeux en ligne, depuis que j'avais appris que des comptes en ligne d'opérateurs de jeu comme Betcliv, Bwin, Unibet et la Française des Jeux, se revendaient clandestinement, à des prix négociables, pour jouer sous fausse identité et éviter ainsi de fournir à l'opérateur des informations personnelles, et autres données relatives à son compte bancaire : il suffit de donner l'argent au titulaire du compte qui, après avoir pris une commission au passage, crédite son compte et vous le loue ; même si cela comporte le risque que le prêteur soit malhonnête, et refuse, plus tard, de vous reverser l'argent gagné. Pour ma part, je



proposais à un collègue de me louer un de ses comptes en ligne, prétextant que c'était pour le dissimuler à ma femme, « ne pas laisser de traces » avais-je dit. Je me souviens que j'éprouvai un malaise en reprenant ce compte d'occasion, sous une identité d'emprunt – Ghostface –, un sentiment coupable, surtout, de rejouer sans le dire à Sara, de payer pour prendre un plaisir dont, une nouvelle fois, elle ne serait pas la cause : cette clandestinité m'effrayait, me donnait l'impression de commettre une faute du même ordre qu'une infidélité. Mon collègue, auquel je donnai 3 000 euros en argent liquide, exécuta le virement ; en quelques minutes, mon compte fut crédité. Ainsi naquit Ghostface. Ce n'était plus moi qui jouais.

Joueur, j'étais un joueur de poker. À vrai dire, je n'avais jamais cessé de l'être. J'allais avoir quarante ans quand le démon du jeu me reprit ; ce qui était assez jeune pour renoncer au sérieux de l'amour conjugal, mais trop vieux, déjà, pour renoncer au plaisir que je redécouvris dans le jeu, quand bien même le sérieux et le plaisir ne doivent pas s'opposer de la sorte, puisque c'est par plaisir que je jouais avec tant de sérieux.

## 5.

Dès que j'avais un moment de solitude, je jouais. Depuis mon compte en ligne. Je m'inscrivais dans des parties de 1 000 euros, ou plus, au-delà de ce montant, les sommes sont volatiles, l'argent se dilue dans le plaisir. Je dépensais mon argent sans y faire attention, comme d'autres se font plaisir en achetant un vêtement de luxe, une paire de chaussures, une montre dont ils n'ont pas la nécessité, une folie pour laquelle ils se laissent tenter, et qu'ils regrettent, chez eux, en la réessayant devant la glace. J'étais ainsi. Je me faisais plaisir, mais il arrivait que le plaisir me punisse. Parfois, après une défaite importante, je me persuadais d'arrêter, et j'arrêtais, trois jours, pendant lesquels je m'efforçais de penser à autre chose. Le premier jour, lendemain d'échec, était le plus terrible, celui de l'abatement, qui me faisait ruminer mes pertes et me convaincre d'avoir pris la bonne décision. J'établissais une liste des bienfaits et méfaits du jeu qui, lorsqu'elle penchait en faveur des méfaits, me confirmait que je me trouvais sur la bonne voie : j'arrêterais. Cette fois, c'était certain !

Les deuxième et troisième jours, j'étais pris d'un regain pour mon couple, dans lequel je m'investissais davantage. Il me semblait redécouvrir ma femme, être plus amoureux d'elle, comme s'il me fallait perdre au jeu pour la regagner. Je redoublais d'attention à son égard. Je lui proposais des sorties, je faisais mille projets, je lui offrais des cadeaux, comme doit le faire un mari infidèle, soucieux de se racheter. « Que tu es gentil, mon chéri, ce n'est pas mon anniversaire pourtant ! » « Je veux que ce soit tous les jours ton anniversaire, je veux que ce soit tous les jours ta fête. » Je ne lui mentais pas, pour une fois, j'étais sincère. Cessant de jouer, je fêtais mes retrouvailles avec Sara. Je me rassurais de savoir que je pouvais compter sur elle dans les moments difficiles, de sentir sa présence, de l'observer, le soir, assise devant sa tablette, à rêvasser, la tête appuyée sur sa main retournée, l'air songeur, le regard visant un point aveugle de l'écran bleu qui n'était peut-être que son propre reflet.

Par une sorte de petit miracle intérieur, les jours suivants, j'étais toujours surpris de voir comment les choses se rétablissaient dans mon esprit, de sentir que le traumatisme d'un échec, l'abattement, le désenchantement, le dégoût, les remords, la nervosité, finissaient par se dissiper en moi, par s'essorer dans la grande machine de l'ennui, au point de ne plus m'affecter. Une forme de sérénité revenait. Déjà, je pouvais relativiser mon échec. Je me persuadais de traverser une mauvaise passe, songeant à cette vérité irréfutable que, si la loi des séries se confirmait, il n'existait pas plus de probabilités pour que je continue de perdre que pour que je ne remette pas à gagner. Sans doute ce sentiment se doublait-il d'une présomption de joueur, d'une inébranlable foi en mes compétences, qui m'empêchait de douter trop longtemps, de me remettre en question.

M'arrêter de jouer, faire une pause, je n'y songeais plus. À peine avais-je *encaissé* le choc, à peine avais-je effacé mon dépit, que je sentais renaître, sur les ruines de celui-ci, le désir de *rejouer*. Comme un alcoolique boit, un fumeur fume, sans se demander toutes les fois qu'il se verse un verre, allume une cigarette, pourquoi il le fait, j'allais rejouer parce que j'étais un joueur, et que le jeu décidait pour moi. Je ne pouvais faire autrement, incapable d'arrêter ; encore une fois, ce désir impérieux de jouer, ce sentiment de l'urgence propre aux états de démence, dont j'avais cru me débarrasser durant quelques jours, se

substituait à ma passion renaissante pour Sara ; et ce désir demeurait d'autant plus vif que l'abstinence et l'ennui l'avaient nourri : je voulais bien, moi, cesser de jouer, j'aurais bien voulu me délivrer de cette servitude, mais m'en délivrer était absurde dans la mesure où je serais retombé dans l'ennui, et cette rechute, cette retombée dans l'ennui, qui aurait fini par m'éloigner de Sara plus encore, sans l'excuse du jeu cette fois, m'aurait donné un sentiment d'échec plus grand ; ainsi je ne voyais plus d'autre moyen, pour me relier à Sara, que de me remettre à jouer, et vite, sans plus attendre, de dissoudre tout à fait mon ennui dans le plaisir du jeu afin de faire revivre en moi un état de passion et de retrouver les émotions que mon couple ne me suscitait plus : par cette ruse du plaisir, l'ennui ne me délivrait plus de Sara, mais c'est encore Sara, son fantôme, sa figure ressuscitée, qui, me ramenant au jeu, me délivrait de l'ennui.

6.

Je ne sais plus quand, exactement, Sara découvrit mon secret, « ma trahison » comme elle dit, je ne sais plus quand elle m'annonça qu'elle me quittait. Je me souviens seulement de ses mots, de la fenêtre entrouverte sur le printemps, devant laquelle elle se tenait : « Je te quitte ». Il est vrai que l'on n'est jamais très original dans ces moments.

Ces mois furent déplorables. Non seulement j'avais perdu Sara mais je me perdis moi-même, de vue ; non seulement j'avais été quitté, mais je me quittais. Depuis le départ de Sara, j'errais à la surface des jours, et ne tardais pas à renouer avec de vieilles connaissances : l'angoisse et l'ennui. Mes nuits étaient grises, mes aubes décolorées, mes journées, du temps inutile, et il y avait maintenant des heures entières où je me sentais aspiré par une force soudaine, des crises d'angoisse qui me donnait la sensation vertigineuse de chuter dans le vide, que je tentais d'apaiser, comme je l'avais toujours fait : en jouant. Sans plus y trouver de plaisir. Même jouer m'ennuyait. J'étais en proie à une sorte d'engourdissement de l'esprit qui me faisait percevoir toute chose avec indifférence, mon travail, refuser les divertissements (les sorties entre amis, les invitations à des soirées, des anniversaires...), maudire cette indépendance, que j'avais parfois désirée, et dont je ne savais pas profiter : cette indépendance me pesait

maintenant que j'étais seul. Je me rendais compte que celle-ci ne m'intéressait, au fond, que de façon idéale, et que j'avais été, durant toutes ces années, pareil à un prisonnier rêvant de son évasion, mais qui, une fois évadé, ne sait plus quoi faire de sa liberté retrouvée, s'ennuie de sa prison : j'étais libre mais je n'étais pas libéré de mes remords, de mes souvenirs, auxquels il suffisait que je repense pour fondre en larmes.

J'étais possédé par le souvenir de Sara, ma femme, je voyais son fantôme partout : dans des silhouettes qui s'improvisaient sur mon passage ; des ressemblances que, seul, je savais percevoir, qui pouvaient être infimes (une démarche, un geste, au détail d'un vêtement) ; des objets qu'elle avait oublié d'emporter (une trousse de maquillage, des dossiers, des photos, des livres) ; des endroits où nous étions passés (tel restaurant, telle terrasse de l'Île-Saint-Louis où nous dégustions des glaces, telle rue où nous nous étions embrassés) ; j'avais l'impression d'être accompagné par elle, d'entendre sa voix, de pouvoir lui parler. Sara, je ne cessai de la revoir à toutes les périodes de notre histoire : notre rencontre, sa pudeur des premières nuits, l'éblouissement face à son corps, nos voyages et nos longues marches dans Monaco, Nice ou San Remo ; à n'importe quel moment de la journée apparaissaient soudainement des images d'elle, une hémorragie d'images, de scènes, de sourires et de disputes aussi, qui s'écoulaient de façon ininterrompue, dans le désordre de mon esprit ; étrangement, parmi les images qui me revenaient, la plus obsédante, était celle de nos soirées sans plaisir particulier, dans la monotonie de ce rituel sans joie, dominé par l'habitude, que je fuyais en allant jouer sur internet, dont je ne savais apprécier ni la valeur, ni la vertu apaisante, et qui se vengeait désormais de moi.

Pour mon malheur, je ne cessais pas de jouer, parce que cesser ne se justifiait plus maintenant que j'étais seul : je pouvais le faire sans me cacher ni mentir à personne ; désormais, ma passion ne regardait que moi, et mes démons, je pouvais, désormais, les affronter à mains nus, sans bouclier, sans rien : je n'avais pas seulement vaincu notre couple, je m'étais vaincu moi-même ; et je demeurais mortifié de voir le raffinement avec lequel j'avais construit mon échec. Je m'avisais, par ailleurs, que, sans Sara, je ne jouais plus désormais que de façon compulsive, par une sorte de fidélité à sa mémoire, qui me maintenait

dans l'illusion qu'elle ne m'avait pas réellement quitté : en somme, je continuais de jouer comme si elle demeurait à côté de moi, me persuadant, seul, le soir, que Sara avait du retard, qu'elle finirait par revenir, que tout reprendrait entre nous, « comme avant », me disais-je ; ainsi, jouer me donnait une sensation d'absurde : non seulement plus je jouais, plus je pensais à ma femme et entretenais l'illusion de sa présence, mais, en même temps, plus cette illusion prenait corps, plus je travaillais à la perdre, dans la mesure où c'était précisément le jeu qui nous avait séparés.

Mais la chose s'avéra bientôt plus complexe. En effet, quand bien même je constatais les effets néfastes – de la dépendance à l'endettement en passant par le départ de Sara – que le jeu avait entraîné dans ma vie, je ne parvenais pas tout à fait à le mépriser, en regard de l'existence et de la reconnaissance que celui-ci m'apportait, du monde qu'il m'avait fait découvrir, des émotions qu'il me faisait vivre, des souvenirs, jusqu'aux regrets même, qu'il me laissait : que le jeu soit destructeur, comme il le fut pour moi, était un constat que j'étais bien obligé d'admettre. Et, si, bien entendu, je pouvais me dire que Sara ne m'aurait pas quitté si je n'avais pas joué, l'argument était réversible puisque je n'aurais sans doute jamais vécu avec Sara si je n'avais pas joué, si elle ne m'avait pas accepté comme le joueur que j'étais. Du souvenir du plaisir à l'épreuve du dégoût, le jeu, suivant le point de ma vie où je l'appréhendais, me donnait un sentiment paradoxal qui ne distinguait pas la chance de la malchance, mais faisait de l'une la conséquence de l'autre, et me réduisait à penser que, pour moi, la chance n'avait fait que tourner.

Une nuit que je n'arrivais pas à dormir, je me retrouvai, je ne sais comment, je ne sais par quel miracle des insomnies, vers les Champs-Élysées. Les circonstances, un goût prononcé pour la sédentarité, avaient fait que je n'étais plus retourné dans l'avenue Wagram depuis des années. Je reconnus de suite l'entrée du Cercle, une porte anodine, grise, coincée entre un restaurant et une salle de spectacles, qui ressemblait davantage à une entrée de garage, et qui, c'est un euphémisme, me parut bien moins luxueuse que dans mon souvenir : comment avais-je pu préférer aussi longtemps ce lieu au lit où m'attendait Sara ? L'avenue déserte illuminait faiblement mon passé, les ruines d'un rêve, mais j'eus le temps d'apercevoir de vieilles

connaissances, devant l'entrée, François Clément, un professeur de philosophie que j'avais éliminé d'une partie, et, à quelques mètres de lui, l'avocat Fabio Montella, dit « Le Tueur », déambulant avec un air de lassitude agacée. Tous deux me semblaient avoir vieillis, mais il est possible qu'ils eussent dit la même chose de moi, car nous ne voyons bien les rides que sur le visage des autres. Je me souvenais que, derrière cette porte, j'avais dépensé des sommes fabuleuses, pour rêver, ou me faire peur, je ne savais plus. Maintenant, je jugeais inutile d'aller plus loin, de voler d'autres souvenirs à l'oubli, en poussant mon expédition jusqu'au Club des Champs-Élysées, et je sautai dans un taxi pour regagner mes terres, le quartier de la République. Ce n'est pas que j'étais tellement attaché à mon quartier, mais je reconnaissais que sa vie, les couleurs et les odeurs de son marché, sa population jeune et bohème, ses fêtes tardives qui se disputent en prolongations, la présence fantomatique de Sara, avaient des vertus apaisantes sur moi ; ce quartier pacifique me rassurait, me réconciliait avec la sagesse des hommes, car, au fond, je jure que je préférais la fête à l'ennui, la paix aux trépidations de la vie, et que c'est pour retrouver cette paix, justement, que je n'avais jamais cessé de trépider comme de me mettre en danger. Mon angoisse s'apaisait aussitôt à la vue des trottoirs bondés de jeunes fêtards, de minois éblouis par la lune, chantant en cœur devant des rideaux de fer baissés, des immeubles alignés comme des tombeaux, toutes portes refermées sur des univers silencieux.

7.

Nul hasard, au fond, l'histoire du joueur est toujours la même, l'histoire d'un homme qui gagne, une fortune parfois, avant de perdre, comme si le joueur jouait pour cela, perdre, sortir de son histoire, tromper son destin. À la fin de l'été, je poussais l'insomnie un peu plus loin que le Wagram pour me retrouver, au petit matin en gare de San Remo, là où Sara et moi nous avons passé nos dernières vacances. J'étais parti la veille sur un coup de tête, sans sac, sans but, sinon celui de revoir la ville où je perdis définitivement Sara. Le jour ne s'était pas levé encore. Hier encore je me disais en traversant les places et les squares, en descendant la rue principale qui mène à la mer, en apercevant les palmiers de la promenade, le casino où plus personne

ne m'attendait, l'alignement de villas tristes, dont les façades pâles, tous volets fermés comme des paupières baissées, semblent résignées à ne plus voir la beauté devant elles, à ne plus regarder ces formes furtives, lointaines, de chalutiers ou de cargos, qui filaient sur la mer, ces clignotements d'avions dans le ciel lavé, uniformément gris, qui me montraient que je n'étais autre chose, que j'étais pareil à ces cargos, à ces avions qui s'enfoncent en silence dans leur nuit, qui clignotent pour signaler leur présence mais qui semblent n'aller nulle part ; hier encore, me disais-je, je me promenais dans San Remo avec Sara, et je réalisais mal encore comment nous avions pu nous séparer, à quoi j'avais joué pour en arriver là, seul, même si, en moi, le joueur connaissait bien ce mouvement fatal du hasard, où tout joue contre soi, où tout s'enchaîne sans que l'on ne maîtrise plus rien ; hier encore, me disais-je, arrivé sur la jetée, sur le point de repartir, comme si mes fantômes devaient me dire adieu ensemble, en apercevant un point noir sortir d'entre les rochers, puis un autre, puis un autre encore : les chatons, au corps d'adulte, que Sara avaient nourri une nuit, s'alignèrent sur le rocher, pour considérer, avec méfiance, l'étranger, voir s'il était armé de provisions ; je crus même reconnaître celui que Sara avait caressé ; plus loin, une sentinelle, la mère sans doute, rousse empâtée aux larges mâchoires, surveillait de loin. Je me contentai de leur parler de Sara.

*Philippe Vilain*  
**La malinconia dell'azzardo**

Traduzione di *Maria Irma Zaccaria*

Fu dopo il dramma del Circolo Wagram che smisi di giocare. Una notte, al mio tavolo, due giocatori iniziarono a insultarsi e calò il silenzio intorno a loro che evidentemente non *giocavano* più. In questo mondo in cui circolano fiumi di denaro non è raro che sopraggiungano degli alterchi, solitamente domati da colossi erculei, d'origine serba, che sanno ristabilire la calma in pochi secondi; i conti si regolano all'uscita, a porte chiuse, nei parcheggi sotterranei degli Champs-Élysées. Ma, quella notte, l'alterco degenerò. I toni si alzarono così in fretta tra i due giocatori che nessuno ebbe il tempo di intervenire. Noi tutti vedemmo un uomo aggredirne un altro il quale, dopo essere stato colpito al fegato, e dopo aver battuto la testa contro un tavolo da gioco, cadde pesantemente al suolo, esanime; vedemmo, ancora, l'aggressore svuotare le tasche della sua vittima, che giaceva al suolo, con lo sguardo fisso verso un punto vuoto della sala. Quando la polizia arrivò, ognuno fu pregato di riprendere il proprio posto per rispondere all'interrogatorio. Chi eravamo? Avevamo precedenti penali? Cosa avevamo visto *di preciso*? Conoscevamo quegli individui? Frequentavamo assiduamente il Circolo? La polizia talvolta si comporta come una donna gelosa, a caccia di indizi, che si mostra sospettosa non tanto per ottenere risposte scontate, quanto per turbare, smascherare: senza metterci d'accordo, rispondemmo tutti la stessa cosa, la verità, quello che avevamo visto, quello che sapevamo: niente. Diciamo che, in quest'ambiente, non vedere nulla è una questione d'onore, non sapere nulla, non parlare, una questione di sopravvivenza, e che è preferibile non fare storie, tantomeno immischiarsi. Continuammo così, per una buona parte della notte, a bluffare.

Sara, avvisata dalla polizia, mi aspettava nella hall. Con il suo vestito nero, sembrava una vedova. Le occhiaie le cerchiavano gli occhi verdi, truccati in fretta. Incrociando il suo sguardo avevo subito capito che la partita si sarebbe annunciata aspra e che, di fronte a questo avversario navigato, avvezzo alle mie bugie, avrei dovuto



argomentare, persuadere, spiegare perché fossi ritornato al Circolo, perché mi fossi rimesso a giocare, avrei dovuto battagliare con le parole, pentirmi, consolare, promettere ancora: insomma, fare un numero brillante. Sara, talvolta, si era lasciata prendere, per ingenuità all'inizio, per educazione poi, per divertimento forse alla fine, nel vedermi mentire come un bambino. Ma i tempi erano cambiati. La nostra situazione si era deteriorata e Sara si era stancata dei miei “bei discorsi”, come diceva. Per questo motivo, quella notte, non mi lascio il tempo di spiegarmi: “So quello che stai per dire...!”. Anch'io intuì quello che stava per dire, e compresi dalla sua fermezza, dalla durezza del suo sguardo, che non avevo più alcuna chance, nessun Jolly, per trattenere Sara: o lei o il gioco.

Poco dopo lo feci la promessa solenne di smettere e scrissi, sotto i suoi occhi, una lettera nella quale chiedevo “l'interdizione dal gioco” – lettera che Sara, per precauzione, avrebbe spedito lei stessa, tramite raccomandata con ricevuta di ritorno, secondo la procedura, al Ministero degli Interni. Dall'alterco, eseguivo tutto mio malgrado, senza avere il controllo sulle cose, senza comprendere ciò che mi succedeva, sorpreso di essere passato in così breve tempo, da giocatore a sospettato, da sospettato a bugiardo, da bugiardo a vittima, e di ritrovarmi davanti a Sara come davanti agli ispettori: interrogato. La probabilità, tanto remota, che un tale intreccio di circostanze si verificasse, non mancava di sollecitare domande in un giocatore come me: avrei mai pensato che un dramma, del quale ero lontano testimone, potesse rivelare a Sara la menzogna che le avevo saputo nascondere così bene per due anni? È questo, l'azzardo, pensai, l'incertezza di ciò che succederà, il sentimento che la vita si gioca al posto nostro e che, qualsiasi cosa noi facciamo, gli eventi decidono per noi?

Fu solo l'indomani, leggendo il giornale, che realizzai la gravità dei fatti accaduti al Circolo; in un trafiletto, si parlava di “omicidio involontario” e si raccontava che un uomo sulla quarantina, Pierre Orlanducci, aveva incontrato la morte al Circolo Wagram a seguito di una controversia, e di un'emorragia cerebrale. L'aggressore, un certo Pascal Moretti, anche lui di nazionalità corsa, l'aveva affrontato, e ucciso, per recuperare i suoi soldi, 5000 euro. L'articolo concludeva dicendo che l'uomo era morto per un “problema di soldi”. Questa precisazione mi divertì: in effetti, chi non ha problemi di soldi?

2.

Senza il gioco che, per anni, aveva scandito la mia vita, regolato i miei umori, mi sentivo incompleto, stanco, svuotato della mia essenza. Mi mancava la prospettiva di recarmi al Circolo, di attendere qualcosa – spiraglio di luce del mio quotidiano. Anche se, con il tempo, la voglia di giocare sfumò. Non dico che non pensavo più al gioco e che non ne avevo più nostalgia ma, alla fine, non giocavo più. Me ne facevo una ragione. L'essenziale era lì. Sara ed io avevamo una vita confortevole, al riparo dal bisogno, in un bell'appartamento a Place de la Bastille. Mi accontentavo di vivere, voglio dire, di vivere senza giocare, cosa che mi era sempre sembrata impossibile. L'amore di Sara, le sue attenzioni, mi aiutavano a contenere gli assalti della memoria, e, forse, di una certa mancanza: ritenevo una fortuna l'aver incontrato Sara, pensando che fosse arrivata nella mia vita per soccorrermi, al momento giusto, prima che fosse troppo tardi, prima che mi rovinassi.

Non mento quando dico di aver smesso di giocare, anche se scendevo a qualche compromesso. Un po'. Non si smette di bere in un giorno. Ancor meno di giocare. L'ingiustizia del piacere è che, se basta poco tempo per prenderci gusto, ce ne vuole molto per disabituarsi; si tratta di un lento processo di disintossicazione che nasce spesso da una presa di coscienza, di quello che i giocatori, come i tossici o gli alcolisti, chiamano "scatto". Se l'interdizione mi impediva concretamente di giocare, non mi provocò subito questo scatto; dovevo ancora abbandonare l'idea che il gioco mi nuocesse. Il poker non era più un gioco, per quanto mi ossessionasse, era diventato una mania che invadeva tutto il mio tempo, il mio stesso essere, che mi assaliva continuamente, fino a farmi giocare, quando ero solo in appartamento, delle partite virtuali contro avversari immaginari, partite perse che rigiocavo. Era così che scendevo a qualche compromesso con il mio passato: distribuivo le carte in diversi punti – cinque – della tavola, di fronte a delle sedie vuote che occupavo a turno, prima di spostarmi, ogni volta, per prendere il posto di un avversario, da me a me, di me in me. Non so quale piacere trovasse in queste partite solitarie, durante le quali dovevo, con una ginnastica mentale, non solo adottare il profilo e il punto di vista di

un avversario, incarnarlo, imitarlo, introdurre dei tempi di riflessione, immaginando allo stesso tempo le mimiche degli uni e degli altri, ma anche le mie; così, prima di giocare io stesso, potevo rilanciare un giocatore aggressivo; poi, *checkare* un tignoso attaccabrighe, che puntava forte e non cessava di rilanciare per proteggere la sua mano; poi bluffare con un altro che, timoroso all'idea di perdere una fiche, si accontentava di seguire le puntate e si guardava bene, lui, dal rilanciare, dall'entrare nella partita; poi, puntare forte su un giocatore *passivo*, la cui neutralità, il rifiuto di giocare, la mancanza di iniziativa, rendono molto difficile comprendere la qualità della sua mano e possono condurre a dei disastri. In questo sforzo di molteplici sdoppiamenti, la cosa più difficile non era mettermi nei panni di un avversario diverso, ma sforzarmi di dimenticare il gioco di ogni avversario e, ogni volta, di calcolare le probabilità di uscita delle carte, di prevedere tutte le combinazioni possibili, al posto di un altro: era a condizione di essere un altro, solo ed esclusivamente un altro, che la partita poteva funzionare. Non saprei dire con precisione quante partite mi imponevo così. Nella mia follia, mi persuadevo di farlo per non rompere bruscamente le mie abitudini col gioco, per distrarmi da una certa noia, senza avere la sensazione di giocare contro me stesso, di dover passare per questa rivalità immaginaria al fine di togliermi definitivamente il gusto del gioco, vincere contro me stesso.

Tuttavia, sentivo che, nel cuore di questa lotta interiore, non dovevo abusare di queste partite, né *sfidare il demone*. Se queste partite permettevano di testare l'efficacia della mia decisione, mi spaventava il pensiero che, forse, il bisogno di rimettermi in gioco fosse così intenso perché, dopo aver smesso, nient'altro – né la mia vita amorosa né quella lavorativa – mi dava sensazioni più forti, e che non fosse tanto il poker in sé a mancarmi, quanto l'intensità delle partite, l'adrenalina. Ma forse non sono mai stato così tanto giocatore se non nei momenti in cui non giocavo più *realmente*.

### 3.

Erano trascorsi ormai sei anni. I ricordi del Circolo mi lasciavano in pace. Non sognavo più il poker, i salotti ovattati, non cercavo più avversari per giocare partite immaginarie, anche i miei sogni erano

tranquilli. I sonniferi li avevano domati. E se mi accadeva, in sogno, di rivivere i tempi di un bicchierino con vecchie conoscenze, non trascinavo più la mia ombra fino al Wagram, come se il gioco non avesse fatto altro che nutrire un sogno, e la mia immaginazione, persino la mia memoria, non avessero più abbastanza forza per svincolarsi da un sonno di sei anni. Ovviamente esagero, e non posso negare che, di tanto in tanto, quando, per una ragione o per un'altra, dovevo ripassare nel quartiere degli Champs Élysées, ripensavo a quell'epoca, ma giuro che non avevo più cattivi pensieri, né rabbrivivo all'idea di ritrovarmi di fronte ai miei demoni. Ero un altro uomo: avevo recuperato una buona condotta, avevo ripreso in mano la mia vita, avevo onorato i miei debiti e mi ero anche sposato con Sara. Avevo voltato pagina, come si dice. La nostra famiglia si era, inoltre, allargata: si era aggiunto a noi un buffo gattino di nome Brahms che, la notte, spaventato dai propri fantasmi, saltava sui nostri piedi mordendoli avidamente. No, davvero, non pensavo più al gioco, che evocavamo per ridere, come la volta in cui, accompagnando Sara al tabacchino, mi disse grattando freneticamente un gratta e vinci: "Tu non puoi capire, mio caro, non sei un giocatore, tu!"

Accadeva, tuttavia, che Sara, presa da un'improvvisa curiosità, si azzardasse a fare allusioni al gioco: "Sei così segreto. Fai così il misterioso!", diceva con un gran sorriso, ricordando la famosa notte del Circolo Wagram. "È una follia questa storia, no? E dire che senza quel morto, non avrei mai saputo niente e, a quest'ora, staresti ancora giocando." Era ancora stupita da come si erano incrociati gli eventi, i cui aspetti romanzeschi sembravano attenuare, con il tempo, il suo rancore: "Ancora non ci credo se ci penso!". Parlava di "azzardo", di "destino", di "fatalità", di tutte quelle nozioni astratte che avevo cercato di sfidare col gioco. "Ricordi?" disse. "Un po'..." risposi diffidente. "Come *Un po'*? Sei proprio tu in questo un po'. O ricordi o non ricordi. Allora?". "Allora che?". "Ricordi, sì o no?". "Eccome, se ricordo... era la prima volta che vedevo un morto, un morto vero, con gli occhi capovolti... Un morto non si dimentica". "E com'è un morto, assomiglia a cosa?". "Un morto, non assomiglia a niente!"

Altre volte Sara si mostrava più diretta per farmi parlare del mio passato di giocatore: "Mi piacerebbe sapere perché giocavi. Sono consapevole della banalità della mia domanda, e del fatto che non

potrai rispondermi con facilità, può anche darsi che non potrai rispondermi proprio, ma, comunque, desidererei saperlo, mi intriga, perché è qualcosa che non posso comprendere... ma, forse mi sbaglio, alla fine... ho l'impressione che diventare schiava del gioco sia una cosa che non potrà mai accadermi! Forse perché sono troppo razionale?". "Non lo so". "Ah, ero sicura che avresti risposto così, che non lo sai. Poverino, non sai mai niente quando ti domando qualcosa!". Sara non aveva torto, del resto. Quando mi faceva delle domande personali, rispondevo spesso così, che non lo sapevo, senza lasciarmi andare a confidenze, non solo sul mio passato di giocatore, ma anche sulla mia infanzia, sulla vita sfrenata di mio padre, sulla mia vita "prima di conoscerla", e nemmeno sulla mia vita sentimentale e le donne che l'avevano preceduta. E per dirla tutta, non mi ero nemmeno mai confidato con mia moglie, se non dispensando il mio passato con parsimonia, a colpi di "È passato molto tempo, sai, cara" o "Non ricordo bene" e con risposte evasive che irritavano sempre Sara.

"Sei così segreto", diceva, senza rimproverarmelo, dispiacendosi per la mia reticenza, accusando, forse se stessa, di non saper entrare in me, di non trovare le parole per mettermi a mio agio, facendo del mio silenzio il suo proprio fallimento.

Del resto, questa domanda, "Perché gioca?", che mi era stata spesso posta, mi sembrava assurda, in una società di consumo che impiega grandi mezzi per convincerci delle nostre mancanze, proponendoci, attraverso campagne di *spot* e manifesti ingannevoli, un'immagine ideale della felicità (acquistare oggetti di lusso, tecnologia di ultima generazione, avere una moglie bella e giovane, andare in vacanza in luoghi paradisiaci, ecc.) e che non cessa di incitarci a diventare più ricchi e più belli, in una vana ricerca, già persa in partenza: qualsiasi cosa entri in nostro possesso non sarà mai abbastanza; siamo condannati all'eterna insoddisfazione, a desiderare sempre, a sognare sempre di meglio. Soprattutto, vedevo la perversione di un sistema che crea bisogno e mancanza, che incita a desideri dai quali prende immediatamente le distanze, come con l'iscrizione "Il fumo uccide" sui pacchetti di sigarette che avverte il fumatore sui rischi del tabagismo, come con le pubblicità degli alcolici e dei giochi, accompagnate alla radio, da una voce impossibile, che

mette in guardia, a velocità accelerata, dai rischi di un consumo esagerato (Per la vostra salute, bevete con moderazione!) o dalla nocività del gioco (Giocare senza moderazione comporta dei rischi!). È questa, pensai, la perversione, il vizio, il vero: incitare, tentare ma incoraggiare a godere, moderatamente, di un piacere che vi promettono immenso. È per questo che la vera domanda non mi sembrava: “Perché gioca?”, ma “Perché non gioca?”.

4.

Probabilmente, le decisioni che siamo stati obbligati a prendere, le promesse che ci imponiamo, non sono nulla rispetto ai demoni che le assillano; non rimpiangevo nulla, tuttavia sentivo rinascere in me un male pernicioso, che non era né noia, né una stanchezza particolare. Era un male indefinito, un'angoscia più profonda, della quale non avevo mai saputo sbarazzarmi, un sentimento di inesistenza o piuttosto di artificiosità, che mi dava l'impressione che la vita *si giocasse* senza di me, questo spleen continuo, questa malinconia dell'azzardo che mi aveva fatto trovare nel gioco la leggerezza, la spensieratezza, il principio d'incertezza che non guidava più la mia vita, il dubbio che, nell'azione di puntare i soldi a poker, mi faceva rifuggire da ogni tipo di determinismo, e mi rendeva libero di decidere della mia sorte.

Quando giocavo, speculavo sul possibile e non sul probabile della mia esistenza di allora; mi inventavo una libertà secondo regole, in funzione di strategie incerte, che, sostenendo o scoraggiando le mie ipotesi, poiché mettevo in gioco me stesso, mi lanciavano nell'avventura, provocavano il destino, regolavano il mio essere sull'imprevedibile. Non rimpiangevo nulla, no, è vero, ma sentivo che ormai la mia vita sognava un'altra vita, e che quello che realmente mi mancava era ciò che mi affascinava del gioco, del poker, non tanto la speranza della vincita, ma la possibilità di non ottenerla, la paura di perdere, che mi obbligava ogni volta a un calcolo di probabilità, lo stesso calcolo, la stessa decisione matematica che mi conduceva ad anticipare, a decidere di un tale evento della mia vita, a sfidare l'azzardo.

Il gioco riprese possesso di me, subdolamente, al lavoro, osservando dei colleghi, iscritti su dei siti di giochi online, che

giocavano partite di poker. I miei colleghi non avevano il profilo di quelli che si definiscono “giocatori”, ma anche loro si erano lasciati tentare, “all’inizio per divertimento”, prima di investire il loro tempo, i loro soldi, perché ogni individuo racchiude in sé un potenziale giocatore. Non si immagina che un uomo, dabbene sotto ogni punto di vista, dalla situazione professionale e familiare esemplare, giochi in segreto; che tale pensionato dilapidi la pensione al casinò online; che tale imprenditore, che dirige migliaia di impiegati, sposato e padre di tre bambini, senta l’urgenza, non appena rientra a casa, di consultare un sito di gioco; che tale cardiologo, dopo aver rattoppato il cuore di un paziente, uscendo dalla sala operatoria, non pensi ad altro che a togliere i suoi guanti grondanti di sangue per giocare una partita di poker improvvisata contro Colassone<sup>87</sup> dal Messico e Karamazov da Mosca; che un giovane studente della Sorbona, isolato nella sua camera universitaria, bleffi alle due del mattino; che tale muratore olandese di Nimega sia insonne anche lui; che tale avvocato romano, specialista di Diritto internazionale, scommetta una somma folle su un tennista sconosciuto che gioca un torneo in Bangladesh – potrei continuare all’infinito. Il gioco è probabilmente la passione più indecente degli uomini.

Resistevole per un periodo. Senza troppa difficoltà. Il poker online mi dava un senso di scadimento dopo aver conosciuto i fasti del Wagram. Mi mancavano le mimiche, gli atteggiamenti, gli sguardi sfuggenti e duri, i sorrisini, la commedia umana delle carte, anche l’atmosfera del Circolo, il palcoscenico della poker-room. Avevo bisogno di sentire il fruscio delle carte che scivolano sul tappeto, di vedere il viso dei miei avversari, osservare i loro comportamenti, agire *de visu*. L’interesse di sfidare un avversario sperduto all’altro capo del mondo, del quale vedevo soltanto la foto, spesso finta, e che, nel momento della partita, doveva occuparsi di tutt’altro (i miei colleghi giocavano mentre mangiavano) aspettando il suo turno, mi sembrava scarso, limitato – una versione falsata del poker, ridotto a un calcolo di probabilità. Quel poker mi sembrava privato della sua anima. Ero della vecchia scuola, amavo il gioco per la sua professionalità, il suo spirito, la sua dimensione umana, anche per il suo estetismo; ma a quel poker non potevo più giocare prima di purgare i miei ultimi anni d’interdizione, e avevo dato un taglio da troppo tempo a

quest'ambiente per ritornare a giocare partite clandestine nei palazzi di Neuilly o nelle bische del XIII *arrondissement*, la China Town parigina, regno di donnacce tutte prese dal *mahjong*, dove mi era capitato di rifarmi, perché la notte, nei piani alti di certi grattacieli, Parigi finisce per sembrare Macao. Era passato del tempo. Altri avevano preso il mio posto. Epoca finita, per me.

Resistevò, per un periodo, dicevo. Invano. Rifiutiamo la prima volta come altri dicono di “no” la prima sera, ma questo non è altro che una cortesia del desiderio, una resistenza educata per non cedere troppo velocemente alle *avances* che speriamo ardentemente di assecondare.

Perché proibirsi il piacere? Sentivo che era troppo tardi per ritornare indietro, che il pensiero del gioco si era già insinuato in me, e che non solo non potevo fare più nulla per impedirgli di penetrare oltre, ma non volevo nemmeno impedirlo, mi piaceva che mi invadesse, mi piaceva lasciarmi vincere dalle sue sensazioni, delle quali dimenticavo quanto mi avessero asservito, da questo desiderio che mi rianimava e faceva fondere, uno ad uno, gli argomenti di una risolutezza che non ero più in grado di mantenere, che non cercavo neanche più di combattere: ridiventavo un giocatore, come se, in questi ultimi sei anni, due uomini diversi avessero combattuto in me, si fossero susseguiti senza riuscire ad accordarsi, il primo desiderando ciò che il secondo si proibiva. *Il lupo perde il pelo ma non il vizio*, forse, sì, alla fine ne ero convinto, non avevo più alcun dubbio sulla questione. Anche il proverbio mi dava ragione.

Già non percepivo più come un ostacolo la mia iscrizione alla “Lista degli Interdetti” che la legge aveva esteso ai giochi online, dopo che avevo saputo che degli account online di operatori di gioco come Betclac, Bwin, Unibet, e la Française des Jeux si rivendevano clandestinamente, a prezzi negoziabili, per giocare sotto mentite spoglie ed evitare così di fornire all'operatore informazioni personali ed altri dati relativi al proprio conto bancario: basta dare dei soldi al titolare dell'account il quale, dopo aver preso anche una commissione, accredita l'account e te lo affitta; anche se ciò comporta il rischio che il creditore sia disonesto e si rifiuti, in seguito, di versarti il denaro vinto. Io, dal canto mio, proponevo a un collega di prestarmi uno dei suoi account online, con il pretesto di tenere tutto nascosto a mia



moglie, “per non lasciare tracce” dissi. Ricordo che mi sentii male quando ripresi questo account di seconda mano, sotto mentite spoglie – Ghostface –, mi sentivo in colpa soprattutto di riprendere a giocare all’insaputa di Sara, di pagare per provare un piacere del quale, ancora una volta, non era lei il motivo: questa clandestinità mi spaventava, mi dava l’impressione di commettere un errore paragonabile a un’infedeltà. Il mio collega, al quale diedi 3000 euro in contanti, eseguì il bonifico; in pochi minuti, il mio account fu accreditato. Così nacque Ghostface. Non ero più io a giocare.

Giocatore, ero un giocatore di poker. A dire il vero, non avevo mai smesso di esserlo. Stavo per compiere 40 anni prima che il demone del gioco mi riprendesse con sé; il fatto è che ero abbastanza giovane per rinunciare alla serietà dell’amore coniugale, ma troppo vecchio, già, per rinunciare al piacere che riscopro nel gioco, anche se la serietà e il piacere non dovrebbero essere alternativi in questo modo, poiché era per il piacere che tornavo a giocare con tanta serietà.

## 5.

Non appena avevo un momento di solitudine, giocavo. Dal mio account online. Mi iscrivevo a partite di 1000 euro o più, aldilà di questa cifra le somme sono volatili, il denaro si diluisce nel piacere. Spendevo il mio denaro senza prestarvi attenzione, come altri traggono piacere dall’acquisto di un vestito firmato, un paio di scarpe, un orologio, di cui non hanno bisogno, una follia dalla quale si lasciano tentare e che rimpiangono, a casa, riprovandolo davanti allo specchio. Ero così. Mi procuravo piacere, ma accadeva che il piacere mi punisse. A volte, dopo una sconfitta importante, mi persuadevo di smettere, e smettevo, tre giorni, durante i quali mi sforzavo di pensare ad altro. Il primo giorno dopo la sconfitta, era il peggiore, quello dell’abbattimento, che mi faceva rimuginare sulle mie perdite e che mi convinceva di aver preso la decisione giusta. Mettevo sul piatto della bilancia vantaggi e svantaggi del gioco che, quando pendeva a favore degli svantaggi, mi dava conferma del fatto che ero sulla buona strada: smettevo. Questa volta era sicuro!

Il secondo e il terzo giorno, rinnovavo l’interesse per la mia coppia, nella quale mi impegnavo di più. Mi sembrava di riscoprire mia

moglie, di essere più innamorato di lei, come se avessi bisogno di perdere al gioco per riconquistarla. Raddoppiavo le attenzioni nei suoi confronti. Le proponevo di uscire, facevo mille progetti, le facevo dei regali, come fa un marito infedele, preoccupato di riscattarsi. “Come sei gentile, amore, eppure non è il mio compleanno?”. “Voglio che ogni giorno sia il tuo compleanno, voglio che ogni giorno sia la tua festa”. Non le mentivo, per una volta, ero sincero. Smettendo di giocare, festeggiavo l’aver ritrovato Sara. Mi assicurava sapere di poter contare su di lei nei momenti difficili, sentire la sua presenza, osservarla, la sera, seduta davanti al suo tablet, a fantasticare, con la testa appoggiata sulla mano piegata, l’aria pensosa, lo sguardo fisso su un punto morto dello schermo blu che non era altro, forse, se non il suo riflesso.

Per una specie di piccolo miracolo interiore, i giorni seguenti, era sempre una sorpresa vedere come le cose si ristabilissero nella mia mente, di sentire che il trauma di un fallimento, l’abbattimento, il disincanto, il disgusto, i rimorsi e il nervosismo finissero per dissiparsi in me, per prosciugarsi nella grande macchina della noia, al punto da non tangermi più. Una forma di serenità ritornava. Potevo già relativizzare il mio fallimento. Mi convincevo di attraversare un brutto momento, pensando a quell’inconfutabile verità che, se la legge empirica del caso veniva confermata, non c’erano più probabilità di continuare a perdere di quante ce ne fossero di ritornare a vincere. Probabilmente a questo sentimento si aggiungeva una presunzione da giocatore, un’incrollabile fede nelle mie capacità che mi impediva di dubitare troppo a lungo, di rimettermi in discussione.

Smettere di giocare, fare una pausa, non ci pensavo più. Non appena *incassato* lo shock, appena cancellavo la mia stizza, sentivo rinascere, sulle rovine di tutto ciò, il desiderio di *rigiocare*. Come un alcolizzato beve, un fumatore fuma senza domandarsi tutte le volte che si versa un bicchiere, che si accende una sigaretta, perché lo fa, io ritornavo a giocare perché ero un giocatore, e il gioco decideva per me. Non potevo fare altrimenti, incapace di smettere; ancora una volta, questo desiderio imperante di giocare, questo sentimento di urgenza, proprio degli stati di demenza, del quale credevo di essermi sbarazzato per qualche giorno, si sostituiva alla mia riaffiorata passione per Sara; e questo desiderio cresceva sempre di più poiché

nutrito dall'astinenza e dalla passione: io volevo davvero smettere di giocare, avrei realmente voluto liberarmi di quella schiavitù, ma liberarmene era un'assurdità perché sarei ricaduto nella noia e questo crollo, questa ricaduta nella noia, che mi avrebbe allontanato ulteriormente da Sara, ma senza la scusa del gioco, questa volta, mi avrebbe procurato un sentimento di fallimento maggiore; così, non vedevo più altri modi per legarmi di nuovo a Sara che rimettermi a giocare, e subito, senza più aspettare, dissolvere completamente la mia noia nel piacere del gioco per far rivivere in me uno stato di passione e ritrovare le emozioni che non provavo più nella vita di coppia: per questa astuzia del piacere, la noia mi incatenava sempre a Sara, ma era Sara, il suo fantasma, la sua figura resuscitata che, riportandomi al gioco, mi liberava dalla noia.

6.

Non so più quando, esattamente, Sara scoprì il mio segreto, “il mio tradimento”, come lei disse, non so più quando mi annunciò che mi lasciava. Ricordo soltanto le sue parole, la finestra socchiusa sulla primavera, davanti a cui stava: “ti lascio”. È vero che non si è mai troppo originali in questi momenti.

Quei mesi furono deplorabili. Non solo avevo perso Sara, ma avevo perso di vista me stesso; non solo ero stato abbandonato, ma mi abbandonavo. Dalla partenza di Sara, erravo sulla superficie dei giorni, e non tardai a riallacciare i rapporti con le vecchie conoscenze: angoscia e noia. Le mie notti erano grigie, le mie albe scolorite, le mie giornate tempo inutile, e c'erano allora ore ed ore in cui mi sentivo risucchiato da una forza improvvisa, da crisi d'angoscia che mi davano la sensazione vertiginosa di cadere nel vuoto, che cercavo di placare come avevo sempre fatto: giocando. Senza più trarne piacere. Anche giocare mi annoiava. Ero in preda a una sorta di intorpidimento dello spirito che mi faceva percepire tutte le cose con indifferenza, il mio lavoro, rifiutare i divertimenti (le uscite tra amici, gli inviti alle serate, ai compleanni...), maledire quell'indipendenza che a volte avevo desiderato, e della quale non sapevo approfittare: quell'indipendenza, adesso che ero solo, mi pesava. Mi rendevo conto che mi interessava, in fondo, solo idealmente e che ero stato durante tutti questi anni

simile a un prigioniero che sogna la sua evasione, ma che, una volta evaso, non sa più cosa fare della sua libertà ritrovata, gli manca la sua prigione: ero libero ma non ero liberato dai miei rimorsi, dai miei ricordi, ai quali bastava che ripensassi per scoppiare in lacrime.

Ero posseduto dal ricordo di Sara, mia moglie, vedevo il suo fantasma ovunque: nelle figure che mi si paravano all'improvviso davanti per la strada; nelle somiglianze che solo io sapevo percepire, che potevano essere minime (un'andatura, un gesto, un dettaglio del vestito); negli oggetti che aveva dimenticato di portare con sé (una *trousse* di trucchi, dei fascicoli, foto, libri); nei luoghi in cui eravamo passati (quel ristorante, quel bar sull'Île Saint-Louis dove gustavamo i gelati, quella strada dove ci eravamo baciati); avevo l'impressione che mi accompagnasse, di sentire la sua voce, di poterle parlare. Sara, non cessavo di rivederla in tutti i momenti della nostra storia: il nostro incontro, il suo pudore delle prime notti, la meraviglia davanti al suo corpo, i viaggi e le lunghe camminate per le strade di Monaco, Nizza o Sanremo; in qualsiasi momento della giornata apparivano di colpo delle sue immagini, un'emorragia di immagini, scene, sorrisi e anche litigi che scorrevano ininterrottamente nel disordine della mia mente; stranamente, tra le immagini che mi ritornavano, la più ossessiva era quella delle nostre serate prive di particolari piaceri, nella monotonia di quel rituale senza gioia, dominato dall'abitudine, dalla quale fuggivo andando a giocare su internet, della quale non sapevo apprezzare né il valore, né la virtù tranquillizzante, e che si vendicava ormai di me.

Per mia disgrazia, non cessavo di giocare, perché cessare non aveva senso adesso che ero solo: lo potevo fare senza nascondermi, né mentire a nessuno; ormai la mia passione riguardava soltanto me e i miei demoni, potevo ormai affrontarli a mani nude, senza scudo, senza niente; non solo avevo sconfitto la nostra storia, ma avevo sconfitto anche me stesso; mi mortificavo nel vedere in che modo raffinato avevo edificato il mio fallimento. Per di più mi accorsi che senza Sara ormai giocavo solo in modo compulsivo, per una sorta di fedeltà alla sua memoria che mi manteneva nell'illusione che non mi avesse realmente lasciato: insomma, continuavo a giocare come se lei stesse accanto a me, mi persuadevo, solo, la sera, che Sara fosse in ritardo, che sarebbe ritornata, che tutto sarebbe ripreso tra noi, "come prima", mi dicevo; così giocare mi dava una sensazione d'assurdità:

non solo più giocavo e più pensavo a mia moglie e intrattenevo l'illusione della sua presenza ma, allo stesso tempo, più quest'illusione prendeva forma, più lavoravo per perderla, in quanto era stato proprio il gioco a separarci.

Ma la cosa si rivelò presto più complessa. In effetti, quand'anche constatavo gli effetti nefasti che il gioco aveva trascinato nella mia vita, dalla dipendenza all'indebitamento, alla partenza di Sara, non riuscivo a disprezzarlo del tutto, per via dell'esistenza e del riconoscimento che questo mi dava, del mondo che mi aveva fatto scoprire, delle emozioni che mi faceva vivere, dei ricordi, addirittura dei rimpianti che mi lasciava: che il gioco fosse distruttore, come lo fu per me, era una constatazione che fui costretto ad ammettere. E se, ovviamente, potevo dirmi che Sara non mi avrebbe lasciato se non avessi giocato, l'argomento era reversibile poiché forse non avrei mai vissuto con Sara se non avessi giocato, se lei non mi avesse accettato per il giocatore che ero. Dal ricordo del piacere alla prova del disgusto, il gioco, a seconda del momento della vita in cui lo consideravo, mi dava un sentimento paradossale che non distingueva la fortuna dalla sfortuna, ma faceva dell'una la conseguenza dell'altra, e mi riduceva a pensare che, per me, la fortuna non aveva fatto altro che girare.

Una notte in cui non riuscivo a dormire, mi ritrovai, non so come, non so per quale miracolo delle insonnie, verso gli Champs Elysées. Le circostanze, un gusto pronunciato per la sedentarietà, avevano fatto in modo che io non fossi più ritornato ad avenue Wagram da alcuni anni. Riconobbi subito l'entrata del Circolo, una porta banale, grigia, incastrata tra un ristorante e una sala spettacoli che somigliava più all'entrata di un garage e che, è un eufemismo, mi sembrò meno lussuosa di come la ricordavo: come avevo potuto preferire per così tanto tempo quel luogo al letto in cui mi attendeva Sara? L'avenue deserta illuminava debolmente il mio passato, le rovine di un sogno, ma ebbi il tempo di intravedere vecchie conoscenze davanti all'entrata, François Clément, un professore di filosofia che avevo fatto fuori in una partita e, a qualche metro da lui, l'avvocato Fabio Montella, detto "L'Assassino", che camminava con un'aria di stanchezza irritata. Entrambi sembravano invecchiati, è possibile che abbiano detto lo stesso di me visto che vediamo solo le rughe sui visi degli altri. Ricordavo che, dietro quella porta, avevo speso somme

favolose, per sognare, o per farmi paura, non lo sapevo più. Adesso, ritenevo inutile andare oltre, rubare altri ricordi all'oblio, spingere la mia spedizione fino al Club degli Champs Elysées, e saltai in un taxi per ritornare nel mio territorio, il quartiere della Repubblica. Non è che fossi particolarmente legato al mio quartiere, ma riconoscevo che la sua vita, i colori e gli odori del suo mercato, la sua popolazione giovane e *bohémienne*, le sue feste serali che fanno a gara a durare più a lungo, la presenza fantomatica di Sara, avevano degli effetti tranquillizzanti su di me; quel quartiere pacifico mi assicurava, mi riconciliava con la saggezza degli uomini, poiché, in fondo, giuro che preferivo la festa alla noia, la pace alle trepidazioni della vita, e che è per ritrovare questa pace, giustamente, che non avevo mai cessato di trepidare e di mettermi in pericolo. La mia angoscia si placava immediatamente alla vista dei marciapiedi affollati da giovani festaioli, da visi carini resi radiosi dalla luna, che cantavano in coro davanti alle saracinesche abbassate dei palazzi, allineati come tombe, tutte porte richiuse su universi silenziosi.

7.

Nessun azzardo, in fondo, la storia di un giocatore è sempre la stessa, la storia di un uomo che vince qualche volta una fortuna, prima di perdere, come se un giocatore giocasse per questo, per perdere, uscire dalla sua storia, ingannare il proprio destino. Alla fine dell'estate spinsi l'insonnia un po' più lontano del Wagram per ritrovarmi, di primo mattino, alla stazione di Sanremo, là dove io e Sara avevamo trascorso le nostre ultime vacanze. Ero partito la sera prima per un colpo di testa, senza bagaglio, senza motivo se non quello di rivedere la città in cui persi definitivamente Sara. Il sole non era ancora sorto. Ieri ancora, mi dicevo, mentre attraversavo le piazze e i giardinetti, scendevo per la strada principale che portava al mare, scorgevo le palme del lungomare, il casinò in cui più nessuno mi aspettava, la fila di ville tristi, le cui facciate pallide, con le persiane chiuse come palpebre calate, sembrano rassegnate a non vedere più la bellezza che hanno davanti, a non guardare più quelle forme furtive, lontane, di pescherecci o navi che scivolavano sul mare, i lampeggiamenti di aerei nel cielo terso, uniformemente grigio, che mi mostravano che non ero

diverso, che ero simile a quelle navi, a quegli aerei che svaniscono nel silenzio della loro notte, che lampeggiano per segnalare la loro presenza ma che sembrano andare verso niente; appena ieri, mi dicevo, camminavo con Sara per Sanremo, e ancora non riuscivo a rendermi conto di come avevamo potuto separarci, a che gioco avevo giocato per arrivare a questo punto, solo, anche se, dentro di me, il giocatore conosceva bene quel movimento fatale dell'azzardo, dove tutto gioca contro di lui, in cui tutto si incatena in modo incontrollato; appena ieri, mi dicevo, arrivato sul molo, sul punto di ripartire, come se i miei fantasmi dovessero dirmi addio tutti insieme, scorgendo un punto nero uscire tra gli scogli, poi un altro, poi un altro ancora: i gattini, dal corpo adulto, che Sara aveva nutrito una notte, si allinearono sullo scoglio, per considerare, con diffidenza, lo straniero, vedere se ero provvisto di cibo; credetti anche di riconoscere quello che Sara aveva accarezzato; più in là, una sentinella, la madre probabilmente, rossa paffuta dalle mascelle larghe, sorvegliava da lontano. Mi accontentai di parlar loro di Sara.

*Patrick Saveau*  
**La subalterne**

Et alors ?

C'est la première fois que j'élève la voix ainsi et à cet instant précis, je me demande si ce sera la dernière, si elle ne va pas d'un simple geste me congédier, sans même me donner ce qu'elle me doit. Il faut dire que depuis un certain moment, elle commence sérieusement à me chauffer. Je n'en peux plus.

Et alors ? ai-je répété.

Silence. Je me mets à la fixer droit dans les yeux et je me rends compte que la jeune femme que j'apostrophe ainsi n'en revient pas. Elle, d'habitude si sûre d'elle, vient de se faire rembarrer sans ménagement par celle qu'elle considère comme une moins que rien. Sa lèvre inférieure se met à trembler de manière presque imperceptible, mais ce tremblement n'est pas celui de quelqu'un qui va exploser. Elle est muette. Elle paraît si abasourdie que je me dis que toutes les angoisses qui se sont emparées de moi depuis que j'ai commencé à travailler pour elle, ne sont que le résultat de mes propres névroses, de ce sentiment d'infériorité que je ressens par à-coups, de mon incapacité à m'affirmer, à croire en moi, même si je sais pertinemment que ce travail servile que je fais maintenant depuis plusieurs mois ne devrait pas me mettre dans cet état-là. Mais, je suis comme ça, plus névrosée que moi, y'a pas ! Cela rend la vie des gens que j'aime insupportable car je projette mes propres frustrations sur eux, pour m'en soulager je suppose, et bien entendu cela crée des frictions, de grosses frictions. Je deviens agressive, les mots sortent de ma bouche sans que j'aie le moindre contrôle sur eux. En privé, je ne maîtrise plus rien. En public, je suis plus subtile. Par où pourrais-je commencer pour vous donner une petite idée de mon mode de survie ? Je ne supporte pas les imperfections chez les gens, et comme j'ai un radar à la place des yeux comme dit mon mari, je les remarque de loin. Des sourcils mal épilés, des ongles mal coupés, une petite tache, une chemise mal repassée, une couture mal faite, des lacets mal noués, je vois tout. Et là, je ne sais pas ce qui se passe, je ne peux m'en empêcher, je me mets à critiquer. Rien ne peut m'arrêter. Dès que



j'entre dans une pièce où il y a du monde, je suis tout en éveil. C'est comme un jeu pervers dont moi seule connaît les règles. Mes yeux scannent la pièce. Qui vont être mes victimes, celles dont je vais me gausser ? Je me mets à regarder comment les gens sont mis. Et dès que j'en trouve qui sont mal fagotés, je me rapproche d'eux pour les examiner à mon aise. Un vrai travail d'entomologiste. Je les tourne et les retourne dans tous les sens. Je les examine sous toutes les coutures. Puis, une fois que ma critique est faite, il faut que je fasse mon rapport à la personne qui est avec moi. Faire part de mes découvertes est ce qui me rend heureuse, ce qui me permet de surmonter les difficultés de la vie. Si je ne pouvais pas les partager, je commencerais à me sentir mal, et il faut absolument que je me décharge de cela sur quelqu'un. Quand je suis avec mon mari, il me voit arriver de loin. Il sait de quoi je vais parler, mais au préalable, il ne peut s'empêcher de me demander ce qui m'autorise à dire du mal des gens ainsi. Ah ! Là, j'ai toujours la parade. Moi, au moins, je suis impeccable, lui dis-je. Pas un cheveu de travers. Pas un faux pli. Tout chez moi est coordonné. Du moins, c'est ce que je pense. Mon mari a beau m'expliquer qu'il n'y a pas qu'un seul critère de beauté, que celle-ci est multiple, que nous vivons à une époque où chacun peut s'exprimer comme il l'entend, moi, je ne l'entends pas de cette oreille. Si quelqu'un est habillé comme l'as de pique, il faut que je dégoïse. Mon mari m'écoute avec patience. Je le soupçonne d'être un peu comme moi. Juste un peu. Il aime bien lui aussi que je lui fasse part de mes petites trouvailles. Ça l'amuse. Bon, il ne faut pas que j'aille trop loin. Mais quand je trouve un spécimen rare, il me lance un regard approbateur et nous jubilons ensemble.

Et alors ? ai-je répété une troisième fois.

Elle ne dit toujours mot. Comment osé-je lui tenir tête ? Je n'en reviens toujours pas. Elle non plus apparemment. Aucun mot ne sort de sa bouche. Elle est figée. Il faut dire qu'elle n'a pas l'habitude qu'une subalterne la remette en question. Oui, pour elle je ne suis qu'une subalterne, je n'ai pas droit à la parole. Pensez donc. Elle est la femme d'un riche homme d'affaires qui est toujours entre deux avions. Elle fait partie des nouveaux riches, elle le sait, il faut que cela se voie et elle n'en loupe pas une pour que les gens s'en rendent compte, moi la première. Vous pouvez m'aider à décharger la

voiture ? La première fois, il faut dire que j'ai été impressionnée. Je n'avais rien dit, mais mes yeux devaient être gros comme des boules de loto. Deux voitures de luxe dans le garage. Je les imaginai quand ils honoraient de leur présence une invitation à un gala. On prend quelle voiture aujourd'hui, mon chéri ? La Porsche Cayenne ou la Bentley Continental ? Bon, je me demande pourquoi j'aurais dû m'attendre à moins ! Que je vous mette au parfum. Dès qu'elle m'avait demandé de mettre en ordre la penderie, je m'étais fait une idée, j'avais affaire à du lourd. Il y avait des vêtements et accessoires de marque en veux-tu en voilà ! De grandes marques, de celles qui sont établies depuis des décennies. De celles dont le commun des mortels n'a accès qu'en feuilletant les pages des magazines de mode. De celles dont les prix ne sont même pas affichés dans les vitrines, moyen radical de faire comprendre au chaland que ce n'est pas la peine d'entrer, qu'il ferait perdre leur temps aux vendeuses, qu'il n'a pas les moyens. Dis-moi, mon chéri, on pourrait s'arrêter chez Hermès, je n'ai vraiment plus rien à me mettre ! Alors, oui, j'avais très vite compris qu'elle n'avait aucune raison de me traiter avec le moindre égard.

Heureusement, son mari n'avait pas besoin de s'afficher, d'en mettre sans arrêt plein la vue. Non, lui, je le trouvais plus posé, du moins avec moi, car avec sa femme, ce n'était pas la même chanson. S'il se frottait avec elle, ça montait très vite dans les octaves. Pour se calmer, il avait une technique très particulière. Vous n'allez pas me croire. Il se dirigeait vers la penderie, prenait une de ses vestes et s'acharnait dessus. Pas n'importe quelle veste, pas une veste à deux francs six sous, non, une veste signée ! Vous pensez que je fabule. Pas du tout. Tout ce que je vous dis, c'est véridique. Bon je ne dis pas que je n'ajoute pas quelques ornements à ma petite histoire, comme a pu l'écrire un certain philosophe. Mais, c'est ainsi qu'il me faut raconter. Là encore, mon meilleur public, c'est mon mari. Cette fois-là, quand je lui ai raconté ce dont j'avais été le témoin, il en est tombé à la renverse. Il faut dire que ladite veste avait été faite sur mesure, qu'elle était signée Tom Ford, et que dans la poche intérieure y figurait le nom de mon employeur et la date à laquelle elle avait été terminée. Moi-même, je ne savais pas que c'était une pratique courante parmi les couturiers. Je suis sûre que vous vous demandez comment je sais

ce détail ? D'abord, il faut que vous sachiez que nous, les subalternes, on sait beaucoup de choses. On ne dirait pas comme ça à nous voir. On paraît tellement insignifiantes. Mais, comme on a accès à tous les coins et recoins de la maison, on regarde, on observe. Et puis, vous connaissez le dicton, quand le chat n'est pas là, les souris dansent. Bon, je ne vais pas vous dire que je fouille partout, que je regarde dans chaque poche. Non, j'ai bien d'autres choses à faire. Mais j'ai une très mauvaise habitude. Comme c'est moi qui descends la poubelle en fin de journée, je ne peux m'empêcher d'y jeter un petit coup d'œil, on ne sait jamais. Et là, qu'est-ce que je vois, la fameuse veste. Hop ! C'est comme s'il avait jeté plusieurs centaines d'euros, juste parce que sa femme l'avait contrarié. Pour tout vous dire, la veste, je l'ai ramenée à la maison. Dans ma petite tête de subalterne, je me suis dit que je pourrais peut-être la réparer. Toujours est-il que ses accès d'humeur, je n'en suis jamais l'objet car, lui, quand il me parle, il ne me regarde pas de haut. Ce n'est pas le cas de son épouse. On dirait que son statut lui fait oublier que moi aussi j'ai des sentiments, que moi aussi je veux être traitée avec des égards.

Donc, comme je vous le disais au début, j'ai su que mon œil critique serait idéal pour tenir la maison de cette famille, même si je me suis très vite rendu compte que je me trouvais dans un autre monde, un monde dont nous autres, je veux dire la majorité des gens, sommes exclus. Je me suis donc fait toute petite. Afin d'éviter tout ambiguïté, elle a tout de suite mis les points sur les i. J'étais là pour obéir à ses moindres requêtes et pour satisfaire ses moindres désirs. Là, je me suis posé quelques questions. Qu'est-ce qu'elle voulait dire, satisfaire ses moindres désirs ? Je me suis mis à imaginer des choses. On ne sait jamais avec ces gens-là. Ils ne sont pas comme nous. Jetez un coup d'œil dans la presse people, parfois on se demande si eux et nous, on habite sur la même planète. Je sais ce que vous allez me dire, que je suis dans une logique binaire, que le monde n'est plus comme ça, que maintenant, on n'est plus dans les oppositions, le noir le blanc, que les extrêmes c'est du passé, que maintenant on est plutôt dans les nuances de gris. Du pipeau tout ça. Sortez un peu, ouvrez les yeux, observez les comportements des possédants et des possédés. Pas la même chose. Eux, ils ne sont pas comme nous. Vous n'êtes pas convaincus ?

L'autre jour, je me rends dans le supermarché du centre-ville, et qui je vois, je vous le donne en mille, ma patronne en train de faire quelques emplettes. Comme c'était mon jour off, que je n'avais pas envie de la voir, et qu'en plus, je suis presque sûre qu'elle aurait fait semblant de ne pas me reconnaître, je suis restée à distance raisonnable pour l'observer. Vous vous souvenez, c'est une de mes activités préférées. Et bien, vous me croirez si vous le voulez, alors qu'il faisait une température inhabituellement élevée en ce jour de décembre, elle portait un gros manteau de fourrure, sous lequel elle devait transpirer à grosses gouttes tellement il faisait chaud dans le magasin. Mais ce n'est pas tout ! Malgré la grisaille extérieure, malgré la nuit qui n'allait pas tarder à tomber, et ben, elle portait des lunettes de soleil qu'elle avait gardées pendant tout le temps où elle faisait ses courses, et qu'elle n'avait pas daigné enlever quand elle était passée à la caisse. Bon, accordons-lui une excuse, elle est très frileuse, ce n'est pas pour en mettre plein la vue qu'elle a décidé de le porter son manteau de fourrure, c'est pour se protéger du froid. Mais pour les lunettes, faut pas me la faire. Si ce n'est pas sa façon à elle de bien se distinguer des masses, en particulier de cette pauvre caissière qui en cette période des fêtes ne savait plus où donner de la tête et prenait chaque petit sourire de la part des clients comme un baume au cœur, je n'ai rien compris à la distinction. Et Dieu sait qu'elle se distinguait. J'ai bien regardé autour de moi. Elle était la seule attifée ainsi, manteau de fourrure, lunettes et le toutim. Je l'aurais baffée. Mais bon, je digresse, je digresse. Retour en arrière. Elle me rassura de suite. Point de requête sortant de l'ordinaire pour une simple subalterne comme moi. Il fallait que tout brille du sol au plafond, comme dans la publicité. Monsieur Propre, telle était ma nouvelle identité. Tiens c'est marrant, ce sont les femmes qui font le boulot, mais celui qui est crédité de la propreté, c'est Monsieur Propre, un mec tout en muscles. Encore un coup tordu des hommes qui s'accrochent à tout pour asseoir leur supériorité. Mais je ne suis pas là pour vous parler des inégalités hommes/femmes, mais pour vous faire remarquer que ce qu'elle me demandait ne me posait pas de problèmes car c'est pour cela que j'avais été engagée. Je ne trouvais rien à y redire. Je faisais ce qu'elle me demandait de faire. J'avais bien fait une suggestion sur la manière de ranger un placard, mais ma remarque était restée lettre

morte. Elle n'avait pas l'habitude d'être remise en question. Elle faisait partie d'un milieu où les notions de domination et de distinction passaient par le mépris sans borne des gens qui n'appartenaient pas au même milieu social qu'elle. Alors, vous pensez bien, moi en tant que domestique, elle ne me voyait même pas du haut de son échelle. Ceci me chagrinait un peu, car je dois vous avouer que nous avions les mêmes origines. Elle avait connu, quand elle était adolescente, les linéaires quasiment vides dans les magasins, l'absence de liberté, l'impossibilité de sortir du territoire. Elle avait aspiré, tout comme moi, à une vie autre. Mais, loin de son lieu de naissance, toute solidarité semblait impossible. L'amnésie volontaire était le meilleur moyen pour elle de ne pas se mélanger à la plèbe qui devait sans doute lui rappeler de mauvais souvenirs. Elle s'était exilée pour tirer un trait définitif sur cette période de sa vie. Débarquée depuis peu de son pays natal, elle s'était débarrassée de cette peau qui l'entravait dans son désir de se distinguer pour en adopter une nouvelle qu'elle trouvait plus seyante, plus à son goût.

Euh, euh !

Quoi euh, euh ?

Sa morgue semble bien fragile au moment précis où je l'apostrophe. Je n'ai pas envie de lui tendre la perche. Elle doit trouver pourquoi je suis en rogne. Elle ne peut être insensible à ce point. Elle ne peut avoir oublié les valeurs qui nous unissent, nous qui venons du même pays. Même à l'ère de la mondialisation, on vient tous de quelque part. Être mobile, je veux bien, mais cela n'empêche pas qu'un substrat demeure, où qu'on aille, où qu'on décide de poser ses valises. On ne peut pas se couper ainsi de ses origines. Elles restent tapies, prêtes à surgir au moindre stimulus. C'est bien beau la mobilité, passer les frontières, mais tous les gens n'ont pas tous les mêmes raisons de le faire. Il y a ceux qui se déplacent quand ils partent en vacances. Risque zéro. Ceux à qui on déroule le tapis rouge quand ils arrivent. Ils ont déjà un travail qui les attend. On fait tout pour qu'ils s'intègrent le plus rapidement possible. D'autres, et ils se multiplient, ou du moins ils deviennent de plus en plus visibles, sont mobiles, contraints et forcés. Ils veulent vivre, pas seulement survivre. Comment va-t-on finir le mois ? Qu'est-ce que je vais donner à manger à mon enfant ce soir ? Sans parler des perspectives d'avenir,

car d'avenir, il n'y en a pas chez eux. Vous croyez que je suis partie pour quoi ? Pour découvrir du pays, pour flâner le long des golfes clairs.

Qu'est-ce qui ne va pas ? finit-elle par articuler.

J'en reste comme deux ronds de flanc. Elle ne comprend vraiment rien à rien cette conne. Qu'est-ce qui ne va pas ? J'hurle. Je vais vous le dire, ce qui ne va pas. Ouvrez bien grand vos oreilles car je ne vais pas le répéter deux fois. Je vois tout, j'entends tout, je sais tout. Les moindres imperfections de cette maison, c'est moi qui les corrige. Quand une maille de votre robe en cashmere file, je m'en occupe, quand une couture est mal faite, je la répare, quand une... Mais, je ne sais pas ce qui me prend, au lieu de continuer à lui faire part de mes frustrations, de la critiquer là où il y a matière, de tomber dans mes habituels travers de névrosée, je la regarde un court instant et tout d'un coup, je la pousse contre le mur, la saisis à la gorge, et commence à serrer de toutes mes forces. Je voudrais qu'elle crève, la carne. Sa manière de me faire comprendre que je ne suis rien, que je ne suis qu'un objet malléable à sa guise !!! Elle n'a aucune idée de pourquoi je la sers. Elle pense que je suis née subalterne. Elle ne sait pas que je suis diplômée d'une des meilleures universités de mon pays, que si je ne postule pas un emploi dans une filière qui correspond à mes qualifications, c'est que je suis incapable de parler la langue de ce nouveau pays où je réside à présent. Encore cette perfection qui me ligote, soit je la parle d'une manière parfaite, soit je ne la parle pas du tout. Il n'y a pas de juste milieu pour moi. C'est tout ou rien. Heureusement, mon mari parle ma langue, il est doué, j'en profite, mais moi je suis linguistiquement incompétente. Ma patronne parle d'autres langues, elle. Moi, rien. Alors, si je ne suis rien, je n'ai rien à perdre. Si, la personne qui me tient le plus à cœur, mon mari qui doit m'attendre sagement à la maison, qui voudra que je lui raconte comment s'est passée ma journée, qui voudra savoir quelles humiliations ma patronne m'a fait subir. Lui aussi, il n'en peut plus. Il a envie de débarquer chez elle, lui mettre un taquet. Elle commence à émettre des râles. Ses yeux sont exorbités. Je touche au but, ô putain, que c'est bon ! La bourgeoise tout de Miu Miu vêtue, tout d'un coup, elle ne fait plus la maline, elle ne la ramène plus. Vous n'avez pas bien nettoyé la salle de bains des enfants, ça sent le pipi, mais non madame

je vous assure, j'ai bien frotté, moi, je vous dis que cela sent le pipi, nettoyez à nouveau tout de fond en comble, je ne veux plus de cette odeur. J'y ai passé des heures dans cette salle de bains, le nez au-dessus de la cuvette des WC, quand finalement j'ai trouvé, c'était le tapis de bain, l'un des gamins avait pissé dessus, il devait faire nuit, il ne s'était pas assis, c'est parti à côté, la patronne elle avait le nez fin, car pour sentir l'odeur il fallait vraiment avoir le nez dessus. Quand je suis allée la voir pour lui expliquer d'où venait l'odeur, quand j'ai voulu simplement lui dire qu'elle pouvait expliquer à ses garçons de faire attention quand ils se levaient la nuit, elle ne m'a même pas regardée, elle était passée à autre chose. Bon, allez maintenant me vider toute l'armoire de ce qu'elle contient, et nettoyez toutes les étagères, tous les tiroirs, je ne veux plus voir aucune trace de poussière, et une fois que vous aurez fini, vous me replacerez tout comme vous l'avez trouvé, mais madame, j'ai déjà nettoyé l'armoire hier, j'ai déjà vérifié ce matin, elle est nickel votre armoire, ça m'est égal, c'est pour cela que je vous paie. Je serre encore plus fort. Je n'ai jamais ressenti une telle haine de l'autre en moi. Je ne me possède plus. J'entends à peine la porte d'entrée qui vient de s'ouvrir. Quelques instants plus tard, je reçois un violent coup dans les reins. J'ai à peine le temps de me retourner pour voir que c'est son fils aîné qui vient de rentrer. D'habitude, quand il arrive au portail en fer forgé de la propriété, il appuie sur l'interrupteur pour que je lui ouvre. Puis, quand il arrive à la porte d'entrée, il sonne pour ne pas avoir à chercher dans ses poches la clé de la maison. Je lui ouvre, puis je le suis pas à pas jusqu'à ce qu'il daigne enlever ces chaussures, et enfin je me baisse pour les ramasser afin de nettoyer les semelles des chaussures qu'il porte ce jour-là pour éliminer toute trace de saleté, pour les désinfecter de toutes les bactéries qui grouillent à l'extérieur, ce que je fais pour chaque membre de la famille à chaque fois qu'ils rentrent.

Mais ça va pas ? Qu'est-ce que vous faites à ma mère ?

Je n'ai pas le temps de répondre qu'il me colle un autre coup sur la tête. Quand je reprends connaissance, j'entends des voix que je ne connais pas. Je ressens une vive douleur à la tête, et quand j'essaie péniblement de me relever, je me rends compte que je suis menottée. La chienne, elle a dû appeler les flics. Encore dans les vapes, j'ai du mal à détailler les personnes qui m'entourent, mais je distingue des

uniformes. Ma première pensée est pour mon mari. Ils vont l'appeler, lui raconter tout ce qui s'est passé. Mais ce ne sera pas la bonne version des faits. Ce qui importe, c'est que je lui explique comment j'en suis arrivé là, pourquoi j'ai pété un câble. Il aime bien que je lui raconte mes petites aventures. Il sait m'écouter, il est patient, même s'il peut exprimer de la lassitude quand je ne vais pas directement au but. Mais cette fois, est-ce qu'il va me comprendre ? Il sait que tout ce que je fais est parfait. Il sait que mon regard radar qui peut faire tant de ravages parmi mes proches me sert pour une fois à faire du bon boulot, à satisfaire la famille qui m'emploie. J'ai peur, tellement peur. Prostrée ainsi sur le sol de marbre, je préfère ne rien dire, je sais que je n'ai aucune chance. Comment vais-je pouvoir m'en sortir cette fois ? Comment face à une famille bien sous tous rapports, je vais pouvoir me faire entendre ? J'aurai beau crié qu'elle me faisait travailler au noir, que j'étais sous-payée, que je n'avais pas un seul jour de congé, la liste est longue, ils ne m'écouteront pas, je ne suis qu'une sans voix.





*Patrick Saveau*  
**La subalterna**

Traduzione di *Marica Memoli*

E quindi?

È la prima volta che alzo così la voce, e in questo momento preciso mi domando se sarà l'ultima, se con un semplice gesto lei mi licenzierà, senza neanche darmi ciò che mi deve. Bisogna dire che da un po' di tempo, comincia seriamente a darmi sui nervi. Non ne posso più.

E quindi?, ho ripetuto.

Silenzio. Mi metto a fissarla dritto negli occhi e mi rendo conto che la giovane a cui mi rivolgo in questo modo, resta stupita. Lei, solitamente così sicura, è stata mandata al diavolo senza riguardo da una che lei considera meno di zero. Il labbro inferiore comincia a tremare in modo quasi impercettibile, ma questo tremore non è tipico di qualcuno che sta per esplodere. È muta. Sembra così sbalordita da farmi pensare che tutte le angosce che si sono impossessate di me da quando ho cominciato a lavorare per lei, sono solo il risultato delle mie nevrosi, di questo senso d'inferiorità che provo a momenti, della mia incapacità di farmi valere, di credere in me stessa, anche se so benissimo che questo lavoro servile, che oramai faccio da parecchi mesi, non dovrebbe mettermi in questo stato. Io però sono così, qualcuna più nevrotica di me, non esiste. Questo rende la vita delle persone che amo insopportabile poiché proietto su di loro le mie frustrazioni, per liberarmene, credo, e certamente ciò crea degli attriti, dei grossi attriti. Divento aggressiva, le parole mi escono dalla bocca senza che abbia il minimo controllo su di esse. In privato, non controllo più niente. In pubblico, sono meno diretta. Da dove potrei cominciare per darvi una piccola idea del mio modo di sopravvivere? Non sopporto le imperfezioni della gente e poiché, come dice mio marito, ho un radar al posto degli occhi, le noto da lontano. Le sopracciglia depilate male, le unghie tagliate male, una macchiolina, una camicia stirata male, una cucitura fatta male, dei lacci annodati male, vedo tutto. E in quel momento, non so che succede, non riesco a frenarmi, mi metto a criticare. Niente mi può fermare. Non appena

entro in una stanza dove c'è gente, sto all'erta. È come un gioco perverso di cui solo io conosco le regole. I miei occhi scansionano la stanza. Chi saranno le mie vittime, quelle che prenderò in giro? Mi metto a guardare come sta messa la gente. Non appena trovo quelli che sono conciati male, mi avvicino a loro per osservarli per bene. Un vero lavoro di entomologo. Li giro e li rigiro in tutti i sensi. Li esamino sotto tutti gli aspetti. Poi, una volta fatta la critica, devo fare il mio resoconto alla persona che è con me. Condividere le mie scoperte è ciò che mi rende felice, ciò che mi permette di superare le difficoltà della vita. Se non potessi farlo, comincerei a sentirmi male, devo assolutamente scaricare su qualcuno. Quando sono con mio marito, lui capisce al volo. Sa di cosa sto per parlare, ma prima di tutto, non può fare a meno di chiedermi cosa mi autorizzi a parlare così male della gente. Ah! Ho di che parare immediatamente il colpo. Io, almeno, sono inappuntabile, gli dico. Non un capello fuori posto. Non una brutta piega. In me tutto è coordinato. Se non altro è ciò che penso. Per quanto mio marito mi spieghi che non c'è un solo criterio di bellezza, ma molti di più, che noi viviamo in un'epoca in cui ognuno può esprimersi come sente, io, invece, non ci sento da quell'orecchio. Se qualcuno è vestito come l'asso di picche, devo sparlare. Mio marito mi ascolta con pazienza. Ho il sospetto che sia un po' come me. Giusto un po'. A lui piace molto che lo renda partecipe delle mie piccole scoperte. Lo diverte. Ma non devo esagerare. Quando però trovo un esemplare raro, lui mi lancia uno sguardo di approvazione e ne gioiamo insieme.

E quindi?, ho ripetuto per la terza volta.

Non ha ancora detto niente. Come ho osato tenerle testa? Non riesco ancora a crederci. Neanche lei, pare. Nessuna parola esce dalla sua bocca. È paralizzata. Bisogna dire che non è abituata ad essere messa in discussione da una subalterna. Sì, per lei io sono solo una subalterna, non ho diritto di parola. Figuriamoci. È la moglie di un ricco uomo d'affari che è sempre in viaggio. Fa parte dei nuovi ricchi, e lei lo sa, e c'è bisogno che si veda e non perde occasione affinché la gente se ne renda conto, io per prima. Mi puoi aiutare a scaricare la macchina? La prima volta, c'è da dire che sono rimasta impressionata. Non avevo detto niente, ma i miei occhi dovevano essere grossi come palle. Due auto di lusso nel garage. Li immaginavo quando onoravano

della loro presenza un invito a un galà. Quale macchina prendiamo oggi, caro? La Porsche Cayenne o la Bentley Continental? Bene, mi chiedo perché io avrei dovuto aspettarmi di meno? Ora vi faccio capire. Non appena mi aveva chiesto di mettere in ordine il guardaroba, mi feci subito un'idea, avevo a che fare con roba forte. C'erano vestiti e accessori di marca a palate! Grandi marche, di quelle che sono riconosciute da decenni. Di quelle a cui i comuni mortali non hanno accesso se non sfogliando le pagine delle riviste di moda. Di quelle i cui prezzi non sono neanche affissi nelle vetrine, mezzo radicale per far capire al cliente di passaggio che non vale la pena entrare, che farebbe perdere tempo alle commesse, che non ha i mezzi. Dimmi, amore, potremmo fermarci da Hermès, davvero non ho più niente da mettermi! Quindi sì, avevo subito capito che non aveva alcuna ragione di trattarmi con il minimo riguardo.

Fortunatamente, suo marito non aveva bisogno di apparire, di mettersi continuamente in mostra. No, lui lo trovavo più posato, almeno con me, perché con sua moglie non era la stessa cosa. Quando bisticciava con lei, gli strilli salivano subito alle stelle. Per calmarsi, aveva una tecnica molto particolare. Non mi crederete. Si dirigeva verso il guardaroba, prendeva una delle sue giacche e ci si accaniva sopra. Non una giacca qualunque, non una giacca da quattro soldi, no, ma una giacca firmata! Pensate che me lo stia inventando. Assolutamente. Tutto ciò che vi dico, è veritiero. Non dico che non sto aggiungendo qualche condimento alla mia storiella, come ha potuto scrivere un certo filosofo. Ma è così che sento il bisogno di raccontarlo. Anche in questo caso mio marito è il mio miglior pubblico. Quella volta, quando gli ho raccontato ciò di cui ero stata testimone, stentava a crederci. C'è da dire che la suddetta giacca era stata fatta su misura, firmata Tom Ford e che nella tasca interna vi figurava il nome del mio datore di lavoro e la data in cui la giacca era stata terminata. Io stessa non sapevo che fosse una prassi abituale degli stilisti. Sono sicura che vi state domandando come sappia questo dettaglio? Innanzitutto, dovete sapere che noi, le subalterne, sappiamo molte cose. Non si direbbe a vederci. Sembriamo così insignificanti. Siccome, però, abbiamo accesso ad ogni angolo nascosto della casa, guardiamo, si osserviamo. E poi, sapete il detto, quando il gatto non c'è, i topi ballano. Bene, non vi dico che rovistato

ovunque, che guardo in ogni tasca. No, ho ben altre cose da fare. Ma ho una pessima abitudine. Siccome sono io che porto fuori la spazzatura a fine giornata, non posso fare a meno di darci un'occhiata, non si sa mai. E lì, che cosa vedo, la famosa giacca. Oplà, è come se avesse buttato parecchie centinaia di euro, solo perché sua moglie lo aveva contrariato. Per dirvela tutta, la giacca l'ho portata a casa. Nella mia testolina di subalterna, ho pensato che forse avrei potuto ripararla. Perché mai io sono stata oggetto dei suoi sbalzi d'umore, lui, quando mi parla non mi guarda dall'alto. Non è così per sua moglie. Si direbbe che il suo status le faccia dimenticare che anche io ho dei sentimenti, che anche io voglio essere trattata con riguardo.

Quindi, come dicevo all'inizio, ho saputo che il mio occhio critico sarebbe stato l'ideale per tenere la casa di questa famiglia, anche se io mi sono subito resa conto che mi trovavo in un altro mondo, un mondo da cui, noi altri, intendo dire la maggior parte della gente, siamo esclusi. Mi sono quindi fatta piccola piccola. Per evitare qualsiasi ambiguità, ha messo subito i puntini sulle i. Ero là per obbedire a ogni sua minima richiesta e per soddisfare ogni suo minimo desiderio. A quel punto, mi sono posta qualche domanda. Cosa voleva dire soddisfare ogni suo minimo desiderio? Mi sono messa a immaginare delle cose. Non si sa mai con quella gente. Non sono come noi. Gettate uno sguardo ai giornali di gossip, a volte ci si domanda se noi e loro abitiamo sullo stesso pianeta. So che mi direte che sono in una logica binaria, che il mondo non è più così, che adesso, non si è più nelle opposizioni, il bianco e il nero, che gli estremi fanno parte del passato, che adesso si è piuttosto nelle sfumature del grigio. È una fesseria. Uscite un po', aprite gli occhi, osservate i comportamenti dei possessori e dei posseduti. Non è la stessa cosa. Loro non sono come noi. Non ne siete convinti?

L'altro giorno, vado al supermercato in centro, e chi vedo, indovinate un po', la mia padrona mentre fa qualche compera. Visto che era il mio giorno libero, non avevo voglia di vederla e, in più, ero quasi sicura che avrebbe fatto finta di non riconoscermi e sono rimasta a una distanza ragionevole per osservarla. Vi ricordate, è una delle mie attività preferite. Ebbene, vi invito a credermi, nonostante ci fosse, stranamente, una temperatura alta in quel giorno di dicembre, portava una grossa pelliccia, sotto la quale doveva grondare di sudore

visto il caldo che faceva nel negozio. Ma non è tutto! Nonostante il grigiore esterno, nonostante stesse quasi per far notte, portava gli occhiali da sole che aveva tenuto durante tutto il tempo in cui faceva la spesa e che non si era degnata di togliere neanche al passaggio in cassa. Bene, concediamole una scusa, è molto freddolosa, perciò ha deciso di indossare la pelliccia, per proteggersi dal freddo, non per mettersi in mostra. Ma gli occhiali, non me la contano giusta. Se non è questo il suo modo per distinguersi dalla massa, in particolare da questa povera cassiera che in questo periodo di festa non sapeva più dove sbattere la testa e prendeva ogni piccolo sorriso da parte dei clienti come un balsamo sul cuore, non ho capito niente della distinzione. E Dio sa quanto si distingueva. Ho guardato con attenzione intorno a me. Solo lei era così agghindata, cappotto di pelliccia, occhiali e tutto il resto. Le avrei dato una sberla. Bene, sto divagando, sto divagando. Torniamo indietro. Mi tranquillizzò subito. Nessuna richiesta insolita per una semplice subalterna come me. Tutto doveva brillare da cima a fondo, come nelle pubblicità. Mastro Lindo, questa era la mia nuova identità. Che cosa divertente, sono le donne che fanno il lavoro, ma colui a cui è attribuita questa proprietà, è Mastro Lindo, un tipo tutto muscoli. Ancora un colpo basso degli uomini che si appigliano a tutto per sancire la loro superiorità. Ma non sono qua per parlarvi delle disuguaglianze tra uomo e donna, bensì per farvi notare che ciò che lei mi chiedeva non mi causava nessun problema visto che ero stata assunta per quello. Non ci trovavo nulla da ridire. Facevo ciò che lei mi chiedeva di fare. Avevo dato un suggerimento sul modo di riordinare un ripostiglio, ma la mia osservazione era rimasta lettera morta. Non aveva l'abitudine di essere messa in discussione. Faceva parte di un ambiente in cui i concetti di dominazione e distinzione passavano attraverso il disprezzo senza limiti per le persone che non appartenevano al proprio ambiente sociale. Allora, potete immaginare, in quanto domestica, non mi vedeva neanche dall'alto della sua scala sociale. Ciò mi rattristava un po', in quanto, vi confesso che avevamo le stesse origini. Da adolescente, aveva conosciuto gli scaffali quasi vuoti nei negozi, l'assenza di libertà, l'impossibilità di uscire dal territorio. Aveva aspirato, proprio come me, a un altro tipo di vita. Lontano dal suo luogo di nascita, però, ogni solidarietà sembrava impossibile.

L'amnesia volontaria era il modo migliore per lei di non mischiarsi alla plebe che le avrebbe senza dubbio riportato alla memoria cattivi ricordi. Si era esiliata per cancellare definitivamente quel periodo della sua vita. Giunta da poco dal suo paese natale, si era sbarazzata di quella pelle che la ostacolava nel suo desiderio di distinguersi per adottarne una nuova che trovava più calzante, più di suo gradimento.

Eh, eh!

Cosa eh, eh?

La sua arroganza sembra fragile quando mi rivolgo a lei. Non ho voglia di andarle incontro. Deve scoprire il perché io sia arrabbiata. Non può essere insensibile a questo punto. Non può aver dimenticato i valori che ci uniscono, noi che veniamo dallo stesso paese. Anche nell'era della globalizzazione, tutti proveniamo da qualche parte. La mobilità, sono d'accordo, ma questo non impedisce che rimanga un sostrato, ovunque si vada, ovunque si decida di posare le proprie valigie. Non si possono recidere così le proprie origini. Restano nascoste, pronte a spuntare al minimo stimolo. Com'è bella la mobilità, passare le frontiere, ma non tutta la gente ha le stesse ragioni per farlo. Ci sono coloro che si spostano quando vanno in vacanza. Zero rischi. Quelli a cui si srotola il tappeto rosso quando arrivano. Hanno già un lavoro che li aspetta. Si fa di tutto affinché si integrino il più velocemente possibile. Altri, e si stanno moltiplicando, o almeno diventano sempre più visibili, si muovono, costretti e forzati. Vogliono vivere, non soltanto sopravvivere. Come arriveremo alla fine del mese? Cosa farò mangiare ai miei figli stasera? Senza parlare delle prospettive del futuro, perché da loro il futuro non c'è. Per cosa crediate io sia partita? Per scoprire il paese, per vagare costeggiando il luccichio del mare.

Cosa c'è che non va?, finì per articolare.

Resto a bocca aperta. Non capisce veramente niente di niente questa stronza. Cosa c'è che non va? Urlo. Glielo dico io ciò che non va. Apra bene le orecchie, poiché non lo ripeterò due volte. Io vedo tutto, sento tutto, so tutto. Le minime imperfezioni di questa casa sono io che le correggo. Quando una maglia del suo vestito di cashmere si sfilava, me ne occupo io, quando una cucitura è fatta male, la riparo io, quando una... Ma, non so che mi prende, invece di continuare a metterla a parte delle mie frustrazioni, di criticarla laddove c'erano argomenti, di abbandonarmi ai miei soliti

comportamenti da nevrotica, la guardo un breve istante e improvvisamente la spingo contro il muro, l'afferro alla gola e comincio a stringere con tutte le mie forze. Vorrei che crepasse, questa carogna. Il suo modo di farmi capire che io non sono niente, che sono solo un oggetto malleabile a suo piacimento!!! Non ha nessuna idea del perché io faccia la sua serva. Lei pensa che io sia nata subalterna. Non sa che sono laureata in una delle migliori università del mio paese, che se io non faccio domanda per un lavoro in un ambito corrispondente ai miei titoli, è perché non sono capace di parlare la lingua di questo nuovo paese dove adesso risiedo. Ancora questa perfezione che mi incatena, o la parlo in modo perfetto o non la parlo proprio. Non c'è una via di mezzo per me. O tutto o niente. Per fortuna mio marito parla la mia lingua, è capace, ne approfitto, ma io invece sono linguisticamente incompetente. La mia padrona parla altre lingue, invece. Io, niente. Allora, se io non sono niente, non ho nulla da perdere. Ma sì, la persona a cui tengo di più, mio marito, che mi aspetterà tranquillamente a casa, che vorrà che gli racconti com'è trascorsa la mia giornata, che vorrà sapere quali umiliazioni mi ha fatto subire la mia padrona. Lui pure, non ne può più. Ha voglia di piombare a casa sua per metterle un tappo. Lei comincia a rantolare. I suoi occhi sono fuori dalle orbite. Giungo alla meta, cazzo, che bello! La borghese, tutta di Miu Miu vestita, improvvisamente, non fa più la gradassa, non se la tira più. Non hai pulito bene il bagno dei bambini, puzza di pipì, ma no signora glielo assicuro, l'ho pulito ben bene, io ti dico che puzza di pipì, puliscilo di nuovo da cima a fondo, non voglio più questo odore. Ci ho passato delle ore in quel bagno, con il naso sopra la tazza del WC, quando finalmente ho capito, era il tappeto, uno dei bambini ci aveva fatto la pipì sopra, sarà stato di notte, non si sarà seduto, è partita di lato, la padrona aveva il naso fino, poiché per sentire l'odore bisognava veramente tenerci il naso sopra. Quando sono andata da lei per spiegarle da dove venisse l'odore, quando ho voluto dirle semplicemente che poteva spiegare ai suoi bambini di fare attenzione quando si alzavano di notte, non mi ha nemmeno guardato, era passata ad altro. Bene, adesso vai a svuotare tutto l'armadio e pulisci tutte le mensole, tutti i cassetti, non voglio vedere più nessuna traccia di polvere e una volta che hai finito, rimettimi a posto tutto come l'hai trovato. Ma signora, l'armadio l'ho già pulito



ieri, ho già verificato stamattina, è uno specchio il suo armadio, non mi interessa, è per questo che ti pago. Stringo ancora più forte. Non ho mai provato dentro di me un tale odio per un altro. Non sono più padrona di me. Mi rendo conto a stento che la porta d'ingresso si è appena aperta. Qualche istante dopo ricevo un violento colpo alla schiena. Ho giusto il tempo di girarmi per vedere che è suo figlio più grande, appena tornato. Di solito, quando arriva al portone in ferro battuto dell'edificio, preme sul pulsante affinché io gli apra. Poi, quando arriva alla porta d'ingresso, suona per non cercare nelle tasche la chiave di casa. Gli apro, poi lo seguo passo passo fino a quando non si degna di togliersi le scarpe e infine mi abbasso per raccogliere per pulire le suole delle scarpe che porta quel giorno per eliminare qualsiasi traccia di sporco, per disinfettarle da tutti i batteri che brulicano all'esterno, questo lo faccio per tutti i membri della famiglia, ogni volta che rientrano.

Ma sei fuori? Cosa fai a mia madre?

Non ho il tempo di rispondere che mi dà un altro colpo in testa. Quando riprendo conoscenza, sento delle voci che non conosco. Sento un forte dolore alla testa e quando provo a fatica ad alzarmi, mi rendo conto che sono ammanettata. La bastarda avrà chiamato gli sbirri. Ancora intontita, faccio fatica a mettere a fuoco le persone che mi circondano, ma distingo delle uniformi. Il mio primo pensiero va a mio marito. Lo chiameranno, gli racconteranno ciò che è successo. Ma non sarà la vera versione dei fatti. Ciò che importa è che gli spieghi come sia arrivata a questo, perché ho dato di matto. Gli piace che gli racconti le mie piccole avventure. Sa ascoltarmi, è paziente, anche se dimostra stanchezza quando non vado direttamente al sodo. Ma questa volta, mi capirà? Sa che ciò che faccio è perfetto. Sa che il mio sguardo radar che può fare tanti danni tra quelli che mi stanno accanto, mi serve almeno a fare un buon lavoro, a soddisfare la famiglia che mi assume. Ho paura, tanta paura. Così prostrata sul pavimento di marmo, preferisco non dire niente, so di non avere nessuna possibilità. Come potrò uscirmene questa volta? Come potrò, rispetto a una famiglia, buona da tutti i punti di vista, farmi ascoltare? Per quanto potrò gridare che mi faceva lavorare in nero, che ero sottopagata, che non avevo un solo giorno di ferie, la lista è lunga, non mi ascolteranno, io sono solo una senza voce.

*Assia-Printemps Gibirila*  
**Sur le chemin de la liberté**

Les volets sont hermétiquement clos depuis plusieurs jours. Tout le monde doit imaginer que nous sommes partis. Il aurait bien été difficile de penser autrement. Mais pourquoi dis-je cela, nous sommes en train de partir !

Depuis lundi, oui, je crois bien que c'était lundi, nous avons organisé une de ces mises en scène, pour dire vrai, c'est à présent que je le comprends, il y avait un tel enjeu. Même nos voisins, si discrets, sont venus nous aider, nous soutenir. Un départ, compte tenu de la situation, était effectivement très lourd, pourtant, nous n'allions que chez Mamie. Dans dix jours, au plus tard, nous serions de retour.

Cela fait des années que nous vivons les uns à côté des autres, mais en fait nous ne nous connaissons pas très bien, un sourire par-ci, un bonjour par-là, enfin de simples rapports cordiaux ou des invitations pour de grandes occasions. Ce n'est pas plus mal, c'est surtout ce que les parents en disent, car, nous les enfants, je crois que cela nous est bien égal, nous jouons entre nous sans chercher à savoir qui est qui ? Nous partageons nos bêtises avec délectation.

Notre auto est chargée comme si nous partions au bout du monde, pourtant, vous l'ai-je dit, le village de Mamie se trouve à deux cents ou trois cents kilomètres. Il est vrai que Maman a toujours été très prévoyante et déteste que nous manquions du strict nécessaire. Cependant, de petits détails inhabituels retenaient mon attention, me surprenaient. L'insouciance enfantine a du bon, je finis donc par me dire que je me raconte des histoires. Certainement que les livres que je dévore en cachette, dont je réécris parfois la fin au gré de mes humeurs, alimentent mon imagination débordante.

Embrassades, accolades, dernières recommandations de prudence sur la route. Et ces adieux qui n'en finissent pas ! Pourquoi de telles larmes alors que nous reviendrons dans un peu plus d'une semaine ? La dame qui habite la maison aux volets verts nous offre un grand sac de pommes rouges comme dans Blanche-Neige et des œufs frais. Nous la remercions, ultimes bises quelque peu humides.

Ouf, nous sommes installés. Papa se gratte la gorge. Maman chausse ses lunettes noires, réajuste ses cheveux d'un geste brusque, nerveux... Je pense à tous les jeux que nous ferons chez Mamie, j'aime aller la voir. Mais pourquoi tant de tristesse ? Nous taquinerons son énorme chien Toby en compagnie des garçons rouquins, c'est vrai qu'ils sont drôles. Cette idée me fait sourire, malgré les multiples sentiments contradictoires qui m'envahissent.

Je ne sais pourquoi, je lisais dans les yeux de notre voisine une grande émotion, une immense tristesse, c'est aussi vrai qu'elle est d'un naturel inquiet. Les mains se croisent, bougent avec frénésie en signe d'au revoir. Elles semblent toutes être dressées comme des gestes de contestation. Les parents ne cessent de dire que l'époque est difficile, oui mais ce n'est pas si grave, ce n'est pourtant pas la première fois. Les adultes ont parfois le chic de donner à toute situation un côté dramatique. Pourquoi sont-ils si pessimistes ? Il se murmure, puis finit par se dire à voix haute, que certains de nos dirigeants politiques ont fait un très mauvais choix en s'alliant avec nos voisins beaucoup plus radicaux que nous. Mais, je ne fais que répéter des choses que je ne comprends pas toujours, voire pas du tout.

J'ai souvent entendu, tard le soir, mon père parler avec des hommes dont je ne connais que des chuchotements, des murmures de voix... des mots échangés quand l'obscurité couvre leurs visages, se faisant complice de leurs orientations politiques, de leurs engagements.

Je ne pense plus à ce que je ferai demain, quand nous serons chez Mamie. Des idées étranges m'envahissent. J'essaie de les chasser. Je finis par me dire que la maison ressemble à une maison de poupée, elle disparaît, elle n'est plus qu'une tête d'épingle. Mes yeux fatigués de la fixer, coulent. La maison s'est fondue dans le décor. Elle n'existe plus. Pourquoi mon cœur se serre fort à me faire mal comme s'il voulait s'échapper de ma poitrine pour aller se camoufler dans le fantôme de notre maison qui semble perdue ?

Mais quelle drôle d'idée !

Mon frère s'est assoupi. Moi j'enregistre dans mon esprit les moindres détails de cette route que je connais pourtant par cœur.

Je chantonne avec insouciance cette vieille chanson populaire. Étrange, d'habitude, nous chantons ensemble, elle l'aime tant. Là,

Maman ne m'accompagne pas. Elle reste silencieuse, les yeux rivés dans le vide, cachés par ses grandes lunettes noires qui lui donnent un air sinistre, inquiet. C'est comme si elle n'était pas là.

« Maman, chante avec moi, chante avec moi ».

Elle se retourne et me dit :

« Dors chérie, la route est longue ».

À sa voix un peu froide, je comprends alors qu'il me faut obéir. Je n'ai pas sommeil, pas du tout. Je ferme les paupières. J'entends Maman souffler bruyamment puis elle nous couvre avec la grande couverture écossaise de voyage.

Je n'arrive toujours pas à dormir. Mes parents ne le savent pas. Maman renifle, se mouche. Je crois qu'elle pleure. Mais pourquoi ?

Puis, elle dit à mon père tout bas :

« Penses-tu qu'ils ont compris ? »

« Mais non, chérie, ce sont des enfants, que veux-tu qu'ils comprennent ? Ils n'ont même pas posé de questions alors que leurs meilleurs amis ne sont plus là ! »

Je n'aime pas cela, je me sens perdue. Mais de quoi parlent-ils ? Oui, la famille de Yared est partie en voiture comme nous. C'était il y a une semaine. Yared m'a dit qu'ils partaient voir leurs cousins à la frontière. Nous savons que de ce côté, il n'y a pas de conflit. Les gens partagent la vie de leurs voisins sans se préoccuper s'ils sont ou pas de la même ethnie, de la même religion. Qu'importe, dans ce coin du pays, la différence n'existe pas, elle est juste source de richesses, d'échanges, de mieux vivre ensemble.

Par contre, il se dit qu'au côté opposé du pays, les gens se battent à cause de leurs différences. Ils vont même jusqu'aux massacres. N'est-ce pas idiot ? Eux qui ont pris l'habitude de vivre ensemble depuis si longtemps les uns à côté des autres dans une parfaite harmonie, à présent, ils se tuent, se haïssent. Un horrible mot circule comme une onde de choc, laissant bon nombre de gens terrorisés :

Épuration ethnique !

Moi, j'adore Yared, même si elle n'est pas de la même religion que moi. Ses parents sont des gens gentils, aimants et serviables. Les miens les apprécient beaucoup pour leur éducation et savent qu'ils seraient incapables de nous faire le moindre mal. Nous avons toujours vécu en bonne intelligence. Je ne sais pourquoi Yared et moi éclatons

de rire quand nos pères parlaient de paix sociale. C'est un ridicule jeu de mots... modifiez l'orthographe de paix et vous comprendrez.

C'est vrai que Yared, qui sourit tout le temps, avait cependant l'air grave et triste. Elle m'a donné ses jolies boucles d'oreilles avec une pierre bleue, je n'avais rien à lui offrir, j'étais embêtée et je lui ai dit que je les lui rendrais à mon retour. Elle m'a juste dit que ce n'était pas grave, je n'avais qu'à continuer à l'aimer et surtout, il ne fallait pas que je l'oublie. Pourquoi oublierai-je Yared ? Nous nous connaissons depuis toujours.

Comment le pourrais-je, ma Yared, la Reine des bêtises, c'est juste impossible.

D'un coup, je suis triste, très triste... Je pense surtout qu'il se passe des choses étranges... graves voire dangereuses et que cela peut expliquer le mystère qui entoure notre départ.

Mais finalement, allons-nous vraiment chez Mamie ?

J'ai peur de cette réalité que je ne comprends pas. Toutes ces questions assaillent mon esprit, me bousculent... Je reconstitue pièce après pièce le puzzle de la réalité, elle me frappe au visage comme une gifle cinglante.

Peut-être que cette guerre que je pensais si loin, ne l'est plus autant ? Elle est en train de se glisser dans ma vie, dans mon corps. De grosses gouttes de transpiration s'échappent par tous les pores de ma peau : j'ai peur.

Cette anxiété me tiraille les entrailles. J'ai mal au ventre. Une chose, comme un serpent indomptable, bouge dans mon ventre. J'ai à peine le temps d'alerter Maman. La chose jaune et visqueuse emplît ma bouche pour aller se coller à l'arrière de son siège, tel un mauvais sang. Mon papa freine brutalement. Maman descend de voiture, m'aide à m'en extirper. Et ce liquide au goût acide, amer s'échappe de mes boyaux sans que je ne puisse le contrôler. Mes vêtements sont tachés. Je suis toute en sueur. Je tiens à peine debout. Maman me rafraîchit, m'aide à me dévêtir, la fraîcheur de la nuit saisit mon corps brûlant. Ma jolie robe à fleurs se transforme en une boule de vêtements souillés qui finira sa vie sur un bas-côté de route, sale, sentant mauvais... seule dans le noir comme une enfant abandonnée.

Maman m'aide à remonter en voiture, me donne du thé chaud avec une petite gélule verte. Le roulis de la route m'aide à m'endormir aux

côtés de mon frère qui n'a même pas bougé. Les garçons, ils sont tellement inconscients, mais peut-être est-ce mieux ?

Je sombre dans un joli rêve. Il fait chaud. Je joue avec Yared, mais son visage me semble différent, plus mûr peut-être. Mais est-ce réellement elle ? Qu'importe, nous sommes ensemble, comme avant. La vie recommence presque à l'identique... nous jouons, nous jouons. J'ai onze ans je suis heureuse, peut-être que la vie est belle ?

J'entends de très loin leurs paroles, mais en fait, elles arrivent à mes oreilles comme le reflux de la mer. Je ne les comprends pas. Ils ne prennent même plus la peine de chuchoter puisque nous sommes censés dormir. Leurs voix me bercent, je ne cherche même pas à savoir ce qu'ils se disent. Je me sens un peu cotonneuse, mais cela va beaucoup mieux. La magie du rêve emporte n'importe qui où elle veut. J'ai presque l'impression d'être dans ma jolie chambre bleue, je suis dans mon petit lit au chaud, la voiture se fait alors cocon... Elle roule, avance au son mélodieux de la voix de mes parents. Mais à quoi pensent-ils ?

Et même si je ne dormais pas, comprendrais-je quelque chose à leur discours politisé ? Ils parlent en sigles, de partis, d'engagement. Pensez-vous franchement que cela puisse avoir un quelconque sens pour une adolescente de onze ans ? Une adolescente qui a évolué dans une famille unie, entourée où les normes et les valeurs sont les maîtres mots, régissant ainsi les lois qui règnent en son sein.

Je ne sais combien de temps nous avons roulé. Nous sommes enfin arrivés. À mon grand étonnement, il n'y a ni Mamie, ni sa coquette petite maison, nous ne sommes pas non plus dans sa cour. Où sommes-nous ?

Ce que peu de gens savent, ni nous non plus, c'est que depuis des mois, mon père et d'autres hommes de la Cellule Liberté construisaient un abri tenu secret pour des questions de sécurité. Nous sommes arrivés dans un endroit boisé, sombre. À première vue, nous étions au milieu de nulle part. Il y avait au sol un épais tapis de feuilles et de ramures mortes.

Mon père nous fit signe de l'imiter. Nous avons poussé avec nos pieds les amas de branches... et là à notre grande surprise, il y avait dessous une espèce de trappe très lourde. Il faisait noir, mais progressivement mes yeux se sont habitués à l'obscurité, j'ai fini par

apercevoir un escalier étroit. Il était constitué de solides planches de bois brut. Mon père sortit une torche, il nous intima de descendre.

En entrant dans le ventre de la terre, l'odeur y était particulière, un mélange de mousse et d'humidité rappelant celle des champignons. Puis, au fur et à mesure que je m'enfonçais dans cette béance, ma vue s'est accoutumée à la pénombre. Nous avons évolué, un à un, lentement, sans trop savoir ce qui allait se passer. Il y avait une première pièce avec des bagages, des couvertures, des chaussures. Je me suis dit que forcément nous n'étions pas seuls. J'étais cependant loin d'imaginer ce que j'allais découvrir. Nous entendions des gens parler, à l'oreille, ils devaient être cinq, six peut-être, je dirais un couple avec des enfants. Ma joie fut incommensurable... Ma Yared était là, en chair et en os, avec sa famille. L'angoisse qui avait été la mienne disparue au profit de ce bonheur immense. Les mamans s'embrassèrent, les hommes en firent de même. C'était comme une fête dans cet endroit si hétéroclite. Tout était installé avec intelligence et pragmatisme. La grande table était recouverte de victuailles, nous avons ripaillé comme si c'était Noël.

Petit à petit la fatigue a eu raison de nous. Les enfants dormaient dans la pièce avec le petit poêle à bois, les adultes dans celle plus près de l'entrée, par sécurité.

Je ne me suis jamais posé la question de savoir comment les adultes avaient pu organiser tout cela, dans le plus grand secret. Le confort était rudimentaire, mais il était là. Nous étions terrés comme des animaux, mais nous étions ensemble, vivant loin des tracasseries des hommes qui respiraient l'air libre, oui, mais sur fond de guerre.

Les adultes avaient lâché le mot, nous étions en guerre et toutes les vies, sans exception, étaient menacées. Au bout de quelques jours mon père partit. C'est cet événement qui me ramena à la réalité. Il nous parla longuement, nous expliqua les consignes de sécurité qu'il fallait respecter au risque de mettre en péril la vie de chacun d'entre nous. En son absence, le père de Yared se conduirait en chef de famille et tout le monde devait lui obéir. Il nous embrassa comme jamais il ne l'avait fait. Il embrassa Maman sur la bouche, l'enlaça de façon impudique, se cola à son corps à tel point qu'ils ne firent plus qu'un.

Nous étions étonnés de tant de chaleur, de tant d'amour. Nous n'avions jamais douté de leur amour, mais là, c'était comme dans certains films que nous allions voir en cachette des adultes.

Papa nous quitta. Nous nous sommes barricadés. Par respect pour le chagrin de Maman, nous avons essayé de nous faire les plus discrets possibles. Nous lui avons fait une grande tasse de thé et lui avons offert notre ration de petits biscuits. Elle fut touchée par cette attention qui fit naître sur son visage un pâle sourire de bonheur. La joie, c'est parfois une petite parcelle de bleu dans un ciel d'un noir intense.

Quelques semaines après, ce fut le tour du père de Yared. Consternation. Nos mamans étaient seules avec nous. Des grands fusils étaient à présent posés à l'entrée. Angoisse, frayeur de ne plus jamais être réunis. Je crois qu'à cet instant, je venais de dire au revoir à mon adolescence.

Je ne saurai dire exactement, combien de jours nous avons vécu ainsi. Je sais que les visages de nos mamans s'assombrissaient pour plusieurs raisons, nos pères étaient partis, ils avaient largement dépassé la date de leur retour présumé. Les réserves alimentaires baissaient à vue d'œil, les enfants les plus jeunes commençaient à ne plus supporter notre réclusion salvatrice.

Que dire à des enfants qui ont toujours vécu en plein air, qui n'ont jamais manqué de rien et qui ont grandi dans une atmosphère familiale très chaleureuse ? Que dire ? C'est la guerre ! Être à l'air libre, c'est être en danger !

Je finis aussi par penser que l'innocence protège de tout, mais elle était partie avec nos pères nous plongeant ainsi dans une violente réalité. Ce matin, je me sens excessivement lasse, mes traits sont tirés, mes yeux cernés. Je me rends compte que mon pantalon qui autrefois avait tendance à me serrer, glisse à présent sur mes hanches. Mes mains sont osseuses : j'ai l'impression d'avoir vieilli d'un coup.

Je ne sais combien de temps cette vie a duré. Un soir, tard, très tard, nos pères sont revenus. Avec eux les nouvelles de l'extérieur, mais tellement mauvaises... La perpétuité de notre prison allait prendre fin. Cependant, nous étions réellement en danger et une fois à l'extérieur, il était partout.

Nous n'avions que deux jours pour préparer notre fuite. Seuls nos pères connaissaient notre destination. Nous nous sentions soulagés



de quitter notre terrier, mais avions également conscience que nous partions pour un périple encore plus dangereux où la moindre erreur pouvait nous être fatale.

Très rapidement, le grand jour arriva, un rendez-vous avec l'incertitude s'annonça également. Nous fûmes répartis en deux voitures. J'avais à mes oreilles les précieuses boucles d'oreilles de Yared. Cette fois-là, je lui offris ma croix avec mon nom et mon prénom. Les embrassades furent douloureuses. Nous entrâmes dans les voitures sans nous retourner. Nous nous suivions à vitesse modérée afin de ne pas éveiller les soupçons et parer à toutes éventualités de repli, si nécessaire.

La route sembla interminable jusqu'à notre lieu de rendez-vous. Arrivés à bon port, nous mirent nos sacs à dos. Ils semblaient terriblement lourds comme le poids de notre douleur. Nous avons pris un chemin qui traversait la forêt. Encadrés par nos pères, notre marche vers la liberté commença. Au départ, j'avais très chaud, mais les heures avançant, le froid se glissa lentement en moi, un peu comme le spectre de la mort. Nous marchions comme des automates, se suivant à pas réguliers, les uns derrière les autres. Au bord d'une petite rivière, nous avons fait une pause en mangeant des petits bouts de pain sec avec une pomme. Dans ce silence plus que mortuaire, seul le bruit de nos mâchoires s'entendait. La boisson chaude, au goût indéfinissable, nous fit du bien. Comme nous étions fatigués, nos pieds étaient douloureux, en feu, nous nous sommes endormis là, sur des matelas de fortune improvisés avec des branches et des couvertures. Yared et moi avons dormi ensemble, collées pour nous tenir chaud, un peu en retrait. On entendait les garçons pleurer. Harassés, le sommeil eut raison de nous, serait-il libérateur ?

C'est une main posée sur ma bouche qui me réveilla. C'était mon père, il fit de même à Yared. Un sifflement semblable à une balle se fit entendre. Puis un bruit sourd comme un corps qui tombe, puis un autre : les parents de Yared. Mon père la saisit, pour essayer de lui cacher les yeux, mais elle avait vu, tremblait, les yeux exorbités, embués de larmes. Mon père réussit à étouffer son cri de douleur tellement légitime. En un instant, Yared venait de perdre sa famille. Nous n'avons même pas compris, comment nous, à quelques mètres de là, avons eu la vie sauve. Était-ce notre destin ou le leur ?

Nous n'avons jamais su qui avait été trahi, nous ou nos passeurs. Mais en fait, le résultat était le même, la mort d'êtres chers. C'est à la suite de cet horrible rendez-vous, aux derniers coups de minuit, que Yared est devenue ma sœur.

Depuis ce jour-là, toute sa vie a changé, même son nom qui est devenu Yolande grâce à de faux papiers que nous avons acheté grâce à une paire de boucles d'oreilles ornées de grosses pierres bleues, seul souvenir d'une famille unie, à présent anéantie.



*Assia-Printemps Gibirila*  
**Sulla via della libertà**

Traduzione di *Anna Nocerino*

Le persiane sono chiuse ermeticamente da diversi giorni. Tutti devono immaginare che siamo partiti. Difficile poter pensare altrimenti. Ma perché dico questo, stiamo partendo!

Da lunedì, sì, credo fosse lunedì, abbiamo organizzato una di quelle messinscene, a dire il vero, è adesso che lo comprendo, per via della posta in gioco. Anche i nostri vicini, così discreti, sono venuti ad aiutarci, a sostenerci. Una partenza, tenuto conto della situazione, era effettivamente molto impegnativa, eppure, andavamo solo dalla nonna. In dieci giorni, al massimo, saremmo stati di ritorno.

Sono anni che viviamo gli uni accanto agli altri, ma in realtà non ci conosciamo molto bene, un sorriso di qua, un buongiorno di là, insomma dei semplici rapporti cordiali o degli inviti per grandi occasioni. E va bene così, è soprattutto ciò che dicono i genitori, poiché, a noi bambini credo che questo non importi, giochiamo tra di noi senza cercare di sapere chi è chi? Dividiamo le nostre stupidaggini con molto piacere.

La nostra auto è carica come se andassimo in capo al mondo, eppure, ve l'ho detto, il paese della nonna si trova a duecento o trecento chilometri. È vero che mamma è sempre stata molto previdente e detesta che ci possa mancare lo stretto necessario. Nonostante ciò, piccoli particolari insoliti catturavano la mia attenzione, mi sorprendevo. La spensieratezza infantile ha del buono, dunque, finisco per dirmi che mi faccio dei film. Certo che i libri che divoro di nascosto, di cui a volte riscrivo la fine a seconda dei miei stati d'animo, alimentano la mia frenetica immaginazione.

Baci e abbracci, ultime raccomandazioni di prudenza sulla strada. E questi addii che non finiscono! Perché queste lacrime se torneremo tra poco più di una settimana? La signora che abita la casa con le persiane verdi ci offre un grande sacco di mele rosse come in Biancaneve e delle uova fresche. La ringraziamo, ultimi baci un po' umidi.

Finalmente siamo sistemati. Papà si raschia la gola. Mamma inforca i suoi occhiali neri, aggiusta i suoi capelli con un gesto brusco, nervoso... Penso a tutti i giochi che faremo dalla nonna, mi piace andare a trovarla. Ma perché tanta tristezza? Punzecchieremo il suo enorme cane Toby in compagnia dei ragazzi rossi, è vero che sono divertenti. Quest'idea mi fa sorridere, nonostante i molteplici sentimenti contraddittori che mi invadono.

Non so perché, leggevo negli occhi della nostra vicina una grande emozione, un'immensa tristezza, è anche vero che è ansiosa di natura. Le mani s'incrociano, si agitano freneticamente in segno di saluto. Sembrano tutte essere tese come in un gesto di contestazione. I genitori non smettono di dire che l'epoca è difficile, sì, ma non è così grave, non è però la prima volta. Gli adulti talvolta hanno il dono di trovare in ogni situazione un risvolto drammatico. Perché sono così pessimisti? Si mormora, poi si finisce col dire, ad alta voce, che alcuni dei nostri dirigenti politici hanno fatto una pessima scelta alleandosi con i nostri vicini molto più radicali di noi. Ma, non faccio che ripetere delle cose che non sempre capisco, anzi per niente.

Ho spesso sentito, la sera tardi, mio padre parlare con degli uomini di cui non conosco che dei bisbigli, dei mormorii di voce... delle parole scambiate quando l'oscurità copre i loro visi, facendosi complice dei loro orientamenti politici, dei loro impegni.

Non penso più a ciò che farò domani quando saremo dalla nonna. Delle idee strane m'invadono. Cerco di cacciarle. Finisco per dirmi che la casa somiglia a una casa di bambola, scompare, è ora solo una capocchia di spillo. I miei occhi, stanchi di fissarla, piangono. La casa si è fusa nello scenario. Non esiste più. Perché il mio cuore si stringe forte tanto da farmi male come se volesse fuggire dal mio petto per andare a nascondersi nel fantasma della nostra casa che sembra perduta?

Ma che strana idea!

Mio fratello si è assopito. Io memorizzo nella mia mente i minimi dettagli di questa strada che tuttavia conosco a memoria.

Canticchio con spensieratezza quella vecchia canzone popolare. Strano, di solito, cantiamo insieme, lei la ama tanto. Ora, mamma non mi accompagna. Resta silenziosa, con gli occhi fissi nel vuoto, nascosti dai suoi grandi occhiali neri che le danno un'aria sinistra, preoccupata. È come se lei non fosse qui.

«Mamma, canta con me, canta con me».

Si volta e mi dice:

«Dormi, tesoro, la strada è lunga».

Dalla sua voce un po' fredda, capisco allora che devo ubbidire. Non ho sonno, per niente. Chiudo le palpebre. Sento mamma sospirare rumorosamente poi ci copre con la grande coperta scozzese da viaggio.

Non riesco ancora a dormire. I miei genitori non lo sanno. Mamma tira su col naso e se lo soffia. Credo pianga. Ma perché?

Poi, dice a mio padre a voce bassa:

«Pensi che abbiano capito?»

«Ma no, tesoro, sono dei bambini, cosa vuoi che capiscano? Non hanno neanche fatto domande sui loro migliori amici che sono via!»

Questo non mi piace, mi sento persa. Ma di cosa parlano? Sì, la famiglia di Yared è partita in macchina come noi. Era una settimana fa. Yared mi ha detto che partivano per vedere i loro cugini alla frontiera. Sappiamo che da quella parte, non ci sono conflitti. La gente condivide la vita dei loro vicini senza preoccuparsi se sono o meno della stessa etnia, della stessa religione. Che importa, in quest'angolo del paese, la differenza non esiste, è solo fonte di ricchezze, di scambi, di una migliore convivenza.

Invece, si dice che dalla parte opposta del paese, la gente combatte per via delle loro differenze. Arrivano persino a massacrarsi. Non è stupido? Coloro che si erano abituati a convivere da tanto tempo gli uni accanto agli altri in perfetta armonia, adesso, si uccidono, si odiano. Una parola orribile sta circolando come un'onda d'urto, lasciando tanta gente terrorizzata:

Epurazione etnica!

Adoro Yared, anche se non è della mia stessa religione. I suoi genitori sono persone gentili, affettuose e servizievoli. I miei li apprezzano molto per la loro educazione e sanno che sarebbero incapaci di farci il benché minimo male. Abbiamo sempre vissuto in armonia. Non so perché Yared ed io scoppiavamo a ridere quando i nostri padri parlavano di pace sociale. È un gioco di parole stupidotto... sostituite pace con pacche e capirete.

È vero che Yared, che sorride sempre, aveva, nonostante ciò, l'aria seria e triste. Mi ha dato i suoi graziosi orecchini con una pietra blu, non avevo nulla da offrirle, ero imbarazzata e le ho detto che glieli

avrei restituiti al mio ritorno. Mi ha detto solo che non aveva importanza, che avrei dovuto continuare a volerle bene e soprattutto, che non dovevo dimenticarla. Perché dovrei dimenticare Yared? Ci conosciamo da sempre.

Come potrei, la mia Yared, l'asso delle stupidate, è proprio impossibile. Improvvisamente, sono triste, molto triste... Soprattutto penso che succedano cose strane... gravi e persino pericolose, e che questo può spiegare il mistero che circonda la nostra partenza.

Ma alla fine, andiamo davvero da nonna?

Ho paura di questa realtà che non capisco. Tutte queste domande assalgono la mia mente, mi stravolgono... Ricostruisco pezzo dopo pezzo il puzzle della realtà, mi colpisce in faccia come uno schiaffo sferzante.

Forse questa guerra che pensavo così lontana, non lo è più così tanto? Si sta intrufolando nella mia vita, nel mio corpo. Grosse gocce di sudore stillano dai pori della mia pelle: ho paura.

Quest'ansia mi tira le viscere. Ho mal di pancia. Una cosa, come un serpente indomabile, si muove nella mia pancia. Ho a stento il tempo di avvertire mamma. La cosa gialla e viscida riempie la mia bocca per andare ad attaccarsi alla parte posteriore del suo sedile, sembra bile. Papà frena bruscamente. Mamma scende dalla macchina, mi aiuta a liberarmi. E questo liquido dal gusto acido, amaro, scappa dalle mie budella senza che io possa controllarlo. I miei vestiti sono macchiati. Sono tutta sudata. Sto a stento in piedi. Mamma mi rinfresca, mi aiuta a svestirmi, il fresco della notte si appropria del mio corpo bollente. Il mio bel vestito a fiori si trasforma in una palla di abiti sudici che finirà la sua vita sul ciglio di una strada, sporca, puzzolente... sola nel buio come una bambina abbandonata.

Mamma mi aiuta a risalire in macchina, mi dà del tè caldo con una piccola capsula verde. I rollii della strada mi aiutano ad addormentarmi accanto a mio fratello che non si è neanche mosso. I maschi, sono così incoscienti, ma forse è meglio così?

Sprofondo in un bel sogno. Fa caldo. Gioco con Yared, ma la sua faccia mi sembra diversa, forse più matura. Ma è realmente lei? Che importa, siamo insieme, come prima. La vita ricomincia quasi identica... giochiamo, giochiamo. Ho undici anni, sono felice, forse la vita è bella?

Sento da molto lontano le loro parole, ma in realtà, arrivano alle mie orecchie come il flusso del mare. Non li capisco. Non prendono neanche più la briga di bisbigliare perché dovremmo dormire. Le loro voci mi cullano, non cerco neanche di sapere quello che si dicono. Mi sento un po' la testa ovattata ma va molto meglio. La magia del sogno porta chiunque dove vuole. Ho quasi l'impressione di essere nella mia bella camera blu, sono nel mio piccolo letto al caldo, la macchina allora diventa guscio... Rotola, avanza al suono melodioso della voce dei miei genitori. Ma a cosa pensano?

E anche se non dormissi, comprenderei qualcosa dei loro discorsi politicizzati? Parlano con delle sigle, di partiti, di impegni. Francamente pensate che ciò possa avere un qualunque senso per un'adolescente di undici anni? Per un'adolescente che è cresciuta in una famiglia unita, protettiva, dove le norme e i valori sono le parole chiave e determinano così le leggi che regnano al suo interno?

Non so quanto tempo abbiamo viaggiato. Finalmente siamo arrivati. Con grande stupore, non c'è né nonna, né la sua casetta graziosa, non siamo neanche nel suo cortile. Dove siamo?

Ciò che poche persone sanno, e noi neppure, è che da mesi, mio padre e altri uomini della Cellula Libertà costruivano un riparo tenuto segreto per questioni di sicurezza. Siamo arrivati in un luogo boscoso, buio. A prima vista, eravamo al centro del nulla. C'era solo uno spesso tappeto di foglie e rami morti.

Mio padre ci fece segno di imitarlo. Abbiamo spinto con i nostri piedi i cumuli di rami... e lì sotto, con nostra grande sorpresa, c'era una specie di botola molto pesante. Era buio, ma progressivamente i miei occhi si sono abituati all'oscurità e sono riuscita a vedere una scala stretta. Era costituita da solide tavole di legno grezzo. Mio padre tirò fuori una torcia, ci ordinò di scendere.

Entrando nel ventre della terra, l'odore era particolare, un miscuglio di muschio e di umidità che ricorda quello dei funghi. Poi, man mano che sprofondavo in questa buca, la mia vista si è abituata alla penombra. Siamo andati avanti, uno ad uno, lentamente, senza sapere veramente cosa stava per succedere. C'era una prima stanza con dei bagagli, delle coperte, delle scarpe. Mi sono detta che non dovevamo essere soli. Tuttavia, ero lontana dall'immaginare ciò che stavo per scoprire. Sentivamo delle persone parlare, all'orecchio,



dovevano essere cinque, sei forse, direi una coppia con dei bambini. La mia gioia fu smisurata... La mia Yared era qui, in carne ed ossa, con la sua famiglia. L'angoscia che era stata la mia scomparve in favore di questa felicità immensa. Le mamme si abbracciarono, gli uomini fecero lo stesso. Era come una festa in questo luogo così eteroclito. Tutto era sistemato con intelligenza e pragmatismo. La grande tavola era ricoperta di viveri, abbiamo gozzovigliato come se fosse Natale.

A poco a poco, la stanchezza ci ha presi. I bambini dormivano nella stanza con la piccola stufa a legna, gli adulti in quella più vicina all'ingresso, per sicurezza.

Non mi sono mai posta la domanda di sapere come gli adulti avessero potuto organizzare tutto ciò, in gran segreto. Il comfort era rudimentale, ma c'era. Eravamo rintanati come degli animali, ma eravamo insieme, e vivevamo lontano dai problemi degli uomini che respiravano aria libera, sì, ma con uno sfondo di guerra.

Gli adulti avevano finito per dirla, quella parola, eravamo in guerra e tutte le vite, senza eccezione, erano minacciate. Dopo qualche giorno mio padre partì. Fu questo avvenimento che mi riportò alla realtà. Ci parlò a lungo, ci spiegò le regole di sicurezza che bisognava rispettare per non correre il rischio di mettere in pericolo la vita di ognuno di noi. In sua assenza, il padre di Yared si sarebbe comportato da capofamiglia e tutti dovevano ubbidirgli. Ci baciò come mai l'aveva fatto. Baciò mamma sulla bocca, la abbracciò in modo impudico, si attaccò al suo corpo tanto da fare tutt'uno.

Eravamo stupiti da tanto calore, da tanto amore. Non avevamo mai dubitato del loro amore, ma in quel momento, era come in alcuni film che vedevamo di nascosto dagli adulti.

Papà ci lasciò. Ci siamo barricati. Per rispettare il dispiacere di mamma, abbiamo cercato di essere quanto più discreti possibile. Le abbiamo fatto una grande tazza di tè e le abbiamo offerto la nostra razione di biscottini. Fu toccata da quest'attenzione che fece nascere sul suo viso un pallido sorriso di felicità. A volte la gioia è un piccolo granello di blu in un cielo di un nero intenso.

Qualche settimana dopo, fu il turno del padre di Yared. Costernazione. Le nostre mamme erano sole con noi. Dei grandi fucili erano ora posti all'ingresso. Angoscia, spavento di non poterci

mai più riunire. Credo che fu in quell'istante che dissi addio alla mia adolescenza.

Non saprei dire esattamente quanti giorni abbiamo vissuto così. So che i volti delle nostre mamme si rattristavano per diverse ragioni, i nostri padri erano partiti e avevamo ampiamente superato la data del loro presunto ritorno. Le riserve alimentari diminuivano a vista d'occhio, i bambini più piccoli cominciavano a non sopportare più la nostra reclusione salvatrice.

Che dire a dei bambini che hanno sempre vissuto all'aperto, a cui non è mai mancato nulla e che sono cresciuti in un'atmosfera familiare molto calorosa? Che dire? È la guerra! Essere fuori, all'aria, significa essere in pericolo!

Finisco anche per pensare che l'innocenza protegga del tutto, ma era partita con i nostri padri immergendoci così in una violenta realtà. Questa mattina, mi sento eccessivamente stanca, i miei lineamenti sono tirati, i miei occhi cerchiati. Mi rendo conto che i miei pantaloni che una volta avevano la tendenza a stringermi, adesso scivolano sui miei fianchi. Le mie mani sono ossute: ho l'impressione di essere invecchiata di colpo.

Non so quanto tempo sia durata questa vita. Una sera tardi, molto tardi, i nostri padri sono ritornati. Con loro le notizie dall'esterno, ma talmente cattive... L'ergastolo della nostra prigione stava per finire. Tuttavia, eravamo veramente in pericolo e una volta fuori, era così dovunque. Avevamo soltanto due giorni per preparare la nostra fuga. Solo i nostri padri conoscevano la nostra destinazione. Ci sentivamo sollevati ad abbandonare la nostra tana, ma avevamo ugualmente coscienza che partivamo per un periplo ancora più pericoloso dove il minimo errore poteva esserci fatale.

Molto rapidamente, arrivò il grande giorno e, allo stesso tempo, si annunciò un appuntamento con l'incertezza. Fummo divisi in due macchine. Avevo alle mie orecchie i preziosi orecchini di Yared. Questa volta le offrii la mia croce con il mio cognome e il mio nome. Gli abbracci furono dolorosi. Entrammo nelle macchine senza voltarci. Ci seguivamo a velocità moderata per non risvegliare i sospetti e prepararci a ogni evenienza di ripiego, se necessario.

La strada sembrò interminabile fino al nostro luogo di incontro. Arrivati sani e salvi, ci misero i nostri zaini. Sembravano terribilmente

pesanti come il peso del nostro dolore. Abbiamo preso una strada che attraversava la foresta. Scortati dai nostri padri, iniziò il nostro cammino verso la libertà. All'inizio, avevo molto caldo, ma con l'avanzare delle ore, il freddo scivolò lentamente in me, un po' come lo spettro della morte. Camminavamo come degli automi, seguendoci a passi regolari, gli uni dietro gli altri. In riva a un piccolo corso d'acqua, abbiamo fatto una pausa mangiando pezzetti di pane secco con una mela. In un silenzio più che funebre, si sentiva solo il rumore delle nostre mascelle. La bevanda calda, dal gusto indefinibile, ci fece bene. Siccome eravamo stanchi e i nostri piedi erano doloranti, in fiamme, ci siamo addormentati là, su dei materassi di fortuna improvvisati con dei rami e delle coperte. Yared ed io abbiamo dormito insieme, attaccate per tenerci calde, un po' in disparte. Si sentivano i maschi piagnucolare. Sfiniti, il sonno ci prese, sarebbe stato liberatore?

Fu una mano posata sulla mia bocca a svegliarmi. Era mio padre, fece lo stesso con Yared. Un fischio simile a una pallottola si fece sentire. Poi un rumore sordo come un corpo che cade, poi un altro: i genitori di Yared. Mio padre la afferrò, per provare a nasconderle gli occhi, ma aveva visto, tremava, gli occhi sporgenti, velati dalle lacrime. Mio padre riuscì a soffocare le sue urla di dolore talmente legittime. In un attimo, Yared aveva perso la sua famiglia. Non abbiamo neanche capito, come mai noi, a qualche metro da lì, abbiamo avuto la vita salva. Era il nostro destino o il loro?

Non abbiamo mai saputo chi era stato tradito, noi o i nostri traghettatori. Ma in realtà il risultato era lo stesso, la morte di esseri cari. È in seguito a questo terribile incontro, agli ultimi colpi di mezzanotte, che Yared è diventata mia sorella.

Da quel giorno, tutta la sua vita è cambiata, anche il suo nome, che è diventato Yolande con l'aiuto di documenti falsi che abbiamo comprato grazie a un paio di orecchini adorni di grandi pietre azzurre, unico ricordo di una famiglia unita, ora annientata.

*Francis Mizio*  
**Des livres et moi**

J'ai réussi à faire tenir deux mètres cube environ de livres encartonnés dans ma voiture qui s'est quelque peu affaissée sous la charge, et je suis rentré chez moi, à Nantes. Six cents kilomètres avec les suspensions qui souffraient et une tenue de route incertaine. Mon père m'avait demandé avant le départ : « Tu veux vraiment récupérer tous ces livres ? Tu as la place pour garder cela ? ». Il a ajouté : « Toi et tes foutus bouquins. Cette obsession de les récupérer même si ça doit t'encombrer. C'est un truc de fou ». J'ai haussé les épaules. Je lui ai expliqué pourquoi il me fallait de toute façon les reprendre. Je me sers d'extraits de romans pour mes séances d'ateliers d'écriture, et j'ai déjà épuisé les ressources intéressantes qui se trouvent dans ceux de mon appartement. Il a soupiré.

J'en ai déjà rapatrié environ six mètres cube ces dernières années, en trois fois. Il en reste actuellement environ deux-trois mètres cube. Je ne sais même plus ce qu'il y a dedans. Cela fait six ans maintenant qu'ils sont empilés en cartons sur des palettes afin qu'ils ne prennent l'humidité dans le sous-sol du pavillon de mes parents. Il y a très longtemps, j'avais imaginé qu'en cas de revers de fortune je pourrais toujours monter une bouquinerie. J'ai de quoi alimenter un fonds honnête. Mais ce projet en une vingtaine d'années est devenu intenable : les livres se vendent désormais au poids, et même de cette façon les gens n'en achètent guère.

Durant tout le retour, sur l'autoroute puis la route nationale battues par la pluie, l'eau vaporisée par les camions, j'ai craint l'accident. La voiture tenait vraiment moins bien la route, et mes pneus n'étaient sans doute pas assez gonflés. Tout en écoutant une émission littéraire à la radio qui m'incitait à lire davantage, à acquérir d'autres livres, je me suis à un moment vu dans un long flash, les bras en croix dans un pré, auprès de ma voiture cabossée, éventrée, retournée, portières ouvertes. Aux alentours, à la suite des tonneaux effectués, les cartons avaient été expulsés du coffre, de la banquette arrière et avaient explosé sous leur chute. Des jets de livres avaient colorisé la prairie de leurs couvertures chamarrées. Des pages

arrachées volaient autour de mon corps évanoui avant de se muer sous l'effet de la pluie en une pâte gluante. J'avais été assommé par un carton et les rebonds de la voiture durant l'accident avant d'être projeté par la portière. Je voyais clairement la scène, avec cette acuité de détails dans l'imaginaire qui a pu faire de moi un honnête romancier : ma tête reposait sur un ouvrage dont le titre semblait curieusement être en italien. Le sang délavé par la pluie, coulant de ma chevelure maculée en imprégnait les pages. Des véhicules s'étaient arrêtés en catastrophe sur le bord de la route et des hommes sautaient le fossé pour venir me secourir. Vu d'en haut, la scène était étrange : je n'entendais aucun son. Il y avait ce vert sombre de la prairie, la tache de ma voiture retournée, le rouge de mon pull, les couvertures colorées, les pages blanches éparses. Cela devenait comme un rêve brumeux.

Un camion se rabattit brusquement devant moi dans un nuage de gouttelettes, et je sursautai, cramponné au volant. De crainte que la somnolence ne me gagne, je pris un café dans la première station-service, puis repris ma route.

Après mon trajet interminable en proie à des conditions météorologiques infernales, j'ai garé la voiture le plus près possible de la sortie pour piéton du parking situé au sous-sol de mon immeuble, et j'ai commencé à décharger les cartons, puis à déplacer les piles d'étapes en étapes dans l'escalier, jusqu'à l'ascenseur. Je commence à être âgé, je ne fais pas de sport, aussi je suis moins vigoureux que lors des précédentes et nombreuses fois où j'ai dû déménager la masse de livres qui me suit depuis toujours et ne cesse de s'accroître. Parvenu au 9<sup>e</sup> étage, je les ai accumulés sur le palier de mon appartement. Alors ensuite, un par un, j'ai entré les cartons dans le salon, les ai vidés et ai trié leur contenu. Je m'arrêtai de temps à autre pour boire un café ou fumer une cigarette en regardant les piles monstrueuses qui augmentaient à chaque carton vidé, examinant les murs et places encore disponibles dans l'appartement, jugeant la robustesse des étagères déjà surchargées. Derrière la baie vitrée, la pluie ne cessait de déferler, et dans le rideau de brume, au loin sur les immeubles, je gardai cette image rémanente de ma voiture, sur le toit, avec les roues qui tournaient encore, et tous ces livres qui se transformaient en bouillie détrempée sur l'herbe

sombre. Je songeais également que 90% de ces livres ne méritent pas d'être gardés. Qu'il faudra bien un jour que je me débarrasse d'une bonne partie d'entre eux.

Durant le déballage, l'impression fut étrange. Je retrouvais des livres intouchés depuis des années avec le sentiment de les avoir consultés la veille. Certains m'ont rappelé des moments particuliers de mon existence, des femmes, des amis, des lieux. Je retrouvai des livres oubliés. Je découvrais avec surprise que je possédais celui-ci, celui-là. Je ressentis de la joie à savoir dans mon entourage un ouvrage particulièrement apprécié. Je m'apercevais que j'en avais racheté, oubliant qu'ils avaient été entreposés chez mes parents. D'autres romans ne me disaient rien du tout, d'autres encore avaient été effacés de ma mémoire, alors qu'on avait parlé d'eux à l'époque de leur parution comme de probables chef d'œuvre intemporels en devenir... Un bon tiers des ouvrages que je venais de ramener n'avait jamais été lu. Je tombai aussi avec surprise sur un livre qui m'avait marqué adolescent et qui avait été adaptée au cinéma par Claude Sautet : *Les choses de la vie*, de Paul Guimard, qui fut d'ailleurs nantais comme je le suis actuellement. La coïncidence me fit sourire car il me renvoya à ma vision sur l'autoroute : ce roman magnifique raconte tout ce qu'on voit défiler de sa vie en quelques secondes, lors d'un accident. Je me souviens nettement des images de Claude Sautet : la voiture qui fait des tonneaux au ralenti. Michel Piccoli, l'acteur, pris à l'intérieur de son véhicule qui tourne sur lui-même, des papiers et des objets qui l'entourent comme en lévitation ; Piccoli qui voit alors sa vie passer devant ses yeux.

Souvent, j'ai été troublé ainsi, par les coïncidences, ces hasards troublants, les moments où la fiction et la réalité s'entremêlent. Je plaçai *Les Choses de la vie* bien en vue sur une étagère en me promettant de le relire et de réfléchir s'il ne m'avait pas influencé bien plus que je ne pourrais me douter.

Parvenu au milieu des deux mètres cube de cette sorte de plongée partielle dans mon passé, alors que le salon, le canapé, la table dans le jour déclinant étaient désormais envahis de piles instables, j'ai enfin ouvert le dernier carton. Voici plusieurs heures que je triais, plaçais, déplaçais ces livres comme tant d'autres fois dans ma vie. J'avais déjà vécu exactement ces semblables moments déjà de si nombreuses de

fois, avec les mêmes livres et la même interrogation : *comment les classer ?* Je réalisai que c'était sans doute que la plupart de ces livres représentaient ce que j'avais de mieux côté choses matérielles, et pourtant ils ne valaient plus rien, et peut-être, paradoxalement même plus pour moi.

Le dernier carton contenait une ultime surprise : tout un stock de livres en langue étrangère (des ouvrages en chinois de remarquable facture, offerts par des auteurs de Pékin, de Hainan, du Shandong mais dont j'ignorais la teneur), des exemplaires d'une revue littéraire hongkongaise dans laquelle quelques-unes de mes interventions à un colloque avaient été traduites, certains de mes romans traduits en chinois encore, et puis tout un lot de recueils de nouvelles hollandais et italiens, des collectifs français dont j'avais oublié l'existence et le fait même que j'y ai participé ; chose courante chez moi. Il m'arrive en effet de tomber sur des articles qui pourtant avaient dû représenter beaucoup d'investissement en écriture, de l'époque où je fus journaliste, ou encore des nouvelles dans des revues défraîchies, ou encore des fichiers sur mon ordinateur que je lis sans en avoir le moindre souvenir, réalisant après coup et avec stupéfaction que j'en suis certainement l'auteur.

Soudain au fond du carton, j'empoignai le dernier livre. C'était encore un exemplaire d'auteur d'un recueil collectif intitulé *Napoli racconta*. Celui-ci était édité en italien par l'Université de Naples. Ne me souvenant pas de lui, je le feuilletai avec curiosité et y découvris avec étonnement, ce qui était semble-t-il une de mes contributions intitulée *Io e i libri*. Pour ce que je parvenais à en comprendre dans les premières lignes, par intuition car ne lisant pas l'italien et en convoquant mes improbables restes de latin, j'avais écrit que je venais de bourrer ma voiture de cartons de livres, avant de rentrer chez moi en voiture, sous la pluie. Je me demandais bien quelles idées j'avais pu développer dans ce texte. Il semblait au début y être aussi question de mon père. Hélas, une fois de plus, je n'avais strictement aucun souvenir d'avoir rédigé ce texte.

Je le posai sur la table sans plus y penser, et commençai à répartir mes piles sur les étagères. Je me fis la réflexion que cette obsession des livres, et de leur rangement, m'aura tout de même pris bien des heures dans l'existence.

Je suis fils d'ouvriers qui ne lisent pas. Mes parents savent à peine ce que j'ai fait, ou je fais dans la vie. Je crois qu'ils n'ont jamais lu mes ouvrages – d'ailleurs j'ai cessé de leur donner des exemplaires ou de leur en parler ; il y a toujours comme une gêne sur ce sujet – de ma part, comme de la leur.

Lorsque j'étais enfant je lisais sans discontinuer. J'en ai même fait un épisode de surmenage vers mes treize ans après m'être enfilé sans discontinuer les trois tomes en poche des *Misérables* de Victor Hugo, puis sa *Légende des Siècles*. Le médecin m'a alors interdit de lire durant trois semaines. Ce fut un cauchemar épouvantable car l'incommensurable ennui me gagna durant toute la période de sevrage. À cet âge, je me coltinai des kilomètres à vélo pour aller au bibliobus, à la bibliothèque. Je buvais les conseils du bibliothécaire. Je repartais avec des sacs pleins. C'est à la période à laquelle je commençais à écrire des nouvelles en cachette dans un cahier au lieu de faire mes devoirs. Des auteurs m'avaient agacé car je me sentais prétentieusement capable de faire au moins aussi bien qu'eux. Plus tard, j'entrepris dans la bibliothèque municipale de la ville de mes grands-parents où je vécu quelque temps de lire les auteurs par ordre alphabétique. Je repérai une armoire où étaient entreposés en vrac des livres de poche vieillots et non référencés par l'établissement — sans doute des donations faites à la bibliothèque — et je les volais tous petit à petit durant plusieurs semaines en remplissant mon cartable à chacune de mes visites. Quarante ans après, je les ai toujours. C'est je crois que c'est à cette époque que j'ai commencé à vraiment accumuler des livres.

Une brouille avec mon père m'ayant interdit l'accès aux études, et je dus aller travailler en usine après mon baccalauréat. J'étouffai ma rancœur dans la lecture compulsive, l'accumulation de livres et l'écriture de nouvelles. Je jugeai tôt les gens à ce qu'ils lisaient, et si j'allais chez qui que ce soit, je ne repartais pas sans avoir exploré la bibliothèque. Dans mon premier appartement de célibataire, je n'avais qu'une envie : combler tous les murs, faire des piles dans tous les coins, en ayant bien sûr tout lu. Cette carapace de livres était devenue ma protection ; c'était une armure pour vaincre mes démons. C'était une partie de moi ; voire c'était mon identité douloureuse. Celle de la honte que j'éprouvais d'être de ma classe sociale et d'être, si je ne



réagissais pas, d'être contraint d'y rester à jamais. Ces livres étaient mon bouclier contre les soupçons d'inculture qu'on aurait pu me porter puisque je n'avais pas fait d'études et me retrouvai en usine. Ces livres matérialisaient ma désormais ambition d'autodidacte contraint. Cette masse de livres était la représentation de ce que j'étais ou plutôt pensais être. En regardant les étagères, on pouvait deviner que j'étais autre chose qu'un pauvre type sans études, aux origines prolétaires. *Ma bibliothèque c'est moi*, aurais-je pu clamer en paraphrasant Flaubert.

Lorsque mon hobby consista à participer dix ans plus tard de façon frénétique à des concours de nouvelles, mon symptôme s'est aggravé. Je gagnais des lots de livres. J'achetais des livres par dizaines d'un coup, et les lisais à la suite. J'eus une période où j'avais lu tout ce dont on parlait, et en sus, me mettais autant que possible à jour de ce qu'il me fallait absolument connaître d'antérieur ou de classique. Je me souviens, alors que j'avais près de vingt-cinq ans, avoir vu une petite annonce pour un emploi en Australie. L'idée de fuir la France me séduisait, mais j'abandonnai aussitôt l'idée parce qu'il aurait fallu m'éloigner de mes livres ou alors que le coût d'un container était inenvisageable, — et puis se seraient-ils conservés sous ces climats ? Leur valeur justifiait-elle la dépense énorme du transport ? Jusqu'à 30 ans il m'était alors unimaginable de vivre sans mes livres. Je me souviens d'un collègue de bureau qui m'offrit *Les bébés de la consigne automatique* de Murakami, tout simplement car il ne gardait jamais un livre après l'avoir lu, et parce qu'il estimait toujours pouvoir le retrouver. J'en fus stupéfait.

À chacun des livres que je reclasse, que je déplace, les souvenirs affluent. Il me semble face aux bibliothèques de mon appartement nantais être pris dans un tourbillon, chamboulé au milieu d'eux. Certains me percutent, me heurtent, d'autres me frôlent, d'autres encore restent collés à moi, d'autres encore s'éloignent, s'enfuient. C'est un maelstrom.

R., ma première compagne qui fut la mère de mes enfants, était institutrice de maternelle, mais ne lisait, du moins à l'époque, jamais, ou seulement très peu. Elle s'endormait systématiquement sur les premières pages des romans que je me suis mis à publier. Elle m'avait offert ma première machine à écrire électrique afin de m'encourager,

mais je pense qu'elle n'a pourtant jamais lu ceux que j'ai publié durant notre vie commune. Durant nos 13 ans d'existence partagée, je continuais de lire et d'accumuler les livres en faisant des razzias dans des librairies, des supermarchés culturels. Aux livres qui existaient, je voulais ajouter ceux que j'aurais écrits. Il me venait dix idées par jour. Je ne pensais qu'à cela. À Barcelone, à Hong Kong, je connus le bonheur immense de découvrir dans les librairies françaises un exemplaire ou deux de mes romans. Indéniablement, les livres étaient ma vie. Je passais un temps fou à les classer, les reclasser. J'admirais mes rayonnages comme un paysage apaisant. Je savais toujours où était tel ou tel livre et le retrouvais instantanément.

Lorsque j'ai quitté R. — mes enfants étaient très jeunes — elle voulut subitement garder certains romans, une centaine environ, à mon grand dam. Ce fut mon premier déménagement composé aux quatre cinquièmes de livres. Je quittai la maison avec huit bibliothèques bourrées à craquer que je dus placer dans un minuscule appartement. Je disposai les bibliothèques de façon astucieuse, comme des cloisons composant un petit labyrinthe afin d'optimiser l'espace, d'autant qu'une des deux pièces était réservée aux lits de mes enfants que je gardais une semaine sur deux. Les livres occupaient dans cet appartement presque davantage d'espace que ses occupants. Je commandai à un ami libraire les livres qui me manquaient à la suite du partage de la séparation. Il n'était pas question d'être éloigné d'un seul roman. Il me les livra avec perplexité. Je ne possédais quasiment pas de meubles, était donc financièrement lessivé et dans une situation précaire, mais venait de lui acheter pour une forte somme une centaine de livres déjà lus.

J'ai travaillé comme journaliste quelques années dans un magazine culturel, puis dans un grand quotidien, et d'autres revues aussi comme chroniqueur pigiste. Les livres reçus en service de presse qui avaient été écartés étaient empilés à l'accueil, afin que chacun se serve. Chaque jour, je repartais avec une dizaine de romans. S'il y en avait de mauvais, je restais toutefois incapable de m'en séparer.

Il m'est pourtant arrivé de laisser des livres derrière moi. De ne pas réussir à conserver l'intégrité de ma bibliothèque. Ainsi, chez F., ma seconde compagne. Une armoire de livres m'appartenant doit encore

se trouver chez elle. Je ne m'en suis souvenu que des années plus tard, sans parvenir à me rappeler quels livres cela concerne.

F. avait beaucoup lu dans le cadre de ses études, mais directrice d'un théâtre dans le Sud-Ouest de la France, elle ne trouvait plus le temps de lire à cause de ses soirées et week-end en permanence suroccupés. Elle continuait néanmoins d'en acheter. À cette période, vivant soit chez elle à 800 km de mon deux pièces, soit avec mes bambins, en bon écrivain fauché en quête perpétuelle de travail et d'argent et en père célibataire débordé, j'ai continué à constituer des piles de livres que j'achetais sans même avoir le temps de lire. J'en accumulais chez elle, chez moi. Au terme de quatre ans nous vîmes habiter à Paris. Là encore de mon côté les quatre cinquièmes du camion de déménagement était composés de livres et de bibliothèques. J'en laissai dans sa maison en province, qui devint sa maison de campagne.

Notre appartement parisien était assez grand. Un couloir immense me permit d'y aligner toutes mes bibliothèques. Les livres atteignant un nombre immense, j'entrepris de coller des pastilles sur la tranche de ceux que je n'avais pas lus. À cette époque j'étais devenu critique de science-fiction, et cela pris des proportions folles : je recevais une vingtaine de livres par semaine, phénomène qui s'aggrava avec le temps, et ce, durant plusieurs années. Il y avait de tout : des chefs-d'œuvre comme des histoires ineptes de dragons et de fées, mais par conscience professionnelle je continuai d'entretenir mon fonds. Une vieille femme habitait au dernier étage de l'immeuble juste au-dessus de chez nous. Elle faisait « standart » pour son mari artisan plombier très sollicité, et passait ses journées, je l'appris par hasard, à côté du téléphone à lire de la science-fiction, genre qui la passionnait et en lequel elle avait une grande connaissance. Chaque matin je lui déposais des éditions originales luxueuses devant sa porte – je ne gardais que la version poche lorsqu'elles étaient rééditées, car le manque de place commençait à se faire sentir cruellement d'autant que je continuais d'acheter des livres, d'en gagner et comme désormais je vivais de l'écriture et fréquentais de nombreux écrivains, je recevais amicalement leur production. Les livres constituaient de plus en plus un problème, et pourtant j'étais toujours aussi fier d'insérer ceux qui portaient mon nom — même s'ils se perdaient, si

peu nombreux, dans les rayonnages, et même si j'estimai que ma contribution à la littérature était piètre en importance, sinon qualitativement très relative.

Lorsque F. et moi préférâmes vivre chacun dans un appartement différent afin d'essayer de sauver notre couple, je recommençai le cirque des cartons de livres, emballage, transport, déballage, classement et optimisation de l'espace. J'avais atterri à nouveau dans un deux pièces, dont chaque mur fut aussitôt couvert par une bibliothèque. Ce fut une période agitée de ma vie : j'étais en proie à une longue et forte une dépression. La rupture avec F. qui n'avait pas tardé malgré nos tentatives d'arrangements, m'avait fortement atteint, et parallèlement mon petit commerce de scénariste, d'auteur, de chroniqueur déclinait avec l'arrivée d'Internet, des blogs et du changement des pratiques culturelles. Les avances consenties par les éditeurs commençaient à baisser, à l'instar des ventes moyennes. Le monde de l'édition commençait ce virage qu'il n'a pas encore terminé et je me rendais bien compte que le livre était quelque chose qui ne durerait pas. Que j'avais eu sans doute raison de quitter le journalisme, mais je ne vivrai pas pour autant de l'écriture toute ma vie. Cela faisait moins d'une décennie, et si j'avais sans doute profité des dernières belles années du marché, le déclin s'annonçait. Une seconde rentrée littéraire chaque année, en janvier, apparut avec cinq cent livres en moyenne, après celle de septembre, qui en comptait autant. La machine folle était en marche. Les auteurs commencèrent à être maltraités. J'en ressentis un vif écœurement.

Je jetai mes classeurs où j'avais gardé tous mes travaux, mes chroniques, mes nouvelles parues dans des magazines ou des reportages. Je ne gardai que mes propres ouvrages. Mais malgré mon rejet soudain et violent de l'écriture, je ne parvins pas à me séparer de mes livres. Je cessai toutefois d'en acheter. J'avais calculé que j'en avais assez de non lus pour tenir jusqu'à la fin de mes jours. Et puis il était devenu impossible de suivre : la production s'était emballée pour maintenir les chiffres d'affaires des éditeurs et ainsi pallier la baisse du lectorat.

Avec quinze ans d'avance sur le marasme actuel que connaissent des amis écrivains, j'annonçai que j'allais cesser d'écrire, que le monde du livre était fini. Une séance ou deux de dédicaces sans une seule

visite de lecteur au gigantesque Salon du livre de Paris, là où on était entouré de milliers de tonnes de livres, avaient achevé de me convaincre, de me signifier mon insignifiance et la vanité de tout ce bazar. Je n'étais qu'une goutte d'eau. Oh ! non pas que j'avais voulu être Faulkner, mais j'avais voulu seulement vivre de l'écriture ; chose qui ne me fut permise que quelques années à peine. On me regarda bizarrement. J'amorçais une sorte de reconversion dans la dépression. Une sorte de désintoxication de l'écriture.

Je n'avais même pas de lit dans l'appartement que j'occupai après ma rupture avec F. Je dormis durant plusieurs années à même le sol sur un mince matelas de futon, avec une couette pour me garder au chaud. Travaillant désormais dans le service communication d'un ministère, je n'étais plus *écrivain*, mais je restai entouré de monceaux de livres, de *livres des autres*. Des critiques favorables à mes propres ouvrages me parvenaient tardivement, des lecteurs enthousiastes m'écrivaient, j'apprenais que j'étais *bookcrossé* ici ou là : cela ne m'intéressait plus, voire me faisait souffrir tant je m'étais mis à rejeter le passé. Les livres sur mes murs matérialisaient à un point étouffant ce que j'avais été, ou avais voulu être. Désormais, ils ne me représentaient plus, même si à la place je ne ressentais qu'un vide abyssal.

Je ne sais si c'est à cette époque que j'entendis l'histoire de ce bibliophile japonais qui était resté coincé 3 jours sous une de ses bibliothèques effondrées, mais quoiqu'il en fût, un matin allongé sur mon matelas en ouvrant les yeux j'observai avec effroi le plafond, la lampe qui pendouillait et surtout les rayons surchargés qui m'entouraient du sol au plafond, les piles croulantes dans chaque recoin... Une armée de géants m'entourait, prête à m'écraser. Une sorte de panique s'empara de moi, et je décidai illico de m'affranchir de tous ces livres. Les jours suivants je me procurai des cartons que je bourrai d'ouvrages et les empilai dans le couloir de l'étage qui menait à mon appartement jusqu'à le remplir sur une dizaine de mètres. J'étais résolu à stocker cette folie chez mes parents. Je me disais que plus tard si mes enfants n'en voudront pas, je ferai un don à une petite bibliothèque de village, ou vendrai le tout à un bouquiniste. Cette décision de me débarrasser des livres eut un effet bénéfique. En retrouvant la blancheur des murs, en gagnant de l'espace, en ne voyant

plus la concrétisation de mon passé honni d'écrivain et d'obsédé des livres, je fus soulagé.

Je passai de plus en plus de temps sur Internet et lisais de moins en moins, je connus une période de l'existence très agitée avec des femmes qui lisaient des choses formidables et m'offraient des livres magnifiques, et d'autres qui lisaient des stupidités, mais cela n'avait plus aucune espèce d'importance, ce problème de *qui lit quoi*. La vie était ailleurs : hors l'écriture, hors la lecture. On dit d'ailleurs en France que *le reste n'est que littérature*.

En classant les livres, je m'aperçois que j'ai encore des exemplaires de romans écrits par L.

Ma vie avec L. qui était une ambitieuse romancière et lisait énormément relança quelques années plus tard l'invasion par les livres : pas seulement sur les murs, mais aussi dans la tête. Durant six ans, nous ne parlâmes que de cela, de ses propres projets de livres surtout, puisque je n'en avais plus moi-même. Je fis alors l'écrivain par procuration. Souvent je lui citais des choses à lire, et plus souvent encore cela finissait par « C'est dommage, ce livre est dans les cartons, chez mes parents. Un jour il faudra que je prenne la voiture pour aller en récupérer ». Je constatai qu'on pouvait rester dix ans sans ouvrir un roman, mais le fait que celui-ci soit éloigné de vous pouvait se révéler être soudain gênant. Je fus de nouveau convaincu qu'il fallait un jour que je rapatrie mes livres : pour mes ateliers d'écriture, pour les cours de stylistique que je donnais, pour aider L. dans ses projets, pour animer des soirées littéraires que nous voulions organiser un jour, pour retrouver des références dans les chroniques que j'écrivais de nouveau pour gagner ma vie.

Nous changeâmes de ville, quittâmes Paris pour Nantes, et trouvâmes un grand appartement. Je fis des cartons de livres ; stock restant de ceux qui n'étaient pas encore allés chez mes parents et qui s'étaient enrichis de ceux de L. À cette époque je ne lisais définitivement plus de littérature, sans doute par méfiance, de peur que le virus de l'écriture ne revint en moi (alors que j'apprenais aux autres à écrire de la fiction, en en chantant les bienfaits). J'étais sorti de ma dépression et je pouvais côtoyer les livres sans souffrir. De plus j'avais lu des ouvrages de narratologie qui avait fait de moi un être obsédé par les structures complexes, à contrainte, par les exercices

formels telles les mises en abyme, les combines d'écriture ou enfin qui m'avaient éclairé sur les formes universelles et immuables du récit ressassé en boucle depuis la nuit des temps, désacralisant toute fiction qui désormais me tombait des mains, rendant mes propres romans à mes yeux encore plus inutiles et ceux des autres répétitifs. Mon besoin personnel d'apporter des histoires en avait été définitivement désenchanté, éradiqué. Je ne lisais plus qu'utile ou alors à l'occasion quelques récits à la structure en boucle, complexe, qui explorent des modes narratifs peu usités.

Lorsque nous nous séparâmes deux ans plus tard L. partit avec la majeure partie de ses livres —elle en avait comme cela d'essaimés aux quatre coins de France où résident encore ceux qui ont partagé sa vie— et je restai avec un bon volume des miens que j'avais récupéré lors d'un premier rapatriement effectué entre temps.

Deux ans après la séparation avec L., je me rendis pour Noël chez mes parents. Là, je décidai de rapporter un deuxième lot de livres. J'avais de nouveau envie de les avoir autour de moi, même si ce n'était plus pour servir dans le cadre la « vie littéraire » avec L. Sans doute que ma nouvelle existence avec M., enseignante chercheuse qui ne mettait pas d'enjeux dans la relation, et surtout pas de pression littéraire permanente comme le faisait L., y était pour quelque chose. Sans doute que le départ de L. me rendant à mon identité propre, remotivait le besoin de me reconstituer, et donc de retrouver aussi ma bibliothèque. Sans doute que deux écrivains dans le même appartement du temps de L., même si je ne l'étais alors qu'au titre de mon passé, avaient été un de trop.

Le lendemain de Noël, nous étions au sous-sol chez mes parents devant les piles de cartons posés et j'expliquai à mon père que j'avais de nouveau besoin de mes livres car mon activité d'atelier d'écriture avait repris du poil de la bête depuis ma séparation avec L. Je bourrai la voiture d'au moins deux mètres cubes de carton, occultant presque la lunette arrière. Mon père ne comprenait pas pourquoi je voulais les reprendre, se demandait si j'avais de la place dans l'appartement à Nantes, trouvait que cette histoire d'accumulation de livres depuis tant d'années tournait au grain de folie. Il me prévint que la tenue de route de la voiture, au vu du poids des cartons pourrait être moins bonne, et que ce serait peut-être dangereux. Je ne lui dis pas qu'après

des années douloureuses à avoir réussi à éradiquer complètement le virus de l'écriture, celui-ci était revenu à l'occasion de la rédaction d'histoires humoristiques uchroniques pour un magazine, et que j'envisageai même de participer à un concours de nouvelles lancé par une université italienne. Bref, que je voulais récupérer mes livres, être entourés d'eux pour mon retour à l'écriture, mais que je les trierai et me débarrasserai des inutiles, des mauvais. Mon ami l'écrivain Jean-Bernard Pouy, qui relit par serment passé avec lui-même tous les 2 ans *Sous le volcan* de Lowry ne m'avait-il pas affirmé que seuls dix livres méritent d'être gardés, dès lors qu'on a trouvé lesquels ? J'assurai à mon père que je conduirai prudemment à cause de la pluie et du possible manque de stabilité du véhicule.

En sortant de la voie de garage de chez mes parents le bas de caisse de la voiture frotta sur un débord. Mon père avait eu raison : la voiture accusait le poids des livres. Il me renouvela son injonction à rouler sans prendre de risques. J'avais six cents kilomètres à faire sous une pluie diluvienne, avec mes essuie-glaces usés et inefficaces. J'enclenchai doucement la première vitesse en me demandant quand je reviendrais chercher le reste de mes livres.

Malgré la pénibilité du trajet à cause des conditions météorologiques, je me sentais le cœur léger et j'avais hâte, une fois que j'aurai remonté tous ces lourds cartons dans l'appartement de les ouvrir pour retrouver les ouvrages. Qu'allais-je y trouver ? Des livres sans doute oubliés, d'autres lus avec bonheur, de mauvais livres assurément, de bons, d'autres à lire... Sans doute des souvenirs, liés à des femmes, des amis, des moments de vie. Je repensais en scrutant à travers les trombes d'eau la route glissante à *Cent ans de solitude* de Garcia Marquès ou à *Harlem Quartet* de James Baldwin que j'avais lu des décennies auparavant sur une plage d'Étretat — et ces deux ouvrages, quoiqu'ils n'aient aucun rapport entre eux avaient constitué une sorte de révélation pour moi en termes d'imaginaire et d'écriture. Ils m'avaient ouvert l'esprit et la plume plus que tout autres ouvrages. Pourquoi eux ? Pourquoi à ce moment-là ? Mystère. Sur l'autoradio une émission littéraire débuta et il fut question d'un nouveau romancier américain qu'il ne fallait absolument pas louper, *incontournable*, que l'on se devait d'acquérir sans tarder et j'estimai alors que je suivrais ce conseil malgré tous ces livres non lus que je



transportais dans tous les lieux de mon existence et à cet instant même dans mon automobile.

Mais qui était ce romancier américain dont parlait l'émission à la radio ? Je ne sais plus, car c'est à cet instant qu'un camion qui me doublait dans un nuage d'eau vaporisée et aveuglante s'est brusquement rabattu devant moi. C'est pourquoi j'ai donné ce brusque coup de volant vers la droite qui m'a expédié dans le pré.

Lorsque j'eus fini de ranger tous les livres rapportés de chez mes parents, il restait sur la table du salon cet ouvrage collectif édité par l'Université de Naples. Je me suis rendu à mon bureau et j'ai fouillé dans mon ordinateur et j'ai fini par retrouver la version originale du texte, celle en français que j'avais dû leur adresser. Je l'ai dévorée rapidement, mais avec stupéfaction. C'était très étrange, vraiment : j'y parlais *dès les premières lignes* de l'accident... or le récit d'après la date du fichier avait semble-t-il été écrit *avant que je parte pour Noël chez mes parents*. Enfin, *je ne pouvais pas l'avoir écrit après l'accident, puisque je venais seulement de rentrer de l'hôpital, de décharger les cartons de la voiture, et de retrouver le recueil*.

En vérité, je n'avais aucun souvenir d'avoir même rédigé ce texte. *Pourtant, le livre se trouvait bien dans le carton rapporté de chez mes parents en revenant de Noël et le fichier était bien présent dans l'ordinateur, daté du 20 décembre*. Plus curieusement encore, à la fin du fichier, j'y raconte même que je me rends à mon bureau après avoir trouvé le recueil de Naples, et que je cherche la version originale du texte dans mon ordinateur.

A l'hôpital ils m'ont dit que j'avais eu de la chance car un carton aurait littéralement pu me rompre la nuque en glissant des piles sur la banquette arrière vers le pare-brise lors des tonneaux effectués par la voiture. Que c'est ce même carton qui a heureusement et sans doute amorti ma tête contre le plafond du véhicule avant que je ne sois éjecté avec le chargement. Le médecin a même plaisanté en me disant que c'est paraît-il à un carton de littérature italienne que je m'en suis sorti vivant.

« Tu vois, tu devrais te remettre à écrire ; toi qui doutes qu'il faille publier des livres de plus. Ça peut sauver la vie » m'a dit M. en plaisantant lors d'une visite dans ma chambre d'hôpital. Et elle a ajouté, en me tendant un livre en italien inséré dans une enveloppe

frappée aux armoiries de l'Université de Naples : « Tiens tu as reçu ça ».

J'ai répondu à M. que justement, c'est drôle cette coïncidence, car j'envisage justement de proposer un texte aux gens de cette université. Ils organisent une sorte de concours pour écrivains français ou francophones. J'écrirai ma nouvelle après les fêtes, en revenant de chez mes parents. Avec un peu de chance, je serai dans leur recueil. En effet, j'ai une formidable idée de récit qui m'est venue en débarrassant les cartons de livres, et si je gagne leur concours, je recevrai au moins un exemplaire. Certes, encore un livre ! Un livre de plus... même si j'ai bien conscience qu'il y a déjà trop de livres chez moi ; qu'il faudrait que je fasse des cartons ; que j'aie stocker tout cela chez mes parents. Les murs de l'appartement en sont couverts. C'est étouffant. Certes, cela devient délirant, je dois l'avouer, tous ces livres accumulés que je ne cesse au fil de l'existence de transporter, d'emballer, débarrasser, trier, classer, je ne sais combien de fois. C'est pour le moins répétitif ; à chaque fois j'ai l'impression de revoir ma vie en boucle. De plus, c'est peut-être vain et inutile lorsqu'on y songe. D'ailleurs, en triant des cartons de livres que j'avais rapporté de chez mes parents Noël dernier, j'ai eu une sorte de vision un peu, comment dire, symbolique, à ce propos, et d'ailleurs j'ai même retrouvé un fichier dans lequel je raconte : je me suis imaginé lors d'un accident être éjecté de ma voiture bourrée de cartons de livres. Assommé par mes foutus bouquins. Le crâne enfoncé. Je me suis vu les bras en croix dans un pré, parmi des ouvrages éparpillés, parmi des pages déchiquetées par la pluie violente ou, telles de minuscules créatures fantomatiques, fuyant, chassées par les bourrasques vers l'horizon flou, froid, brumeux.



*Francis Mizio*

## **Io e i libri**

Traduzione di *Nunzia Amoroso*

Sono riuscito a far stare circa due metri cubi di libri imballati nella mia auto, che si è un po' infossata sotto il carico, e sono rientrato a casa mia, a Nantes. Seicento chilometri con le sospensioni che soffrivano e una tenuta di strada incerta. Mio padre, prima della partenza, mi aveva chiesto: «Vuoi davvero recuperare tutti questi libri? Hai lo spazio per conservarli?». Ha aggiunto: «Tu e i tuoi fottuti libri. Questa ossessione di recuperarli anche se devono esserti di ingombro. Cose da pazzi». Ho scrollato le spalle. Gli ho spiegato perché avevo bisogno comunque di prenderli. Mi servo di estratti di romanzi per i miei incontri del laboratorio di scrittura, e ho già esaurito le risorse interessanti che si trovano in quelli del mio appartamento. Lui ha sospirato.

Ne ho già rimpatriati circa sei metri cubi in questi ultimi anni, in tre riprese. Attualmente, ne restano circa due-tre metri cubi. Non so nemmeno più cosa ci sia dentro. Sono ormai da sei anni impilati in scatoloni su delle pedane affinché non prendano umidità nel seminterrato della casa dei miei genitori. Molto tempo fa, avevo immaginato che, in caso di un rovescio di fortuna, avrei potuto sempre metter su una rivendita di libri. Ho di che alimentare un discreto fondo. Ma questo progetto in una ventina d'anni è diventato insostenibile: i libri, ormai, si vendono a peso, e anche così la gente ne compra solo pochissimi.

Durante tutto il ritorno, sull'autostrada, poi sulla strada nazionale battute dalla pioggia, con l'acqua spruzzata dai camion, ho temuto un incidente. L'auto teneva davvero poco la strada, e i miei pneumatici, forse, non erano abbastanza gonfi. Ascoltando una trasmissione letteraria alla radio che mi incitava a leggere di più, ad acquistare altri libri, mi sono visto, per un momento, in un lungo flash, con le braccia aperte, in croce, in un prato, vicino alla mia auto ammaccata, sventrata, capovolta, con le portiere aperte. Intorno, a causa dei ribaltamenti, gli scatoloni erano stati scaraventati fuori dal bagagliaio, dal sedile

posteriore, ed erano esplosi nella caduta. Getti di libri avevano colorato il prato con le loro copertine variopinte. Delle pagine strappate volavano intorno al mio corpo svenuto prima di trasformarsi, sotto l'effetto della pioggia, in una pasta appiccicosa. Ero stato stordito da uno scatolone e dai capovolgimenti dell'auto durante l'incidente prima di essere scaraventato dalla portiera. Vedevo chiaramente la scena, con quell'acutezza di dettagli nell'immaginazione, che ha potuto fare di me un discreto romanziere: la mia testa poggiava su un'opera il cui titolo, stranamente, sembrava essere in italiano. Il sangue lavato via dalla pioggia, colando dalla mia capigliatura macchiata, impregnava le pagine. Dei veicoli si erano fermati alla meno peggio sul ciglio della strada e degli uomini saltavano il fossato per venire a soccorrermi. Vista dall'alto, la scena era strana: non sentivo alcun suono. C'era questo verde scuro del prato, la macchia della mia auto capovolta, il rosso del mio maglione, le copertine colorate, le pagine bianche sparse. Tutto questo diventava come un sogno sfocato.

Un camion si parò bruscamente davanti a me in una nuvola di goccioline, e io sobbalzai, agganciato al volante. Temendo che la sonnolenza mi vincesses, presi un caffè nella prima stazione di servizio, poi ripresi la mia strada.

Dopo il mio interminabile tragitto, in balia di condizioni meteorologiche infernali, ho parcheggiato l'auto il più vicino possibile all'uscita pedonale del parcheggio situato nel seminterrato del mio palazzo, e ho cominciato a scaricare gli scatoloni, poi a spostare le pile a tappe nella scala, fino all'ascensore. Comincio ad essere vecchio, non faccio sport, e sono quindi meno vigoroso rispetto alle precedenti e numerose volte in cui ho dovuto traslocare la massa di libri che mi segue da sempre e che non smette di crescere. Giunto al nono piano, li ho accumulati sul pianerottolo del mio appartamento. E dopo, uno per uno, ho messo gli scatoloni nel salone, li ho svuotati ed ho ordinato il loro contenuto. Mi fermai di tanto in tanto per bere un caffè o fumare una sigaretta guardando le pile mostruose che aumentavano a ogni scatolone svuotato, esaminando le pareti e gli spazi ancora disponibili nell'appartamento, giudicando la robustezza delle mensole già sovraccariche. Dietro la vetrata della finestra, la pioggia continuava a cadere a dritto, e sul sipario di nebbia, in lontananza sui palazzi, vidi l'immagine persistente della mia auto, a

tetto in giù, con le ruote che giravano ancora, e tutti quei libri che si trasformavano in poltiglia inzuppata sull'erba scura. Pensavo anche che il 90% di questi libri non meritano di essere conservati. Bisognerà pure, un giorno, che io mi sbarazzi di una buona parte di essi.

Mentre li sballavo, ebbi una strana sensazione. Ritrovavo dei libri non toccati da anni con la sensazione di averli consultati la sera precedente. Alcuni mi hanno ricordato momenti particolari della mia esistenza, donne, amici, luoghi. Ritrovai dei libri dimenticati. Scoprii con sorpresa che possedevo questo, quello. Risentii la gioia di sapere tra le mie cose un'opera particolarmente apprezzata. Mi accorgevo che ne avevo riacquistati, dimenticando che erano depositati dai miei genitori. Altri romanzi non mi dicevano niente, altri ancora erano stati cancellati dalla mia memoria, mentre all'epoca della loro pubblicazione si era parlato di loro come di probabili capolavori potenzialmente intramontabili... Un terzo abbondante delle opere che avevo appena riportato non era mai stato letto. Mi imbattei con sorpresa anche in un libro che mi aveva influenzato da adolescente e che era stato adattato al cinema da Claude Sautet: *Le cose della vita*, di Paul Guimard, che ora abitava a Nantes come me. La coincidenza mi fece sorridere poiché mi riportò alla mia visione sull'autostrada: questo romanzo magnifico racconta tutto ciò che si vede scorrere della propria vita in qualche secondo, durante un incidente. Mi ricordo nitidamente delle immagini di Claude Sautet: l'auto che si ribalta più volte al rallentatore. Michel Piccoli, l'attore, imprigionato all'interno del suo veicolo che gira su se stesso, dei fogli e degli oggetti che lo circondano come in levitazione; Piccoli che vede a quel punto la sua vita passare davanti ai suoi occhi.

Spesso, sono stato turbato allo stesso modo, dalle coincidenze, queste vicende inquietanti, i momenti in cui la finzione e la realtà si mescolano. Piazzai *Le cose della vita* ben in vista su una mensola, ripromettendomi di rileggerlo e di riflettere sull'influenza esercitata su di me, forse più profonda di quanto credessi.

Giunto in mezzo ai due metri cubi di questa specie di immersione parziale nel mio passato, mentre il salone, il divano, la tavola, nel giorno che tramontava, erano ormai invasi da pile instabili, ho finalmente aperto l'ultimo scatolone. Era da diverse ore che smistavo, sistemavo, spostavo questi libri come tante altre volte nella mia vita. Avevo già vissuto esattamente questi stessi momenti già così tante

volte, con gli stessi libri e la stessa domanda: *come ordinarli?* Realizzai che forse la maggior parte di questi libri rappresentava ciò che avevo di meglio tra le cose materiali, eppure non valevano più niente, e forse, paradossalmente, nemmeno per me.

L'ultimo scatolone conteneva un'ultima sorpresa: tutta una scorta di libri in lingua straniera (delle opere in cinese di notevole fattura, offerte da autori di Pechino, di Hainan, di Shandong ma di cui ignoravo il contenuto), degli esemplari di una rivista letteraria di Hong Kong nella quale erano stati tradotti alcuni dei miei interventi a un convegno, alcuni dei miei romanzi ancora in cinese, e poi un lotto intero di raccolte di novelle olandesi e italiane, di sillogi francesi di cui avevo dimenticato l'esistenza e il fatto stesso di avervi partecipato; cosa frequente per me. Mi capita, in effetti, di imbartermi in articoli che avevano comunque dovuto rappresentare un grande impegno di scrittura dell'epoca in cui fui giornalista, o ancora delle novelle in riviste invecchiate, o ancora dei file sul mio computer che leggo senza averne il minimo ricordo, realizzando a posteriori e con stupore che ne sono certamente l'autore.

All'improvviso, in fondo allo scatolone afferrai l'ultimo libro. Era ancora una copia d'autore di una raccolta intitolata *Napoli racconta*. Era pubblicata in italiano dall'Università di Napoli. Non me ne ricordavo più, la sfogliai con curiosità e vi scoprii con meraviglia, quello che era, con tutta probabilità, uno dei miei contributi intitolato *Io e i libri*. Per ciò che riuscivo a comprenderne nelle prime righe, per intuizione, non leggendo l'italiano, e facendo appello alle mie improbabili reminiscenze latine, avevo scritto che avevo appena riempito la mia auto di scatoloni di libri, prima di rientrare a casa mia in automobile, sotto la pioggia. Mi chiedevo quali idee avessi potuto sviluppare in questo testo. Sembrava, all'inizio, che parlassi anche di mio padre. Ahimè, ancora una volta, non avevo assolutamente alcun ricordo di aver scritto questo testo.

Lo misi sulla tavola senza più pensarci, e cominciai a suddividere le mie pile sulle mensole. Riflettei al fatto che questa ossessione dei libri, e del loro ordine, ne avrebbe, alla fine, impegnato di ore nella mia esistenza.

Sono figlio di operai che non leggono. I miei genitori sanno appena ciò che ho fatto, o che faccio nella vita. Credo che non

abbiano mai letto le mie opere – d'altronde ho smesso di dargliene delle copie o di parlargliene; c'è sempre una sorta di disagio su questo argomento – da parte mia, così come dalla loro.

Quando ero bambino leggevo ininterrottamente. Ho anche avuto un episodio di sovraffaticamento verso i tredici anni dopo essermi letto di fila i tre volumi formato tascabile dei *Miserabili* di Victor Hugo, poi la sua *Leggenda dei Secoli*. Il medico mi ha allora vietato di leggere per tre settimane. Fu un incubo spaventoso poiché l'incommensurabile noia mi vinse durante tutto il periodo di disintossicazione. A quell'età, mi sciroppavo chilometri in bicicletta per andare al bibliobus, alla biblioteca. Bevevo i consigli del bibliotecario. Ripartivo con delle borse piene. È il periodo in cui cominciavo a scrivere delle novelle di nascosto nel mio quaderno invece di fare i compiti. Degli autori mi avevano indispettito poiché mi sentivo pretenziosamente capace di fare bene almeno quanto loro. Più tardi, intrapresi, nella biblioteca municipale della città dei miei nonni, dove ho vissuto per qualche tempo, la lettura di autori in ordine alfabetico. Scovai un armadio dove erano messi alla rinfusa dei libri tascabili vecchioti e non catalogati – forse delle donazioni fatte alla biblioteca – e li rubavo tutti a poco a poco riempiendo la mia cartella a ogni visita per diverse settimane. Quarant'anni dopo, li ho ancora. Credo che fu allora che cominciai veramente ad accumulare libri.

Uno screzio con mio padre mi impedì l'accesso agli studi, e, dopo il diploma, dovetti andare a lavorare in fabbrica. Affogai il mio rancore nella lettura compulsiva, l'accumulazione di libri e la scrittura di novelle. Pesai presto le persone per ciò che leggevano, e a casa di chiunque andassi, non andavo via se prima non avevo esplorato la libreria. Nel mio primo appartamento da scapolo, avevo un solo desiderio: riempire tutte le pareti, fare delle pile in ogni angolo, e naturalmente aver letto tutto. Questa corazza di libri era diventata la mia protezione; era un'armatura per vincere i miei fantasmi. Era una parte di me; ed era perfino la mia identità dolorosa. Quella della vergogna che provavo di essere della mia classe sociale e di essere, se non reagivo, costretto ad esserlo per sempre. Questi libri erano il mio scudo contro i sospetti di un'incultura che avrebbero potuto rivolgermi visto che non avevo fatto gli studi ed ero finito in fabbrica. Questi libri, oramai, materializzavano la mia ambizione di autodidatta.



Questa massa di libri era la rappresentazione di ciò che ero o che piuttosto pensavo di essere. Guardando gli scaffali, si poteva indovinare che io fossi tutt'altro che un povero tipo senza studi, dalle origini proletarie. *La mia biblioteca sono io*, avrei potuto declamare parafrasando Flaubert.

Quando il mio hobby consistette dieci anni più tardi nel partecipare in modo frenetico a dei concorsi di novelle, il mio sintomo si aggravò. Vincevo dei lotti di libri. Compravo dozzine di libri per volta, e li leggevo di seguito. Ebbi un periodo in cui avevo letto tutto ciò di cui si parla, mi aggiornavo quanto più possibile, per conoscere ciò di cui avevo assolutamente bisogno, di precedente o di classico. Mi ricordo che quando avevo circa venticinque anni avevo letto un piccolo annuncio per un lavoro in Australia. L'idea di scappare dalla Francia mi tentava, ma la abbandonai subito perché ci sarebbe stato bisogno di allontanarmi dai miei libri poiché il prezzo di un container era impensabile, – e poi si sarebbero conservati sotto quel clima? A 30 anni mi sembrava impossibile vivere senza i miei libri. Mi ricordo di un collega di ufficio che mi regalò *I bambini della consegna automatica* di Murakami, semplicemente perché non conservava mai un libro dopo averlo letto, e perché credeva sempre di poterlo ritrovare. Ne fui sbalordito.

A ogni libro che riclassifico, che sposto, affiorano ricordi. Mi sembra, rispetto alle librerie del mio appartamento di Nantes, di essere preso da un turbinio, sballottolato in mezzo a loro. Alcuni mi percuotono, mi urtano, altri mi sfiorano, altri ancora restano incollati a me, altri si allontanano, scappano. È un *maelstrom*.

R., la mia prima compagna che fu la madre dei miei bambini, era una maestra della scuola dell'infanzia, ma non leggeva, almeno a quel tempo, mai, o solamente molto poco. Si addormentava sistematicamente sulle prime pagine dei romanzi che ho pubblicato. Mi aveva regalato la mia prima macchina da scrivere elettronica per incoraggiarmi, ma io penso che lei non li abbia neppure mai letti quelli che ho pubblicato durante la nostra vita insieme. Nell'arco di tredici anni di esistenza condivisa, io continuavo a leggere e ad accumulare libri facendo razzie nelle librerie, nei supermercati culturali. Ai libri che esistevano, volevo aggiungere quelli che avrei scritto. Mi venivano dieci idee al giorno. Pensavo soltanto a ciò. A Barcellona, a Hong

Kong, conobbi la felicità immensa di scoprire nelle librerie francesi una copia o due dei miei romanzi. Innegabilmente, i libri erano la mia vita. Trascorrevo un tempo folle a classificarli e riclassificarli. Ammirai le mie scaffalature come un paesaggio rassicurante. Sapevo sempre dove era questo o quel libro e lo ritrovavo immediatamente.

Quando ho lasciato R. – i miei figli erano molto giovani – lei volle subito conservare alcuni romanzi, circa un centinaio, con mio grande dispiacere. Fu il mio primo trasloco, composto da quattro quinti di libri. Lasciai la casa con otto librerie piene fino a scricchiolare, che dovetti sistemare in un minuscolo appartamento. Posizionai le librerie in modo ingegnoso, come tramezzi organizzati in un piccolo labirinto per ottimizzare lo spazio, dal momento che una delle due stanze era riservata ai letti dei miei figli che tenevo una settimana su due. I libri occupavano in questo appartamento quasi più spazio dei suoi occupanti. Ordinai a un amico libraio i libri che mi mancavano in seguito alla spartizione della separazione. Quasi non possedevo mobili, ero dunque finanziariamente rovinato e in una situazione precaria, ma avevo appena comprato per una buona somma di denaro un centinaio di libri già letti.

Ho lavorato come giornalista qualche anno in una rivista culturale, poi in un grande quotidiano, e in altre riviste anche come giornalista pagato a cartella. I libri ricevuti in servizio stampa che erano stati scartati, venivano impilati alla reception affinché ognuno se ne potesse servire. Ogni giorno, io ripartivo con una dozzina di romanzi. Anche se ce n'era qualcuno brutto, restavo tuttavia incapace di separarmene.

Mi è comunque capitato di lasciare dei libri dietro di me. Di non riuscire a conservare l'integrità della mia biblioteca. Così, a casa di F., la mia seconda compagna. Un armadio di libri che mi appartiene deve ancora trovarsi da lei. Me ne sono ricordato soltanto diversi anni dopo, senza riuscire a ricordarmi di quali libri si trattasse.

F. aveva letto molto nel corso dei suoi studi, ma, direttrice di un teatro nel sud-est della Francia, non trovava più il tempo di leggere a causa delle sue serate e dei suoi fine settimana sempre occupati. Nonostante ciò, continuava ad acquistarne. Anche in quel periodo, in cui vivevo o con lei a 800 km dal mio bilocale, o con i miei bambini, ed ero un bravo scrittore al verde alla ricerca continua di lavoro e di

denaro e un padre celibe sopraffatto, ho costituito pile di libri che compravo senza avere nemmeno il tempo di leggerli. Ne accumulavo da lei, da me. Alla fine dei quattro anni andammo ad abitare a Parigi. Anche lì, da parte mia, quattro quinti del camion di trasloco era composto da libri e librerie. Li lasciai nella sua casa di provincia, che divenne la sua casa di campagna.

Il nostro appartamento parigino era abbastanza grande. Un corridoio immenso mi permise di allinearci tutte le mie librerie. I libri raggiungevano un numero immenso, cominciai a incollare dei pallini sul bordo di quelli che già avevo letto. A quell'epoca ero diventato critico di fantascienza, e ciò prese delle proporzioni folli: ricevevo una ventina di libri a settimana, fenomeno che si aggravò con il tempo, e ciò, durante gli ultimi anni. C'era di tutto: dei capolavori come delle storie insulse di dragoni e di fate, ma per coscienza professionale continuai ad arricchire i miei fondi. Una signora anziana abitava all'ultimo piano dell'edificio giusto sopra di noi. Lei faceva da "centralino" per suo marito idraulico molto richiesto, e trascorrevano le sue giornate, lo appresi per caso, affianco al telefono a leggere fantascienza, genere che la appassionava e di cui aveva una grande conoscenza. Ogni mattina le lasciavo delle edizioni originali lussuose davanti alla porta – non conservavo che la versione tascabile allorché erano rieditate, poiché la mancanza di spazio cominciava a farsi sentire atrocemente dal momento che continuavo a comprare libri, a vincerne e ormai vivevo di scrittura e frequentavo molti scrittori, ricevevo amichevolmente la loro produzione. I libri costituivano sempre più un problema, e tuttavia ero sempre fiero di inserire quelli che portavano il mio nome – anche se si perdevano, così poco numerosi, nelle scaffalature, e anche se stimavo che il mio contributo alla letteratura era di scarsa importanza, se non qualitativamente molto relativo.

Quando F. ed io decidemmo di vivere ognuno in un appartamento diverso al fine di tentare di salvare la nostra coppia, ricominciai il circo degli scatoloni di libri, imballaggio, trasporto, disimballaggio, classificazione e ottimizzazione dello spazio. Mi ero ritrovato di nuovo in un bilocale, di cui ogni muro fu subito coperto da una libreria. Fu un periodo della mia vita agitato: ero in preda a una lunga e forte depressione. La rottura con F. che non era tardata nonostante

i nostri tentativi di riconciliazione, mi aveva fortemente colpito, e parallelamente il mio piccolo guadagno di sceneggiatore, di autore, di cronista diminuiva con l'arrivo di Internet, dei blog e del cambiamento delle pratiche culturali. Gli anticipi previsti dagli editori cominciarono a diminuire, analogamente alle vendite medie. Il mondo dell'editoria prendeva questa piega che non è ancora terminata ed io mi rendevo ben conto che il libro era qualcosa che non sarebbe durato. Avevo avuto senza dubbio ragione a lasciare il giornalismo, ma non sarei vissuto nemmeno di scrittura tutta la mia vita. Era durato meno di un decennio e forse avevo approfittato degli ultimi begli anni di mercato, ma il declino si annunciava. Una seconda stagione letteraria ogni anno, a gennaio, apparsa con cinquecento libri in media, dopo quella di settembre, che ne contava altrettanti. La macchina folle era in funzione. Gli autori cominciarono ad essere maltrattati. Ne provavo un vivo disgusto.

Gettai i miei raccoglitori dove avevo conservato tutti i miei lavori, le mie cronache, le mie novelle apparse sui giornali o nei reportage. Non conservai che le mie proprie opere. Ma, malgrado ciò, il mio rigetto improvviso e violento della scrittura, non riuscì a separarmi dai miei libri. Tuttavia, smisi di comprarne. Avevo calcolato che ne avevo abbastanza di non letti per andare avanti fino alla fine dei miei giorni. E poi era divenuto impossibile da seguire: la produzione si era imballata per mantenere il volume di affari degli editori e così rimediare all'abbassamento del lettorato.

Con quindici anni di anticipo sul marasma attuale che conoscono i miei amici scrittori, annunciavo che stavo per smettere di scrivere, che il mondo del libro era finito. Una seduta o due di dediche senza la visita di un solo lettore, al gigantesco Salone del libro di Parigi, là dove si era circondati da migliaia di tonnellate di libri, avevano finito di convincermi, di manifestarmi la mia insignificanza e la vanità di tutta questa babele. Ero soltanto una goccia d'acqua. Oh, non che avessi voluto essere Faulkner, ma avrei voluto solamente vivere della scrittura; cosa che non mi fu permessa che per qualche anno appena. Mi si guardò bizzarramente. Avviavo una sorta di riconversione nella depressione. Una sorta di disintossicazione della scrittura.

Non avevo nemmeno il letto nell'appartamento che occupai dopo la mia rottura con F. Dormii per molti anni steso sul pavimento su un

sottile materasso di futon, con un piumone per proteggermi dal freddo. Lavorando ormai nel servizio di comunicazione di un ministero, non ero più *scrivente*, ma restai circondato da un mucchio di libri, di *libri degli altri*. Delle critiche favorevoli alle mie opere mi giunsero tardivamente, dei lettori entusiasti mi scrivevano, apprendevo che i miei libri entravano qui o lì nel circuito del bookcrossing: ciò non mi interessava più, mi faceva soffrire tanto che mi ero perfino messo a gettar via il passato. I libri sulle mie pareti materializzavano in modo soffocante ciò che ero stato, o avevo voluto essere. Ormai, non mi rappresentavano più, anche se in cambio provavo solo un vuoto abissale.

Non so se fosse a quell'epoca che sentii la storia di quel bibliofilo giapponese che era rimasto tre giorni sotto una delle sue librerie crollata, ma comunque sia, un mattino, steso sul mio materasso, aprendo gli occhi, osservai con spavento il soffitto, il lampadario che penzolava e soprattutto gli scaffali sovraccarichi che mi circondavano da cima a fondo, le pile tremolanti in ogni angolo... un'armata di giganti mi circondava, pronta a schiacciarmi. Una specie di panico si impadronì di me, e decisi all'istante di liberarmi di tutti quei libri. Nei giorni successivi mi procurai delle scatole che imbottii di opere e impilai nel corridoio del piano che conduceva al mio appartamento sino a riempirlo per una dozzina di metri. Ero deciso a immagazzinare questa follia dai miei genitori. Mi dicevo che più tardi se i miei figli non ne avessero voluti, io avrei fatto una donazione a una piccola biblioteca di paese, o avrei venduto tutto a un libraio. Questa decisione di liberarmi dai libri ebbe un effetto benefico. Ritrovando la bianchezza delle pareti, guadagnando spazio, non vedendo più la concretizzazione del mio noto passato di scrittore e di ossessionato di libri, fui sollevato.

Passai sempre più tempo su Internet e leggevo sempre di meno, conobbi un periodo della mia vita molto agitato con delle donne che leggevano delle cose formidabili e mi offrivano dei libri magnifici, e altre che leggevano delle sciocchezze. Ma ciò non aveva più alcuna importanza, questo problema di *chi legge cosa*. La vita era altrove: fuori dalla scrittura, fuori dalla lettura. D'altronde in Francia, si dice che *il resto non è che letteratura*.

Classificando i libri, mi accorgo che ho ancora delle copie di romanzi scritti da L.

La mia vita con L., che era un'ambiziosa romanziera e leggeva enormemente, rilanciò qualche anno più tardi l'invasione dei libri: non solo sulle pareti, ma anche nella testa. Per sei anni, parlammo solo di ciò, dei suoi progetti di libri soprattutto, poiché io non ne avevo più. Feci allora lo scrittore per delega. Spesso le citavo delle cose da leggere, e più spesso ancora ciò finiva con «Che peccato, questo libro sta negli scatoloni, dai miei genitori. Un giorno bisognerà che io prenda l'automobile per andare a recuperarli». Costatai che si poteva restare dieci anni senza aprire un romanzo, ma il fatto che questo non fosse a portata di mano, poteva rivelarsi improvvisamente strano. Fui di nuovo convinto che fosse necessario, un giorno, rimpatriare i miei libri: per i miei laboratori di scrittura, per i corsi di stile che tenevo, per aiutare L. nei suoi progetti, per animare delle serate letterarie che un giorno avremmo voluto organizzare, per ritrovare dei riferimenti nelle cronache che scrivevo di nuovo per riempire la mia vita.

Cambiammo città, lasciammo Parigi per Nantes, e trovammo un grande appartamento. Feci delle scatole di libri; scorta restante di quelli che ancora non erano andati dai miei genitori, a cui si erano aggiunti quelli di L. A quel tempo, definitivamente non leggevo più letteratura, forse per diffidenza, per paura che il virus della scrittura ritornasse in me (quando insegnavo agli altri a scrivere della narrativa, decantandone i benefici). Ero uscito dalla mia depressione e potevo frequentare i libri senza soffrire. Inoltre, avevo letto delle opere di narratologia che avevano fatto di me un essere ossessionato dalle strutture complesse, con vincoli, dagli esercizi formali come la *mise en abyme*, dagli espedienti di scrittura o infine che mi avevano illuminato sulle forme universali e immutabili del racconto che ripetono sempre la stessa trama dalla notte dei tempi, desacralizzando la narrativa che ormai mi cadeva dalle mani, rendendo i miei romanzi ai miei occhi ancora più inutili e quelli degli altri ripetitivi. Il mio bisogno personale di apportare delle storie era stato definitivamente disincantato, debellato. Leggevo soltanto l'utile o all'evenienza qualche racconto con struttura a ripetizione, complessa, che esplora dei modi narrativi poco comuni.

Quando ci separammo due anni più tardi, L. se ne andò con la maggior parte dei suoi libri – lei ne aveva sparsi ai quattro angoli della

Francia dove risiedono ancora quelli che hanno condiviso la sua vita – e restai con un buon volume dei miei che avevo recuperato durante un primo rimpatrio effettuato nel frattempo.

Due anni dopo la separazione con L., mi recai per Natale dai miei genitori. Là, decisi di riprendere un secondo lotto di libri. Avevo di nuovo voglia di averli intorno a me, anche se non era più per servire alla “vita letteraria” con L. Forse era dovuto alla mia nuova esistenza con M., ricercatrice che non aveva aspettative sulla relazione, e soprattutto non faceva alcuna pressione letteraria permanente come faceva L. Forse la partenza di L., riportandomi alla mia vera identità, motivava di nuovo il bisogno di ricostituire, e dunque di ritrovare anche la mia biblioteca. Forse quando ci sono due scrittori nello stesso appartamento, al tempo di L., anche se io lo ero soltanto perché lo ero stato in passato, uno è di troppo.

Il giorno dopo Natale, eravamo nello scantinato dei miei genitori davanti alle pile di scatole depositate e spiegai a mio padre che avevo di nuovo bisogno dei miei libri poiché la mia attività di laboratorio di scrittura era rinata dopo la mia separazione con L. Riempii l’auto di almeno due metri cubi di scatoloni, oscurando quasi il lunotto. Mio padre non comprendeva perché io volessi riprenderli, si chiedeva se avessi spazio nell’appartamento di Nantes, trovava che in questa storia di accumulo di libri dopo tanti anni, c’era un granello di follia. Mi avvisò che la tenuta di strada dell’auto, di fronte al peso degli scatoloni, avrebbe potuto essere meno buona, e che forse sarebbe stato pericoloso. Dopo anni dolorosi in cui ero riuscito a sradicare completamente il virus della scrittura, non gli dissi che questo era ritornato in occasione della redazione di storie umoristiche ucroniche per un giornale, e che consideravo anche di partecipare a un concorso di novelle bandito da un’università italiana. In breve, che volevo recuperare i miei libri, essere circondato da loro per il mio ritorno alla scrittura, ma che li selezionerò, e mi sbarazzerò di quelli inutili, dei cattivi. Il mio amico scrittore Jean-Bernard Pouy, che rilegge per un giuramento fatto a se stesso ogni due anni *Sotto il vulcano* di Lowry, non mi aveva detto che solo dieci libri meritano di essere conservati, non appena abbiamo trovato quali? Assicurai mio padre che avrei guidato prudentemente a causa della pioggia e della possibilità di mancanza di stabilità del veicolo.

Uscendo dalla stradina del garage dei miei genitori, la parte più bassa dell'auto sfregò su una sporgenza. Mio padre aveva ragione: l'automobile accusava il peso dei libri. Mi rinnovò la sua obiezione a viaggiare senza considerare i rischi. Avevo seicento chilometri da fare sotto una pioggia a dirotto, con i miei tergicristalli consumati e inefficaci. Innestai dolcemente la prima, domandandomi quando sarei ritornato a prendere il resto dei libri.

Malgrado il fatto che il viaggio fosse proibitivo a causa delle condizioni meteorologiche, mi sentivo spensierato e avevo fretta, una volta portate tutte queste pesanti scatole nell'appartamento le avrei aperte per ritrovare le opere. Cosa stavo per trovarci? Dei libri forse dimenticati, altri letti con piacere, sicuramente altri poco interessanti, altri di più, altri da leggere... Probabilmente dei ricordi, legati a delle donne, a degli amici, a dei momenti della mia vita. Ripensavo, scrutando attraverso le bombe d'acqua la strada scivolosa, a *Cent'anni di solitudine* di García Márquez o a *Harlem Quartet* di James Baldwin che avevo letto qualche decennio prima su una pagina di *Etretat* – e queste due opere, nonostante non ci fosse alcun tipo di rapporto tra loro, avevano costituito una sorta di rivelazione per me in termini di immaginazione e di scrittura. Mi avevano aperto la mente e la penna più di tutte le altre opere. Perché quelle? Perché in quel momento? Mistero. Alla stazione radio stava iniziando una trasmissione letteraria e si discuteva di un nuovo romanzo americano che non bisognava assolutamente perdere, indispensabile, bisognava comprarlo senza indugio e pensai che avrei seguito questo consiglio malgrado tutti i libri non letti che trasportavo in tutti i luoghi della mia esistenza e in quello stesso momento nella mia auto.

Ma chi era questo romanziere americano di cui parlava la trasmissione radio? Non so più, poiché è in quell'istante che un camion che mi superava in una nuvola di acqua vaporizzata e accecante si è bruscamente ribaltato davanti a me. Per questo motivo ho fatto questa brusca sterzata verso destra che mi ha scaraventato nel prato.

Quando ebbi finito di ordinare tutti i libri ripresi dai miei genitori, restava sulla tavola del salone questa raccolta edita dall'Università di Napoli. Mi sono recato nel mio ufficio, ho spulciato sul mio computer ed ho finito per ritrovare la versione originale del testo, quella in



francese che avevo dovuto inviare loro. L'ho divorata rapidamente, ma con stupore. Era molto strano, davvero: parlavo sin dalle prime righe dell'incidente... Il racconto, dalla data del file, sembrava essere stato scritto *prima che io andassi per Natale dai miei genitori*. Insomma, *non potevo averlo scritto dopo l'incidente, poiché ero appena tornato dall'ospedale, scaricato gli scatoloni dall'auto, e ritrovato la raccolta*.

In verità, non avevo alcun ricordo nemmeno dell'aver scritto il testo. *Eppure, il libro si trovava proprio nella scatola presa dai miei genitori rientrando dal Natale e il file era proprio presente nel computer, datato 20 dicembre*. Più curiosamente ancora, alla fine del file, racconto anche che mi reco nel mio ufficio dopo aver trovato la raccolta di Napoli, e che cerco la versione originale del testo nel mio computer.

All'ospedale mi hanno detto che avevo avuto fortuna poiché una scatola avrebbe potuto letteralmente rompermi la nuca scivolando dalle pile sul sediolino posteriore verso il parabrezza al momento del ribaltamento dell'auto. È stato questo stesso scatolone che fortunatamente ha forse ammortizzato la mia testa contro il tettuccio dell'auto prima che io fossi lanciato fuori con il carico. Il medico si è anche divertito a dirmi che è grazie a una scatola di letteratura italiana se ne sono uscito vivo.

«Vedi, dovresti rimetterti a scrivere; tu che dubiti che bisogna pubblicare più libri. Ciò può salvare la mia vita», mi ha detto M. scherzando durante una visita nella mia camera d'ospedale. E ha aggiunto, tendendomi un libro in italiano inserito in una busta con il logo dell'Università di Napoli: «Tieni, hai ricevuto questa».

Ho risposto a M. che giustamente, è stupida questa coincidenza, poiché io penso proprio di proporre un testo alle persone di quest'università. Essi organizzano una sorta di concorso per scrittori francesi o francofoni. Scriverò la mia novella dopo le feste, ritornando dai miei genitori. Con un po' di fortuna, sarò nella loro raccolta. In effetti, ho una formidabile idea di racconto che mi è venuta togliendo l'imballaggio alle scatole di libri, e se io vinco il loro concorso, ne riceverò almeno una copia. Certo, ancora un libro! Un libro in più... anche se io sono consapevole che ho già troppi libri da me; che bisognerebbe che io facessi delle scatole; che io andassi ad immagazzinare tutto ciò dai miei genitori. Le pareti dell'appartamento ne sono coperte. È soffocante. Certo, ciò diventa delirante, devo

confessarlo, tutti questi libri accumulati che non smetto nel corso della mia esistenza di trasportare, di imballare, disimballare, smistare, classificare, non so quante volte. È quanto meno ripetitivo; ogni volta ho l'impressione di rivedere la mia vita al completo. Inoltre, forse è vano e inutile quando si pensa a ciò. D'altronde, smistando le scatole di libri che ero andato a prendere dai miei genitori lo scorso Natale, ho avuto una specie di visione un po', come dire, simbolica, a questo proposito, e d'altro canto, ho anche ritrovato un file nel quale la racconto: mi sono immaginato al momento di un incidente di essere scaraventato fuori dalla mia auto carica di scatoloni di libri. Tramortito dai miei fottuti libri. Il cranio sfondato. Mi sono visto con le braccia aperte, in croce, in un prato, tra opere sparpagliate, tra pagine distrutte dalla pioggia violenta o, come minuscole creature spettrali, sfuggenti, cacciate dalle burrasche verso l'orizzonte sfocato, freddo e nebbioso.



*Alain Benichou*  
**Les bougainvilliers**

*Quelques mots, pour vous raconter mon aventure.*

*J'ai fait mon Ahyah à presque soixante-trois ans. Un âge dont la valeur symbolique est très importante pour moi (ma mère est morte à cet âge).*

*Et ce que je vous raconte, je l'ai vécu en grande partie, mon imagination a fait le reste.*

*Je suis toujours amoureux de ma femme, Nicole, et nous sommes ici comme des poissons dans l'eau.*

*Mais je dois vous confesser que je suis tombé doublement amoureux.*

*La première de mes maîtresses est tout juste un peu plus jeune que moi – d'un an je crois – et elle ne tient pas en place.*

*Toujours en mouvement, cherchant toujours à innover.*

*La seconde est bien plus vieille, ma mère aurait presque son âge. Elle en a tant vu que plus rien ne l'étonne. Elle est d'une tolérance que je trouve parfois exagérée.*

*Ne t'inquiète pas ichti<sup>1</sup> Nicole, car je crois que toi aussi tu es tombée amoureuse d'elles, ces belles dames, ce sont Israël et Tel Aviv.*

Je traînais dans les rues de Neve Tseddek<sup>2</sup>, quand je croisai Mardochée.

Je lui ai demandé du feu et il m'a tendu un banal briquet Bic noir.

Pas si banal que cela, le briquet était décoré de bougainvilliers. Une agréable surprise.

Il faut dire que tous mes souvenirs d'enfance me ramènent à ces arbustes. Les nappes de fêtes en étaient décorées, la tonnelle était encadrée de deux massifs de ces épineux et mes sœurs avaient coutume de porter des couronnes de bougainvilliers indigo.

Voyant mon intérêt pour ces nyctaginacées, Mardochée me donna le briquet en me disant :

– Je te le donne. Veux-tu que je te raconte une belle histoire ?

– Bien sûr, raconte-moi.

---

<sup>1</sup> Mon épouse.

<sup>2</sup> C'est le plus vieux quartier de Tel-Aviv, son nom signifie « oasis de justice ».

Ainsi parlait Mardochée... Petit bonhomme pâle aux lunettes noires, presque chauve, d'un âge indéfinissable, mon ami Mardochée avait hérité de son père une petite maison avec jardin. Il m'en contaît volontiers l'histoire.

Quatre enfants d'un genre particulier y grandissaient : un safran, un rose, un rouge et un indigo.

Le safran, presque frêle et un rien craintif, affichait une apparence que l'on aurait pu croire diaphane chez un de ses frères à peau blanche.

Le rose, plus affirmé, tout en demeurant discret, je l'avais baptisé *Parme*.

Quant au rouge, pourtant flamboyant, en tant que *père*, je m'autorisais à le qualifier de *Pourpre*.

Mais le plus fort, celui qu'on aurait volontiers considéré comme le Dominant, l'indigo sacré brillait de sa couleur, symbole de la connaissance.

En père juste et bon, je les aimais autant tous les quatre, j'en étais vraiment très fier. Pourtant, quelque chose me chagrinait, une sensation un peu floue, une espèce de questionnement : *mes enfants* arboraient tous les jours une mine triste à pleurer.

– Comment pourrais-je les rendre plus joyeux ? Ce doit être la terre trop pauvre, le manque de minéraux sans doute.

Alors j'entrepris mille essais, ajoutant ici un peu de fer, là une dose de magnésium ou de cobalt et même, et même, je peux bien te l'avouer, dans le plus grand secret, je tentais d'anoblir la terre en lui offrant quelques pépites... d'or.

Tu me croiras si tu veux, ô surprise, je découvris les caprices de mes chers petits : chacun exigeait un apport différent, tels minéraux embellissaient l'un tandis que l'autre ne manifestait pas l'ombre du plus petit signe de satisfaction. Et donc de croissance. *Safran* appréciait le magnésium, tandis que *Pourpre* abusait volontiers du fer. En toute logique, *Indigo*, désireux d'accroître son magnétisme, réclamait du manganèse. Quant à *Rose*, enfin *Parme*, il n'acceptait que l'or pur. Une vraie ruine !

Peu à peu les plants se déployèrent, *mes enfants* grandissaient. Toutefois, je ne pouvais me contenter de cette croissance : belle taille mais visage terne. Manquait l'Essentiel.

– Leur apparence s’améliore de jour en jour, mais je vois bien qu’ils n’ont pas le moral. Cette mélancolie ternit leurs jolis coloris.

Que faire ?

Après deux ans d’essais aux résultats peu concluants, la désolation me gagnait :

– J’ai fait le maximum pour le terreau, il me faut chercher ailleurs. Et si c’était l’eau ? Les eaux ici, diffèrent chacune selon leur origine, peut-être que la mienne ne leur convient pas. Trop de sel ? Trop peu de minéraux ? Trop chaude ? Trop froide ?

À nouveau, je repris le chemin de mon laboratoire à ciel ouvert, sûr d’y découvrir cet Essentiel.

Toutes les marques d’eaux minérales furent essayées. Sans grand succès cette fois encore.

– Je me casse bien la tête, il suffirait peut-être que j’améliore l’eau de la ville ? Ce qui m’éviterait stocks et voyages.

Mais le résultat ne mena qu’à la déception. Une fois de plus, manquait... l’Essentiel.

– Bon, eh bien cette fois, je vais distiller l’eau du climatiseur, le mazgan israélien dont toute maison est équipée.

Rien. Aucune amélioration. De quoi désespérer !

– J’ai compris, j’arrose trop ! Le bougainvillier n’aime pas l’eau. Je vais remplacer mon arrosage massif par un système de goutte à goutte plus doux ?

D’expériences en espoirs, d’avancées et en déceptions trois années s’écoulèrent. L’Essentiel ne s’était toujours pas révélé.

Avec les eaux, comme pour les minéraux, chacun avait montré ses préférences, mais aucun des quatre n’exprimait la joie ou la plénitude.

Cet Essentiel manque à leur bonheur. Mais quoi ? Quel philtre mystérieux pourrait bien les rendre heureux ? Peut-être sont-ils comme moi, ils aiment la poésie. Comment n’y ai-je pas pensé plus tôt : la poésie soigne tous les maux. À chaque visite, je vais leur dire des vers. Tiens je vais commencer par la littérature pour enfants.

...Et c’est ainsi qu’au lever du jour, chaque matin à l’heure où le soleil rosit, on m’entendait murmurer :

*La Reine n’a pas de toit, le Roi n’a pas de couronne,  
Et il y a sept jours de printemps par an,*

*Et l'orage et la pluie tout le reste du temps.*

Léa Goldberg n'y fit rien...  
Tout au plus, il sembla que *Safran* émettait un léger frémissement.  
Et encore, on n'en était même pas sûr ?  
Je me rabattis sur Shlomo Aviner, cette histoire de cruche vide<sup>3</sup>...  
Ô miracle, ils ébauchèrent un petit signe de plaisir.  
– Tout espoir n'est pas perdu ! Je vais essayer les poètes français.  
Victor Hugo.

*Si Dieu n'avait fait la femme,  
Il n'aurait pas fait la fleur.*<sup>4</sup>

J'essayais aussi la poésie chantée avec Eduardo Di Capua et Giovanni Capurro :

*Ma n'atu sole, cchiù bello, oje ne'  
'O sole mio sta 'nfronte a te !  
'O sole, 'o sole mio sta 'nfronte a te ! Sta 'nfronte a te !*

Des jours, des semaines et des mois plus tard, avec une précision toute mathématique, je pus dresser l'inventaire précis des goûts poétiques de mes enfants :

*Safran* appréciait la poésie classique aux beaux alexandrins, *Rouge* s'empourprait aux poèmes d'amour, la timide *Rose Parme* semblait bel et bien jouir au son des épopées. Quant au *Maître Indigo*, la poésie moderne l'élevait encore plus.

Sans aucun doute, ils atteignaient une taille imposante et le jardin resplendissait.

Après que j'eus récité Rimbaud, Garcia Lorca, et tant d'autres, mes pensionnaires dépassèrent une taille record ! J'obtins alors une grande

---

<sup>3</sup>Lorsqu'une cruche ne contient que quelques pièces de monnaie, elle fait du bruit quand on la secoue ; en revanche, quand elle est pleine, elle n'en fait pas (Talmud).

<sup>4</sup>*Les Contemplations.*

renommée auprès des spécialistes du monde entier mais pas... le plaisir d'observer la mine joyeuse de mes enfants.

Ne restait plus qu'une solution... tant pis pour les voisins !

– Je vais inventer une machine pour la diffuser sans me faire entendre à côté.

Et cette fois, la musique fit son entrée en scène dans mon splendide jardin.

– Matsati<sup>5</sup> ! Cette fois, j'ai trouvé ! J'ai trouvé l'Essentiel.

En plus de la victoire, la gloire aurait pu me rendre orgueilleux, mais je restais sage et prudent.

Exactement comme pour la poésie, chacun vibrait selon sa personnalité.

*Safran*, le craintif, s'autorisait une plus grande liberté lorsqu'il entendait *La Flûte enchantée*...

– Mozart ! Il aime Mozart, l'enfant terrible de la musique ! Je vais essayer avec d'autres.

...Erreur « de casting » ! *Safran* n'apprécie que Mozart.

Quant aux autres, leurs préférences musicales correspondaient à leurs tendances poétiques...

C'est ainsi que le bel *Indigo*, passionné et romantique, s'enflammait pour Beethoven, tandis que *Rouge*, le passionné, s'empourprait aux accents puissants de la musique russe... Chostakovitch...

Et voilà que cette midinette de *Rose* se prenait de pâmoison en écoutant les baroques de Lully ou les opéras de Verdi.

– Oh, ça ne m'étonne guère, sa sensibilité à fleur de pétale est attisée par les drames et la douleur. Je crois bien que cette fois, j'y suis. L'Essentiel se révèle enfin à nos âmes. Enfin j'ai compris !

À ce moment de son récit, des larmes emplissent les beaux yeux de mon ami Mardochée. Je m'autorise une question :

– Dis-moi, d'après toi, est-ce l'eau, la musique ou la poésie ? Selon toi, quelle solution miracle a bien pu transformer tes fragiles arbustes en ces somptueux buissons épanouis ?

– Te voilà comme tous ces savants, spécialistes et journalistes qui m'accablent de leurs courriers. Tu voudrais bien connaître la formule magique de cette jouvence ? À eux, je réponds n'importe quoi, je leur

---

<sup>5</sup> Euréka, j'ai trouvé, en hébreu.



balance des formules inventées de toutes pièces. À aucun je ne révèle la vérité, la vraie vérité.

– Tu ne me la diras pas ?

– Je m'étonne que tu ne l'aies pas encore devinée ? ! Si tu m'avais bien écouté, tu connaîtrais la réponse ! À croire que tu n'as jamais lu Antoine de Saint-Exupéry !

*C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante.*

Eh bien, vois-tu pour mes chers trésors, c'est pareil ! Ni l'eau, ni la poésie, ni la musique, ni Victor Hugo, ni Beethoven, rien de tout cela n'a suffi. Certes, mes bougainvilliers ont grandi, mais ce qui leur a permis de s'épanouir, ce remède merveilleux à leur tristesse, ce miracle, il ne vient ni des produits, ni des hommes, ce joyau secret, il s'écrit avec une plume d'or, en un seul mot, et je te livre pour qu'à ton tour, tu puisses le répéter au monde. Dis-le, chante-le, écris-le ! En vers, en prose ou en musique, toi et moi, devons le cultiver pour que haut et fort nous puissions le répéter, ce mot sacré, c'est l'amour. Pardon... l'Amour.

Au souvenir de ces années de bonheur, il pleurait de joie.

– Mais tu sais, le bonheur n'est pas fait pour les hommes. Nous perdons alors toute vigilance et croyons à l'éternité. C'est ce qui nous perd, nous sommes trop prétentieux.

– Pourquoi dis-tu cela, Mardochée ?

– Parce que la vie nous joue des tours.

– Raconte-moi, je t'en prie.

– Il y a eu ce dimanche noir... C'était la Gay Pride et en même temps un immense rassemblement de motards a Neve Tseddek. Des Hell's Angels se sont massés près de la maison. Ils faisaient un boucan terrible. Mes enfants n'avaient pas l'habitude de ce bruit, de cette cacophonie. J'ai tout de suite senti que cela n'allait pas. Comme une fébrilité. Leurs branches se tordaient, faisaient des nœuds, des entrelacs comme pour se protéger. Les couleurs ont légèrement terni, pas grand-chose, mais je l'ai tout de suite remarqué. Et puis, ils ont mis de la musique, du rock violent et agressif. Je me suis alors enfermé dans la maison pour m'abriter de ce déchainement sonore. Je sentais les petites de plus en plus effrayées mais je ne savais plus quoi faire.

J'ai fini par m'endormir. Mon sommeil était hanté par les plus affreux cauchemars. J'ai été réveillé par la Gay Pride. Des chars multicolores, suivis d'une foule immense, se sont déversés dans le quartier en descendant vers la plage.

– Ils sont souvent bruyants, mais ils ne sont pas agressifs, généralement.

– Ils ne l'étaient pas du tout. Un défilé cocasse, osé souvent mais sans une once de violence ni de vulgarité. Il fallait voir le char des religieux gays. En redingote, pantalon bouffant, chapeaux noirs, avec leurs barbes et leurs papillotes. Si tu les avais vus se trémousser aux sons de la techno. Je me suis installé sur le balcon pour suivre la parade. Peut-être suis-je un peu voyeur ?

– Non, je ne crois pas. Curieux peut-être mais pas voyeur.

– Enfin, peu importe. Les enfants étaient plus calmes, les motards étaient partis avec leur musique infernale. C'est alors que tout a basculé.

– Que veux-tu dire ?

– Eh bien, quand le char des Drag Queen est passé, je m'amusais à détailler les tenues, tu ne peux pas imaginer tout ce qu'il y avait comme accoutrements. Des gars à moitié à poil avec sur la tête de véritables enseignes lumineuses, des perruques de toutes les couleurs. Et les tatouages, des corps couverts de gravures de toutes sortes. Des dragons, des bêtes mythiques, des tags multicolores. C'était un véritable émerveillement. Nous étions en fin d'après-midi, le soleil se couchait sur la mer. Ce qui était le clou du défilé est alors apparu, c'était la Reine des Fleurs. Elle était annoncée par les trompettes d'Aïda. Mes bougainvilliers ont frémi de plaisir et j'ai senti pour la première fois leur force. Il y avait tant d'amour dans l'air. La musique était tellement forte, tellement présente. Elle venait de partout, nous étions dans cette merveilleuse mélodie. Puis, comme dans un feu d'artifice, d'autres airs d'opéra sont venus en surimpression. La Reine des Fleurs était Euterpe, la muse de la musique. Le son a enflé, s'est amplifié. Les enfants se sont alors mis à croître avec une frénésie que je ne leur avais jamais connue. J'ai pris peur et je me suis barricadé dans la maison. J'ai tout fermé, portes, persiennes, volets, fenêtres. Et je sentais les branches cogner contre la maison. Bientôt, mes maigres protections ont volé en éclat et *Safran* au sud, *Parme* à l'ouest, *Pourpre*

au nord et *Indigo* à l'est ont pénétré dans la maison. C'était incroyable la vitesse à laquelle ces plantes poussaient. Très vite, la moitié de la maison a été envahie. Je commençais à manquer d'oxygène. Je me suis réfugié dans la salle de bains, une pièce sans fenêtre tout au sud de la maison. Les murs se fendillaient de partout et bientôt il y eut un immense trou ouvert devant moi. Je m'attendais à ce que *Safran* s'engouffre dans cette faille, mais il ne passa rien pendant cinq bonnes minutes. Alors j'ai foncé. J'ai sauté dans le vide et je me suis trouvé dans le jardin, au milieu des branches de *Safran*. Curieusement, il y avait comme un passage, comme un sentier entre ses branches. En quelques secondes, j'étais dans la rue. Ma maison était entièrement recouverte par les bougainvilliers formant un immense bouquet multicolore. Le bouquet s'élevait à bien plus de dix mètres du sol. C'était à la fois merveilleux et effrayant. J'ai compris ma folie.

– Tu as déplanté les bougainvilliers ?

– Oh, non. Je n'aurais jamais pu. Je les ai fait tailler et j'ai arrêté de les gaver de poèmes et de musique. Ce sont maintenant de belles plantes mais elles n'ont plus leur splendeur d'antan.

– Quelle histoire ! Maintenant tout est rentré dans l'ordre, n'est-ce pas ?

– En effet, en effet, mais souvent je regrette leur splendeur passée. Garde le briquet en souvenir de Mardochée Safran.

Il a alors retiré ses lunettes et j'ai vu au fond de ses prunelles des bouquets de bougainvilliers. Il m'a tendu une main que j'ai serrée chaleureusement. À travers sa peau diaphane, j'ai cru voir non pas une fleur, mais une bractée à quatre feuilles – safran, parme, pourpre et indigo.

Ainsi me parla Mardochée.

*Alain Benichou*  
**Le buganvillee**

Traduzione di *Monica Feroletto*

*Qualche parola per raccontarvi la mia avventura.*

*Ho fatto il mio Aliyah a quasi 63 anni. Un'età che per me ha un valore simbolico molto importante (mia madre è morta a quell'età).*

*E quel che vi racconto, in gran parte l'ho vissuto, la mia immaginazione ha fatto il resto.*

*Sono sempre innamorato di mia moglie Nicole, e ci troviamo bene come dei pesci nell'acqua.*

*Ma devo confessarvi che mi sono innamorato altre due volte.*

*La prima delle mie amanti è giusto un po' più giovane di me – di un anno credo – e non sta ferma un minuto.*

*Sempre in movimento, e sempre in cerca d'innovazione.*

*La seconda è molto più vecchia, mia madre avrebbe quasi la sua età. Lei ne ha viste così tante che nulla più la stupisce e ha una tolleranza che a volte trovo esagerata.*

*Non preoccuparti ichti<sup>1</sup> Nicole, perché credo che anche tu ti sia innamorata di loro, queste belle signore sono Israele e Tel Aviv.*

Stavo camminando per le strade di Neve Tseddek<sup>2</sup> quando incontrai Mardocheo.

Gli ho chiesto da accendere e lui mi ha passato un banale accendino Bic nero.

Ma non proprio banale, l'accendino era decorato con delle buganvillee. Una piacevole sorpresa.

Bisogna dire che tutti i miei ricordi di infanzia mi riportano a questi arbusti. Le tovaglie delle feste ne erano decorate, il pergolato era incorniciato da due cespugli di queste piante spinose e le mie sorelle avevano l'abitudine di indossare delle corone di buganvillee indaco.

---

<sup>1</sup> Moglie.

<sup>2</sup> Il più antico quartiere di Tel-Aviv, il cui nome significa "oasi di giustizia".

Accorgendosi del mio interesse per queste Nictaginacee, Mardocheo mi diede l'accendino dicendomi:

– Te lo regalo. Vuoi che ti racconti una bella storia?

– Certo, racconta.

E così parlò Mardocheo...

Ometto pallido con gli occhiali neri, quasi calvo, di un'età indefinibile, il mio amico Mardocheo aveva ereditato da suo padre una piccola casa col giardino. Lui me ne raccontò volentieri la storia.

Quattro bambini di un genere un po' particolare vi crescevano: uno zafferano, uno rosa, uno rosso e uno indaco.

Quello zafferano, quasi fragile e un po' timoroso, aveva un aspetto che avrebbe potuto sembrare diafano, in uno dei suoi fratelli dalla pelle bianca.

Il rosa più deciso, ma che restava comunque discreto, l'avevo battezzato *Parma*.

Quanto al rosso, anche se acceso, in quanto padre, mi autorizzavo a qualificarlo come *Porpora*.

Ma il più forte, quello che potrebbe facilmente essere considerato Dominante, era l'indaco sacro che brillava del suo colore, simbolo di conoscenza.

Da padre, buono e giusto, li amavo tutti e quattro allo stesso modo, ne ero veramente molto fiero. Eppure qualcosa mi rattristava, una sensazione impalpabile, un interrogativo vago: *i miei figli* assumevano ogni giorno un'aria tristissima.

Come potrei renderli più allegri? Dev'essere il terreno troppo povero, la mancanza di minerali probabilmente.

Allora feci mille prove, aggiunsi un po' di ferro qui, una dose di magnesio o di cobalto là, e anche, persino, posso confessartelo, nella maniera più segreta, cercavo di nobilitare il terreno offrendogli qualche pepita... d'oro.

Che tu lo creda o no, scoprii addirittura – grande sorpresa! – i capricci dei miei piccoli cari: ognuno aveva bisogno di un apporto diverso, certi minerali abbellivano uno mentre l'altro non manifestava nemmeno l'ombra di un pur minimo segno di soddisfazione. E dunque di crescita. *Zafferano* apprezzava il magnesio, mentre *Porpora* abusava volentieri del ferro. Ovviamente, *Indaco*, desideroso di accrescere il suo magnetismo, reclamava il

manganese. Quanto a *Rosa*, ovvero *Parma*, non accettava altro che oro puro. Una vera rovina!

Poco a poco le piante iniziarono a schiudersi, i *miei figli* stavano crescendo. Tuttavia non potevo accontentarmi di questa crescita: bella statura ma viso spento. Mancava l'Essenziale.

– Il loro aspetto migliora di giorno in giorno, ma mi accorgo perfettamente che non sono di buon umore. Questa malinconia spegne i loro bei coloriti.

Cosa fare?

Dopo due anni di tentativi dai risultati poco efficaci, la desolazione cominciò a sopraffarmi:

– Ho fatto il massimo per il terreno, devo cercare altrove. E se fosse l'acqua? I tipi di acqua qui differiscono a seconda della loro origine, può essere che la mia non sia adatta a loro. Troppo sale? Troppi pochi minerali? Troppo calda? Troppo fredda?

Ripresi di nuovo il percorso del mio laboratorio a cielo aperto, sicuro di scoprire l'Essenziale.

Provai tutte le marche di acqua minerale. Anche questa volta senza grande successo.

– Mi concentro per bene, basterebbe forse che migliori l'acqua della città? Mi eviterebbe viaggi e riserve.

Ma il risultato condusse solo alla delusione. Ancora una volta mancava... l'Essenziale.

– Bene, allora questa volta distillerò l'acqua del climatizzatore israeliano *mazgan* di cui tutta la casa è fornita.

Niente. Nessun miglioramento. C'era di che disperarsi!

– Ho capito, annaffio troppo! La buganvillea non ama l'acqua. Sostituisco le abbondanti annaffiature con un sistema di irrigazione a goccia più moderato?

Tre anni passarono tra esperimenti e speranze, passi in avanti e delusioni. L'Essenziale non si era ancora rivelato.

Con i vari tipi di acqua, così come con i minerali, ciascuno aveva mostrato le sue preferenze, ma nessuno dei quattro esprimeva gioia o pienezza.

Ma l'Essenziale manca alla loro felicità. Ma cosa? Quale filtro misterioso potrebbe renderli davvero felici? Forse sono come me, amano la poesia. Come ho fatto a non pensarci prima: la poesia cura

tutti i mali. Ad ogni visita, dirò loro dei versi. Comincerò con la letteratura per l'infanzia.

...Ed è così che, al sorgere del sole, ogni mattina all'ora in cui il sole diventava rosato, mi si sentiva mormorare:

*La Regina non ha dimora, il Re non ha corona,  
In un anno sette giorni di primavera  
E freddo e pioggia per il resto dell'anno.*

Lea Goldberg non ebbe effetto...

Tuttalpiù, sembrò che *Zafferano* emettesse un leggero fremito. Ma ne ero poi sicuro?

Ripiegai su Shlomo Aviner, quella storia della brocca vuota<sup>3</sup>...

Oh miracolo, abbozzarono un piccolo segno di piacere.

– Non è persa l'ultima speranza! Proverò i poeti francesi. Victor Hugo.

*Se Dio non avesse fatto la donna,  
Non avrebbe fatto il fiore.<sup>4</sup>*

Provai anche la poesia cantata da Eduardo Di Capua e Giovanni Capurro:

*Ma n'atu sole, chiù bello, oje ne'  
'O sole mio sta 'nfronte a te!  
'O sole, 'o sole mio sta 'nfronte a te! Sta 'nfronte a te!*

Dopo giorni, settimane e mesi, potetti redigere, con precisione matematica, l'inventario preciso dei gusti poetici dei miei figli:

*Zafferano* apprezzava la poesia classica dagli eleganti alessandrini, *Rosso* si imporporava con le poesie d'amore, la timida *Rosa Parma* sembrava davvero gioire al suono delle epopee. Quanto al maestro *Indaco*, la poesia moderna l'innalzava ancor di più.

---

<sup>3</sup> Quando una brocca contiene soltanto qualche moneta, fa rumore se la scuoti; quando è piena, invece, non lo fa. (Talmud)

<sup>4</sup> *Le Contemplazioni.*

Senza dubbio, raggiungevano una misura imponente e il giardino risplendeva.

Dopo che ebbi recitato Rimbaud, Garcia Lorca, e tanti altri, i miei allievi oltrepassarono una taglia record! Conquistai allora un'ottima reputazione agli occhi degli specialisti di tutto il mondo ma non... il piacere di osservare l'aspetto gioioso dei miei bambini.

Non restava più che una soluzione... tanto peggio per i vicini!

– Inventerò una macchina per diffonderla senza farmi sentire nei dintorni.

E questa volta, la musica fece il suo ingresso in scena nel mio splendido giardino.

– Matsati!<sup>5</sup> Questa volta ho trovato! Ho trovato l'Essenziale.

Oltre alla vittoria, la gloria avrebbe potuto rendermi orgoglioso, ma restavo saggio e prudente.

Esattamente come per la poesia, ognuno vibrava secondo la propria personalità.

*Zafferano*, il timoroso, si autorizzava una maggiore libertà quando ascoltava *Il Flauto magico*...

– Mozart! Ama Mozart, *l'enfant terrible* della musica! Proverò con altri.

...Errore di "casting"! *Zafferano* apprezza *solo* Mozart.

Quanto agli altri, le loro preferenze musicali corrispondevano alle loro tendenze poetiche...

È così che il bell'*Indaco*, appassionato e romantico, si infervorava per Beethoven, mentre *Rosso*, il passionale, si avvampava ai forti accenti della musica russa... Shostakovitch...

Ed ecco che quella sentimentale di *Rosa* illanguidiva ascoltando la musica barocca di Lully o le opere di Verdi.

– Oh, questo non mi sorprende molto, la sua sensibilità a fior di petali viene attizzata dai drammi e dal dolore. Credo di esserci arrivato questa volta. L'Essenziale si rivela infine alle nostre anime. Finalmente ho capito!

A questo punto del suo racconto, delle lacrime riempiono i begli occhi del mio amico Mardocheo. Mi permetto una domanda:

---

<sup>5</sup> *Eureka*, ho trovato, in ebraico.



– Dimmi, secondo te, l'acqua, la musica o la poesia? Secondo te, quale soluzione-miracolo ha potuto trasformare davvero i tuoi fragili arbusti in questi sontuosi cespugli radiosi?

Ecco, sei come tutti quegli studiosi, specialisti e giornalisti che mi sommergono con le loro lettere. Così vorresti conoscere la formula magica di questa vitalità? A loro rispondo a casaccio, butto là delle formule inventate di sana pianta. A nessuno rivelo la verità, la verità vera.

– Non me la dirai?

– Mi stupisco che tu non l'abbia ancora indovinata?! Se mi avessi ascoltato bene, conosceresti la risposta. Impossibile che tu non abbia mai letto Antoine de Saint-Exupéry!

*È il tempo che hai perduto per la tua rosa che fa la tua rosa così importante.*

Ebbene, vedi, vale lo stesso per i miei cari tesori! Né l'acqua, né la poesia, né la musica, né Victor Hugo, né Beethoven, niente di tutto questo è stato sufficiente. Certo, le mie buganvillee sono cresciute, ma qualcos'altro ha permesso loro di sbocciare. Questo meraviglioso rimedio alla loro tristezza, questo miracolo, non viene né dai prodotti né dagli uomini. Questo gioiello segreto si scrive con una penna d'oro, in una sola parola, te la confido affinché tu, a tua volta, possa ripeterla al mondo. Dilla, cantala, scrivila! In versi, in prosa o in musica, tu ed io, dobbiamo coltivarla così da poterla ripetere forte e chiaro, questa parola sacra, è l'amore. Scusa... l'Amore.

Al ricordo di quegli anni di felicità, piangeva di gioia.

– Ma tu lo sai, la felicità non è fatta per gli uomini. Perdiamo allora ogni prudenza e crediamo nell'eternità. È questo che ci perde, siamo troppo pretenziosi.

– Perché dici questo, Mardocheo?

– Perché la vita si prende gioco di noi.

– Raccontami, ti prego.

– C'è stata quella domenica buia... C'era il Gay Pride e, allo stesso tempo, un immenso raduno di motociclisti a Neve Tseddek. Degli Hells Angels si sono ammassati vicino casa. Facevano un baccano terribile. I miei figli non erano abituati a quel rumore, a quella cacofonia. Subito ho sentito che qualcosa non andava. Come

un'eccezione febbrile. I loro rami si contorcevano creando dei nodi, degli intrecci come per proteggersi. I colori si sono spenti, appena un po', niente di grave, ma l'ho notato subito. E poi hanno messo della musica, del rock violento e aggressivo. Allora mi sono chiuso in casa per proteggermi dallo scatenarsi di quei suoni. Sentivo le mie piccole sempre più spaventate ma non sapevo più cosa fare. Alla fine mi sono addormentato. Il mio sonno era ossessionato dagli incubi più spaventosi. Sono stato svegliato dal Gay Pride. Carri multicolori, seguiti da una folla immensa, si sono riversati nel quartiere scendendo verso la spiaggia.

– Sono spesso rumorosi, ma in genere non sono aggressivi.

– Non lo erano affatto. Un corteo buffo, spesso spinto ma senza un briciolo di violenza né tantomeno di volgarità. Avresti dovuto vedere il carro dei religiosi gay. In redingote, pantalone a sbuffo, cappelli neri, con barba e bigodini. Se tu li avessi visti dimenarsi al suono della techno. Mi sono messo a seguire la parata dal balcone. Sono forse un po' guardone?

– No, non credo. Curioso forse ma non guardone.

– Alla fine, poco importa. I bambini erano più calmi, i motociclisti se ne erano andati insieme alla loro musica infernale. È in quel momento che è cambiato tutto.

– Cosa intendi?

– Beh, quando il carro delle Drag Queen è passato, mi divertivo a esaminare il loro abbigliamento, non puoi immaginare quanti costumi diversi. Dei ragazzi mezzi nudi con sulla testa delle vere insegne luminose, delle parrucche di tutti i colori. E i tatuaggi, corpi ricoperti da incisioni di ogni tipo: draghi, bestie mitologiche, graffiti multicolori. Sbalorditivo. Era tardo pomeriggio, il sole tramontava nel mare. Allora, il clou del corteo è apparso, era la Regina dei Fiori. Era annunciata dalle trombe dell'Aida. Le mie buganvillee hanno avuto un fremito di piacere e ho sentito per la prima volta la loro forza. C'era tanto amore nell'aria. La musica era talmente forte, talmente presente. Arrivava da ogni dove, noi eravamo immersi in quella meravigliosa melodia. Poi, come in un fuoco d'artificio, altre arie d'opera si sono sovrapposte alla precedente. La Regina dei Fiori era Euterpe, la musa della musica. Il suono si dilatava, si amplificava. I bambini allora si sono messi a crescere con una frenesia che non

avevo mai visto. Ho avuto paura e mi sono barricato in casa. Ho chiuso tutto, porte, persiane, imposte, finestre. E sentivo i rami sbattere contro la casa. Presto le mie fragili protezioni sono volate in frantumi e *Zafferano* a sud, *Parma* a ovest, *Porpora* a nord e *Indaco* a est sono penetrati in casa. Era incredibile la velocità con la quale quelle piante spingevano. Rapidamente mezza casa è stata invasa. Iniziava a mancarmi l'ossigeno. Mi sono rifugiato in bagno, una stanza senza finestre a sud della casa. I muri si screpolavano ovunque e presto si è aperto un immenso buco davanti a me. Mi aspettavo che *Zafferano* si precipitasse in quella faglia, ma non successe nulla per cinque minuti. Allora sono scappato. Sono saltato nel vuoto e mi sono ritrovato nel giardino, tra i rami di *Zafferano*. Stranamente c'era come un passaggio, un sentiero tra i suoi rami. In qualche secondo ero in strada. Casa mia era completamente ricoperta dalle buganvillee che formavano un immenso bouquet multicolore. Il bouquet si innalzava per più di dieci metri da terra. Era meraviglioso e spaventoso al tempo stesso. Mi sono reso conto della mia follia.

– Hai sradicato le buganvillee?

– Oh, no. Non avrei mai potuto. Le ho fatte tagliare e ho smesso di rimpinzarle di poemi e musica. Adesso sono delle belle piante ma non hanno più il loro splendore di un tempo.

– Che storia! Ora tutto è tornato alla normalità, vero?

– Certo, certo, ma spesso rimpiango il loro splendore passato. Conserva l'accendino in ricordo di Mardocheo Zafferano.

Così ha tolto gli occhiali e ho visto sul fondo delle sue pupille dei bouquet di buganvillee. Mi ha teso la mano che ho stretto affettuosamente. Attraverso la sua pelle diafana ho creduto di vedere non un fiore, ma una brattea a quattro foglie – zafferano, parma, porpora e indaco.

Così mi parlò Mardocheo...

*Mylène André*

## **Julia**

La nature aussi a ses cancrs et ses premiers de la classe. C'est pas juste mais c'est comme ça.

Dès le berceau, à peine le temps de faire connaissance et la voilà qui distribue les bons points et les bonnets d'âne.

Au premier rang, les Greta Garbo, belles, mystérieuses et souveraines, ignorant jusqu'à la possibilité de la médiocrité.

Plus loin, tout au fond, près du radiateur, les Pauline Carton et toutes ces créatures sans charme ni beauté, contraintes à une lutte déloyale, armées de leur seule volonté et peut-être aussi d'un peu de dérision.

Et enfin, au milieu, pauvre chose indéfinie, il y a moi...

Ni belle, ni moche, toujours dans la moyenne, sans jamais un poil qui dépasse d'un côté comme de l'autre. Et si, parfois, on m'a qualifiée d'intéressante, c'est que devant tant de lacunes, il faut bien, à la fin, dire quelque chose.

Vous pouvez me croire quand j'affirme que je me serais mieux accommodée d'un peu de laideur.

Tout plutôt que cette insignifiance.

Je me suis montrée très précoce dans l'art de passer inaperçue. À la maternelle, j'étais déjà devenue tellement imperceptible qu'on m'oublia toute une après-midi dans les toilettes.

Après un regard circulaire qui avait glissé sur moi, sincèrement convaincue d'avoir rassemblé tous ses élèves, l'institutrice a refermé la porte à clé puis s'en est allée pour ne plus jamais revenir, me laissant là, encore occupée à remonter tant bien que mal les bretelles de ma salopette.

– Où est Julia ?, s'est inquiétée en fin de journée ma pauvre mère, trop humble et maladroite devant cette honorable représentante des institutions.

– Vous dites ?, a répondu l'étourdie en fronçant les sourcils et en cherchant désespérément à mettre un visage sur ce prénom.

Moi, assise sur mon trône, j'avais eu le temps de méditer. Une heure et demie de remise au point.

Il me vient encore la nausée au souvenir de l'odeur tenace et malpropre de mes oubliettes mais jamais je n'ai pensé à crier ou à me manifester en frappant à la porte.

Scrupuleuse et discrète, j'ai eu peur de déranger.

Certains enfants sont comme ça, ils ne protestent pas, ils comptent.

J'ai appris à compter ce jour-là.

À chaque rentrée scolaire, je cherchais parmi mes petits camarades les êtres les plus inadaptés, les plus effacés ou les plus en marge. J'avais encore l'espoir de me faire un ami mais rien n'y faisait, j'étais la seule de ma race.

Dans la cour de récréation, je regardais les autres jouer comme plus tard je les regarderai vivre en enviant leur aisance.

Le temps, donc, n'a rien arrangé à mon affaire. Plus je grandissais, plus je devenais diaphane.

J'ai bien essayé d'y trouver quelques avantages mais je ne doute plus maintenant que le monde appartient à ceux qui s'imposent. Et déjà sur mon trône, j'avais compris que je n'étais pas de ceux-là.

Mon fatalisme, ce triste jour, fut probablement mon acte fondateur. Si j'avais protesté, si j'avais crié mon désespoir d'être ignorée, mon existence aurait probablement pris une autre forme.

Au lieu de ça, je fais encore des comptes.

Plus tard, à l'adolescence, j'aurais pu, comme certains de mon espèce, sombrer dans l'alcool ou l'excentricité. Ou, pire encore, dans la religion. Mais j'avais déjà trop d'orgueil pour renoncer. Et comme on n'est jamais mieux servi que par soi-même, avec le temps je me suis forgée d'amour propre.

Je me suis vouée un amour inconditionnel et si profond que j'ai parfois la faiblesse de me croire incassable.

C'est forte de cette conviction que j'ai pu, très jeune, m'intéresser au sexe opposé.

Inutile de dire que, comme le reste de l'humanité, ils me regardaient sans me voir.

J'ai donc développé dès mes premières années une volonté de fer pour susciter un peu de visibilité.

Je dois avouer que mes méthodes ont été dès le début, comment dire ?... rudimentaires.

J'étais prête à tout.

Je peux donner un aperçu de ma détermination en évoquant ma première tentative de séduction.

C'était en dernière année de maternelle. J'avais à peine six ans. Il était beau, débrouillard, imposant.

Un meneur. Il était gourmand aussi.

J'avais bien essayé de lui envoyer quelques signes d'intelligence, je ne savais pas encore que l'on ne peut pas tout demander au même homme.

Lui, ne voyait que Norma Russo, une petite italienne qui, en plus d'être gentille, était gratifiée de jolies boucles brunes, de grands yeux bleus et d'adorables fossettes plantées au milieu des joues.

Je la haïssais.

Elle incarnait toute l'injustice du monde.

Cela dit, et entre parenthèses, quand, quelques années plus tard, j'ai appris qu'elle travaillait au guichet de la C.A.F, j'ai dû revoir toutes mes théories sur l'injustice.

Mais bref, j'étais amoureuse sans aucun espoir de réciprocité.

Pour obtenir ma pitance, j'allais devoir me montrer plus persuasive que la concurrence.

J'ai commencé mon apprentissage un matin de décembre. Je me souviens encore de cette odeur propre à la campagne au début des grands froids, une odeur légèrement fumée qui resterait longtemps pour moi l'odeur du bonheur.

Une brume labile hantait le bocage et sous mes pas craquait une fine couche de givre. Je n'avais ni gants ni bonnet et ma capuche trop ample laissait passer un vent glacial qui me brûlait les oreilles.

De chaque côté de la route, des arbres dénudées et frileux imploraient le ciel et moi aussi, tout en cheminant vers l'école, je lançais une prière là-haut, à je-ne-savais-trop-qui.

Ce matin-là, nous étions arrivés à l'école les premiers. La cour était vide. C'était ma chance.

De mon air le plus inoffensif, je l'ai attiré à l'abri des regards, et, sans préambule, lui ai proposé mon goûter s'il avait, en contrepartie, la gentillesse de bien vouloir baisser son pantalon.

– S'il te plaît, ai-je poliment ajouté.

C'est alors que, à la fois incrédule et émue, je le vis, sans un moment d'hésitation, préférer mon goûter à sa dignité.

Après ce matin béni, je n'eus plus aucun scrupule à user de tous les moyens quitte à obtenir ce que je désirais par l'extorsion, ou, plus simplement, en profitant d'un bref instant d'inattention.

Et puis un jour j'ai trouvé la terre promise.

C'est par hasard que je me suis aventurée dans ce quartier populaire et métissé.

Le mois d'août offrait à qui en voulait une ville inanimée et des rues poussiéreuses. Sans beaucoup d'espoir, je cherchais une boulangerie ouverte dans un désert de béton.

De rideau fermé en rideau fermé, talonnée par la faim, je me suis finalement approchée de ces rues où la vie, plus opiniâtre qu'ailleurs, se répandait encore sur les terrasses et les bancs publics.

Des hommes, nonchalamment installés devant les bistrotts, buvaient du thé à la menthe. D'autres bavardaient au coin des rues, fumant et détaillant chaque passant d'un air avisé. D'autres encore, par les fenêtres, surveillaient d'un œil autoritaire des enfants chétifs et turbulents.

De rares ménagères passaient les bras chargés de cabas, fuyant les regards insistants, les yeux rivés sur leurs chaussures.

Sans le vouloir, j'étais arrivée au pays merveilleux des hommes.

Et sans rivalité en vue. Ou en tout cas rien de sérieux.

Pourquoi ne m'avait-on jamais rien dit de ce peuple affamé qui se languissait là, à vingt minutes de chez moi ?

Le plaisir des yeux m'aurait déjà bien contentée mais en plus, miracle, je n'étais plus invisible.

Pour la première fois de mon insignifiante existence, les regards ne glissaient plus sur moi.

Et quel bonheur quand, arrivée à leur hauteur, j'entendis certains me susurrer quelques mots furtifs.

Moi, enfin fière, je n'ai même pas fait mine de tendre l'oreille. Déjà enflammée d'orgueil, je suis passée, sourde et souveraine.

Ô douce ivresse de la vanité !

Ô joie indicible des regards posés sur mon cul !

Je suis souvent revenue dans ce pays de cocagne, juste pour le plaisir de le promener, heureuse de le sentir enfin exister.

« Je-ne-savais-trop-qui » avait-il donc décidé de réparer une injustice ?

Un péché originel m'avait-il été pardonné ?

Quoiqu'il en soit, la punition semblait avoir été levée et, de reconnaissance, j'avoue m'être intimement approchée de cette frontière où l'on remet son destin entre les mains de « je-ne-savais-trop-qui » en lui abandonnant, en toute bonne foi, intelligence et liberté.

À chaque moment difficile de mon existence, j'allais chercher la consolation au fond de ce quartier populaire avec l'enthousiasme de l'ivrogne cherchant un dernier espoir de réconfort dans le fond d'une bouteille.

Je passais, toujours sourde et souveraine, filant comme une star assaillie de paparazzi.

Un matin, pourtant, j'ai tendu l'oreille.

Ah ! Vanité ennemie de la sagesse.

J'aurais préféré être sourde plutôt que d'entendre nettement ces mots impitoyables susurrés sur mon passage.

Sans ambiguïté, de groupes d'hommes en groupe d'hommes, c'était toujours les mêmes :

– Hé, tu veux du shit ?... Hé, toi... tu veux du shit ?...

Et devant mon air profondément désappointé, comme un deuxième coup de poignard :

– J'ai de l'herbe aussi...





*Mylène André*

## **Julia**

Traduzione di *Raffaele Salvati*

Anche la natura ha somari e primi della classe. Non è giusto, ma è così. Fin dalla culla, nemmeno il tempo di affacciarsi alla vita ed eccola distribuire i premi e i cappelli con le orecchie d'asino.

In prima fila, le Greta Garbo: belle, misteriose e altezzose, che ignorano persino la possibilità di essere mediocri.

Seguono, in fondo, e vicine al termosifone, le Pauline Carton e tutte quelle creature senza fascino né bellezza, costrette a una lotta sleale e armate solo della loro volontà e forse anche di un po' di derisione.

E infine, nel mezzo, povera cosa indefinita, ci sono io...

Né bella, né brutta, sempre nella media, senza mai un minimo peso che faccia pendere da una parte o dall'altra. E se, qualche volta, mi hanno detto di essere interessante, è solo perché davanti a tanti silenzi bisognerà pure, alla fine, dire qualcosa.

Credetemi quando affermo che mi sarebbe andata meglio anche un po' di bruttezza. Tutto fuorché questa insignificanza.

Mi sono mostrata precocissima nell'arte di passare inosservata. Alla materna, ero diventata già talmente impercettibile, che mi dimenticarono per un pomeriggio intero nei bagni.

Dopo uno sguardo circolare che non si è soffermato su di me, sinceramente convinta di aver riunito tutti gli alunni, la maestra ha chiuso la porta a chiave e se n'è andata per non tornare più, lasciandomi là, ancora intenta a tirar su nel miglior modo possibile le bretelle della mia salopette.

– Dov'è Julia?, si è preoccupata a fine giornata quella poveretta di mia madre, troppo umile e goffa davanti a quell'onorevole rappresentante delle istituzioni.

– Chi?, ha risposto la smemorata, aggrottando la fronte e cercando di collegare disperatamente un viso a quel nome.

Io, seduta sul mio trono, avevo avuto il tempo di meditare. Un'ora e mezza a schiarirmi le idee. Mi viene ancora la nausea al ricordo del

fastidioso e ripugnante odore di quelle segrete ma non ho mai pensato di gridare o di manifestarmi bussando alla porta.

Scrupolosa e discreta, ho avuto paura di disturbare.

Certi bambini sono così, non protestano, fanno la conta.

Ho imparato a contare proprio quel giorno.

Ogni inizio anno scolastico, cercavo tra i miei compagni gli esseri più disadattati, i più timidi o i più emarginati. Nutrivo ancora la speranza di farmi degli amici, ma niente, ero l'unica della mia razza.

Nel cortile della scuola, guardavo gli altri giocare come più tardi li avrei guardati vivere, invidiando la loro spigliatezza.

Il tempo, quindi, non ha per niente migliorato la mia situazione. Più crescevo, più diventavo trasparente.

Ho provato pure a vedervi qualche beneficio, ma adesso non ho dubbi che il mondo appartiene a quelli che si impongono. E già sul mio trono, avevo capito che non ero una di loro. Il destino di quel triste giorno ha rappresentato l'inizio di tutto. Se avessi protestato, se avessi gridato la mia disperazione per essere ignorata, la mia esistenza avrebbe probabilmente preso un'altra forma.

Invece, sto ancora lì a fare dei calcoli.

In seguito, da adolescente, avrei potuto, come alcuni della mia specie, abbandonarmi all'alcol o all'eccentricità. O, peggio ancora, alla religione. Ma avevo già troppo orgoglio per rinunciare. E siccome chi fa da sé fa per tre, col tempo mi sono costruita con l'amor proprio.

Mi sono riservata un amore così incondizionato e profondo che ho, a volte, la debolezza di credermi indistruttibile.

Forte di questa convinzione, ho potuto, fin da giovanissima, interessarmi al sesso opposto.

Inutile dire che, così come tutto il resto dell'umanità, mi guardavano senza vedermi.

Ho quindi sviluppato, fin dai primi anni di vita, una volontà di ferro per diventare minimamente visibile.

Devo confessare che i miei metodi sono stati fin dall'inizio, come dire?... rudimentali.

Ero pronta a tutto.

Posso dare un indizio della mia determinazione, evocando il mio primo tentativo di seduzione.

È stato all'ultimo anno di materna. Avevo appena 6 anni. Era bello, birbante, imponente. Un capobanda. Era anche goloso.

Avevo provato a lanciarli dei segnali, non sapevo ancora però che non si può chiedere tutto allo stesso uomo.

Lui stravedeva per Norma Russo, una ragazzina italiana che, oltre a essere gentile, aveva avuto in dono dei graziosi boccoli castani, due occhioni blu e delle adorabili fossette incastonate al centro delle guance.

La odiavo.

Lei incarnava tutte le ingiustizie del mondo.

Tra parentesi, quando qualche anno dopo ho saputo che lavorava allo sportello di un CAF, ho dovuto rivedere tutte le mie teorie sull'ingiustizia.

Insomma, ero innamorata senza alcuna speranza di essere corrisposta.

Per raggiungere il mio scopo, dovevo mostrarmi più persuasiva della concorrenza.

Ho cominciato il mio apprendistato una mattina di dicembre. Ricordo ancora l'odore tipico della campagna all'inizio dei grandi freddi, odore leggermente affumicato che sarebbe rimasto a lungo, per me, l'odore della felicità.

Una leggera nebbia avvolgeva il boschetto e sotto i miei passi scricchiolava una fine coltre di ghiaccio. Non avevo né guanti né cappello e il cappuccio troppo largo lasciava entrare un vento glaciale che mi congelava le orecchie. Ai due lati della strada, alberi spogli e freddi imploravano il cielo e anche io, camminando verso scuola, inviavo una preghiera lassù, verso non so chi.

Quella mattina, eravamo arrivati per primi a scuola. Il cortile era vuoto. Era la mia occasione.

Con fare inoffensivo, l'ho attratto al riparo dagli sguardi, e, senza preamboli, gli ho proposto il mio spuntino se lui in cambio gentilmente avesse abbassato i pantaloni.

– Per favore, avevo aggiunto educatamente.

Fu allora che, incredula ed emozionata allo stesso tempo, l'ho visto, senza alcuna esitazione, preferire lo spuntino alla sua dignità.

Dopo quella mattinata benedetta, non mi feci più alcuno scrupolo a usare qualsiasi mezzo pur di ottenere quello che desideravo con l'estorsione o, più semplicemente, approfittando di un istante di disattenzione.

E poi un giorno ho trovato la terra promessa.

È stato per caso che mi sono avventurata in quel quartiere popolare e multietnico.

Agosto offriva, a chi voleva, una città inanimata e strade polverose. Senza troppe speranze, cercavo una panetteria aperta in un deserto di cemento.

Tra le serrande chiuse e con i crampi della fame, mi sono infine addentrata in quelle strade in cui la vita, più dura che altrove, scorreva ancora tra tavolini all'aperto e panchine.

Alcuni uomini, seduti con nonchalance davanti ai bistrot, bevevano tè alla menta. Altri parlavano agli angoli delle strade, mentre fumavano e squadravano, con occhio clinico, ogni passante. Altri ancora, dalle finestre, sorvegliavano gracili e turbolenti bambini con aria autoritaria.

Qualche casalinga passava con le braccia cariche di ceste, sfuggendo, con gli occhi fissi sulle scarpe, gli sguardi insistenti.

Senza volerlo, ero arrivata nel meraviglioso mondo degli uomini.

E senza alcuna rivale in vista. O, almeno, nessuna che fosse pericolosa.

Perché non mi avevano mai detto niente di quel popolo affamato che languiva là, a soli venti minuti da casa?

Il piacere degli occhi già mi sarebbe bastato, ma addirittura, miracolo, non ero più invisibile. Per la prima volta nella mia insignificante esistenza gli sguardi si soffermavano su di me.

E che contentezza quando, vicino a loro, percepivo alcuni sussurrarmi qualche parola furtiva.

Io, con aria fiera, ho addirittura fatto finta di non ascoltarli. Piena d'orgoglio, sono passata, sorda e altezzosa.

Oh dolce ebbrezza di vanità!

Oh gioia indicibile di sguardi posati sul mio culo!

Sono tornata spesso in quel paese della cuccagna solo per il piacere di portarlo a spasso, felice di sentirlo esistere finalmente.

“Non so chi” aveva dunque deciso di riparare a un’ingiustizia?

Un peccato originale mi era stato perdonato?

In ogni caso, la punizione sembrava essere stata tolta e, per riconoscenza, ammetto di essermi intimamente avvicinata a quella frontiera in cui si consegna il proprio destino nelle mani di “Non so chi” rimettendogli, in buona fede, intelligenza e libertà.

In ogni momento difficile della mia esistenza, andavo a cercare consolazione in quel quartiere popolare con l’entusiasmo di un ubriaco che cerca l’ultima speranza di conforto nel fondo di una bottiglia.

Passavo, sempre sorda e sovrana, sfilando come una star assalita dai paparazzi.

Ma una mattina ho deciso di ascoltare.

Ah! Vanità nemica della saggezza.

Avrei preferito essere sorda piuttosto che sentire nettamente quelle impietose parole sussurrate mentre passavo.

Senza ambiguità alcuna, da un gruppo di uomini all’altro, era sempre la stessa cosa:

– Ehi, cerchi fumo? ... Ehi, tu... cerchi fumo?...

E di fronte al mio profondo disappunto, come una seconda pugnalata:

– Ho anche l’erba...



Raymond Iss

## Le Sud

Il avait défié toutes les modes : taverne, pub, auberge rustique. Elles étaient passées. Le café avait conservé ses murs peints en vert et le long comptoir en formica. La lumière crue des néons y interdisait toute rencontre discrète. Aucune moquette pour assourdir les éclats de voix. Étape matinale des ouvriers, il exhalait de fortes odeurs de bière et s'enfumait tard dans la nuit, avec les retraités qui venaient y têter leur cigare en poussant leurs pièces sur le jeu d'échecs. Entre temps, il s'assoupissait, pour renaître à l'heure de l'apéritif. Après le creux de quatorze heures, il accueillait sous ses tables les sacs en plastique de clientes harassées par les courses en ville.

Les patrons, un couple, géraient ces cycles à peine perturbés le jeudi matin par le marché qui triplait la rangée de consommateurs alignés au comptoir. Lui, de l'autre côté, manœuvrait la pompe à bière. Elle, derrière sa caisse, veillait au grain. Au fil des années, ils avaient sélectionné leur clientèle, décourageant les pèlerins de zinc aussi bien que les jeunes coqs qui venaient y planter leurs ergots. La retenue exigée des buveurs permettait à ceux-ci de se faire oublier et de rester des heures entières devant un verre vide, sans qu'on les relance. Cette politique peu agressive s'étant révélée payante, on embaucha une serveuse.

Il habitait à deux rues de là. Passant chaque jour devant le café, il avait fini par y entrer, séduit par sa banalité et son absence totale de caractère. On ne lui demandait rien, et très vite il n'eut même plus besoin de faire signe pour qu'on lui serve un thé bien chaud. Dans leur dos, si les tenanciers affublaient leurs clients d'un surnom, il aurait mérité sans doute celui d'*éternel enrhumé* ! Il s'habitua bientôt à y prendre son petit-déjeuner. Il y repassait vers dix-huit heures avant de rentrer chez lui. Enfin, il lui arriva souvent d'y revenir en fin de soirée pour s'installer à la table du fond. De là, il pouvait apercevoir toute la salle, mais aussi les coulisses, c'est-à-dire l'arrière du comptoir. Il vint avec un livre et un carnet pour prendre des notes. Le café devint son bureau.



Elle sortait de derrière le comptoir, le frôlait, le bras tendu par le plateau chargé de demis. Les paupières mi-closes, il sentait passer l'odeur de la bière et le vent de la jupe qui soulevait ses papiers. Faisant semblant d'être absorbé par sa lecture, il suivait des yeux la serveuse qui évoluait dans la salle, se glissant entre les tables, évitant les chaises écartées, prenant au vol les commandes tout en déchargeant son plateau. Ses pieds dessinaient au sol un itinéraire balisé, comme tracé à la craie par un metteur en scène, hors du champ de la caméra. Au retour, elle lui adressait un léger sourire avant de disparaître derrière le comptoir. Un sourire auquel tous avaient droit. Il effleurait à peine ses lèvres, avant de s'effacer, le temps qu'elle se retourne. Elle paraissait très jeune, mais ses gestes précis révélaient une professionnelle. Les patrons avaient déniché une perle. Pour s'en convaincre, il suffisait de la voir au pupitre de commande, le comptoir ; actionnant sans les regarder les bouteilles d'apéritif suspendues au-dessus de sa tête, ou découpant d'un geste sûr la mousse débordant du demi qu'elle venait de tirer. Et tout ça dans le bruit et la fumée, en captant les ordres qui continuaient à fuser de la salle.

Lui, assis bien au calme, la tête farcie de chiffres, se trouvait ignare à côté de cette fille qui pouvait, dans le vacarme, additionner les demandes enregistrées au passage et soustraire la monnaie tout en prenant garde à son plateau. À sa place, le temps de revenir au comptoir, il aurait tout mélangé. Les buveurs de bière affligés d'une menthe à l'eau, lui se serait retrouvé bien vite à la rue. Serveuse, c'est un vrai métier !

Elle gérait ses relations avec les clients comme elle mesurait ses pas dans la salle. Ceux qui venaient ici *pour la serveuse*, elle leur retournait leurs plaisanteries, comme un joueur de judo se sert de la force de l'adversaire. Toujours avec le sourire, si bien qu'ils revenaient, mais ne s'y frottaient plus. Les habitués, elle les écoutait, leur répondant par des banalités, ils n'en demandaient pas davantage, sans jamais se laisser déborder.

Il en faisait partie. À peine était-il assis qu'elle lui servait son thé bouillant. Avec quelques paroles aimables, sans plus. La serveuse n'avait pas le temps. Il fallait faire tourner la caisse. Lui ne cherchait pas à relancer la conversation, ni surtout à plaisanter avec elle,

connaissant son art de l'esquive et surtout de l'estocade. Il préférait la regarder. Il était ici comme à un spectacle de ballet.

Le mercredi soir, le café était réservé aux échecs. Une tradition remontant, paraît-il, aux premiers propriétaires. Après la fermeture des cinémas, l'établissement restait ouvert. On sortait les jeux. Les retraités qui avaient attendu le départ du dernier client disposaient les pièces sur les damiers. Le café se muait en salle de classe studieuse, dont la serveuse allant de table en table aurait été la maîtresse d'école qui surveille ses élèves.

Parfois, elle s'asseyait et restait un long moment, fascinée par le mystérieux déplacement des figurines de bois. C'est la seule fois où elle sortait de son rôle. À mesure qu'approchait l'heure légale de fermeture, elle paraissait inquiète, nerveuse. Elle n'entendait plus les joueurs d'une table voisine renouveler leurs consommations. Elle abandonnait alors brusquement sa chaise et venait se cacher derrière le comptoir. Le patron devait alors intervenir.

Son sourire de commande laissait place à une ombre, un souci qui obscurcissait son visage. On aurait dit qu'elle était contente que la journée se termine tout en appréhendant l'heure de clôture. Mais le lendemain matin, il retrouvait la serveuse efficace et précise qui préparait son thé dès qu'il avait franchi le seuil. Pourquoi cette belle mécanique d'horlogerie se déréglaient-elle ce soir-là ?

Une nuit, alors qu'il rentrait d'une visite chez des amis, il vit sortir d'une cour une personne en imperméable noir. Il s'écarta pour la laisser passer, mais son manteau s'accrocha au guidon de la mobylette qu'elle tirait vers le trottoir. La passante releva son capuchon et il reconnut la serveuse. Il se rappela qu'on était mercredi soir et que l'arrière du café donnait dans cette ruelle. Mais voilà qu'au lieu de monter sur son engin, elle le suivit et engagea la conversation.

Elle avait un long chemin devant elle pour retrouver son studio en banlieue, pour quelques heures à peine, car il lui faudrait revenir, c'était jour de marché. Surpris, il la laissa parler, non sans remarquer qu'en l'accompagnant, elle s'éloignait de sa direction.

Et puis elle avait peur. À cette heure, les rues n'étaient pas sûres. On l'avait déjà suivie en voiture. Des hommes. Certains l'avaient interpellée par la vitre ouverte. Elle bavardait, bavardait. Il ne la connaissait pas si prolixe. Il avait l'impression qu'elle cherchait à

gagner du temps, à repousser le moment où elle se retrouverait seule dans le noir, sur sa mobylette.

Cela commençait à le gêner. En continuant ainsi, ils se retrouveraient devant son immeuble et là : « Bonsoir mademoiselle »

C'est peut-être pour brusquer la fin de cette promenade nocturne sous la pluie, et voyant qu'elle ne décollait pas, qu'il lui proposa de venir finir la nuit chez lui. Il fut stupéfait de sa réaction. Elle s'arrêta, se retourna... Et accepta avec un soulagement que traduisit un large sourire qui ne s'effaça plus de son visage. Il était trop tard pour revenir en arrière. Il ne pouvait plus se dédire. Il avait parlé de passer la nuit chez lui, pas avec lui. Mais c'était presque pareil. Il logeait dans un studio. Était-elle naïve ou prête à n'importe quoi pour fuir ses terreurs ?

Ils passèrent sous le porche. Elle rangea sa mobylette sous l'abri, comme si elle avait toujours habité là. Puis elle le rejoignit au bas de l'escalier.

Elle jaugea le studio avec un coup d'œil de propriétaire, mais ne parut pas remarquer qu'il n'y avait qu'un seul lit, étroit du reste. Il lui proposa un thé. Elle éclata de rire, ravie sans doute de les voir jouer des rôles à contre-emploi. Il se rappela qu'il possédait une chaise longue. Sa sœur y dormait lorsqu'elle venait lui rendre visite. Quand il revint de la kitchenette, la serveuse s'était débarrassée de son imperméable. Sa petite jupe noire et son corsage devaient être restés là-bas. Elle était sans uniforme : jean et gros pull à col roulé. Il hésita longtemps à lui donner un pyjama, toujours de sa sœur.

Sa fatigue semblait avoir disparu en même temps que sa peur. Elle était en sécurité, jusqu'au lever du jour, dans peu d'heures. Lui n'avait pas retrouvé sa sérénité depuis sa proposition incongrue de tout à l'heure.

Autour de la tasse de thé, fameux, précisa-t-elle, vint le moment des confidences. C'est elle qui parla tout le temps, comme si elle ressentait sa gêne et voulait l'empêcher de s'en défendre.

Elle amassait en douce un petit pécule, et dès qu'il se serait arrondi, hop, elle filerait dans le Sud ! Toujours dans la limonaderie, elle aimait ça. Nul besoin de le dire, il s'en était bien aperçu. L'idée qu'elle se faisait du Sud le sidéra.

Le Sud, c'était comme ici, mais à la puissance dix. Avec le soleil, les cafés débordaient de terrasses qui envahissaient rues et places. Comme champignons après la pluie, on y voyait éclore spontanément des flots de parasols qui remplissaient la ville tel un fleuve en crue. Avec les beaux jours, des nuées de touristes altérés en provenance de l'Europe entière s'y réfugiaient. Alors, autre miracle du soleil, un flux de pièces dorées ou argentées venait se déverser dans son tiroir-caisse. Car elle entendait bien ne pas rester serveuse, gérante d'abord, puis *patronne derrière sa caisse* !

Et lui l'écoutait. Elle avait tout prévu, tout calculé. Sa vie réglée comme un scénario dont le synopsis était le brouillon de ses pas dans la salle du café où il l'avait découverte. Il comprit aussi qu'il n'y avait pas de place pour un homme, sauf peut-être comme figurant ?

Au matin, la serveuse avait disparu. Sur le miroir de la salle de bain, elle avait écrit *Merci* avec le savon. Il garda cette inscription plusieurs jours pour se convaincre de n'avoir pas rêvé. Toujours aussi discrète et efficace, elle avait replié la chaise longue et remis le pyjama dans l'armoire, tout ça sans le réveiller. Alors, il se dit qu'il était vraiment un imbécile, en foi de quoi, les jours suivants, il évita de se rendre au café.

L'enchaînement des événements l'éloigna pendant plusieurs mois. Il y eut d'abord un stage à l'étranger, puis les vacances. À son retour, il ne pensait plus à la serveuse.

Quand il se décida à revenir là-bas, elle n'y était plus. Un garçon l'avait remplacée. Cette longue absence avait brisé tous les fils. Le patron ne reconnaissait plus son *éternel enrhumé*. Il est vrai qu'il avait commandé un café ! Avec beaucoup de réticence il accepta de lui répondre lorsqu'il se résolut enfin à demander des nouvelles de la serveuse.

Elle les avait quittés, voilà tout. Pour aller où ? Il n'en savait rien et ce n'était pas son affaire, encore moins celle des clients. Il termina d'un geste évasif qui pouvait signifier : « Vous savez monsieur, les serveuses, c'est comme ça ! »

Il aurait pu lui répondre qu'elle n'était pas aussi volage qu'il le croyait, et qu'il avait sa petite idée sur l'endroit où elle se trouvait. Mais à quoi bon à présent ! Il n'eut pas même un remords en pensant

qu'elle avait continué à avoir peur tous les mercredis soir. S'il lui avait laissé les clés pendant son absence, elle serait peut-être restée !

Il ne raconta cette histoire à personne, de crainte du ridicule. Il savait bien que ce soir-là, en lui proposant de monter chez lui, il avait spontanément voulu se débarrasser d'elle et non jouer au séducteur ni même au chevalier servant. Il n'avait pas compris qu'elle avait profité de cette attaque pour la détourner à son avantage, comme au judo ! Elle avait eu tout loisir d'étudier son client au café.

Comme il quitta bientôt cette ville pour ne plus jamais y revenir, il finit par oublier le café, ses néons, son comptoir de formica et les joueurs d'échecs le mercredi soir. Il oublia aussi la serveuse et cette nuit insolite. D'autres visages féminins se superposèrent au sien et le recouvrirent. Toutefois, bien qu'il ait changé sa couche étroite pour un lit à deux places, jamais aucune autre visiteuse ne laissa de message sur son miroir au matin.

Les années passaient. Même s'il l'avait rencontrée dans une autre rue d'une autre ville, il n'aurait plus reconnu la serveuse.

Pourquoi alors, chaque fois qu'il se rendait dans le Sud, ce petit pincement au cœur, cette main devenant subitement moite lorsqu'il entrait dans un café ? Pourquoi là-bas seulement ?

Peut-être qu'en appuyant sur le bec-de-cane, en poussant la porte, il y aurait tout au fond sous les néons, au comptoir, la serveuse devenue *patronne derrière sa caisse* !

Raymond Iss

## Il Sud

Traduzione di Daniela Fruscio

Aveva sfidato tutte le mode: birreria, pub, locanda rustica. Erano passate tutte. Il bar aveva conservato i muri dipinti di verde e il lungo bancone di formica. La luce cruda dei neon impediva ogni incontro discreto. Nessuna moquette per attutire il clamore delle voci. Tappa mattutina degli operai, esalava forti odori di birra e si riempiva di fumo la notte tardi, con i pensionati che ci venivano a succhiare il sigaro muovendo i pezzi sulla scacchiera. Nel frattempo, si assopiva, per rinascere all'ora dell'aperitivo. Dopo il tempo morto delle due, accoglieva sotto i tavoli i sacchi di plastica dei clienti spossati dalla spesa in città.

I padroni, una coppia, gestivano quei cicli appena perturbati il giovedì mattina dal mercato che triplicava la fila dei consumatori in fila al bancone. Lui, dall'altro lato, manovrava la pompa della birra. Lei, dietro la cassa, stava in guardia. Nel corso degli anni, avevano selezionato la clientela, scoraggiando i pellegrini da bancone così come i giovani galli che venivano a piantare i loro speroni. Il ritegno richiesto ai bevitori permetteva a questi di farsi dimenticare e di restare ore intere davanti a un bicchiere vuoto, senza essere sollecitati. Essendosi rivelata fruttuosa quella politica poco aggressiva, assunsero una cameriera.

Lui abitava due strade più in là. Passando ogni giorno davanti al bar, aveva finito per entrarci, sedotto dalla sua banalità e dall'assenza totale di carattere. Non gli chiedevano nulla, e molto presto non ebbe più nemmeno bisogno di fare un cenno per farsi servire un tè ben caldo. Se i gestori avessero affibbiato, alle spalle, un soprannome ai loro clienti, lui avrebbe meritato forse quello di *eterno raffreddato!* Presto prese l'abitudine di farci colazione. Ripassava verso le sei del pomeriggio prima di rientrare a casa. Infine, gli capitava spesso di tornarci verso fine serata per piazzarsi al tavolo in fondo. Da lì, riusciva a osservare tutta la sala, ma anche dietro le quinte, cioè dietro

al bancone. Venne con un libro e un bloc-notes per prendere appunti. Il bar divenne il suo ufficio.

Lei usciva da dietro il bancone, lo sfiorava, con il braccio teso per il vassoio pieno di birre. Con le palpebre socchiuse, sentiva passare l'odore della birra e il vento della gonna che sollevava i suoi fogli. Facendo finta di essere assorto nella lettura, seguiva con gli occhi la cameriera che si muoveva nella sala, scivolando fra i tavoli, evitando le sedie scostate, prendendo le ordinazioni al volo mentre scaricava il vassoio. I suoi piedi disegnavano al suolo un itinerario obbligato, come tracciato col gesso da un regista, fuori dal campo della cinepresa. Al ritorno, lei gli rivolgeva un leggero sorriso prima di sparire dietro al bancone. Un sorriso al quale tutti avevano diritto. Le sfiorava appena le labbra, prima di scomparire, il tempo di girarsi. Sembrava molto giovane, ma i suoi gesti precisi rivelavano una professionista. I gestori avevano scovato una perla. Per convincersene, bastava guardarla al posto di comando, il bancone, mentre azionava senza guardarle le bottiglie dell'aperitivo sospese al di sopra della sua testa, o mentre tagliava con un gesto sicuro la schiuma che debordava dalla birra appena spillata. E tutto ciò nella confusione e nel fumo, captando gli ordini che giungevano a raffica dalla sala.

Lui, accomodato nella calma, con la testa piena di cifre, si sentiva inferiore rispetto a quella ragazza che riusciva, nel baccano, ad accumulare le ordinazioni prese al volo e a sottrarre il resto mentre manteneva il vassoio. Al suo posto, il tempo di ritornare al bancone, lui si sarebbe imbrogliato su tutto. I bevitori di birra, castigati con una menta, e lui si sarebbe ritrovato ben presto in mezzo a una strada. Fare la cameriera, è un vero mestiere!

Lei gestiva i rapporti con i clienti nello stesso modo in cui misurava i passi nella sala. A quelli che venivano qui *per la cameriera*, lei rivoltava le loro battute come un judoka si serve della forza dell'avversario. Sempre con il sorriso, tanto che ritornavano, ma senza provarci di nuovo. I clienti abituali, li ascoltava, rispondendo banalità, loro non chiedevano di più, senza perdere tempo.

Lui ne faceva parte. Appena seduto, lei gli serviva subito il suo tè bollente. Con qualche parola gentile, niente di più. La cameriera non aveva tempo. Bisognava fare cassa. Lui non cercava di riprendere la

conversazione, né soprattutto di scherzare con lei, conoscendo la sua arte di parata e soprattutto di stoccata. Preferiva guardarla. Era qui come a uno spettacolo di balletto.

Il mercoledì sera, il bar era riservato agli scacchi. Una tradizione che risaliva, si diceva, ai primi proprietari. Dopo la chiusura del cinema, il locale restava aperto. Si tiravano fuori i giochi. I pensionati che avevano atteso la partenza dell'ultimo cliente disponevano i pezzi sulle scacchiere. Il bar si tramutava in un'aula studiosa, in cui la cameriera, andando di tavolo in tavolo, sarebbe stata la maestra che sorvegliava i suoi alunni.

A volte, si sedeva e restava per un lungo momento affascinata dal misterioso spostamento delle pedine di legno. Era l'unica volta in cui usciva dal suo ruolo. Man mano che si avvicinava l'ora della chiusura, sembrava inquieta, nervosa. Non sentiva più i giocatori di un tavolo vicino che ordinavano di nuovo. Abbandonava bruscamente la sedia e andava a nascondersi dietro il bancone. Il padrone allora doveva intervenire.

Il suo sorriso di circostanza lasciava il posto a un'ombra, un pensiero che le oscurava il viso. Sembrava contenta che la giornata finisse e al tempo stesso angosciata dall'ora della chiusura. Ma, la mattina successiva, lui ritrovava la cameriera efficace e precisa che preparava il suo tè non appena aveva varcato la soglia. Perché quel meccanismo simile a un orologio si sregolava proprio quella sera lì?

Una notte, mentre rientrava da una visita a casa di amici, vide uscire dal cortile una persona in impermeabile nero. Si scostò per lasciarla passare, ma il suo cappotto si attaccò al manubrio del motorino che lei tirava verso il marciapiede. La passante si alzò il cappuccio ed egli riconobbe la cameriera. Si ricordò che era mercoledì sera e che il retro del bar dava in quella strada. Ma ecco che al posto di salire sul suo congegno, lo seguì e incominciò una conversazione.

Lei aveva una lunga strada davanti per ritrovare il suo monolocale in periferia, solo per qualche ora, poiché doveva ritornare, era il giorno del mercato. Sorpreso, la lasciò parlare, non senza notare che accompagnandolo, lei si allontanava dalla sua direzione.

E poi lei aveva paura. A quell'ora, le strade non erano sicure. L'avevano già seguita in macchina. Degli uomini. Alcuni l'avevano chiamata dal finestrino aperto. Lei chiacchierava, chiacchierava. Non



la sapeva così prolissa. Aveva l'impressione che cercasse di guadagnare tempo, di allontanare il momento in cui si sarebbe ritrovata sola nell'oscurità, sul suo motorino.

Tutto ciò cominciava a metterlo in soggezione. Continuando così, si sarebbero trovati davanti a casa sua e lì: «Buonasera, signorina!»

Forse fu per affrettare la fine di quella passeggiata notturna sotto la pioggia, e vedendo che lei non si allontanava, che le propose di passare la notte da lui. Fu stupefatto dalla sua reazione. Si fermò, si girò... e accettò con un sollievo che si tradusse in un largo sorriso che le rimase stampato sul viso. Era troppo tardi per tornare indietro. Non poteva più ritrattare. Aveva parlato di passare la notte da lui, non con lui. Ma era quasi lo stesso. Lui alloggiava in un monolocale. Lei era ingenua o pronta a tutto pur di fuggire dalle sue paure?

Passarono sotto il portico. Sistemò il motorino al riparo, come se avesse sempre abitato lì. Poi lo raggiunse in fondo alle scale.

Valutò il monolocale con un colpo d'occhio da proprietario, ma non sembrò notare che c'era un solo letto, stretto, del resto. Lui le propose un tè. Scoppiò a ridere, senza dubbio felice di vederli invertire i ruoli. Lui si ricordò di avere una chaise longue. Sua sorella ci dormiva quando veniva a trovarlo. Quando tornò dalla cucina, la cameriera si era sbarazzata dell'impermeabile. Il tubino nero e il corpetto dovevano essere rimasti laggiù. Era senza uniforme: jeans e un grosso maglione a collo alto. Esitò a lungo nel darle un pigiama, sempre di sua sorella.

La sua stanchezza sembrava essere sparita insieme alla sua paura. Era al sicuro, fino all'alba, dopo poche ore. Lui non aveva ritrovato la serenità dopo la proposta incongrua di poco prima.

Attorno alla tazza di tè, buonissima, precisò lei, venne il momento delle confidenze. Fu lei che parlò tutto il tempo, come se avvertisse il suo disagio e volesse impedirgli di palesarlo.

Lei stava mettendo insieme di nascosto un piccolo gruzzolo, una volta ingrossato, hop, lei sarebbe corsa al Sud! Sempre nel ramo delle bevande, le piaceva. Non c'era bisogno di dirlo, lui se n'era già accorto. L'idea che lei si faceva del Sud lo lasciò senza parole.

Il Sud, era come qui, ma alla decima potenza. Con il sole, i bar erano pieni di tavolini che invadevano strade e piazze. Come funghi dopo la pioggia, si vedevano spuntare spontaneamente ombrelloni a

ondate che riempivano la città come un fiume in piena. Con le belle giornate, sciame di turisti assetati provenienti dall'Europa intera vi si rifugiavano. Allora, altro miracolo del sole, un flusso di monete dorate o argentate si andava a riversare nel suo registratore di cassa. Poiché lei non aveva intenzione di rimanere una semplice cameriera, ma gestire un bar, per poi diventarne la *padrona dietro la cassa!*

E lui l'ascoltava. Lei aveva previsto e calcolato tutto. La sua vita regolata come una sceneggiatura la cui sinossi era la brutta copia dei passi nella sala del bar dove lui l'aveva scoperta. Capì anche che non c'era posto per un uomo, se non forse come comparsa?

Al mattino, la cameriera era scomparsa. Sullo specchio del bagno, aveva scritto "Grazie!" con il sapone. Conservò quella scritta per diversi giorni per convincersi di non aver sognato. Sempre così discreta ed efficace, lei aveva ripiegato la chaise longue e rimesso il pigiama nell'armadio, e questo senza svegliarlo. Allora lui si disse che era veramente un imbecille, ragion per cui i giorni seguenti evitò di andare al bar.

La concatenazione degli eventi lo allontanò per diversi mesi. Prima ci fu uno stage all'estero, poi le vacanze. Al suo ritorno, non pensava più alla cameriera.

Quando si decise a tornare laggiù, lei non c'era più. L'aveva sostituita un ragazzo. Quella lunga assenza aveva spezzato tutti i collegamenti. Il padrone non riconosceva più il suo *eterno raffreddato*. È vero che aveva ordinato un caffè! Con molta reticenza accettò di rispondergli quando si risolse infine a chiedergli notizie della cameriera.

Lei li aveva lasciati, ecco tutto. Per andare dove? Lui non ne sapeva niente e non era affare suo, ancora meno dei clienti. Terminò con un gesto evasivo, che poteva significare: «Sa, signore, le cameriere fanno così!»

Avrebbe potuto rispondergli che lei non era così volubile come credeva lui e che aveva una piccola idea su dove si trovasse. Ma a cosa sarebbe servito adesso? Non provò neanche rimorso al pensiero che lei aveva continuato ad avere paura ogni mercoledì sera. Se lui le avesse lasciato le chiavi durante la sua assenza, forse sarebbe rimasta!

Non raccontò quella storia a nessuno, per paura del ridicolo. Sapeva bene che, quella sera, proponendole di salire da lui, aveva

spontaneamente voluto sbarazzarsi di lei e non giocare al seduttore né al cavalier servente. Non aveva capito che lei aveva approfittato di quell'attacco per rivolgerlo a suo vantaggio, come nel judo! Lei aveva avuto tutto il tempo di studiare il suo cliente al bar.

Quando lasciò quella città per non ritornarci mai più, finì per dimenticare il bar, i suoi neon, il bancone di formica e i giocatori di scacchi il mercoledì sera. Dimenticò anche la cameriera e quella notte insolita. Altri volti femminili si sovrapposero al suo e lo ricoprirono. Tuttavia, nonostante avesse cambiato il suo letto stretto per un letto a due piazze, mai nessun'altra visitatrice lasciò un messaggio allo specchio il mattino.

Gli anni passavano. Anche se l'avesse incontrata in un'altra strada di un'altra città, non avrebbe più riconosciuto la cameriera.

Perché allora, ogni volta che andava al Sud, quel tuffo al cuore, quella mano che diventava subito madida di sudore quando entrava in un bar? Perché solo laggiù?

Forse perché, abbassando la maniglia, spingendo la porta, potrebbe apparire in fondo alla sala, sotto i neon, dietro al bancone, la cameriera, diventata *padrona dietro la cassa!*

*Ségolène Chailley*  
**Paris se meurt, mon amour**

Au ralenti, comme d'autres saluent le public à la fin d'un spectacle, il jette dans un mouvement infini ses lunettes dans la Seine qui aussitôt les engloutit, effaçant son geste sur-le-champ. Rendu à lui-même dans cette semi-obscurité qui le tenait à l'écart du monde quand il était enfant au saut du lit et qui, à présent, lui donne la sensation d'être aveugle, il ne bouge pas. Le corps en léger déséquilibre sur le bord du parapet. Serait bien incapable de les repêcher, de toute manière.

Immeubles, passerelles se déforment lentement, comme un coup de gouache diluée dans l'eau, s'amusant à effacer les contours trop précis, floutant le paysage urbain. Pris de vertige, son regard apeuré caresse une dernière fois les rivages interdits qui l'appellent, tandis qu'il vacille, bientôt emporté par l'eau glacée qui l'entraîne dans un vertige abyssal.

\*

C'est un rôle, le sien, suivi d'un long crachat qui le réveille en sursaut. Encore une fois il a cru mourir, et encore une fois il y a réchappé. Chaque nuit que Dieu fait, il s'invente sa propre mort, et il n'y peut rien. Heureusement, l'aube qui renaît l'efface d'un trait, balayant ces visions morbides qui l'affolent. Car, quand la machine des rêves s'emballe, c'est sa femme qui tombe dans l'eau glacée à sa place. Et cette vision lui déchire le cœur.

Ces matins-là, rien ne va plus. Tête, dos, jambes, pas moyen de remettre son corps d'aplomb. *Tout fout le camp*, même son envie de peindre l'abandonne, alors il rumine contre la vie et Paris qui, derrière la baie vitrée, ne l'attend plus.

6h15. L'aube s'empare timidement de la capitale et de sa léthargie. Partout déjà on s'active ; dehors, sous terre, ça grouille, ça bouillonne, métros, trams, RER, des tunnels, couloirs, correspondances à n'en plus finir. Paris s'éveille, bienvenu à Paris l'enfer. Des bouchons pour tout horizon, et un peuple de grincheux au diapason. Allez, accélération, action !

Elle, à soixante-quinze balais passés, elle court dès le matin. Petit échauffement sur place dans la salle de bains, ballet d'accessoires qu'elle agite et replace – longue séance de maquillage suivie d'un éternel brushing – avant de se diriger vers le dressing, les cheveux laqués. Petits pas sur parquet grinçant, la radio en toutou fidèle sur ses traces. À la parisienne, elle s'active, oublieuse de son mari presque mort.

*Vive, la petite dame !* pensent ceux et celles qui la croisent, *et tétue avec ça.* Travelling arrière-avant, personne ne la suit dans la rue. Elle échappe aux contours du Monde, de son monde. Paris la happe, l'attrape, elle trotte à ses pieds, du cœur des Halles aux tours de la Défense. Fourmi parmi tant d'autres, des milliers, des millions. Terriblement tenace, bravant tous les climats, canicule ou vents qui la décoiffent sur les passerelles, elle marche à vive allure – et si le climat n'y met vraiment pas du sien, elle fera un arrêt éclair sous un porche avant de repartir.

Des décennies qu'ils jouent, elle et lui, la même partie. Nuit et jour, jusqu'à l'usure. Couple de vieux qui résiste. Deux pions fatigués, usés, dispersés sur le grand échiquier de la vie ; la partie est devenue mécanique. Certains sont morts déjà dans leur entourage, des vieux et des plus jeunes, tombés les uns après les autres comme des quilles et délogés sur le côté du plateau. Une croix dessus.

Elle, elle continue. Infatigable, indécrottable, inusable. La mort ne la prendra pas. Elle découvre la ville comme pour la première fois et les images inlassablement frappent ses rétines bleu gris assoiffées de paysages. Pendant plus de cinquante ans elle avait vécu dans un seul quartier, la Bastille en point de mire pour Tour Eiffel, et la voilà qui circule dans ce labyrinthe sans fin et respire à l'air libre. Enfin. Mais la capitale est vaste – à l'infini elle s'étire quand elle croise des Japonais du bout du monde, qui la mitraillent de dos, heureux de voir une Parisienne, un cliché sur pattes. Et sa joie est immense quand cet autre, un Parisien, la félicite pour son élégance, par un jour de grand froid, alors qu'elle entreprend la traversée du pont d'Iéna. Personne ne la regarde en réalité, mais dans sa tête, si. Aussi avance-t-elle, scrutant au passage les regards qui l'ignorent ou l'effleurent, indifférente au bruit des moteurs qui s'impatientent quand elle traverse, insensible à la pollution qui, tel un linceul, voile Notre-Dame et la rend presque hésitante dans le paysage.

Elle trotte sous les nuages compacts, pressée d'arriver à l'heure, l'heure d'avant l'heure.

Lui, il s'étire tant bien que mal. Longs bras qui cognent le mur dans un battement d'ailes rouillées, jambes dépliées qui sortent timidement du lit, chaussettes trouées. Rien à faire. La bouillote collée sous le flanc droit comme un poumon plein d'eau qui aurait glissé. Tiédasse. Comme la vie, du réchauffé, sentiment de *déjà vu*. Fin de partie. Rien à voir, allez, circulez. *Virez-moi ce machin-là*, murmure-t-il parfois au miroir qui le lui rend bien. *Au suivant*. Le prochain sur la liste ?

10h, 13h, 16h. Elle ne reviendra pas avant que la nuit tombe sur la ville comme un couperet. Il la connaît. Elle le fuit, il le sait. Tombé aux oubliettes, comme on jette une image décollée d'un album aux feuilles jaunies, il végète rue de l'Arbre Sec. Le cœur amer, car celle qui habite depuis toujours son cœur, et qui fait battre désormais son pacemaker (*La science vous offre un rabe de vie, profitez-en*, lui a dit le chirurgien), n'est plus très douce à dire vrai. Mais en rêve il la sublime : les traits fins, infiniment gracieuse, elle va à sa rencontre, vêtue d'une robe pastel qui s'arrête net sur ses genoux qu'il trouve jolis, comme ses mains d'ailleurs, et ses yeux qui disent oui à la vie, et bientôt OUI à lui devant le curé.

Jour de printemps éternel.

16h45. La liste des courses traîne sur la table. La vaisselle du petit-déjeuner poireaute toujours dans l'évier. Il paresse. Enfin, c'est comme ça qu'il voit les choses.

Quand elle rentrera, il ressemblera bien entendu à une silhouette familière à égalité avec les meubles, et la cheminée. Propre sur lui, habillé, passablement occupé derrière l'ordinateur depuis des heures à consulter Wikipédia ou installé derrière son chevalet à retoucher une de ses *croûtes*, comme il aime à dire à ceux qui passent encore la porte de son petit atelier, au bout du couloir.

Occupé à vivre encore un peu. Comme tant d'autres, des milliers de petits vieux qui grouillent ici et là, infestant les recoins de la capitale (dixit le nouveau concierge), au bistrot, quand ce n'est pas dans les bibliothèques, ou à l'Opéra Garnier, abonnement en mains (*Écoutez, je suis sourd, handicapé, muet, alors laissez-moi passer nom d'un chien ! Où est l'ouvreuse ?*). Une armada de retraités, de parasites, bourrés de fric qui sommeille et que les fils se chargeront de réveiller, de faire fructifier...

Pour l'instant ça dort, ça roupille grave et le pactole diminue à coups d'achats, de clics frénétiques : électroménager, Home Cinéma, parfums, fonds de teint dégoulinants et crèmes pour cacher tout ce qui tombe, bajoues et seins. L'attraction terrestre, direction la tombe.

Mais non, on résiste, clame-t-elle. On se refile des tuyaux, les bonnes adresses, celles des grands Spécialistes. *Ah ! Il a eu un arrêt cardiaque, je ne savais pas... Vous saviez que madame Derger était partie ? C'est bien triste... Un cancer, vous dites ? Heureusement pour nous, tout va bien, pour le mieux.* Écouter les plaintes, petites et grandes, et surtout sourire encore et encore aux mauvaises nouvelles qui se propagent du marché à l'église, et dans tous les recoins. Éviter les étages, les voisins, prendre l'ascenseur et vite déguerpir.

S'enivrer de l'air drôlement pollué aujourd'hui, lorgner le ciel gris qui menace et la chape de plomb sur la ville tentaculaire (*ah, non ! il ne va pas encore pleuvoir, ça ne s'arrêtera donc jamais ?!*), avant de se décider pour un itinéraire et de s'enfoncer dans les rues. Un garde-fou en tête : ne jamais s'aventurer au-delà des beaux quartiers. À son âge, fleureter avec la banlieue n'est pas pensable, aussi la laisse-t-elle aux autres, aux médias, aux écrans plats.

Il feuillette une page.

Arrivée à destination, elle donne un cours de maths (son métier, jadis et jusqu'à la fin des temps) à un petit-fils, à une petite-fille.

La page retombe.

À une amie de la petite-fille qui...

Il ronfle.

Elle se lève. Se hisse sur ses talons aiguilles (des petits talons), attrape son manteau (plutôt court car ses jambes sont encore très bien pour son âge), noue à son cou une écharpe rouge assortie aux gants de velours qu'elle enfile (geste élégant, mais doigts boudinés). Longe le couloir, attrape son sac à main au passage. Ah ! Petit détail. Les toilettes. Juste un saut à l'étage, suivi d'un petit détour par la salle de bains, histoire de se rafraîchir, et de se rassurer : le regard est vif, le maquillage tient bon. Mais elle ne peut s'empêcher d'esquisser une petite moue dans le miroir, et d'appliquer sur ses lèvres ridées une pointe de *Rouge Allure*, le dernier Chanel.

La descente se veut prudente. Main de velours qui à la fois caresse et se rattrape à la rampe, elle émerge du décor, puis plaque deux

baisers à la va-vite sur les joues tendues qui s'avancent, et lance quelques mots à la volée : *À la semaine prochaine ! Ah j'allais oublier, elle a progressé, mais qu'elle fasse bien ses devoirs !*

Déjà c'est le bruit de la porte blindée qui claque et la promesse d'une prochaine visite qui soulage la belle fille. La petite, déjà réfugiée à l'étage pour jouer en catimini sur l'ordi, ira aussi loin que ses neveux qui ont eu le bac avec mention grâce à cette mamie de choc, d'une patience d'ange avec tous ses élèves, comme si elle voulait révéler les lois de l'algèbre au monde entier.

Paris défile à l'envers, comme aspiré en son centre. La litanie des stations incontournables commence : Charles de Gaulle-Étoile, Auber, Les Halles... Petit voyage vers le centre de la terre, et la fin prochaine de son excursion quotidienne.

À défaut de grands voyages, elle s'en tient à la Capitale. De toute façon, la voiture est au garage depuis des siècles. Lui reste donc la contemplation des tunnels, qui la lasse très vite ; aussi préfère-t-elle cogiter sur le dîner du soir, le regard rivé sur le blog de l'*Atelier des chefs* de son Ipad flambant neuf, qu'elle éteint finalement et range (*Attention aux vols*, a dit son petit-fils, qui s'est fait chouer le sien dernièrement). Aura-t-il fait les courses ? Au moins ça ?

Elle soupire, inspecte les corps devant elle sur la banquette, et ceux derrière, agglutinées en un amas de chairs. Elle devra bientôt les traverser, ou les suivre dans une promiscuité qui lui donne parfois le haut-le-cœur. Tout ceci l'insupporte en cette fin de journée.

Avant, lui aussi rêvait de Paris.

Des décennies plus tôt, quand son esprit saturait des disputes familiales au sujet des mille et un tracas du quotidien, il s'échappait prétextant un outil ou des vis à trouver au BHV.

Immanquablement, ses courses faites, il refaisait surface dans l'une des galeries du Louvre comme si les sous-sols parisiens se rejoignaient. Un vrai labyrinthe. Il saluait d'un long regard ses tableaux préférés, grignotait devant le *Déjeuner sur l'herbe*, ne manquant jamais d'échanger un instant avec Manet. Devenu sourd d'une oreille avec l'âge, son soliloque lui donnait l'impression de revivre, d'entendre pleinement la vie qui s'échappait des toiles. Et souvent, assis au centre de la salle, un carnet de croquis posé sur les genoux, il dessinait, méditait.



Heureux et libre.

Puis, les prétextes pour fuir le domicile s'étant réduits à peau de chagrin (les enfants avaient fini par grandir et par foutre le camp), il diminua la fréquence de ses escapades salutaires, d'autant que la longueur des galeries eut raison de ses jambes. Ses visites au Louvre s'estompèrent.

Depuis, il se promène dans son quartier, sans but précis, se laissant dériver au hasard des rues, au ralenti. Un rien alimente sa rêverie et sa nostalgie. Parfois l'envie de prendre une photo pour esquisser, de retour à la maison, un croquis le prend, mais souvent il se dit qu'il reviendra. Et c'est ce qu'il fait parfois, aux beaux jours.

Quand il est fatigué de vivre, c'est Paris qui vient à lui : à deux pas de chez lui, la Gare de Lyon, grouillante de vies minuscules depuis les marches qui mènent au *Train Bleu* où il s'est assis, lui suffit pour tout décor. Silhouette à la Giacometti pliée en deux, il trace dans les grandes lignes la verrière et les lignes de fuite, avant d'y revenir, après la sieste. Des jours, des mois plus tard.

Et quand il est interdit de sorties – pneumonie oblige, dit le médecin – une simple affiche, en miniature, sur la page web du site du Grand Palais, suffit à alimenter ses rêves tandis que la présentation de l'exposition qu'il ne verra pas, ni celles d'après, défile. Parfois une gravure coquine le fait encore sourire ; un décolleté, le galbe d'un sein, des courbes, le troublent à n'en plus finir.

Mais le temps joue contre lui. Et, fréquemment, dès qu'il sort de chez lui, il se trompe de chemin. La Seine le perd, il ne sait plus s'il la descend ou la remonte et quand il arrive à déchiffrer enfin le sens des vagues, il ne sait plus où il habite, après quel pont. Il n'ose le dire à personne. Comme pour son dentier, bien que tout le monde le sache, et depuis longtemps. Ses souvenirs volettent dans le vent qui, souvent, les égare par mégarde.

Le roi se meurt... mais, quand le soleil revient et perce timidement le ciel de nuages bas, il s'anime soudain et s'aventure dehors. Plein d'audace, il marche jusqu'à Notre-Dame, puis descend sur le Quai Saint-Bernard, pour s'asseoir et la contempler. C'est là souvent qu'il la croise. Il croit la reconnaître à sa silhouette de guêpe ; aussi il s'approche tout doucement, priant fort pour qu'elle devienne son épouse et revienne à la maison.

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.*

Mais la plupart du temps, la jeune fille qui se retourne lui présente un visage interloqué, et, tête basse, il se rend compte de sa méprise, se rappelle tout d'un coup qu'il a quatre-vingts ans et que sa femme doit en avoir autant.

\*

7 janvier 2015

En quête d'inspiration pour une énième photo qui se métamorphosera peut-être en toile, il se balade dans le quartier. Il tourne autour de la Bastille, comme un chien errant, et se perd un peu, beaucoup, à la folie dans les rues de son enfance qu'il a tant aimées. Lorsque soudain une rumeur, une agitation s'empare du quartier. Gyrophares, voitures de police, pompiers, ambulances. C'est la panique.

Rues et avenues sont aussitôt ceinturées, les badauds s'affolent. En quelques minutes le monde est aux aguets, et il ne comprend pas pourquoi.

Quand il rentre, c'est la radio qui le met en alerte. Une vague de sons, de mots, finit par former une phrase dans son cerveau : *lors d'une fusillade onze personnes ont trouvé la mort*. Il pense d'abord que sa mémoire lui joue des tours, puis il s'assied, se concentre. Non, il a bien entendu.

Soudain, l'horreur entre sans invitation dans la pièce. Informations de dernières minutes se succèdent en vrac, des bandes-son viennent en renfort comme si les mots ne suffisaient plus : autant de strates qui le tétanisent et le figent sur place. Aussitôt il pense en même temps à l'attentat de 1986 où son fils, qui passait rue de Rennes avait failli trouver la mort, à sa femme qui marche quelque part dans Paris inconsciente du danger en cours, à ses amis, aux gens du quartier... Et cette immense plainte, qui sort de la radio et qui gronde comme un animal touché en plein cœur, lui martèle les tympanes et broie ses entrailles, tandis qu'elle envahit l'espace et la ville tout entière telle une

déferlante prête à tout arracher sur son passage, un 11 septembre au visage terrifiant.

Et ce ne sont pas des tours qui s'effondrent mais des millions de cœurs qui s'arrêtent de battre en même temps, des millions de rêves de liberté broyés en une fraction de seconde. Une fraction de seconde qui semble éternelle, comme si le Temps lui-même se refusait à l'intégrer dans le cours logique des événements. Un dérapage que tentent de saisir et d'assimiler les cerveaux en ébullition, guidés par les médias hasardant une reconstitution.

Il a beau changer de chaînes sur la télé ou consulter le Web, inlassablement les mêmes images défilent plus ou moins à retardement. Reportages et articles prolifèrent sur les réseaux sociaux, se propageant sur son visage blême, livide, aux yeux de vieillard et d'enfant pleurant sans répit. La violence des mots, de ce qui est dit et de ce qui n'est pas dit, déferle en un flot continu, débordant des écrans, suintant des murs, comme si la ville elle-même était salie à jamais.

Et dans son cœur artificiel prêt à éclater (et toute la science du monde n'y ferait rien), il se réfugie, disparaît comme il le faisait durant la Seconde Guerre mondiale quand, enfant, il fallait décamper en vitesse, se réfugier sous terre et attendre que ça passe alors que le sol tremblait et qu'une pluie de terre lourde menaçait de l'engloutir vivant.

Le corps infiniment petit à nouveau, il se recroqueville sur son fauteuil. La tête entre les mains, dans l'incapacité de retrouver la télécommande et la marche du monde, il s'efface de l'écran de sa conscience, s'en va, tire sa révérence. Sans un mot, sans un bruit, il s'oublie à lui-même tandis que la capitale hurle de douleur, que des milliers de bras se lèvent et s'agitent en signe d'indignation.

Madame presse le pas car le ciel menace au-dessus de la Coulée Verte, qu'elle a empruntée lors de sa balade hebdomadaire. Elle se demande s'il a rentré le linge étendu sur le balcon et retranscrit sur l'ordinateur les brouillons de mails qu'elle a rédigés à la va-vite ce matin, avant de partir. *Les a-t-il envoyés seulement ?*

Alors qu'elle ne s'y attendait plus, la pluie commence à tomber, indifférente à ses menaces, et elle a beau chercher son parapluie, elle ne le retrouve pas, elle l'a oublié. L'orage gronde dans sa tête. Elle

trottine droit devant elle tandis que les larmes de pluie, qui tombent sur son visage, la défigurent et la rafraîchissent, lui donnant un air qu'elle ne connaît plus, celui de ses dix ans, quand elle dévalait la pente derrière la maison, pour courir à perdre haleine sous la pluie, et attraper le bus du village.

Elle court contre la montre, contre la vie qui lui a pris un à un les siens, et maudit cette averse qui ralentit sa course, et déforme son brushing, plaquant ses cheveux au hasard sur son front. Puis sa colère retombe, comme si ce retour aux éléments naturels la grisait. Indifférente au rimmel qui fout le camp, dégouline en une coulée noire dans ses rides profondes, elle chemine.

Pour un peu, elle marcherait pieds nus dans l'allée entourée d'arbustes et de plantes grimpantes, qui surplombe le quartier. Puis, elle redescendrait au niveau du Viaduc des Arts, pour boire un thé et se réchauffer dans l'un de ces cafés, qui alternent avec les galeries – chose qu'elle n'a jamais faite, mais qui lui semble envisageable à présent, car une envie pressante ne lui laisse guère le choix.

Sans plus attendre, elle quitte la Coulée Verte.

Seulement à cette hauteur du Viaduc, nul bistrot en vue. Elle se hasarde donc dans une ruelle, entre peu après dans un PMU, et regrette aussitôt sa précipitation : l'endroit est vraiment sordide. Alors qu'il doit être autour de midi, il est pratiquement désert, comme si tout le monde avait déserté le lieu, ou que l'endroit vivotait depuis toujours.

Elle réprime une grimace, se rappelant soudain l'époque où cela empestait la cigarette quand on s'aventurait à l'intérieur. Mais, *heureusement, les temps ont changé*, se dit-elle, et se dirigeant vers le comptoir, demande s'il y a quelqu'un. Au bout d'un laps de temps qui lui semble infini, un type finit par sortir de l'arrière-salle, l'air hébété. Quand il comprend enfin ce qu'elle veut – comme s'il revenait d'un long voyage, ou plutôt d'un cauchemar, et qu'il avait du mal à revenir à la réalité – il lui indique d'un signe de la main une porte dans le fond avant de disparaître à nouveau.

C'est à peine s'il vient passer la commande, et lui apporter un thé quand elle réapparaît, et s'installe près de la porte. De toute manière, elle n'a aucune envie d'engager la conversation avec un inconnu, peu avenant de surcroît. Aussi remercie-t-elle poliment, le laissant vaquer à ses occupations.

Derrière l'immense vitre, les passants défilent comme sur un écran géant, des silhouettes fugitives, trempées, liquéfiées. *Sans doute pressés de rentrer chez eux.*

Et elle se reproche déjà d'avoir capitulé et cédé à son corps qui lui joue des tours. Tapiée là, dans l'ombre de son ombre, elle suit du regard cette petite dame toute ridée qui court toujours, le chignon défait au vent mauvais, et lui sourit. Sauf qu'elle est bel et bien là, à l'abri des courants d'air, et que cette halte lui permet de reprendre des forces. *Finalement, la pluie a du bon*, songe-t-elle.

Apaisée, réchauffée, elle se sent désormais si vivante. Pour une fois qu'elle s'octroie un moment de répit, elle respire tranquillement le parfum de ses années passées, des années d'élégance pour rien, pour si peu.

Tandis que la pluie dehors balafre les visages et lave le béton de milliers de pas et pensées en mouvement, elle ouvre d'un coup les yeux sur le monde, savourant cet instant unique, où elle n'a rien d'autre à faire que, simplement, être là.

Jusqu'à ce que la mécanique de son corps, réagissant à un sifflement familier, se mette en mouvement comme on remonte une horloge, et que son bras attrape, par réflexe, son sac à main entrouvert. C'est son mari qu'il l'appelle, pense-t-elle.

Mais elle se trompe et tombe simplement sur un texto de lui. *Ab, cela ne lui ressemble pas.*

« Je suis Charlie ».

Elle le relit une fois, deux fois, ne comprend vraiment pas. *Décidément, il a perdu la tête, il ne sait même plus qui il est*, soupire-t-elle.

Elle comprendra plus tard le sens de ce message quand elle reprendra sa marche et rattrapera au vol la course folle du monde. Pour l'heure, attristée, elle se dit qu'elle devrait davantage prendre soin de son mari avant qu'il ne soit trop tard, car un jour ou l'autre lui aussi partira sans crier gare.

Sur cette pensée, elle s'assoupit, la vitre glacée contre sa joue, comme la preuve que quelque chose encore peut la retenir, et lui donner un sursaut de vie.

*Le 7 janvier 2015 une fusillade a lieu au siège du journal satirique Charlie Hebdo à Paris, perpétrée par Chérif et Saïd Kouachi, deux frères de nationalité*

*française. L'assaut fait douze morts et onze blessés, dont de nombreux dessinateurs du journal. Les frères Kouachi sont finalement abattus deux jours plus tard par le GIGN après s'être retranchés à Dammartin-en-Goële au nord de Paris. L'attentat est alors revendiqué par Al-Qaïda dans la Péninsule Arabique (AQPA).*



*Ségolène Chailley*

## **Parigi sta morendo, amore mio**

Traduzione di *Chiara Gallinaro*

Al rallentatore, come quelli che salutano il pubblico alla fine di uno spettacolo, butta con un movimento infinito i suoi occhiali nella Senna che in un attimo li inghiottisce, cancellando immediatamente il suo gesto. Restituito a se stesso in questa semi-oscurità che lo teneva lontano dal mondo quando era bambino appena alzato e che, oggi, gli dà la sensazione di essere cieco, non si muove. Il corpo in leggero squilibrio sul bordo del parapetto. Sarebbe incapace comunque di ripescarli, in ogni caso.

Edifici, passerelle si deformano lentamente, come una pennellata di tempera diluita nell'acqua, che si diverte ad attenuare i contorni troppo precisi, sfumando il paesaggio urbano. In preda alle vertigini, il suo sguardo impaurito sfiora un'ultima volta le rive proibite che lo chiamano, mentre vacilla, rapidamente portato dall'acqua gelata che lo trascina in un vortice abissale.

\*

Un rantolo, il suo, seguito da un lungo sputo lo sveglia di soprassalto. Ancora una volta ha creduto di morire, e ancora una volta l'ha scampata. Ogni santa notte, s'inventa la propria morte, e non può farci niente. Per fortuna, l'alba che rinasce la cancella in un colpo solo, spazzando via le visioni morbose che lo angosciano. Poiché, quando il meccanismo dei sogni s'imballa, è sua moglie che cade nell'acqua gelata al posto suo. E questa visione gli strazia il cuore.

Quelle mattine, niente funziona. Testa, schiena, gambe, impossibile rimettere il corpo in sesto. *Tutto se la squaglia*, persino la voglia di dipingere lo abbandona, allora rimugina contro la vita e Parigi che, dietro la vetrata, non lo aspetta più.

6:15. L'alba s'impadronisce timidamente della capitale e della sua letargia. Ovunque ci si dà già da fare; fuori, sottoterra, brulicano, fervono, metropolitane, tram, treni regionali, sottopassaggi, corridoi,



coincidenze a non finire. Parigi si sveglia, benvenuti a Parigi-Inferno. Imbottigliamenti ovunque, e un popolo di scorbutici in sintonia. Forza, accelerazione, azione!

A 75 primavere suonate, corre fin dal mattino. Piccolo riscaldamento sul posto in bagno, andirivieni di accessori che agita e rimette a posto – lunga seduta di trucco seguita da un’eterna messa in piega – prima di dirigersi verso l’armadio, lacca sui capelli. Piccoli passi sul parquet cigolante, la radio come un cagnolino fedele alle calcagna. Da parigina, si dà da fare, dimenticandosi di suo marito quasi morto.

*Vivace, quella signora anziana!* pensano le persone che la incrociano, e anche *testarda*. Carrellata dietro-avanti, nessuno la segue per strada. Scappa ai margini del Mondo, del suo mondo. Parigi la travolge, la cattura, lei trotterella ai suoi piedi, dal cuore delle Halles alle torri della Défense. Formica in mezzo a tanti altri, migliaia, milioni. Terribilmente tenace, sfidando ogni clima, canicola o i venti che la spettinano sulle passerelle, cammina a passo sostenuto – e se il clima non ci mette davvero del suo, farà una sosta lampo sotto un portico prima di ripartire.

È da decenni che lui e lei giocano la stessa partita. Notte e giorno, fino allo sfinimento. Coppia di anziani, che resiste. Due pedine stanche, logorate, sparse sulla grande scacchiera della vita; la partita è diventata meccanica. Alcuni sono già morti nel loro ambiente, vecchi e più giovani, caduti uno dopo l’altro come birilli e messi al lato della pista. Croce sopra.

Lei, continua. Instancabile, incorreggibile, indistruttibile. La morte non la prenderà. Vede la città come per la prima volta e le immagini colpiscono instancabilmente le sue retine grigio blu assetate di paesaggi. Per più di cinquant’anni era vissuta in un solo quartiere, la Bastille, in direzione della Tour Eiffel, ed eccola circolare in questo labirinto senza fine e respirare all’aria aperta. Finalmente. Ma la capitale è grande – si stira all’infinito quando incrocia dei giapponesi dell’altro capo del mondo, che la fotografano a raffica alle spalle, felici di vedere una parigina, uno stereotipo ambulante. E la sua gioia è immensa quando un altro, un parigino, le fa i complimenti per la sua eleganza, in un giorno di gran freddo, mentre comincia la traversata del ponte d’Iéna. In realtà, nessuno la guarda, ma nella sua

testa, sì. E quindi avanza, scrutando gli sguardi che l'ignorano o la sfiorano, indifferente al rumore dei motori che s'impazientiscono quando attraversa, insensibile all'inquinamento che, come un sudario, vela Notre-Dame rendendola quasi tremolante nel paesaggio.

Lei trotterella sotto le nuvole compatte, con l'ansia di arrivare all'ora prevista, un'ora prima di quell'ora.

Lui si stiracchia con difficoltà. Lunghe braccia che sbattono contro il muro in un battito d'ali arrugginite, gambe allungate che escono timidamente dal letto, calzini bucati. Nulla da fare. La borsa dell'acqua calda incollata sotto il fianco destro come un polmone pieno d'acqua scivolato via. A stento tiepido. Come la vita, minestra riscaldata, sentimento di déjà vu. Finale di partita. Niente da vedere, andate, circolate. *Toglietemi di mezzo questo arnese*, mormora a volte allo specchio che gli risponde per le rime. *Avanti un altro*. Il prossimo della lista?

Le 10, le 13, le 16. Lei non ritornerà prima che la notte cali sulla città à mo' di ghigliottina. La conosce. Lo evita, lo sa. Caduto nel dimenticatoio, come si butta un'immagine scollata da un album dai fogli ingialliti, vegeta in via dell'*Arbre Sec*. Il cuore amaro, poiché colei che da sempre occupa il suo cuore, e che fa battere ormai il suo pacemaker (*la scienza le offre un altro po' di vita, ne approfitti, gli ha detto il chirurgo*), non è più così dolce a dire la verità. Ma nei sogni la idealizza: i lineamenti delicati, infinitamente graziosa, gli va incontro, vestita di un abito pastello che le arriva fin sopra le ginocchia che lui trova belle, come le sue mani d'altronde, e i suoi occhi che dicono sì alla vita, e presto gli diranno SÌ davanti al prete.

Giorno di primavera eterna.

16:45. La lista della spesa giace sul tavolo. Le stoviglie della colazione pazientano ancora nel lavello. Indugia. Insomma, è così che lui vede le cose.

Quando lei rientrerà, lui assumerà un aspetto familiare come quello dei mobili, e del camino. In ordine, vestito, discretamente impegnato al computer da ore a consultare Wikipedia o posizionato dietro il cavalletto a ritoccare uno dei suoi *quadretti*, come gli piace dire a coloro che ancora varcano la soglia del suo piccolo atelier, in fondo al corridoio.

Occupato a vivere ancora un po'. Come tanti altri, migliaia di vecchietti che brulicano qua e là, infestando ogni angolo della capitale

(il nuovo portiere *dixit*), al bistrot, quando non si è nelle biblioteche, o all'Opéra Garnier, con gli abbonamenti in mano (*ascoltate, sono sordo, handicappato, muto, quindi lasciatemi passare in nome di Dio! Dov'è la maschera!?*). Un esercito di pensionati, di parassiti, pieni di grana che dorme e che i figli si incaricheranno di svegliare, di far fruttare... Per il momento dorme, ronfa pesantemente e la cuccagna diminuisce acquisto dopo acquisto, clic frenetici: elettrodomestici, Home Cinema, profumi, fondotinta che colano e creme per nascondere tutto ciò che cade, guance e seni. Attrazione terrestre, direzione la tomba.

Ma no, bisogna resistere, grida. Si danno delle dritte, dei buoni indirizzi, quelli dei grandi Specialisti. *Ab! Ha avuto un arresto cardiaco, non lo sapevo... Sapete che Madame Derger se n'è andata? Che cosa triste... un cancro voi dite? Fortunatamente a noi va tutto bene, tutto per il meglio.* Ascoltare le lamentele, piccole e grandi, e soprattutto sorridere ancora e ancora delle cattive notizie che si propagano dal mercato alla chiesa, e in ogni luogo. Evitare i piani, i vicini, prendere l'ascensore e sloggiare in fretta.

Inebriarsi dell'aria oggi terribilmente inquinata, sbirciare il cielo grigio, minaccioso e la cappa di piombo sulla città tentacolare (*ab! Sta per piovere ancora, allora non si fermerà mai?!?*), prima di scegliere un itinerario e gettarsi in strada. Una cautela in mente: non avventurarsi mai al di là dei quartieri bene. Alla sua età, non è il caso di flirtare con le periferie, così le lascia agli altri, ai media, ai terminali video.

Lui sfoglia una pagina.

Giunta a destinazione, lei dà delle lezioni di matematica (il suo lavoro un tempo e fino alla fine dei giorni) a un nipotino, a una nipotina...

La pagina cade.

A un'amica della nipotina che...

Lui russa.

Lei si alza. Si alza sui tacchi a spillo (tacchi bassi), afferra il cappotto (piuttosto corto dato che le sue gambe sono ancora belle nonostante la sua età), si annoda al collo una sciarpa rossa intonata ai guanti di velluto che infila (gesto elegante, ma dita cicciottelle). Passando lungo il corridoio afferra la borsa al volo. Ah! Piccolo dettaglio! La toilette. Un salto al piano di sopra, seguito da una breve sosta in bagno, il tempo di rinfrescarsi e di assicurarsi: lo sguardo è vivo, il trucco è a

posto. Ma non può fare a meno di accennare una smorfia allo specchio, e di applicare sulle labbra rugose un tocco di *Rouge Allure*, l'ultimo di Chanel.

La discesa, la fa con prudenza. Mano di velluto che allo stesso tempo accarezza e si aggrappa alla ringhiera, emerge dallo sfondo, dà velocemente due baci sulle guance tese verso di lei e dice qualche parola al volo: *Alla settimana prossima! Ah dimenticavo, ha fatto dei progressi, ma deve fare bene i suoi compiti!* Si sente il rumore della porta blindata che sbatte e la promessa di una futura visita di aiuto alla nuora. La piccola, già scappata al piano di sopra per giocare di nascosto al computer, andrà lontano come i suoi nipoti che si sono diplomati con cento e lode grazie a questa nonnina in gamba, dalla pazienza angelica con tutti i suoi alunni, come se volesse rivelare le leggi dell'algebra al mondo intero.

Parigi sfila al contrario, come aspirata nel centro. Comincia la litania delle stazioni più importanti: Charles de Gaulle-Étoile, Auber, Les Halles... Piccolo viaggio verso il centro della terra, e l'imminente fine della sua escursione quotidiana. In mancanza di grandi viaggi, si accontenta della Capitale. In ogni caso, la macchina è in garage da secoli. Le resta, dunque, la contemplazione dei tunnel, che la stanca molto presto, preferisce infatti meditare sulla cena, con lo sguardo rivolto sul blog dell'*Atelier des chefs* del suo Ipad nuovo di zecca, che alla fine spegne e mette a posto (*attenzione ai furti*, le aveva detto il nipote che ultimamente si era fatto fregare il suo). Lui avrà fatto la spesa? Almeno questo?

Lei sospira, scruta i corpi sui sedili anteriori, e su quelli posteriori, agglutinati in un ammasso di carni. Presto dovrà attraversarli, oppure seguirli in una promiscuità che a volte le dà la nausea. Tutto ciò non lo regge alla fine di questa giornata.

Prima, anche lui sognava Parigi.

Decenni prima, quando la sua mente non ne poteva più dei litigi familiari a causa degli innumerevoli problemi quotidiani, se ne scappava con il pretesto di dover comprare degli arnesi o delle viti al Bazar dell'Hôtel de Ville.

Fatti i suoi acquisti, riemergeva immancabilmente in una delle gallerie del Louvre, come se i sottopassaggi parigini si congiungessero. Un vero labirinto. Salutava con uno sguardo intenso i suoi quadri

preferiti, mangiucchiava davanti a *Colazione sull'erba*, non dimenticandosi mai di scambiare qualche parola con Manet. Diventato sordo da un orecchio con l'età, il suo soliloquio gli dava l'impressione di rivivere, di sentire pienamente la vita che sgorgava dalle tele. E spesso, seduto al centro della sala, con un taccuino di schizzi sulle ginocchia, disegnava, meditava.

Felice e libero.

Poco a poco, poiché i pretesti per scappare di casa erano diminuiti (i bambini erano cresciuti e se l'erano squagliata), ridusse la frequenza delle sue fughe saltuarie, tanto più che la lunghezza delle gallerie fu troppo per le sue gambe. Le visite al Louvre si diradarono.

Da allora, lui cammina nel suo quartiere, senza una meta precisa, avventurandosi per le strade, al rallentatore. Un nonnulla alimenta le sue fantasticherie e la sua nostalgia. A volte gli vien voglia di scattare una foto e, tornato a casa, abbozzare un disegno, ma spesso si dice che ritornerà. Ed è quello che fa talvolta nelle belle giornate.

Quando è stanco di vivere, è Parigi che gli viene incontro: a due passi da casa, la Gare de Lyon, grondante di minuscole vite dalle scale che portano al *Train Bleu* dove lui è seduto, gli basta come vista. Figura alla Giacometti piegata in due, disegna a grandi linee la vetrata e le vie di fuga, prima di ritornarci, dopo la siesta. Giorni, mesi più tardi.

E quando gli è proibito uscire – causa polmonite, il medico dixit – un semplice manifesto pubblicitario, in miniatura, sulla pagina web del sito del Grand Palais, basta ad alimentare i suoi sogni, mentre passa la presentazione della mostra, e di quelle successive, che non vedrà. Talvolta un'immagine maliziosa lo fa sorridere ancora: una scollatura, la forma di un seno, delle curve, lo turbano da morire.

Ma il tempo gioca a suo sfavore. E, frequentemente, quando esce di casa, sbaglia strada. La Senna lo fa perdere, non capisce più in che direzione la percorre, e quando infine riesce a decifrare il senso delle onde, non sa più dove abita, dopo quale ponte. Ma non osa dire niente a nessuno. Come per la dentiera, nonostante lo sappiano tutti, e da tempo. I suoi ricordi fluttuano nel vento che, sovente, li disperde distrattamente.

Il re sta morendo... ma, quando il sole ritorna e timidamente filtra attraverso le nubi basse, all'improvviso si rianima e si avventura fuori. Pieno d'audacia, cammina fino a Notre Dame, scendendo poi sul

Quai Saint Bernard, per sedersi e contemplarla. È lì che spesso la incrocia. Gli sembra di riconoscerla dal vitino di vespa; così le si avvicina dolcemente, pregandola di diventare sua moglie e di ritornare a casa.

*Là, tutto non è altro che ordine e bellezza,  
lusso, calma e voluttà.*

Ma la maggior parte delle volte, la ragazza che si gira gli mostra un'espressione stupita, e, a testa bassa, si rende conto di aver sbagliato, si ricorda a un tratto di avere 80 anni e che sua moglie deve averne altrettanti.

\*

7 gennaio 2015.

Alla ricerca d'ispirazione per un'ennesima foto che forse si trasformerà in tela, se ne va a spasso nel quartiere. Gira intorno alla Bastille, come un cane randagio, e si perde un po', tanto, tantissimo, tra le strade della sua infanzia da lui così tanto amate. Finché all'improvviso rumore e agitazione invadono il quartiere. Sirene, macchine della polizia, pompieri, ambulanze. Il panico. Strade e viali vengono subito chiusi, i curiosi s'affollano. In pochi minuti il mondo è sul chi vive, e non capisce perché.

Quando ritorna a casa, è la radio a metterlo in allerta. Una carrellata di suoni, di parole, finisce col formare una frase nella sua testa: *undici persone sono morte in una sparatoria*. Inizialmente pensa che la memoria gli abbia giocato un brutto scherzo, poi si siede, si concentra. No, ha capito bene.

D'un tratto, l'orrore entra nella stanza senza essere invitato. Notizie dell'ultimo minuto si succedono alla rinfusa, delle colonne sonore vengono in aiuto come se le parole non bastassero più: altrettanti strati che lo lasciano di stucco e lo paralizzano. Subito pensa all'attentato del 1986 in cui suo figlio, che attraversava rue de Rennes, aveva rischiato di morire, a sua moglie che è in giro per Parigi inconsapevole del pericolo attuale, ai suoi amici, alle persone del

quartiere... E questo grande gemito, che vien fuori dalla radio e che ringhia come un animale colpito al cuore, gli martella i timpani e gli torce le budella, mentre invade lo spazio e l'intera città come un'onda pronta a sradicare tutto al suo passaggio, un 11 settembre dal volto terrificante.

E non sono delle torri che crollano, ma milioni di cuori che smettono di battere nello stesso momento, milioni di sogni di libertà spezzati in una frazione di secondo. Una frazione di secondo che sembra eterna, come se il Tempo stesso si rifiutasse di inserirlo nel corso logico degli eventi.

Una deviazione che tentano di afferrare e assimilare i cervelli in ebollizione, guidati dai media che azzardano una ricostruzione.

Per quanto cambi canale o consulti il Web, instancabilmente appaiono le stesse immagini più o meno a scoppio ritardato. Reportage e articoli proliferano sui social network, propagandosi sul suo viso pallido, livido, dagli occhi di anziano e di fanciullo che piangono senza tregua. La violenza delle parole, di ciò che è detto e di ciò che non è detto, s'infrange come un'onda continua, che straripa dallo schermo, trasuda dai muri, come se la città stessa fosse sporcata per sempre.

E dentro il suo cuore artificiale pronto a scoppiare (e tutta la scienza del mondo non servirebbe a niente), si rifugia, sparisce come faceva durante la Seconda Guerra mondiale quando, bambino, doveva scappare in fretta, mettersi al riparo sottoterra e attendere che passasse tutto mentre il suolo tremava e una pioggia di terra sporca minacciava di inghiottirlo vivo.

Con il corpo immensamente piccolo come una volta, si rannicchia sulla poltrona. La testa tra le mani, nell'incapacità di ritrovare il telecomando e il senso del mondo, si cancella dallo schermo della sua stessa coscienza, se ne va, si dilegua. Senza una parola, senza nessun rumore, dimentica se stesso mentre la capitale urla di dolore, mentre migliaia di braccia si alzano e si agitano in segno d'indignazione.

La signora accelera il passo poiché il cielo si è fatto minaccioso sopra la *Coulée Verte*, dove era andata durante la sua passeggiata settimanale. Si chiede se lui abbia ritirato la biancheria stesa sul balcone e riscriva in bella le mail che lei aveva scritto in fretta e furia la mattina, prima di uscire. *Le ha inviate almeno?*

Quando meno se l'aspettava, la pioggia comincia a cadere, indifferente alle sue minacce, e lei comincia a cercare il suo ombrello, non lo trova, l'ha dimenticato. Il temporale le rimbomba in testa. Trotterella in avanti mentre le lacrime di pioggia, che le cadono sul viso, la imbruttiscono e la rinfrescano, le danno un'aria che non conosceva più, quella dei suoi dieci anni, quando scendeva giù per il pendio dietro casa, per correre a perdifiato sotto la pioggia, e prendere l'autobus del paese. Lotta contro il tempo, contro la vita che le ha portato via uno ad uno i suoi familiari, e maledice la pioggia che rallenta la sua corsa, e scompone la messa in piega, incollandole i capelli a caso sulla fronte. Poi la rabbia si placa, come se questo ritorno agli elementi naturali la inebriasse. Indifferente al rimmel sbavato, che gocciola in una colata nera dentro le rughe profonde, cammina.

Manca poco a che cammini a piedi scalzi nel viale circondato da arbusti e da piante rampicanti, che domina il quartiere. Per scendere poi all'altezza del *Viaduc des Arts*, a bere un thè e riscaldarsi in uno di quei caffè, che si alternano con le gallerie d'arte – cosa che non ha mai fatto, ma che le sembra plausibile adesso che una voglia pressante non le lascia scelta.

Senza più aspettare, lascia la *Coulée Verte*.

Però, a quell'altezza del *Viaduc*, nessun bistrot in vista. Si avventura allora in un vicioletto, entra in un bar ricevitoria e si pente della sua avventatezza: il posto è davvero squallido. Per essere quasi mezzogiorno, è praticamente deserto, come se tutti avessero abbandonato quel luogo, o come se quel posto vivacchiasse da sempre.

Trattiene una smorfia, rievocando a un tratto il tempo in cui si sentiva puzza di fumo quando si entrava dentro. Ma, *per fortuna, i tempi sono cambiati*, pensa, e si dirige verso il bancone, chiede se c'è qualcuno. Dopo un momento che le sembra infinito, un tipo esce finalmente dalla sala interna, con l'aria da ebete. Quando infine capisce cosa vuole – come se ritornasse da un lungo viaggio, o piuttosto da un incubo, e come se avesse difficoltà a riprendere contatto con la realtà – con la mano le indica una porta in fondo prima di sparire di nuovo.

È tanto se prende l'ordinazione, e le porta un thè quando ricompare, e si mette vicino alla porta. In ogni caso, lei non ha nessuna voglia di iniziare una conversazione con uno sconosciuto, per di più



poco avvenente. Così ringrazia educatamente e lo lascia ai suoi impegni.

Dietro l'immensa vetrata, i passanti sfilano come su uno schermo gigante, sagome fuggitive, bagnate, liquefatte. *Forse hanno fretta di tornare a casa.* E lei si rimprovera già di aver ceduto e di essersi arresa al suo corpo che le ha giocato uno dei suoi scherzi. Rinchiusa lì, nell'ombra della sua ombra, segue con lo sguardo quella donnina piena di rughe che corre sempre, con lo chignon disfatto nel vento ingrato, e le sorride. Senonché lei sta lì, al riparo dalle correnti d'aria, e questa sosta le permette di riprendere le forze. *Alla fine la pioggia ha i suoi lati positivi,* pensa.

Rasserenata, riscaldata, ora si sente così viva. Per una volta che si concede un attimo di tregua, respira tranquillamente il profumo degli anni passati, anni di eleganza per niente, per così poco.

Mentre fuori la pioggia ferisce i volti e lava la strada da migliaia di passi e pensieri in movimento, apre di colpo gli occhi sul mondo, assaporando quell'istante unico, in cui non ha nient'altro da fare se non, semplicemente, essere lì.

Fino a quando la meccanica del suo corpo non reagisce a un suono familiare, non si mette in movimento come quando si dà la corda a un orologio, e il suo braccio prende, per riflesso, la borsa semiaperta. È suo marito che la chiama, pensa. Ma si sbaglia è semplicemente un suo messaggio. *Ah, non è da lui.*

“Je suis Charlie”.

Lo rilegge una volta, due volte, ma davvero non capisce. *Ha decisamente perso la testa, non sa più chi è,* sospira.

Più tardi capirà il senso di quel messaggio, quando riprenderà il suo cammino e riprenderà al volo la folle corsa del mondo. Per ora, rattristata, si dice che dovrebbe prendersi cura di più di suo marito prima che sia troppo tardi, poiché un giorno o l'altro anche lui se ne andrà senza avvisare.

Su questo pensiero, si assopisce, con la guancia appoggiata al vetro ghiacciato, come prova che qualcosa la può ancora trattenere, e darle un sussulto di vita.

*Il 7 gennaio 2015 c'è stata una sparatoria alla sede del giornale satirico Charlie Hebdo a Parigi, perpetrata da Chérif e Saïd Kouachi, due fratelli di*

*nazionalità francese. L'attacco ha causato dodici morti e undici feriti, tra cui numerosi vignettisti del giornale. I fratelli Kouachi sono stati uccisi due giorni dopo dal GIGN dopo essersi rifugiati a Dammartin-en-Goële a nord di Parigi. L'attentato è stato rivendicato da Al-Qaida nella Penisola Araba (AQPA)*



**SECTION B**  
**Écrivains francophones**  
*Scrittori francofoni*



Robert Morency  
**La nuit des temps**

Cette nuit-là, c'était en août. La lune brillait comme le jour. C'était une belle nuit, une nuit où l'on voyait à peine les étoiles, sauf pour nos frères chasseurs dont les yeux toujours habiles voyaient plus loin que nous tous. Je m'appelle Ismelda, Ismelda Busidor, mais ici on m'appelle simplement Ilda. J'ai beaucoup, beaucoup d'années dans la mémoire. Le curé qui est venu me voir deux fois la semaine dernière pour me souhaiter une mort heureuse et tranquille dit que d'après ses livres j'ai vu passer quatre-vingt-onze de leurs années. À part la mémoire et mon corps qui ne tient plus debout, je n'ai pas l'impression d'être si vieille. Si je vous ai réunis ce soir, mes enfants, c'est que des choses doivent vous être dites et qu'à part moi personne ne voudra vous les dire. Dans ma mémoire, cette nuit-là occupe trop de place et j'ai besoin d'espace pour penser à ce qui viendra quand mon cœur refusera de battre. Asseyez-vous près de moi, plus près encore, car ma voix ne porte plus très loin. Enlevez vos manteaux, la nuit sera longue. Laissez les enfants par terre, ils dormiront sur le plancher comme autrefois leur père s'étendait sur le sol pour mieux sentir la terre. Un jour, ils auront besoin de cette force et d'ici là vous aurez besoin de toute l'endurance de vos épaules.

Cette nuit-là, nos frères les chasseurs ont été les premiers à se réveiller. Le silence de la nuit leur semblait étrange. Il était trop lourd, trop étanche pour laisser croire qu'il ne se passait rien. Même quand elle ne fait plus de bruit la nuit, la vie respire. Cette nuit-là, tout le monde retenait son souffle. Même les chiens s'étaient tus. Puis quelqu'un a entendu le bruit d'un moteur, puis de deux, puis... tout le village s'est mis à bourdonner comme si nous étions au milieu d'un garage plein de camions et de *Ski-doo*.

La police est entrée dans la maison, dans toutes les maisons en même temps. Il y avait des uniformes partout. Mes yeux n'ont pas eu le temps de tout voir, mais mes oreilles entendaient les cris des enfants, les larmes des femmes, les coups de poing sur les portes et les bruits des pieds qui raclaient la neige durcie. Et ma mémoire s'est brisée en mille morceaux comme la glace sous le soleil.

Les Blancs ont pour leur dire que le blanc est blanc partout et que, sous la neige, toute la terre se ressemble. Je sais que vous savez que c'est faux. D'où je viens, le soleil se levait chaque jour, ici il reste des mois couché. Nos chasseurs ont dû apprendre à monter leurs pièges dans le noir. Et vos pères comme le mien ont dû apprendre à reconnaître chaque pouce de neige, autant par le bruit qu'elle fait en tombant que par celui qu'elle met sous vos pas afin de vous l'enseigner. Ils vous ont aussi appris à entendre l'eau qui coule sous la glace mince et à deviner le poids qu'elle pouvait supporter, d'abord parce que votre vie en dépendait, mais aussi parce que l'avenir de tout le village reposait sur la vie et la chasse de chacun d'entre vous. Nous étions tous fiers de vous voir avancer d'un pas assuré sous les vents forts et dans la neige molle, puis de vous voir ralentir le pas pour attendre les autres et vous assurer que le sol était prêt à supporter traîneaux et meutes. De voir nos fils marcher dans les traces de nos pères, nous étions toutes tellement fières.

Les plus instruits d'entre vous pensent que nos enfants verront la terre sans glace au cours de leur vie. Déjà durant la saison du ciel bleu, la lumière à l'horizon n'est plus la même que quand j'enfantaï. De toute ma vie, je n'ai vu qu'un arc-en-ciel, et ce qui n'arrive qu'une fois n'est pas un bon présage, nous sommes là, nos pères y étaient, et vos fils y seront peut-être tant qu'il y aura un jour après le jour, une nuit après la nuit, une saison sombre après une saison lumineuse, et la lune pour nous éclairer quand le soleil s'absente durant des mois.

Je porte le nom de ma mère qui, elle, portait le nom de la sienne qui, elle-même, portait le nom de sa mère et toutes les qualités que ce nom comportait.

Nous savons que comme la neige les hommes sont différents. Les autres villages connaissent bien des choses que nous ignorons, et nous connaissons beaucoup de choses qu'eux ignorent... Vous ne devez pas nous comparer aux autres, leurs terres sont différentes, leurs hommes aussi, et leur art le montre bien, leur savoir n'est pas le nôtre, et le nôtre n'est pas le leur, c'est pourquoi on ne quitte pas sa terre impunément. Ce que l'homme prend à la terre, il le lui doit éternellement, et la terre le lui reprend quand il part. Nous sommes nés de ce paysage, nous en portons les couleurs et les formes, une autre terre ne peut donner les mêmes traits. Partout, l'homme comme l'ours se reconnaît à sa trace.

Cette nuit-là, vous êtes tous partis. C'était une nuit froide et sombre malgré la lune. On vous a tous amenés dehors sans vous laisser le temps de vous habiller. On vous a poussés vers le bateau. Cette nuit-là, personne ne s'est rendormi. Personne n'a pu dire pourquoi. Personne ne savait ce que vous aviez fait. Personne ne savait pourquoi tous les enfants du village étaient tout à coup coupables d'un crime si grave qu'il fallait mettre à leur trousses toutes les polices du Canada. Quelqu'un avait-il volé l'Hudson Bay ? Personne ne le savait. Personne ne posait de questions et personne n'avait de réponses. Et vous n'avez rien dit. Et vous n'avez pas touché à vos fusils.

Je n'ai plus jamais dormi que d'un œil depuis cette nuit-là. Et je n'enfouis plus jamais mes deux oreilles sous l'édredon. Je suis fatiguée. Bientôt, je n'irai plus écouter le bruit de mes pas dans la neige, je ne sentirai plus la morsure du froid sur ma peau, je ne goûterai plus la viande si rare de nos repas. Je suis fatiguée et meurtrie. Ma peau est brûlée, ma bouche est sèche et il y a longtemps que le cœur n'arrive plus à suivre mes pas. Je reste ici, à l'abri du vent et du bruit, seule sur mon bloc et je n'ai plus qu'une chose à attendre. Et je l'attends avec le peu d'impatience qui me reste.

Après, longtemps après... quand je n'arrivais plus à dormir et que j'allais m'asseoir avec les chasseurs, j'ai su qu'il y avait eu beaucoup de nuits dont personne ne voulait plus parler. C'est pourquoi vous n'êtes jamais revenus. Plus jamais je n'ai eu la joie d'entendre la voix de mes fils. Je ne suis pas sûre d'être votre mère. Ce n'est pas que j'ignore quels enfants j'ai eus. Mais vous êtes aujourd'hui si différents des enfants que j'ai nourris que je ne reconnais plus vos voix. Entre vous, vous parlez une langue que je n'ai jamais comprise. Et vous savez à peine dire mon nom, même si c'est le premier mot que je vous ai appris.

Cette nuit-là, la GRC est entrée comme le *voleur de morts* dont parle le curé qui visite les villages de la côte. Et tous les enfants ont été amenés de force dans des camions là où il y avait une route, dans les cales des bateaux là où il n'y avait que la mer et dans les soutes à bagages des avions là où ni la mer ni la terre ne pouvaient les soustraire à notre regard. Nulle part, on ne vous a laissé prendre de bagages, ni vêtements pour les corps, ni objets pour le souvenir. Dans des écoles d'où vous



ne sortiez jamais, on vous a emprisonnés. On a coupé vos cheveux, lavé vos corps à l'eau brûlante, jeté vos vêtements. Même vos chiens n'auraient pu reconnaître l'odeur de ma chair. Avec le temps, on a vidé vos mémoires de nos noms, de nos mots et de nos visages.

Je vous en parle aujourd'hui parce qu'hier le gouvernement s'est excusé. C'est tout. Il ne s'est rien passé d'autre depuis. Le temps s'est arrêté et vous n'avez rien fait pour le remettre en marche. Je ne dis pas ce soir que c'est de votre faute. Je ne dis même pas que c'est la leur. Mais cette chose-là a été faite. Et ils refusent d'admettre qu'elle ressemble à ces choses horribles dont ils parlent souvent et que la guerre provoque. Dans des trains, durant des nuits, durant des mois, des peuples transportaient des peuples plus petits vers des terres étrangères. C'était ça le bien. Et notre façon de vivre était la source du mal. Notre malheur c'était d'avoir changé de ciel et non de boire. L'alcool ne servait qu'à oublier que nous n'étions de nulle part.

Quelques promesses, celles d'une terre plus riche, d'un gibier plus abondant et d'un avenir meilleur ont fini par endormir les craintes et la prudence du chasseur.

À quoi sert d'avoir un avenir pour qui n'a plus de passé ?

Depuis ce jour, ma mémoire est revenue. Je me suis souvenu qu'autour d'un feu parfois les hommes réveillés par l'alcool racontaient d'une voix si lasse comment la nuit leur village avait changé de ciel et de forêt. Ils le disaient si bas qu'il fallait cesser de respirer pour entendre. Mais à force d'écouter et de ménager l'air, j'ai appris que les maisons des nouveaux villages étaient parfois si neuves qu'elles n'avaient pas encore de portes au milieu de l'hiver. Une fois, le chef d'un village avait raconté à mon père que lui et toute sa famille et toute la famille de ses frères avaient été installés dans des campements de bois près d'un cimetière pour qu'on ne les voie pas du village. Et que tout le monde avait ri quand il avait dit que lui, ses fils, ses frères et tous les siens croyaient que ce n'était pas une bonne place pour construire un village parce que, la nuit, les âmes des morts sortent prendre un peu l'air. Ailleurs encore, loin le long des côtes de glace, les plus vieux racontent qu'ils ont tué les chiens puis les ont remplacés par d'autres, moins vigoureux, et que des pères et des frères ont attendu pendant des nuits l'arrivée de caribous qui ne sont jamais venus.

Mais ils m'ont dit que ce n'était rien, qu'un jour tout le pays serait fier de vous.

Tout le pays sauf moi ! Et il fallait que je vous le dise ! Toutes les mères, même la leur, ont le droit, certains jours, de ne pas être fières de leurs enfants !

*À la mémoire des dix-neuf familles d'Inukjuak dans le Nord-du-Québec et de trois autres de Pond Inlet, qui ont été déplacées dans les années 1950 à Grise Fiord et à Resolute Bay dans l'extrême Arctique, à 1200 km de leur territoire afin d'assurer la présence du Canada dans l'Arctique.*



*Robert Morency*  
**La notte dei tempi**

Traduzione di *Marta Sommella*

Quella notte ci trovavamo in agosto. La luna splendeva ed era come se fosse giorno. Era una bella notte, una notte in cui le stelle si vedevano appena, fatta eccezione per i nostri fratelli cacciatori i cui occhi sempre aguzzi vedevano più lontano di tutti noi. Mi chiamo Ismelda, Ismelda Busidor, ma qui mi chiamano semplicemente Ilda. Io ho molti, molti anni nella memoria. Il prete che è venuto a vedermi due volte la scorsa settimana, per augurarmi una morte serena e tranquilla, dice che secondo i suoi libri ho visto passare novantuno delle loro annate. A parte la memoria e il mio corpo che non si regge in piedi, non ho l'impressione di essere così vecchia. Se vi ho riuniti questa sera, figli miei, è perché dovete sapere delle cose e, a parte me, nessuno vorrà dirvele. Nella mia memoria, quella notte occupa troppo spazio e ho bisogno di spazio per pensare a ciò che accadrà quando il mio cuore si rifiuterà di battere. Sedetevi vicino a me, ancor più vicino, dato che la mia voce non arriva più molto lontano. Toglietevi i vostri cappotti, la notte sarà lunga. Lasciate i bambini per terra, dormiranno sul pavimento come un tempo il loro padre si sdraiava al suolo per sentire meglio la terra. Un giorno, avranno bisogno di questa forza e fino ad allora avrete bisogno di tutta la capacità di resistenza delle vostre spalle.

Quella notte, i nostri fratelli cacciatori sono stati i primi a svegliarsi. Il silenzio della notte sembrava loro strano. Era troppo pesante, troppo ermetico per lasciar credere che non stesse succedendo niente. Anche quando non fa più rumore la notte, la vita sta respirando. Quella notte, tutti trattenevano il fiato. Anche i cani si erano ammutoliti. Poi qualcuno ha sentito il rumore di un motore, poi di due, poi... l'intero villaggio si è messo a ronzare come se fossimo al centro di un garage pieno di camion e motoslitte.

La polizia è entrata in casa, in tutte le case contemporaneamente. C'erano uniformi ovunque. I miei occhi non hanno avuto il tempo di vedere tutto, ma le mie orecchie sentivano le grida dei bambini, le

lacrime delle donne, i colpi dei pugni sulle porte e i rumori dei piedi che scalfivano la neve indurita. E la mia memoria si è rotta in mille pezzi come il ghiaccio sotto il sole.

I Bianchi hanno come loro credenza che il bianco è bianco dappertutto e che, sotto la neve, tutta la terra si somiglia. So che sapete che è falso. Da dove provengo, il sole sorge ogni giorno, qui resta celato per mesi. I nostri cacciatori hanno dovuto imparare a montare le loro trappole al buio. E i vostri padri, come il mio, hanno dovuto imparare a riconoscere ogni pollice di neve, dal rumore che fa cadendo, e da quello che mette sotto i vostri passi per insegnarvelo. Vi hanno anche insegnato a sentire l'acqua che scorre sotto il ghiaccio sottile e a indovinare il peso che poteva sopportare, prima di tutto perché ne dipendeva la vostra vita, ma anche perché l'avvenire di tutto il villaggio gravava sulla vita e la caccia di ciascuno di voi. Noi eravamo tutti fieri di vedervi avanzare con passo sicuro sotto i venti forti e nella neve molle, poi di vedervi rallentare il passo per attendere gli altri e assicurarvi che il suolo fosse pronto a sopportare slitte e mute. Nel vedere i nostri figli camminare nella scia dei nostri padri, noi eravamo tutte tanto fiere.

I più istruiti di voi pensano che i nostri figli vedranno la terra senza ghiaccio nel corso della loro vita. Già durante la stagione del cielo blu, la luce all'orizzonte non è più la stessa di quando partorivo. In tutta la mia vita, ho visto un solo arcobaleno, e ciò che capita una volta sola non è un buon presagio, noi siamo qui, c'erano i nostri padri, e ci saranno i vostri figli forse finché ci sarà un giorno dopo il giorno, una notte dopo la notte, una stagione scura dopo una stagione luminosa, e la luna per illuminarci quando il sole si assenta per mesi.

Porto il nome di mia madre, che portava il nome della sua, che, a sua volta, portava il nome di sua madre e tutte le qualità che questo nome comporta.

Sappiamo che come la neve, gli uomini sono diversi. Gli altri villaggi conoscono bene tante cose che noi ignoriamo, e noi conosciamo molte cose che loro ignorano... Voi non dovete paragonarci agli altri, le loro terre sono differenti, anche i loro uomini, e la loro arte lo dimostra, il loro sapere non è il nostro, e il nostro non è il loro, ed è per questo che non si abbandona la propria terra impunemente. Ciò che l'uomo prende alla terra, glielo deve

eternamente, e la terra lo riprende quando egli parte. Noi siamo nati da questo paesaggio, ne portiamo i colori e le forme, un'altra terra non può donare gli stessi tratti. Ovunque, l'uomo, come l'orso, si riconosce dalla sua impronta.

Quella notte, siete andati via tutti. Era una notte fredda e scura malgrado la luna. Vi hanno portato tutti fuori senza darvi il tempo di vestirvi. Vi hanno spinto verso l'imbarcazione. Quella notte, nessuno si è riaddormentato. Nessuno ha saputo dire perché. Nessuno sapeva cosa avevate fatto. Nessuno sapeva perché tutti i bambini del villaggio erano improvvisamente colpevoli di un crimine così grave che bisognava mettere tutta le polizie del Canada alle loro calcagna. Qualcuno aveva rubato la Baia di Hudson? Nessuno lo sapeva. Nessuno faceva domande e nessuno aveva risposte. E voi non avete detto niente. E voi non avete preso i vostri fucili.

Da quella notte non ho mai più dormito, se non con un occhio aperto. E non metto mai più entrambe le orecchie sotto la trapunta. Sono stanca. Presto, non ascolterò più il rumore dei miei passi nella neve, non sentirò più il morso del freddo sulla mia pelle, non gusterò più la carne così rara dei nostri pasti. Sono stanca e afflitta. La mia pelle è ustionata, la mia bocca è secca ed è da molto tempo che il cuore non riesce più a seguire i miei passi. Resto qui, al riparo dal vento e dal rumore, sola sul mio blocco e ho solo una cosa da attendere. E l'aspetto con il poco d'impazienza che mi rimane.

Dopo, molto tempo dopo... quando non riesco più a dormire e andavo a sedermi con i cacciatori, ho saputo che c'erano state molte notti di cui nessuno voleva più parlare. È perché voi non siete mai tornati. Non ho mai più provato la gioia di sentire la voce dei miei figli. Non sono sicura di essere vostra madre. E non è perché ignoro chi sono i bambini che ho avuto. Ma oggi voi siete così diversi dai bambini che ho nutrito, che non riconosco più le vostre voci. Tra di voi, parlate una lingua che non ho mai capito. E voi sapete appena dire il mio nome, anche se è la prima parola che vi ho insegnato.

Quella notte, la polizia reale canadese è entrata come il *ladro di morti* di cui parla il prete che visita i villaggi della costa. E tutti i bambini sono stati condotti di forza nei camion lì dove c'era una strada, nelle stive delle navi lì dove c'era solo mare e nelle stive degli aerei lì dove né il mare né la terra potevano sottrarli al nostro sguardo. Da nessuna

parte vi hanno lasciato prendere i bagagli, né vestiti per i corpi, né oggetti per ricordo. Vi hanno imprigionato in scuole da cui non uscivate mai. Hanno tagliato i vostri capelli, lavato i vostri corpi con acqua bollente, gettato i vostri vestiti. Nemmeno i vostri cani avrebbero potuto riconoscere l'odore della mia carne. Con il tempo, hanno svuotato le vostre memorie dei nostri nomi, delle nostre parole e dei nostri visi.

Ve ne parlo oggi perché ieri il governo si è scusato. Soltanto. Non è successo nient'altro dopo. Il tempo si è fermato e voi non avete fatto niente per farlo ripartire. Quella sera non dico che sia colpa vostra. Non dico neanche che sia loro. Ma quella cosa è stata fatta. E loro si rifiutano di ammettere che quella cosa somiglia alle cose orribili di cui parlano spesso e che la guerra provoca. Nei treni, per notti intere, per mesi interi, dei popoli trasportavano popoli minori verso terre straniere. Questo era il bene. E il nostro modo di vivere era l'origine del male. La nostra disgrazia dipendeva dall'aver cambiato cielo e non dal bere. L'alcol serviva solo a dimenticare che non eravamo di nessun luogo.

Alcune promesse, quelle di una terra più ricca, selvaggina più abbondante e un avvenire migliore hanno finito per addormentare le paure e la prudenza del cacciatore.

A che serve avere un futuro per chi non ha più passato?

Da quel giorno, la mia memoria è tornata. Mi sono ricordata che intorno al fuoco a volte gli uomini risvegliati dall'alcol raccontavano, con una voce così stanca, come di notte, il loro villaggio avesse cambiato cielo e foresta. Lo dicevano così a bassa voce che bisognava smettere di respirare per sentire. Ma a furia di ascoltare e di dosare l'aria, ho saputo che le case dei nuovi villaggi erano talvolta così nuove che non avevano ancora le porte in pieno inverno. Una volta, il capo di un villaggio aveva raccontato a mio padre che lui e tutta la sua famiglia e tutta la famiglia dei suoi fratelli erano stati portati in accampamenti di legno vicino a un cimitero per non farli vedere dal villaggio. E tutti avevano riso quando lui aveva detto che lui, i suoi figli, i suoi fratelli e tutti i suoi, credevano che non fosse un buon posto per costruire un villaggio perché, di notte, le anime dei morti escono a prendere un po' d'aria. Altrove ancora, proseguendo lungo i costoni di ghiaccio, i più vecchi raccontano che hanno ucciso i cani,

poi li hanno rimpiazzati con altri, meno vigorosi, e che padri e fratelli hanno atteso per intere notti l'arrivo di renne che non sono mai arrivate.

Ma loro mi hanno detto che non era importante, che un giorno l'intero paese sarebbe stato fiero di voi. Tutto il paese tranne me! E bisognava che ve lo dicessi!

Tutte le madri, anche la loro, hanno il diritto, certi giorni, di non essere fiere dei propri figli!

*In memoria delle diciannove famiglie di Inukjuak nel Nord del Québec e delle altre tre di Pond Inlet, che sono state spostate di forza nel 1950 a Grise Fiord e a Resolute Bay nell'estremo Artico, a 1200 chilometri dal loro territorio per garantire la presenza del Canada nell'Artico.*





Jean-François Sonnay

## Olimpia

Je suis morte treize jours après le mariage de Fabien, qui s'est marié un vendredi treize, l'an mil neuf cent quatre-vingt-treize, voilà ce qu'on dira, mais je ne suis pas superstitieuse. Ma mère l'était, moi pas. Je tiens plutôt de mon père, matérialiste et révolutionnaire endurci, ce qui à l'époque pouvait conduire en prison. Cela dit, mon fort à moi c'était les chiffres, pas la politique. J'ai toujours aimé compter. Les chiffres ne mentent pas. À l'école déjà : première en calcul, Castellani Olimpia. Je n'étais pas peu fière. Compter les lignes, les lettres, les boutons, les passagers du tram, les hirondelles sur les fils, et puis les sous. Les sous, c'était spécial, mon père était fâché avec, moi pas. Une arithmétique qui comprenait des besoins, des marchandises, de la nourriture, des heures de travail, du papier monnaie qui passait dans toutes les poches, qui s'échangeait dans le monde entier, cela me fascinait. Sous total, dividende, multiple, virgule, règle de trois, je pouvais en remonter à n'importe quel garçon. Maman pensait que j'avais le diable en tête parce qu'au lieu de me signer devant la procession, je m'amusais à estimer le nombre de kilos que pesait la Madone sur les épaules de chacun des porteurs. Même papa, qui préférerait le diable à la Sainte Vierge, était impressionné.

– *Brava, bravissima*, Oli, ma petite fille ! Mais souviens-t'en : leur bon Dieu, c'est jamais que des kilos de bois et de peinture pour empêcher les pauvres de relever la tête.

Ni Dieu ni maître, c'était son évangile.

– Mon père était anarchiste, oui madame, il a croisé Malatesta mais aussi Lénine, et les fascistes ont brûlé ses livres sur le trottoir en 1923.

– Mais, taisez-vous !

– Parfaitement, cher monsieur, Lénine, et Gorki, et Lounatcharski, et les autres Russes qui préparaient leur révolution en Italie.

Ça faisait bisquer les petits-bourgeois du Sentier, que j'ose vanter mon père avec des noms pareils, eux qui se prenaient pour des patrons avec leurs merceries, leurs coupons, leurs noms en gras sur

l'enseigne. Mais ce qui faisait le plus enrager, passage du Caire, c'était que je sache tenir un magasin, moi l'Italienne, et faire du bénéfice. Que je sois douée pour le commerce, ça leur en bouchait un coin.

Il fallait bien. Seule, sans le magasin, je n'aurais jamais pu nourrir une famille pendant l'Occupation, élever les enfants, soigner la *nonna*, cacher les jumeaux chez des paysans, trouver du beurre, du charbon... Tout ça avec un mari qui s'était volatilisé en pleine guerre et que je devais prétendre en voyage d'affaire à Istanbul pour sauver la face. La Libération n'a pas changé grand-chose à mes soucis : la boutique, les commandes, les livraisons, les hypothèques, ma Clara abandonnée elle aussi par son trompettiste des Antilles – à croire que chez les Castellani les filles font fuir les maris –, et puis les études des jumeaux, et les cours de théâtre du petit-fils... Si je n'avais pas su aligner les chiffres, poser, retenir, reporter, comment est-ce que je m'en serais sortie ? L'anarchie était morte avec papa. La guerre a tout corrompu. Le monde était aux bureaucrates et aux truands. Il fallait se défendre.

Et je me suis défendue, on dira ce qu'on voudra. J'ai résisté. Quatre-vingts ans. C'est le mariage du petit-fils qui m'a achevée. Pauvre Clara ! Son Fabien nous a fait pas mal de bêtises, mais là vraiment, c'était le comble. Une fille plate comme une limande, snob, égocentrique, une croqueuse qui ne l'aime pas – il faut être aveugle pour ne pas le voir –, qu'avait-il besoin de l'épouser ? Et de m'envoyer la note ? Et de m'inviter à cette mascarade ? Pas étonnant que je sois tombée dans l'escalier. C'est fini maintenant, rideau, terminé. Je ne me mêlerai plus de rien. Qu'ils se débrouillent ! Pauvre je suis née, pauvre je meurs, mais je dois bien être la première des Castellani à avoir vécu si longtemps.

Enfin, morte, ce n'est pas sûr. Il me semble que rien ne bouge, pourtant la tête turbine encore. Je parie que les médecins ne savent plus trop à quoi s'en tenir et je me demande ce qui va les décider à constater le décès : le poumon, le silence, les paupières ou la facture d'électricité ! De toute façon, je ne leur parle plus, c'est inutile. Et puis ça me fatiguerait, j'ai assez d'autres choses à penser. Là.

Je n'ai pas vraiment mal, juste cette paralysie, ce poids qui m'écrase, comme si on m'avait ensablée, ou plâtrée des pieds à la tête. À cause de la chute dans l'escalier peut-être. Quand j'ai repris

conscience, je n'arrivais pas à voir mes mains. Je ne sentais rien de particulier, un point de côté, des tiraillements, j'étais sans force... Je ne savais même pas si mes yeux étaient ouverts. Il neigeait des paillettes, du givre, ou de la fausse neige comme dans une boule de verre. Je devinais des ombres, des formes étranges, instables. J'entendais un chuintement, pareil à la mer dans un coquillage, mais était-ce dans mon corps ou dehors ?

Une fois, j'ai été réveillée par un bruit de porte, le bruit d'un vase qu'on remplit et pose sur une table. J'avais froid. On se serait cru au pôle Nord. L'édrédon comme un igloo dans une espèce d'aurore boréale, du moins c'est ainsi que j'imagine les aurores boréales. Je voyais scintiller des barres d'acier, robinet, potence ou poignée de porte, et toujours ces flocons de givre. La veilleuse n'éclairait pas, on aurait dit plutôt qu'elle absorbait la lumière comme un entonnoir. Je n'avais encore jamais vu de lumière si pâle, profonde comme un bloc de glace. Même les roses sur la table en étaient violettes d'effroi.

Chaque jour, quelqu'un fait porter une rose dans la chambre. Je ne le vois pas, mais je sais. J'ai compté treize roses dans le vase, autrement dit treize jours qu'on m'a ensevelie dans ce sarcophage. Ce sera Fabien – qui d'autre ? – pour se faire pardonner son mariage, je suppose. Fabien qui n'ose pas se montrer. Il m'envoie des fleurs et basta ! Comme si j'étais déjà enterrée. *Commediante* ! Les roses, c'est bien son genre : clinquant, convenu, irréprochable, kitsch pour tout dire. J'ai un petit-fils kitsch, qui veut jouer les vedettes, à qui il faut pardonner ses lubies, ses déguisements, ses amis, et qui doit se faire tout un cinéma de me voir à l'hôpital. Est-ce qu'il aurait honte de m'avoir pétrifiée ?

Moi en tout cas, je n'ai pas honte de ce que j'ai fait. Pas de simagrées. Mon père m'a appris la fierté et le respect. Il n'y a pas de honte dans l'humanité, disait-il, il faut respecter la vie, c'est l'essentiel. Pas le temps de m'occuper du qu'en dira-t-on. Il y aurait eu de quoi pourtant, quand je me suis retrouvée seule pendant la guerre, avec la boutique et quatre gamins sur les bras, qu'on m'appelait la mère Macaroni, la veuve joyeuse, qu'on épiait mon commis, mes clients, qu'on répandait des insanités sur Édouard, sur les Juifs, les Ritals. Les gens pouvaient raconter ce qu'ils voulaient. N'importe comment, ils n'avaient pas la moindre idée de ce que je faisais en bien ou en mal.

D'ailleurs ça ne les regardait pas. Je n'avais rien à leur dire. C'est ce qui les rendait méchants : ils auraient voulu savoir et ne savaient pas. Les ragots sont la justice des ignorants, disait papa : les ratés en fabriquent pour se faire valoir et les lâches s'en farcissent la tête pour ne pas avoir à réfléchir.

Une femme qui s'en sortait seule, ça ne plaisait pas à tout le monde dans le passage. Il y avait des jaloux, forcément ! Mais était-ce ma faute si mon mari avait disparu pendant une guerre où des millions d'autres ont disparu ? Parti du jour au lendemain, sans un mot. Arrêté, déporté, tué, suicidé, on n'a jamais su. Mon bel Édouard que j'ai cherché partout, à Paris, à Marseille, en Suisse, jusqu'à Istanbul chez ses cousins. Aucune nouvelle. J'ai écrit à la Croix-Rouge, à la Préfecture, aux Affaires Étrangères. Rien. On n'a jamais retrouvé son nom sur les listes des prisonniers ou des déportés. Disparu corps et âme. Ça ne veut pas dire mort, mais c'est tout comme.

Seule en pleine guerre, avec les rafles, les pénuries, les Allemands et des voisins mauvais comme des teignes, qu'est-ce que je pouvais faire ? C'était M. Roth lui-même qui avait engagé Édouard en 39 pour diriger le magasin. Je ne faisais que remplacer mon mari, je n'avais pas le choix. Le brave monsieur Roth qui voulait rallier la Suisse et qui n'est jamais revenu non plus. Qu'est-ce qu'on n'a pas raconté alors ? Que j'avais fait disparaître Édouard. Que j'avais accaparé la boutique, alors que j'ai tout restitué aux jumeaux après la guerre. Que je faisais du marché noir. Que je fricotais avec les Allemands parce que j'étais italienne. Des menteries ! C'est quand même moi qui ai veillé sur les jumeaux, moi qui leur ai trouvé une famille d'accueil dans le Gâtinais, moi qui leur envoyais de l'argent... Où était la faute ? La guerre, la médisance, la cupidité, voilà les vrais coupables.

Je me suis débrouillée, c'est tout. Je n'ai pas fait la révolution – d'ailleurs en quatre-vingts ans, je n'ai connu personne qui l'ait faite –, mais je me suis battue pour ce que je croyais juste. Les enfants d'abord, le reste suivrait. Travailler, calculer, se cramponner, leur payer des études. Chez nous, les hommes ont toujours laissé aux femmes le soin de la maison, papa n'était pas meilleur que les autres.

En tout cas, je ne voulais pas vivre comme maman, terrée dans son impasse à coudre des boutonnieres, à pleurnicher en priant San Gennaro et la Sainte Vierge, tandis que son mari refaisait le monde

dans les bistrots de Belleville. Prier n'était pas mon fort, coudre non plus. J'étais comme papa : je ne voulais pas me laisser faire, sauf que lui était un idéaliste et moi une pragmatique. Il pensait avenir, société, moi je pensais boutique et lendemain.

Petite maman si bonne ! Elle l'aimait, son Sasà, tout anarchiste qu'il était, mais elle avait fini par baisser les bras. Il buvait, c'est vrai, il lui faisait peur avec ses principes, sa révolution. Elle l'aimait comme une maman ou une servante et ça le faisait endêver. Il la houspillait, voulait qu'elle apprenne le français, qu'elle s'instruise, elle qui savait à peine l'italien. Pauvre Nenella ! Elle se rencognait près de la fenêtre, bougonnait en dialecte, allait à l'église en cachette, tremblait chaque fois qu'elle voyait un képi dans la rue.

J'ai toujours eu de la peine à imaginer comment ils s'étaient connus, lui fils de typographe, urbain, cultivé, elle illettrée, fille de paysans. Ça a dû être une vraie histoire d'amour : il était intelligent, beau parleur, malicieux, elle était fascinée par le progrès, l'eau courante, les tramways. Il tonnait contre les propriétaires, la misère, il avait les mots justes, les mots de l'espoir, tellement merveilleux... Elle devait s'attendre à ce qu'il la conduise en Amérique, à New York, en Argentine, mais ce n'était pas de ça qu'il rêvait.

– La révolution ! Nenella, tu comprends ? L'anarchie !

La famille ne le préoccupait pas. C'était un révolté, un brasseur d'idéal, un inadapté. Finalement, ça n'a pas été l'Amérique, mais la persécution politique et l'exil à Paris. Je ne peux pas dire que j'en ai souffert : je crois même que j'étais la plus heureuse des trois. J'étais jolie, j'allais à l'école, je parlais français, italien, je lisais dans les deux langues, j'habitais la plus belle ville du monde et, quand papa nous promettait le bonheur par la révolution, j'étais sûre qu'il avait eu raison de nous faire quitter Naples pour la France, puisqu'en France la Révolution figure dans les manuels scolaires. Je lui pardonnais volontiers son vin, ses absences, ses accès de mauvaise humeur. Il parlait si bien. Je l'adorais. À tout il trouvait une explication, il connaissait des événements de toutes sortes, des insurrections populaires, mais aussi des anecdotes, des scandales, des célébrités, Gorki, Kropotkine... Et chacune de ses histoires s'enveloppait d'un air de conspiration qui me faisait frémir. Pour moi, c'était un magicien.

On ne le voyait pourtant pas beaucoup. Chez les Castellani, les pères ne faisaient que passer, c'est maman qui le disait. Papa traînait dans les cafés, les librairies, courait les meetings, fréquentait des exilés politiques, des Italiens, des Espagnols, des anarchistes. Il gagnait un peu d'argent à la tâche chez des imprimeurs, traduisait des articles, des tracts, donnait des coups de main par-ci par-là, on ne savait pas trop. Il se plaignait toujours de ne pas trouver d'embauche à Paris à cause des communistes qui, paraît-il, ne voulaient pas d'anarchistes dans l'imprimerie. Il était hélas mieux vu dans les bistrots.

Le dimanche par contre, il était à moi, les premières années en tout cas. Je crois qu'il était fier de se promener au bras d'une jolie fille. Après midi, il m'emmenait sur les boulevards. Au bassin de la Villette, nous regardions les péniches de charbon, qui semblaient prêtes à sombrer. Nous remontions jusqu'au pont levant de la rue de Crimée, faisons signe aux mariniers. Il me parlait des prolétaires, des paysans, des mineurs là-bas dans le Nord, du Comité des Forges, de Makhno et du jour où il n'y aurait plus ni prolétaires ni comité, mais la liberté et le respect mutuel. Brave Salvatore, sa seule chance aura été de ne pas voir les nazis à Paris.

Boulevard de la Chapelle, il s'arrêtait pour boire un verre chez Alphonse, *À l'embarcadere du Nord*. La salle était bleue de fumée, ça sentait le vin, les frites, la saumure. J'avais surtout peur que les hommes se mettent à crier sur lui et qu'on le batte comme on avait battu à mort Luigi, le ramoneur, mais papa ne se mêlait pas aux bagarres. Son verre bu, nous continuions vers Pigalle. Sous le viaduc du métro, des femmes vendaient des bouquets de jonquilles. En général, nous poussions jusque chez monsieur Alberto, un artiste peintre qui avait son atelier près de la place Blanche. Les deux hommes discutaient des affaires du monde en italien, tandis que je farfouillais dans l'immense atelier, entre les toiles, les cartons, les piles de livres, les brosses, les plâtres.

M. Alberto avait toujours un compliment pour moi et c'est vrai que j'étais belle – à vingt ans, j'ai même fait de la figuration aux studios Pathé ! Ce qui me fascinait le plus chez M. Alberto, c'est qu'il pouvait dessiner tout en parlant. Il a fait je ne sais combien de fois mon portrait. Nous en avons un encadré sur le buffet à Belleville. Je me demande bien où il est passé. On ne me reconnaîtrait pas. Il paraît

que l'atelier de M. Alberto a brûlé. Comme la librairie de papa quand les fascistes ont pris le pouvoir en Italie. Tout brûle, tout gèle. Je meurs frigorifiée dans un sarcophage. Le reste est parti en flammes. Bientôt, plus personne ne sera là pour raconter. Alors qui comprendra ?

L'incendie de ses livres sur le trottoir, je crois que c'est ce que papa a vécu de plus terrible, comme si c'était lui-même qu'on avait réduit en cendres. Il en parlait encore l'année de sa mort, quand les Allemands ont attaqué la Pologne. Les livres, le savoir, c'était sa vie. Il avait appris la typographie à Naples, dans l'imprimerie où travaillait son père, puis il avait repris une papeterie à Sorrento, où l'on vendait des cartes postales, des guides pour touristes. C'est là qu'il s'était lié avec les Russes de Capri, Gorki et les autres, qui lui commandaient des livres en langues étrangères. Plus tard, il a racheté une vieille presse et, à côté des cartes de visite et des placards commerciaux, il s'est mis à imprimer des brochures, des journaux pour les cercles révolutionnaires. La Première Guerre mondiale est venue tout bouleverser : on l'a surveillé, poursuivi, mis à l'amende, mais c'est l'arrivée au pouvoir des fascistes qui l'a anéanti. Au printemps 1923, en marge d'un défilé, une escouade de voyous en chemise noire a saccagé la librairie : ils ont brisé la vitrine, cassé les machines, jeté les livres sur le trottoir avant d'y mettre le feu ; tout ça en plein jour, sans que ni la police ni personne dans le quartier n'intervienne. C'était pareil sous l'Occupation : face aux uniformes, on ne peut compter sur personne. Papa a tout perdu et on l'aurait peut-être tué s'il n'avait pas été chez un client à ce moment-là.

Dans les années trente, je l'ai entendu se vanter d'avoir été la cible des fascistes, ça en imposait chez les socialistes parisiens, mais je pense qu'il y avait autant de dépit que de fierté dans ses paroles. Au fond, il ne s'est jamais remis de l'échec des révolutionnaires en Italie, et ce n'était pas le sort réservé aux anarchistes en Russie qui pouvait le reconforter. Pauvre Sasà !

Pourquoi je me souviens de lui ? Où sont passés les autres ? Mes filles, mon Édouard disparu, les jumeaux, Fabien ? Je ne les vois pas, je ne sais même pas ce qu'ils font. Il n'y a plus que le vieux Salvatore, ses discours, sa soif, sa colère. Les livres que Gorki lui avait dédiés, les cendres sur le trottoir, les brochures anarchistes parties en fumée,



comme s'il ne fallait retenir que cela d'une si longue histoire. Je n'avais pourtant rien vu de mes propres yeux ce jour-là. Rien. Je me souviens seulement d'être allée à Naples avec maman, d'avoir mangé la *pasta e faggioli* chez sa sœur et d'avoir pleuré en apprenant qu'on ne retournerait jamais à la maison. J'avais dix ans, on est égoïste à cet âge-là.

Le plus étonnant, c'est ce qui arrive aux autres. Seul, on ne voit rien.

J'ai compté treize roses dans le vase. La lumière s'écoule maintenant dans un trou bleu, comme l'eau par la bonde d'un évier. Les roses ont une teinte violacée. On dirait des roses carbonisées.

Je dois être morte.

*Jean-François Sonnay*

## **Olimpia**

Traduzione di *Maria Pasquariello*

Sono morta tredici giorni dopo il matrimonio di Fabien che si è sposato un venerdì tredici, nell'anno millenovecentonovantatré. Ecco quello che si dirà... eppure non sono superstiziosa. Lo era mia madre, io no. Somiglio piuttosto a mio padre, incallito materialista e rivoluzionario, cosa che all'epoca poteva portare alla prigione. Detto ciò, il mio forte erano i numeri, non la politica. Mi è sempre piaciuto contare. Le cifre non mentono. Già a scuola: la più brava nei calcoli, Castellani Olimpia. E ne andavo molto fiera. Contare i righi, le lettere, i bottoni, i passeggeri del tram, le rondini sui fili, e infine i soldi. Per i soldi, era speciale, mio padre non ci andava d'accordo, io sì! Un'aritmetica che includeva bisogni, merci, cibo, ore di lavoro, banconote che passavano in tutte le tasche e venivano scambiate in tutto il mondo, ciò mi affascinava. Subtotale, dividendo, multiplo, virgola, regola del quarto proporzionale, potevo battere qualsiasi ragazzo. Mamma pensava che avessi il diavolo in testa perché invece di farmi il segno della croce davanti alla processione, mi divertivo a stimare il numero dei chili che pesava la Madonna sulle spalle di ogni portatore. Anche papà, che preferiva il diavolo alla Santa Vergine, ne era impressionato.

– Brava, bravissima, Oli, figlia mia! Ma ricorda: il loro buon Dio non è altro che chili di legno e pittura che impediscono ai poveri di rialzare la testa.

Né Dio né padrone, ecco il suo vangelo.

– Mio padre era un anarchico, sì signora, ha avuto modo di conoscere Malatesta, ma anche Lenin, e i fascisti hanno bruciato i suoi libri sul marciapiede nel 1923.

– Silenzio!

– Perfettamente, caro signore, e anche Lenin, Gorki e Lounatcharski e gli altri russi che preparavano la loro rivoluzione in Italia.

Il fatto che osassi vantare mio padre facendo dei nomi simili, inorridiva i piccoli borghesi del Sentier, quelli che si credevano dei padroni con le loro mercerie, i loro pezzi di stoffa e i nomi in grassetto sull'insegna. Eppure quello che faceva più arrabbiare al Passage du Caire era che sapessi gestire un negozio, io l'italiana, e trarne profitto. Che fossi dotata per il commercio era per loro un pugno nello stomaco. Ma dovevo. Da sola, senza il negozio, non avrei mai potuto sfamare una famiglia durante l'Occupazione, crescere i figli, curare la nonna, nascondere i gemelli presso dei contadini, trovare il burro, il carbone... Tutto questo con un marito che si era volatilizzato in piena guerra e che dovevo far finta di dire che fosse in viaggio di affari ad Istanbul per salvare la faccia. La Liberazione non ha cambiato molto i miei problemi: il negozio, gli ordini, le consegne, le ipoteche, la mia Clara abbandonata anche lei dal suo trombetta delle Antille – come se a casa Castellani le ragazze sanno solo far fuggire i mariti –, e poi gli studi dei gemelli, i corsi di teatro del nipote... Se non avessi saputo ordinare le cifre, addizionare, calcolare il riporto, sommare, come me la sarei cavata? L'anarchia era morta con papà. La guerra aveva corrotto tutto. Il mondo era dei burocrati e dei malviventi. Bisognava difendersi.

E mi sono difesa! Dicano quel che vogliono. Ho resistito. Ottanta anni. È stato il matrimonio del nipote che mi ha dato l'ultimo colpo. Povera Clara! Il suo Fabien ce ne ha fatte di sciocchezze, ma ciò era davvero il colmo. Una ragazza piatta come una sogliola, snob, egocentrica, una mantenuta che non lo ama – bisogna essere ciechi per non vederlo – che bisogno aveva di sposarla? E di inviarmi il conto? Di invitarmi a questa buffonata? Non c'è da stupirsi che io sia caduta per le scale. Finito ormai, chiuso il sipario. Non mi interessero più di niente. Che se la sbrigassero loro! Povera sono nata, povera muoio, ma devo pur essere la prima dei Castellani ad aver vissuto così a lungo.

Insomma, morta, nemmeno troppo sicuro. Mi sembra che non si muova niente, eppure la testa mi frulla ancora. Scommetto che i medici non sanno più che fare e mi chiedo cosa li porterà ad appurare il decesso: il polmone, il silenzio, le palpebre o la bolletta della luce! A ogni modo, non parlo più con loro, è inutile. E poi, mi stancherebbe, ho già abbastanza cose a cui pensare. Ora.

Non è proprio dolore, giusto questa paralisi, questo peso che mi schiaccia come se fossi stata sotterrata nella sabbia, o ingessata dalla testa ai piedi. Forse a causa della caduta dalle scale. Quando ho ripreso coscienza, non riesco a vedere le mani. Non sentivo niente di particolare, una fitta, degli strappi, ero senza forza... Non sapevo neanche se i miei occhi fossero aperti. Nevicavano pagliette, brina, o neve finta come in una palla di vetro. Intravedevo ombre, forme strane, instabili. Sentivo un fruscio simile al mare in una conchiglia, ma era nel mio corpo o all'esterno?

Una volta, sono stata svegliata da un rumore di porta, il rumore di un vaso che viene riempito e appoggiato su una tavola. Avevo freddo. Sembrava il polo Nord. Il piumino come igloo in una sorta di aurora boreale, almeno è così che immagino le aurore boreali. Vedevo scintillare acciaio, rubinetto, piantana per flebo, maniglia di porta, e sempre quei fiocchi di brina. La lampada da notte non faceva luce, si direbbe piuttosto che assorbiva la luce come un imbuto. Non avevo mai visto una luce così fioca, profonda come un blocco di ghiaccio. Persino le rose sul tavolo erano diventate viola dal terrore.

Ogni giorno, qualcuno fa portare una rosa nella camera. Non lo vedo, ma so. Ho contato tredici rose nel vaso, o meglio, sono tredici giorni che mi hanno sepolta in questo sarcofago. Sarà Fabien – chi altri? – per farsi perdonare del matrimonio, suppongo. Fabien che non osa mostrarsi. Mi invia dei fiori e basta! Come se fossi già seppellita. Che attore! Le rose sono proprio il suo genere: appariscente, convenzionale, impeccabile, kitsch per dirla tutta. Ho un nipote kitsch, che vuole giocare a fare la star e al quale bisogna perdonare le sue fantasie, i suoi travestimenti, i suoi amici e che forse si fa un film vedendomi all'ospedale. Si vergogna forse di avermi pietrificata?

Io, in ogni caso, non ho vergogna di quello che ho fatto. Niente smorfie. Mio padre mi ha insegnato l'orgoglio e il rispetto. Non c'è vergogna nell'umanità, diceva, bisogna rispettare la vita, questo è l'importante. Non c'è tempo di occuparmi delle dicerie. Ci sarebbe stato da parlare invece quando mi sono ritrovata sola durante la guerra, con il negozio e quattro marmocchi sulle spalle, che la gente mi chiamava mamma Macaroni, la vedova allegra, spiava il mio commesso, i miei clienti, che diffondeva idiozie su Edouard, sugli ebrei e gli immigrati italiani. Le persone potevano raccontare ciò che

volevano. Come volevano loro, non avevano la minima idea di quello che facevo, né in bene, né in male. D'altronde non li riguardava. Non avevo niente da dir loro. È questo che li rendeva cattivi: avrebbero voluto sapere ma non sapevano. I pettegolezzi sono la giustizia dei mediocri, diceva papà: i falliti ne costruiscono per farsi valere e i vigliacchi se ne riempiono la testa per non dover riflettere. Una donna che se la cavava da sola, non piaceva a tutti nel Passage. C'erano alcuni gelosi, ovviamente! Ma era colpa mia se mio marito era scomparso durante una guerra in cui milioni di altre persone sono scomparse? Partito dall'oggi al domani senza dir nulla. Arrestato, deportato, ucciso, suicidato, non l'abbiamo mai saputo. Il mio bell'Edouard che ho cercato ovunque, Parigi, Marsiglia, in Svizzera, fino ad Istanbul dai suoi cugini. Nessuna notizia. Ho scritto alla Croce Rossa, alla Prefettura, al Ministero degli Esteri. Non abbiamo mai trovato il suo nome nelle liste dei prigionieri o dei deportati. Scomparso anima e corpo. Questo non vuol dire che sia morto ma è come se lo fosse.

Da sola, in piena guerra, con le retate, le carenze di cibo, i tedeschi e dei vicini cattivi come le vipere, cosa potevo fare? Era proprio il signor Roth che aveva assunto Edouard nel '39 per dirigere il negozio. Io non facevo altro che sostituire mio marito, non avevo scelta. Sì, il bravo signor Roth che voleva raggiungere la Svizzera e che poi nemmeno lui è mai tornato. Cosa non è stato detto! Che avevo fatto sparire Edouard. Che mi ero impossessata del negozio, quando invece ho restituito tutto ai gemelli dopo la guerra. Che facevo il contrabbando. Che me la intendevo con i tedeschi perché ero italiana. Che menzogne! Sono stata io comunque a badare ai gemelli, io che ho trovato loro una famiglia adottiva nel Gâtinais, io che inviavo loro soldi... dove era la colpa? La guerra, la maldicenza, la cupidigia, ecco i veri colpevoli.

Mi sono arrangiata, tutto qui. Non ho fatto la rivoluzione – d'altronde in ottant'anni non ho conosciuto nessuno che l'abbia fatta – eppure, mi sono battuta per quel che credevo giusto. I bambini per prima cosa, il resto sarebbe venuto dopo. Lavorare, calcolare, tener duro, pagar loro gli studi. Da noi, gli uomini hanno sempre lasciato alle donne la cura della casa e papà non era migliore degli altri.

Ad ogni modo, non volevo vivere come mamma, chiusa nel suo vicolo cieco, a cucire asole e a piagnucolare, pregando San Gennaro e la Santa Vergine, mentre suo marito reinventava il mondo nei bistrot

di Belleville. Pregare non era il mio forte e nemmeno cucire. Ero come papà: non volevo che gli altri mi mettessero i piedi in testa, anche se lui era un idealista mentre io una pragmatica. Lui pensava al futuro, alla società, mentre io al negozio e all'indomani.

Mamma, così buona! Lo amava il suo Sasà, anche se era anarchico, ma aveva finito per arrendersi. Beveva, è vero, e le faceva paura con i suoi principi, la sua rivoluzione. Lei lo amava come una mamma o una serva, e questo lo faceva imbestialire. La sgridava, voleva che imparasse il francese, si istruisse, lei che sapeva a stento l'italiano. Povera Nennella! Si metteva in un angolo vicino alla finestra, brontolava in dialetto, andava in chiesa di nascosto, tremava ogni volta che vedeva un'uniforme per strada.

Ho sempre avuto difficoltà a immaginare come si fossero conosciuti, lui figlio di un tipografo, cittadino, colto, lei analfabeta, figlia di contadini. Sarà stata una vera storia d'amore: lui era intelligente, eloquente, malizioso e lei affascinata dal progresso, dall'acqua corrente, dai tram. Lui inveiva contro i proprietari, la miseria, aveva le parole giuste, le parole della speranza, così meravigliose... Lei si sarebbe aspettata che l'avrebbe condotta in America, New York, in Argentina, ma non è questo che lui sognava.

– La rivoluzione! Nennella, capisci? L'anarchia!

La famiglia non lo preoccupava. Era un ribelle, un utopista, un inadeguato. Alla fine, non è stata l'America ma la persecuzione politica e l'esilio a Parigi. Non posso dire che ne ho sofferto: credo anche che fossi la più felice dei tre. Ero bella, andavo a scuola, parlavo francese, italiano, leggevo nelle due lingue, abitavo nella città più bella del mondo e quando papà ci prometteva la felicità grazie alla rivoluzione ero sicura che aveva avuto ragione nel farci lasciare Napoli per la Francia dato che in Francia la Rivoluzione appare nei manuali scolastici. Gli perdonavo volentieri il vino, le sue assenze, le crisi di cattivo umore. Parlava così bene. Lo adoravo. Trovavo a tutto una spiegazione, conosceva avvenimenti di ogni tipo, insurrezioni popolari, ma anche aneddoti, scandali, celebrità, Gorki, Kropotkine... e ognuna delle sue storie era avvolta da un'atmosfera di cospirazione che mi faceva rabbrivire. Per me era un mago.

Ma non lo vedevamo molto. A casa Castellani, i padri non facevano altro che passare, è mamma che lo diceva. Papà trascorrev

il tempo nei bar, nelle librerie, inseguiva le riunioni, frequentava gli esiliati politici, gli italiani, gli spagnoli, gli anarchici. Guadagnava saltuariamente un po' di soldi dai tipografi, traduceva articoli, ciclostilati, aiutava di qua e di là, non sapevamo troppo bene. Si lamentava sempre di non trovare un lavoro a Parigi a causa dei comunisti che pare non volessero anarchici nella stamperia. Ahimè, era visto meglio nei bistrot.

La domenica invece era mio, almeno i primi anni. Credo che fosse fiero di passeggiare a braccetto di una bella ragazza. Dopo pranzo, mi portava sui boulevards. Dalla Villette guardavamo quelle chiatte piene di carbone che sembravano pronte a sprofondare. Salivamo fino al ponte levatoio della rue de Crimée, salutavamo i marinai. Mi parlava dei proletari, dei contadini, dei minatori lassù al nord, del Comité des Forges, di Makhno, e del giorno in cui non ci sarebbero stati più né proletari né comitati, ma la libertà ed il rispetto reciproco. Bravo Salvatore, la sua unica fortuna era stata quella di non vedere i nazisti a Parigi.

Boulevard de la Chapelle, si fermava per bere qualcosa da Alphonse, all'*Embarcadère du Nord*. La sala era blu per il fumo, si sentiva l'odore del vino, delle patatine fritte, della salamoia. Temevo soprattutto che gli uomini si mettessero a gridargli addosso e a picchiarlo come avevano picchiato a morte Luigi, lo spazzacamino, papà non si mischiava nelle risse. Dopo aver finito la sua bevuta, continuavamo per Pigalle. Sotto il viadotto della metro, delle donne vendevano mazzi di narcisi. Di solito, ci allungavamo fino dal signor Alberto, un pittore che aveva il suo atelier vicino Place Blanche. I due uomini discutevano in italiano degli affari del mondo, mentre io rovistavo nell'immenso atelier fra le tele, i cartoni, le pile di libri, le spazzole, i gessi.

Il signor Alberto aveva sempre un complimento per me ed è vero che ero bella – a venti anni ho fatto anche la comparsa negli studi della Pathé! Ciò che mi affascinava di più dal signor Alberto è che poteva disegnare mentre parlava. Ha fatto non so quante volte il mio ritratto. Ne avevamo uno incorniciato sulla credenza a Belleville. Mi chiedo proprio dove sia potuto finire. Non mi si riconoscerebbe. Pare che l'atelier del signor Alberto si sia incendiato. Come la libreria di papà quando i fascisti hanno preso il potere in Italia. Tutto brucia,

tutto gela. Io muoio congelata in un sarcofago. Il resto è andato in fiamme. Ben presto, non ci sarà più nessuno a poter raccontare. Chi capirà allora?

L'incendio dei suoi libri sul marciapiede, credo che sia stata la cosa più terribile vissuta da papà. Era come se lui stesso fosse stato ridotto in cenere. Ne parlava ancora l'anno della sua morte, quando i tedeschi hanno attaccato la Polonia. I libri, il sapere, erano la sua vita. Aveva imparato l'arte della tipografia a Napoli, nella stamperia dove lavorava suo padre. In seguito aveva rilevato una cartoleria a Sorrento, dove venivano vendute cartoline, guide per i turisti. Fu lì che si legò con i russi di Capri, Gorki e gli altri, che gli ordinavano libri in lingua straniera. Successivamente, comprò una vecchia pressa e accanto ai bigliettini da visita e ai manifesti commerciali, si mise a stampare opuscoli, giornali per i circoli rivoluzionari. Con la Prima Guerra mondiale è cambiato tutto. Fu sorvegliato, perseguito, isolato, anche se fu con l'ascesa al potere dei fascisti che fu annientato. Nella primavera del 1923, in occasione di una sfilata, un manipolo di delinquenti con le camicie nere saccheggiò la libreria: mandarono in frantumi la vetrina, ruppero i macchinari, gettarono i libri sul marciapiede prima di dar loro fuoco; tutto in pieno giorno senza che la polizia né nessuno nel quartiere intervenisse. Sotto l'Occupazione era uguale: di fronte alle divise, non si può contare su nessuno. Papà ha perso tutto e forse sarebbe stato ucciso se in quel momento non fosse stato da un cliente.

Negli anni Trenta lo sentivo vantarsi di essere stato il bersaglio dei fascisti e ciò metteva in soggezione i socialisti parigini anche se credo che nelle sue parole ci fosse al contempo risentimento e orgoglio.

In fondo non si è mai ripreso dal fallimento dei rivoluzionari in Italia e non era la sorte riservata agli anarchici in Russia che poteva confortarlo. Povero Sasà!

Perché mi ricordo di lui? Dove sono andati gli altri? Le mie figlie, il mio Edouard scomparso, i gemelli, Fabien? Non li vedo, non so nemmeno cosa stiano facendo. C'è solo il vecchio Salvatore, i suoi discorsi, la sua sete, la sua rabbia. I libri che Gorki gli aveva dedicato, le ceneri sul marciapiede, gli opuscoli anarchici andati in fumo, come se bisognasse ricordarsi soltanto questo in una storia così lunga. Eppure, non avevo visto niente quel giorno con i miei propri occhi.



Niente. Mi ricordo soltanto di essere andata a Napoli con mamma, di avere mangiato la pasta e fagioli da sua sorella e di aver pianto quando mi hanno detto che non saremmo mai ritornate a casa. Avevo dieci anni, si è egoisti a quell'età.

La cosa più sorprendente è quel che accade agli altri. Da soli non vediamo nulla.

Ho contato tredici rose nel vaso. La luce scorre ora in un buco blu, come l'acqua nello scarico del lavello. Le rose hanno una tinta violacea. Sembrano rose carbonizzate.

Devo essere morta.

*Mathieu La Manna Hamelin*  
**La fontaine de souffrance**

Juillet, sous le ciel de notre histoire, des passants défilaient sans se presser. L'air était si bon que la vie semblait sourire en chacun d'eux. Épanouissement dans l'éclat de cet astre à la saveur diurne et lumineuse, la chaleur de vivre se répandait telle l'onde de choc d'une canicule amoureuse. Le vent tiède et douillet s'amusait à faire onduler les cheveux des marcheurs, comme si Éole se plaisait à jouer au coiffeur. Le pavé qui nous accueillait était lisse et propre, seules quelques gouttes d'eau l'ornaient, temporairement, avant que d'autres les aient remplacées. J'adorais cet endroit, tout y était harmonieux, les édifices anciens en pierres taillées, le jardin public dont les arbres centenaires chapeautaient d'ombre les rares bancs de parc et la fontaine près de laquelle nous étions assis. Une fontaine, majestueuse et fière, d'où l'eau jaillissait de part et d'autre. Des poissons de marbres propulsaient des jets aqueux, semblables à des feux d'artifice monochromes, vers le centre de la fontaine où siégeait, seule et fière, la représentation de l'ange gardien de la ville.

Nous défiions les cadrans solaires, comme une aubade au temps qui passait avec peine tant cet instant était parfait. Je et elle, nous, en parfaite union, parfait mélange des genres. J'étais si près d'elle. Sa peau, sa main, son cœur, je la sentais comme il ne m'avait pas été permis de la sentir auparavant. Une proximité que peu peuvent s'enorgueillir d'avoir vécue dans leur vie. Fébrile, je savourais ce moment d'union. Fusion d'émoi dans le cœur des amoureux.

Si seulement... Si seulement j'avais su. Leurre dans les yeux de celui qui veut tant, qui veut plus, qui veut trop. Moi qui lui faisais confiance et dans cette illusion fallacieuse, je n'ai pas su la retenir. Elle était un cœur volage toujours la cible d'un Cupidon de passage. Je connaissais mon sort désormais. Notre amour tomberait à l'eau tout comme le sien prendrait son envol sous peu.

Elle me regardait, moi, mais sa tête vaguait, divaguait déjà au loin, tout comme son amour, tout son cœur d'ailleurs, poussé par les marées que son âme lunaire projetait. J'étais maintenant dans le

registre du passé. Coup de sabre dans ma croyance aveuglée que j'avais enfin trouvé celle qui... celle qui me garderait à jamais auprès d'elle. Amertume. Brèche dans le temps qui nous séparera à tout jamais.

Elle me pressait si fort que je sentais son pouls battre sur mon cœur qui mourait de la savoir amoureuse d'un autre. Dans cette ultime étreinte, je savais que ce n'était pas à moi qu'elle songeait, non, bien au-delà. Je n'étais qu'un autre parmi tant d'autres... Qu'un instant sans son fleuve du temps.

Ses yeux, d'un pétillant sans mot, fixaient sur moi un regard qui se voulait rêveur. Je les aurais tant voulu pour moi seul. Elle songeait déjà à l'autre. Celui qui l'attendait probablement dans le détour de notre rupture. Sous l'angle d'une arche aux mille baisers, elle s'abandonnerait, amante, aux lèvres invitantes de cet homme.

Puis, dans un élan de conviction, elle me balança comme un vulgaire débris. Comment pouvait-elle se départir de moi ainsi, du haut de ce qu'elle était à mes yeux ?

Largué ! Je m'étais fait larguer et, de mon piédestal, je me retrouvais alors à plonger tête première dans le bassin de cette fontaine. Douleur sans nom, si seulement je pouvais désormais y noyer ma peine, au moins, ce ne serait pas un acte vain...

Convaincue, je la vis partir vers l'autre, celui qu'elle attendait. Celui à qui elle songeait alors qu'elle me serrait encore contre elle.

Seul, esseulé, solitaire, de mon destin, je chutais vers mon dernier calvaire, et le fond du bassin me retrouva à présent... En cet instant, je souhaitais couler jusqu'à plus d'ombre et basculer dans le noir de l'oubli... résigné.

Je n'aurais jamais cru finir ainsi... Réduit à néant...

\*

Pourtant, la vie m'avait prévenu. Tous ces signes, ces avertissements, généreux et abondants, auraient dû me faire comprendre que ma destinée était autre que celle dont je m'obstinais à rêver. Déception dans l'âme de celui qui ose croire... La foi peut détourner le cœur des hommes et dans mon cas ce fut la foi en son amour.

\*

Ma vie, cette vie, celle qui m'a *frappé*, s'était forgée à coup de déception. Dans les méandres de mes souvenirs les plus éloignés, je vois que déjà, en bas âge, je me dévalorisais. Rien à faire, j'ai tenté bien des approches, mais toujours avec le même résultat. Je suis un être instable. Ce constat est lourd en conséquences et en réflexions. Comment un être peut-il demeurer le même dans l'enveloppe qu'il revêt et pourtant ne pas toujours avoir la même valeur ? Ne suis-je que ce que les autres pensent de moi ? À quoi puis-je attribuer cette valeur ? Suis-je un être *dépréciable*, un article obsolète qu'on peut mettre au rebus, qui fluctue au gré de son utilité dans ce monde ? La nausée me prit dans le miroir de ce reflet que je fus.

Le fruit de ma vie n'a pourtant jamais été cueilli dans la main de celle qui me désirait. Je me vois encore, naïf et docile, passant d'une main à une autre dans l'espoir de trouver, qu'importe l'objet de la quête, le tout était de la mener. Au final, je n'étais qu'une monnaie d'échange pour celui qui saura apprécier ce que je suis. Si seulement une fois dans ma vie j'avais pu prendre ma place et m'imposer. Crier haut et fort que l'on me doit respect et que ma vie a autant de valeur que celle des autres... Mais non, ma destinée était tout autre, autre que celle que j'aurais tant aimé avoir. Bref, je ne me suis jamais possédé, je ne suis que l'objet des autres... Désolant.

\*

Dans l'agonie de ma perte, entre deux soupirs, dans les eaux de ma bière, je vis une ombre se pencher vers moi. Était-ce la mort qui venait me quérir ? Son visage était flou à cause des vagues et du clapotis de la fontaine, et des larmes qui se joignaient à elle. Non, ce n'était pas elle, car je voyais encore trop bien que la scène de ma chute était encore la même. Loin d'être la descente aux enfers au porche enflammé, j'étais encore en vie... Quoiqu'il aurait été mieux que je sois mort.

Était-ce mon amour qui me regrettait ? J'ai bien tenté d'être enthousiaste et d'espérer qu'elle était revenue pour moi, qu'elle s'était révisée en reportant l'objet de son amour sur ma personne. Déception

dans le cœur de celui qui déchanté devant un état de fait, force était d'admettre que ce n'était pas elle.

Bien au contraire, c'était un mioche roux et bouclé qui tentait de m'agripper. Il répétait sans cesse la même phrase. L'eau dans laquelle je baignais en rendait la compréhension difficile. Puis, alors qu'il me prenait délicatement, j'entendis enfin son message. Il était à l'intention de sa mère. Ces mots, je ne les oublierai jamais.

– Dis, maman, est-ce que je peux prendre la pièce que la Dame a lancée dans la fontaine. Elle serait parfaite pour ma collection !

Au final, je n'étais qu'une monnaie d'échange pour celui qui saura apprécier ce que je suis. Au moins, cette fois, je serai un objet de collection aux yeux de celui qui me prendra pour ce que je suis, une pièce unique !

*Mathieu La Manna Hamelin*  
**La fontana della sofferenza**

Traduzione di *Antonella Savinelli*

Luglio, sotto il cielo della nostra storia, dei passanti sfilavano senza fretta. L'aria era così mite che la vita sembrava sorridere in ognuno di loro. Benessere nel bagliore di quell'astro dal sapore diurno e luminoso, il calore di vivere si diffondeva come l'onda d'urto di una canicola amorosa. Il vento tiepido e soffice si divertiva a ondulare i capelli dei viandanti, come se Eolo si divertisse a giocare al parrucchiere. Il lastricato che ci accoglieva era liscio e pulito, solo alcune gocce d'acqua lo decoravano, temporaneamente, prima che qualche altra andasse a sostituirle. Adoravo quel luogo, tutto era armonioso, gli edifici antichi in pietra nuda, il giardino pubblico con gli alberi centenari la cui ombra sovrastava le rare panchine del parco e la fontana vicino alla quale eravamo seduti. Una fontana, maestosa e fiera, dove l'acqua sgorgava da entrambi i lati. Pesci di marmo sprizzavano getti acquosi, simili a fuochi d'artificio monocromatici, verso il centro della fontana dove si ergeva, sola e fiera, la rappresentazione dell'angelo custode della città.

Sfidavamo le meridiane, come un'albata dedicata al tempo che quasi non passava, talmente era perfetto quell'istante. Io e lei, noi, in perfetta unione, perfetta commistione di generi. Ero così vicino a lei. La sua pelle, la sua mano, il suo cuore, la sentivo come non mi era stato permesso di sentirla prima d'ora. Una prossimità che pochi possono vantare nella loro vita. Febbrile, assaporavo quel momento di unione. Fusione di emozioni nel cuore degli innamorati.

Magari... magari avessi saputo. Illusione negli occhi di colui che vuole tanto, che vuole di più, che vuole troppo. Io che mi fidavo di lei e in quell'illusione fallace, non ho saputo trattenerla. Era un cuore volubile, sempre bersaglio di un Cupido di passaggio. Conoscevo la mia sorte ormai. Il nostro amore sarebbe naufragato non appena il suo avrebbe spiccato il volo.

Lei mi guardava, ma la sua mente vagava, divagava già lontano, proprio come il suo amore, come tutto il suo cuore d'altronde, spinto

dalle maree che la sua anima lunare proiettava. Ero adesso nel registro del passato. Colpo di sciabola nel mio credere ciecamente che avessi finalmente trovato colei che... colei che mi avrebbe tenuto per sempre al suo fianco. Amarezza. Spaccatura nel tempo che ci separerà in eterno.

Lei mi stringeva così forte che sentivo il suo cuore battere sul mio che stava morendo a saperla innamorata di un altro. In quell'ultimo abbraccio, sapevo che non era a me che pensava, tutt'altro. Ero solo uno tra tanti... Soltanto un istante al di fuori dello scorrere del tempo.

I suoi occhi, di uno splendore indescrivibile, mi fissavano con uno sguardo che si fingeva sognatore. Li avrei tanto voluti per me soltanto. Lei pensava già all'altro. Quello che la aspettava probabilmente all'angolo della nostra rottura. Sotto la volta di un arco che ha visto mille baci, si sarebbe abbandonata amorevolmente alle labbra invitanti di quell'uomo.

Poi, in uno slancio di convinzione, mi gettò via come un volgare rottame. Come poteva sottrarsi a me in questo modo, noncurante di ciò che lei era ai miei occhi?

Scaricato! Mi ero fatto scaricare e, dal mio piedistallo, mi ritrovavo allora a tuffarmi a capofitto nella vasca di quella fontana. Dolore senza nome, se solo potessi ormai annegarvi la mia pena, almeno, non sarebbe un atto vano...

Convinta, la vidi andare via verso l'altro, quello che la aspettava. Quello a cui pensava mentre mi stringeva ancora a sé.

Solo, abbandonato, solitario, dal mio destino crollavo verso il mio ultimo calvario e mi ritrovai ora in fondo alla vasca... In quell'istante, desideravo affondare fin oltre l'ombra e scivolare nel nero dell'oblio... rassegnato.

Non avrei mai creduto di finire così... Ridotto a niente...

\*

Eppure, la vita mi aveva avvertito. Tutti quei segnali, quegli avvertimenti, generosi e abbondanti, avrebbero dovuto farmi capire che la mia sorte era diversa da quella che mi ostinavo a sognare. Delusione nell'anima di colui che osa credere... La fede può sviare il cuore degli uomini e nel mio caso fu la fede nel suo amore.

\*

La mia vita, questa vita, quella che mi ha *colpito*, si era forgiata a colpi di delusione. Nei meandri dei miei ricordi più lontani, vedo che, in tenera età, già mi svalutavo. Niente da fare, ho tentato diversi approcci ma sempre con lo stesso risultato. Sono un essere instabile. Questa constatazione è carica di conseguenze e riflessioni. Come può un essere rimanere lo stesso nell'involucro che l'avvolge e tuttavia non avere sempre lo stesso valore? Sono forse soltanto quello che gli altri pensano di me? A cosa posso attribuire questo valore? Sono un essere *svalutabile*, un articolo obsoleto che si può scartare, che fluttua a seconda della sua utilità in questo mondo? La nausea mi prese alla vista di quel riflesso che fui.

Eppure il frutto della mia vita non è mai stato colto dalla mano di colei che mi desiderava. Mi vedo ancora, ingenuo e docile, passare da una mano all'altra nella speranza di trovare, non era importante l'oggetto della ricerca, tutto stava nell'intraprenderla. Alla fine, non ero che una moneta di scambio per colui che avrebbe saputo apprezzare quello che sono. Magari una volta nella mia vita avessi potuto prendere il mio posto e impormi. Gridare forte e chiaro che mi si deve rispetto e che la mia vita ha valore quanto quella degli altri... Ma no, la mia sorte era diversa, diversa da quella che avrei tanto voluto. Insomma, non ho mai avuto possesso di me stesso, sono solo l'oggetto degli altri... Deprimente.

\*

Nell'agonia della mia perdita, tra un sospiro e l'altro, nelle acque della mia birra, vidi un'ombra chinarsi verso di me. Era la morte che stava venendo a prendermi? Il suo volto era sfocato a causa delle onde e dello sciabordio della fontana e delle lacrime che si univano ad essa. No, non era lei, visto che vedevo ancora troppo bene che la scena della mia caduta era ancora la stessa. Ben lungi dall'essere la discesa agli inferi dal portico in fiamme, ero ancora in vita... Anche se sarebbe stato meglio che fossi morto.

Era il mio amore che mi rimpiangeva? Ho provato pure a essere entusiasta e a sperare che lei fosse tornata per me, che si fosse



ricreduta riportando l'oggetto del suo amore sulla mia persona. Delusione nel cuore di colui che perde le proprie illusioni di fronte a un dato di fatto, bisognava ammettere che non era lei.

Anzi, era un marmocchio dai capelli rossi e ricci che tentava di afferrarmi. Ripeteva continuamente la stessa frase. L'acqua in cui mi bagnavo ne rendeva difficile la comprensione. Poi, mentre mi afferrava delicatamente, sentii finalmente il suo messaggio. Era rivolto a sua madre. Quelle parole, non le dimenticherò mai.

– Ehi mamma, posso prendere la moneta che la signora ha lanciato nella fontana? Sarebbe perfetta per la mia collezione!

Alla fine, io sarò solo una moneta di scambio per colui che saprà apprezzare quello che sono. Almeno, questa volta, sarò un oggetto da collezione agli occhi di colui che mi prenderà per quello che sono, un pezzo unico!

*Max Lobe*

## **Je suis le fils de ma mère**

Jusqu'à l'an dernier encore, nous habitions, mes parents et moi, dans une petite maison comme ça du quartier d'Elig-Essono à Yaoundé, juste à côté du Luxe Paradis Voyages, une gare routière dont le hangar principal est en très mauvais état. Ma mère disait que le bâtiment du Luxe Paradis ne tarderait pas à s'écrouler. Elle appelait ça : des bâtiments à vos marques, prêts, tombez ! C'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle a forcé mon père à acheter une maison de l'autre côté, au nord de la ville de Yaoundé, au Camp Olémbé.

C'est notre Papa président et ses gens qui avaient lancé le projet de construction des maisons à Olémbé. Papa président avait dit qu'il en avait marre-marre que les gens dorment toujours dans les cabanes en tôles-aluminium voire dans les cabanes en terre battue. « C'est quoi cette histoire-là ? », il s'était indigné à la télé devant un parterre de journalistes venus lui tendre leurs micros. « Nous sommes au XXI<sup>e</sup> siècle et notre pays doit aller de pair avec la modernité. Pour cela, je ferai construire, personnellement, plus de vingt mille logements un peu partout dans la ville de Yaoundé ».

Avec mes parents, j'étais moi-même devant la télé ce soir-là où Papa président faisait l'annonce des nouveaux logements. Mon père, cadre à la fonction publique, ne rate jamais une seule édition du journal télévisé. Il dit que les présentateurs-là sont moches comme des mangues pourries, qu'ils ne donnent même pas envie de suivre leur journal, qu'ils ne savent pas bien articuler les mots, qu'ils font la honte de toute notre télévision nationale. Quand il dit ça, maman lui demande pourquoi il continue alors de regarder ce journal télévisé s'il le trouve si minable. Et c'est comme ça que les querelles commencent entre eux tous les soirs. Du coup, mon père, il ne peut même pas écouter le journal. Il compte seulement sur moi pour lui en faire un résumé.

Maman en avait marre de vivre dans notre maisonnette mal foutue à Elig-Essono. Elle n'arrêtait pas de dire à papa que toutes ses copines qui ont, elles aussi, un mari dans la fonction publique vivent dans des maisons qu'on peut vraiment appeler maison alors que la nôtre, nom

de Dieu, même les fous qui errent, nus comme lorsqu'ils sont sortis du ventre de leur mère, ne voudraient pas y vivre. À vrai dire, ma mère exagérerait. C'est comme ça que les femmes font pour extirper un cadeau du nez de leur mari. Elles exagèrent seulement.

Notre maison d'Elig-Essono n'était pas si moche que ça, voyons ! Nous avons quand même trois grandes chambres dont une pour les invités. Nous avons un grand salon au sol carrelé, une cuisine bien aménagée et même une cuisine extérieure pour les repas traditionnels des gens du village-là qu'on fait toute la nuit sur le feu de bois. Si tu essayes de cuisiner ce genre de repas-là sur le four à gaz, ça te finit seulement tout ton gaz. Alors que le gaz coûte une couille d'éléphant ici.

Je peux même dire que nous avons une belle maison là-bas à Elig-Essono. Mais je comprenais aussi ma mère : elle ne voulait plus vivre dans ce coin du quartier, entouré de toutes ces autres habitations du type à vos marques, prêt, tombez ! Ces maisons-là tomberaient un jour ou l'autre sur la nôtre, bien plus solide, et l'endommageraient comme ça, pour rien. Ma mère disait que nous n'avions aucune sécurité, que les bandits de grand chemin pouvaient venir nous finir à domicile sans même nous prévenir. En plus, ajoutait-elle, papa dort comme une pierre, comme un vrai gardien de sécurité. Quand il ronfle... alors là... oh là là ! On dirait le moteur d'un vieux taxibrousse. Des malfrats pourraient même faire tout le bruit qu'ils veulent, mettre les derniers tubes de Makossa et de Bikutsi, mais rien... ils pourraient même mettre le dernier hip-hop yo !yo ! de Puff Dady, mon papa sera toujours endormi, lui. Ils pourraient même voler le lit sur lequel il est couché sans qu'il ne se réveille. « Et avec un mari comme ça, disait ma mère à ses copines-femmes-de-fonctionnaires, comment voulez-vous que je reste dans ce quartier ? »

Ma maman avait donc mis la pression nécessaire pour que papa se décide d'acheter une des maisons que notre Papa président allait construire pour nous faire entrer pieds et poings liés dans la modernité du XXI<sup>e</sup> siècle.

Papa pouvait dire tout ce qu'il voulait, mais allait seulement finir par acheter cette maison. Il avait crié au harcèlement moral. Il avait accusé ma mère, en ma présence, de ne pas lui donner les choses qu'une femme doit donner à son mari quand ils sont ensemble la nuit,

dans leur chambre. « Je ne peux même pas taper ton moustique-là la nuit comme tous les hommes qui fonctionnent bien-bien là-bas en bas le font. Non, madame veut d'abord avoir sa maison », s'était plaint mon père un soir pendant que nous dînions.

Le pauvre ! Moi-même je pouvais voir avec mes propres yeux comment maman avait changé ses habitudes. Merde ! Elle ne cuisinait que pour deux alors que nous étions trois à la maison. Quand elle venait me chercher à l'école primaire bilingue des Savants que je fréquentais, elle me disait : « Marche vite, il faut qu'on mange avant que ton père-là ne rentre à la maison ».

Elle avait vraiment changé. Le soir, avant d'aller se coucher avec mon papa, elle ne portait plus sa robe de nuit rose qu'il lui avait offerte de son retour de mission à Abidjan. Non. Elle portait seulement des pantalons jeans. Pas un seul pantalon jeans, mais deux et même trois parfois. Peu de temps après, j'entendais des bruits dans leur chambre, juste à côté de la mienne. On aurait dit des gens qui bagarraient comme certains de mes camarades de l'école primaire bilingue des Savants bagarrent souvent à la sortie des cours. Mon père disait : « C'est quoi ça ? Si ça continue comme ça, je m'en prends une autre ». Ma mère poussait un éclat de rire avant de répondre sur un ton menaçant : « Essaie Ndoumbè ! Je te dis d'essayer seulement de m'amener une pétasse ici et tu verras de quel bois je me chauffe. Tu n'as qu'à nous acheter une maison à Olémbé et je te libère le moustique à taper, tout le temps, comme tu veux ».

Je n'ai pas été très étonné de constater, lorsque nous sommes allés visiter notre nouvelle maison à Olémbé, que tous nos voisins, de devant, de derrière, à gauche et même à droite n'étaient ni plus ni plus que les copines-épouses-de-fonctionnaires de ma mère. Ça, je l'avais senti dès le début. Je suis sûr que ce sont ces femmes-là qui ont monté la tête de ma mère pour qu'elle insiste comme ça auprès de papa.

C'est vrai que j'aime bien notre coin d'Elig-Essono avec son agence de voyage Luxe Paradis juste à côté. Il y a tout le temps du monde et du bruit dans nos environs. Moi j'aime entendre ses passagers crier de joie à la vue d'un parent venu les chercher à l'agence. Ou alors, et ça c'est mon moment favori, assister à une dispute entre un homme et son épouse. Le plus souvent celle-ci ayant filé celui-là pendant des jours, lui reproche une infidélité avérée :

« Monsieur mon cher mari ! Comment se fait-il que tu sortes d'un bus qui arrive tout droit de Douala alors que tu es censé être à ton travail ici à Yaoundé ?

– Mais ma chérie, j'étais en mission urgente à Douala pour mon travail.

– Et Monsieur me prend pour une imbécile ?! Cette pimbêche-là qui te colle comme ça au corps on dirait une sangsue anémique, c'est une de tes cousines, c'est ça ? »

Ce n'est pas seulement cette atmosphère-là qui allait me manquer, mais aussi mes amis de l'école primaire bilingue des Savants. Ma mère m'a inscrit dans une autre école, l'école Unique des Conquistadors du Savoir. C'est dans le quartier de Messassi, à un peu plus d'un kilomètre de notre nouveau camp. Pour cette raison, elle me demande parfois de partir à l'école à pied alors que quand j'étais chez les Savants, bien plus loin de chez nous, elle ou mon papa, me déposait toujours en voiture à l'école. Je pouvais alors me vanter devant mes petits camarades d'avoir des parents voiturés. Et pas de n'importe quelle voiture, s'il vous plaît : une Mitsubishi Pajéro pour ma mère et une Renault Twingo pour mon père. Il fallait voir tous ces petits camarades, fils de ne sais pas quoi, qui courraient après moi, fils de monsieur quelque chose à la fonction publique. Dieu seul sait comment ma démarche changeait en ce moment-là. Mes pieds ne touchaient plus le sol. Non. Je volais !

Mais à l'école Unique de la Conquête du Savoir où ma mère m'a maintenant inscrit, je ne peux même pas vraiment frimer en paix. On dirait qu'on a déversé tous les enfants des riches du Camp Olémbé dans cette école-là. Il y a des enfants là-bas dont les parents sont encore plus fonctionnaires que mon père. Leurs deux parents ont souvent d'énormes Mercédès, grosses comme des containers, et même des chauffeurs ! Je me sens souvent plongé dans un pot de honte lorsque j'arrive à pied et que mes camarades du camp se pointent en Mercédès-container. Cette honte m'arrive jusqu'ici, au cou !

Moi je pense que si ça continue comme ça, je ne vais plus partir dans cette école-là. Je vais demander qu'on me rapatrie dans mon ancienne école. Mais où vais-je trouver le courage nécessaire pour dire une pareille réflexion à ma mère. Elle me frappera avec le pilon à maïs

si je viens à lui raconter de telles choses. Je suis sûr et certain qu'elle me dira : « Oh, vous les enfants d'aujourd'hui, comme vous être terribles ! Vous ne connaissez plus la souffrance. À ton âge je faisais des kilomètres et des kilomètres pour aller chercher de l'eau, puis encore des kilomètres et des kilomètres pour me rendre à l'école. Vous, aujourd'hui, on vous donne la main, vous voulez seulement tout le bras, et même le corps entier ». Nanani et nanana, puis patati et patata... Je connais déjà par cœur ce genre de parler-parler de ma mère. Elle va me faire tout un parlement grand comme ça alors que moi je ne demande qu'à être accompagné dans la Mitsubishi Pajero que lui a offerte mon papa. Est-ce qu'elle a même travaillé quelque chose pour avoir ce genre de voiture là ? Non. Alors ! Pourquoi est-ce qu'elle refuse seulement de m'accompagner à l'école pour que mes nouveaux camarades voient eux aussi que ma mère a une grosse voiture, une Mitsubishi-container ?

Il y a deux jours, mon père est parti, lui, en mission à Douala. Et le soir, ma mère est sortie, elle, avec une de ses copines-femmes-de-fonctionnaires. Pour ça, j'ai dit bon, moi aussi je peux rentrer, moi, quand je veux. C'est comme ça que je suis resté longtemps dehors à bavarder avec les amis à l'entrée du camp. On appelle notre groupe, le Sénat. Le Sénateur Bilolo nous a soumis, ce soir, un problème. Il disait que son problème-là était très-très grave. Nous, on lui a dit : « Parle seulement, Sénateur Bilolo ». C'est comme ça qu'il nous a raconté qu'il drague, depuis le temps-longtemps, Maguy, une fille de notre école Unique de la Conquête du Savoir et que cette fille-là ne le regarde même pas un tout petit peu. Tous les autres Sénateurs ont éclaté de rire, sauf moi. Moi, je sais qu'il ne faut pas se moquer des problèmes des gens, parce que tu ne sais jamais quand ta part de problème va cogner à ta porte. Est-ce que ma mère ne dit pas souvent qu'il pleut sur tous les toits ?

Les autres Sénateurs ont dit : « Mais tooouuus les gars de l'école sont déjà montés sur ça ! Tout le monde a déjà tapé le moustique de ta Maguy-là ». Le Sénateur Bilolo était vraiment déçu de ce qu'il entendait là, ce soir. J'ai eu un peu pitié de lui. Je lui ai dit : « Assia ! ». C'est le terme-là qu'on utilise chez nous pour consoler quelqu'un qui a des malheurs, Assia. Mais quand même, je dois avouer que le Sénateur Bilolo est bête. Il est vraiment bête de la bêtise du chien. Il

offrait beaucoup de cadeaux à cette Maguy-là. Un jour, il lui a même offert comme ça gratis le lecteur MP3 Philips que son père lui avait ramené d'Europe. Oui, je dis ça parce que je l'avais vu le lui offrir. Je l'avais vu moi-même avec mes propres yeux. Mais est-ce que je pouvais imaginer qu'il n'était pas encore monté sur ça ? Ah, je suis vraiment déçu que mon camarade Sénateur Bilolo soit si bête-bête pour tout donner ainsi à une fille sans même pouvoir taper son moustique comme tous les hommes qui fonctionnent bien là-bas en bas font avec leur femme pendant la nuit. Ah, l'idiot ! Il laisse les autres faire le travail à place. Je ne peux pas me faire avoir comme ça là par une fille, moi. Ça, jamais !

J'étais tellement déçu par l'attitude du sénateur Bilolo que j'ai décidé de rentrer chez moi, tranquille. Puis de toutes les façons, il se faisait déjà bien tard et la séance extraordinaire de notre Sénat touchait à sa fin.

Sur mon chemin de retour, juste devant notre barrière, j'ai vu une voiture que je connaissais très bien. C'était la voiture du père de mon camarade Sénateur Bilolo – une grosse Volkswagen Cross à la peinture dorée. Qui dans le quartier ne connaissait pas la voiture du père Bilolo ? Il l'avait ramenée directement d'Allemagne ! Quand mon père lui avait dit : « Ah, voisin, elle est vraiment jolie votre Volkswagen-là, hein », le père Bilolo avait seulement répondu, sans même regarder mon père à moi : « Voisin, on dit Folks, Fhh, Fhh, Fhh, hein. On dit Volkswagen, et non Wolkswagen ». J'avais vu dans les yeux de mon père qu'il n'avait pas pu avaler cette remarque-là. Ça lui était resté en travers de la gorge. Moi-même, ça m'avait énervé. Que voulait dire le père Bilolo, hein ? Que voulait-il insinuer ? Que mon père ne sait lire ? Ou alors voulait-il se moquer de la petite Twingo de mon père ? Ce monsieur-là, je lui gardais dent.

Que venait donc faire la voiture dorée du père Bilolo chez nous ? J'ai avancé tranquillement, moi, vers la maison. À quelques mètres seulement de la voiture, j'ai aperçu des silhouettes là-dedans. C'est comme si elles faisaient des mauvaises choses, comme si elles se mangeaient la bouche. Vraiment ! Moi, je ne comprends pas comment les gens font pour se manger la bouche des autres comme ça. En public, en plus ! Est-ce que la voiture est un lieu privé ? Si les parents du Sénateur Bilolo veulent se manger leurs bouches-bouches-

là avec toutes les bactéries qu'il y a là dedans, est-ce que c'est devant la barrière de la maison que mon père a achetée à ma mère qu'ils doivent venir faire ça ? Ils n'ont qu'à aller dans leur chambre !

À un moment donné, la femme qui mangeait la bouche de l'homme qui devait être le père Bilolo, est sortie de la voiture. Wonderful ! C'était ma mère, ma propre mère qui refusait de m'accompagner à l'école Unique de la Conquête du Savoir avec sa Mitsubishi Pajéro container.

Non, mais j'étais surpris, moi. Qu'est-ce que ma propre maman peut bien trouver de bon à manger dans les kilos et les kilos de lèvres du père Bilolo ? Tout le monde au Camp Olémbé ici le sait : le père Bilolo est tellement moche que seule sa voiture couleur or pousse les femmes à le regarder. Mais est-ce que c'est une Volkswagen dorée qui va impressionner ma propre mère comme ça à tel point qu'elle va fermer ses yeux et oublier la laideur laide de ce type-là ? Mon propre père ne lui avait-il pas acheté une grosse voiture-container ? Ne lui avait-il pas acheté une maison toute neuve comme elle le souhaitait ? Ne lui offrait-il pas tout ce qu'elle voulait ? Tout, même quand elle, elle ne lui donnait pas son moustique à taper ?

Elle n'a qu'à faire ce qu'elle veut. Je n'ai pas, moi, de problème là-dedans. N'est-ce pas que mon propre papa à moi emmène chez nous ici une fille grosse-patates-pastèques comme ça là lorsque ma mère va dans son village à Akonolinga pour rendre visite à ses parents ?

Est-ce que moi je peux aller voir ma mère pour lui dire nanani nanana et patati patata, je t'ai vue avec le laid père Bilolo ? Est-ce que moi je peux aller voir ma mère pour lui dire nanani nanana et patati patata, je t'ai vue manger les énormes kilos de lèvres qui remplissent tout son visage ? Jamais ! Ah ça, je dis jamais de jamais ! Ma mère va seulement me finir avec son gros pilon à maïs. Elle va me casser la tête. J'ai donc, moi, opté pour une autre solution : aller voir directement le père Bilolo.

Il n'aura pas le choix. Il devra seulement faire ce que je lui demanderai de faire. Sinon... ah ! Sinon... Moi, j'aime voir les gens dans les situations difficiles comme ça. S'il ne fait pas ce que je lui demande de faire, je balance tout ce que j'ai vu à mon père et sa femme à lui, Monsieur Bilolo. S'il veut, il peut m'insulter, imbécile, salaud, mal éduqué, fils de pute, et tout et tout, mais à quoi cela



servirait ? À quoi sert la colère d'un cafard dans un poulailler ? Moi tout seul, avec son lourd-lourd secret, je représente une masse de poules au bec tranchant devant le cafard que, lui, est devenu. Oui, oui, il est devenu le cafard qui vole les femmes d'autrui seulement parce qu'il a une grosse voiture dorée. Je vais le picorer !

Je l'ai attendu ce soir, alors qu'il bifurquait sur la ruelle qui donne à sa maison. J'ai dit : « Pâ Bilolo ! Pâ Bilolo ! J'ai à vous parler ». Quand je lui ai tout révélé, il m'a regardé avec amusement comme on le ferait avec n'importe quel enfant-enfant. Ce qu'il ignore, c'est que moi je n'aime pas qu'on me prenne pour un enfant ou qu'on me perde le temps ; je ne suis pas comme son fils, mon camarade Sénateur Bilolo. Alors, j'ai attaqué en direct : « Votre Volkswagen...

– On dit Fhh... Fhhh... Volkswagen...

– Ah, Pâ Bilolo, laissez d'abord vos Fhh... machin truc-là par terre. C'est pas de ça qu'on parle maintenant. Je dis que vous m'accompagnez tous les matins à l'école avec votre Volkswagen sinon...

– Sinon quoi ? Tu me fais du chantage ?

– Moi, je ne chante même pas. J'aime seulement l'action comme notre Papa président. Si vous ne faites pas ce que je vous dis de faire, je balance sur Facebook les photos de vous deux en train de vous manger la bouche. »

Le père Bilolo ne va quand même pas être têtu comme ça comme un âne sauvage pour prendre de tels hauts risques. Quoi ? Voir des photos de lui (que je n'ai de toute façon pas prises) en train de manger la bouche de la femme de son voisin ? Ah, la honte ! Le grand-frère de la honte même ! Non, il faut éviter tout cela. Il faut éviter que son nom se retrouve collé-scotché sur la langue de tous les habitants de notre quartier.

Il est encore préférable d'inventer n'importe quelle sottise pour expliquer qu'il a décidé de me conduire désormais, moi aussi, à l'école. N'est-ce pas que je fréquente le même établissement que son fils, mon camarade Sénateur Bilolo ? N'est-ce pas que nous sommes voisins ? N'est-ce pas que je suis un garçon gentil ? Oui, bon, même si je ne le suis pas vraiment, il n'a qu'à le dire et tout le monde croira seulement. Il n'a pas le choix, il fera simplement ce que je lui demande de faire. Un point, c'est tout.

*Max Lobe*

## **Sono figlio di mia madre**

Traduzione di *Francesca Solimene*

Fino all'anno scorso, abitavamo ancora, i miei genitori ed io, in una casetta così così nel quartiere di Elig-Essono a Yaoundé, proprio accanto alla Luxe Paradis Voyages, una stazione dei pullman il cui capannone principale si trova in pessimo stato. Mia madre diceva che l'edificio della Luxe Paradis non avrebbe tardato a crollare. Li chiamava così: edifici ai vostri posti, pronti, cadete! D'altronde è la ragione per la quale ha costretto mio padre a comprare una casa dall'altra parte, al nord della città di Yaoundé, al Camp Olémbé.

Erano stati il nostro Papà presidente e i suoi uomini ad avviare il progetto per la costruzione delle case a Olémbé. Il Papà presidente aveva detto di essere stufo-stufo che le persone dormissero ancora in capanne di lamiera di alluminio, se non addirittura in capanne di terra battuta. «Cos'è questa storia?», diceva indignato alla TV di fronte ad una platea di giornalisti venuti a porgergli i microfoni. «Siamo nel ventunesimo secolo e il nostro paese deve stare al passo con la modernità. Per questo, farò costruire, personalmente, più di ventimila abitazioni un po' dappertutto a Yaoundé».

Con i miei genitori, ero anch'io davanti alla TV quella sera in cui il Papà presidente faceva l'annuncio delle nuove abitazioni. Mio padre, quadro nella pubblica amministrazione, non perde nemmeno un'edizione del telegiornale. Dice che quei presentatori sono brutti come dei manghi marci, che non fanno nemmeno venir voglia di seguire il telegiornale, che non sanno articolare correttamente le parole, che sono la vergogna di tutta la nostra televisione nazionale. Quando dice così, mamma gli chiede il perché continui ancora a guardare quel telegiornale se lo trova così misero. Ed è così che i litigi cominciano tra loro tutte le sere. Quindi, mio padre non può nemmeno ascoltare il telegiornale. Conta solo su di me per sintetizzarglielo.

Mamma era stufa di vivere nella nostra casetta sgangherata a Elig-Essono. Non smetteva di dire a papà che le sue amiche che hanno,

anche loro, un marito nella pubblica amministrazione, vivono in case che si possono davvero chiamare tali, mentre nella nostra, per l'amor di Dio, nemmeno i pazzi che errano nudi come mamma li ha fatti, vorrebbero viverci. A dire il vero, mia madre esagerava, è così che fanno le donne per strappare un regalo ai propri mariti. Semplicemente esagerano.

La nostra casa di Elig-Essonò non era poi così brutta, dai! Avevamo comunque tre camere grandi, una delle quali per gli ospiti. Avevamo un grande salotto con il pavimento di piastrelle, una cucina ben organizzata e perfino una cucina all'esterno per i pasti tradizionali delle persone del villaggio, che per tutta la notte si preparano sul fuoco a legna. Se cerchi di preparare quel tipo di pasto nel forno a gas, consumi soltanto tutto il gas. E il gas costa un coglione di elefante qui.

Posso perfino dire che avevamo una bella casa laggiù a Elig-Essonò. Ma capivo pure mia madre: non voleva più vivere in quella zona del quartiere, circondata da tutte quelle altre abitazioni del tipo «ai vostri posti, pronte, cadete!». Quelle case sarebbero prima o poi cadute sulla nostra, molto più solida, e così l'avrebbero danneggiata, senza motivo. Mia madre diceva che non avevamo alcuna sicurezza, che i banditi di strada potevano venire a finirci a casa senza nemmeno avvisarci. Per di più, aggiungeva, papà dorme come un sasso, come un vero guardiano della sicurezza. Quando russa... poi... caspita! Sembra il motore di una vecchia corriera. Dei farabutti potrebbero fare tutto il rumore possibile, mettere le ultime hit di Makossa e Bikutsi, ma nulla... potrebbero perfino mettere gli ultimi pezzi hip-hop yo! yo! di Puff Daddy, papà dormirebbe ancora, lui. Potrebbero perfino rubargli il letto sul quale dorme senza farlo svegliare. «E con un marito così», diceva mia madre alle sue amiche-mogli-difunzionari, «come pretendete che resti in questo quartiere?».

Mia mamma aveva messo, quindi, la pressione necessaria perché papà si decidesse a comprare una delle case che il nostro Papà presidente stava per costruire al fine di farci entrare, legati mani e piedi, nella modernità del ventunesimo secolo.

Papà poteva dire tutto quello che voleva, ma avrebbe comunque finito per comprare quella casa. Aveva gridato alla molestia morale. Aveva accusato mia madre, in mia presenza, di non dargli le cose che

una donna deve dare a suo marito quando sono insieme la notte, nella loro camera. «Non posso nemmeno giocare con la tua micia come fanno tutti gli uomini a cui funziona ancora bene bene là sotto. No, la signora vuole prima avere la sua casa», si era lamentato mio padre una sera mentre cenavamo.

Povero! Perfino io potevo vedere con i miei propri occhi come mamma aveva cambiato abitudini. Cazzo! Cucinava soltanto per due mentre a casa eravamo in tre. Quando veniva a prendermi alla scuola elementare bilingue dei «Sapienti» che frequentavo, mi diceva: «Cammina in fretta, dobbiamo mangiare prima che tuo padre torni a casa».

Era davvero cambiata. La sera, prima di andare a dormire con papà, non indossava più la camicia da notte rosa che le aveva regalato al ritorno dalla missione ad Abidjan. No. Indossava soltanto dei jeans. Non un solo paio di jeans, ma due e a volte anche tre. Poco dopo, sentivo dei rumori nella loro camera, proprio accanto alla mia. Sembrava ci fossero delle persone ad azzuffarsi, come alcuni miei compagni della scuola elementare bilingue dei «Sapienti» si azzuffavano dopo le lezioni. Mio padre diceva: «Cos'è questa storia? Se va avanti così, me ne prendo un'altra». Mia madre scoppiava a ridere prima di rispondere in tono minaccioso: «Provaci Ndoumbé! Ti dico solo di provare a portarmi una puttana qui e vedrai di che pasta sono fatta. Non devi far altro che comprarci una casa a Olémbé e io ti libero la micia per giocare, sempre, come vuoi tu».

Non sono stato molto sorpreso di constatare, quando siamo andati a visitare la nostra nuova casa a Olémbé, che tutti i vicini, davanti, dietro, a sinistra e anche a destra, non erano né più né più che le amiche-consorti-di-funzionari di mia madre. Questo l'avevo capito fin dall'inizio. Sono sicuro che sono quelle donne che hanno montato la testa di mia madre per farla insistere così tanto con papà.

È vero che mi piace tanto il nostro angolo di Elig-Essonon con la Luxe Paradis proprio accanto. C'è sempre del trambusto e delle persone nei dintorni. A me piace sentire i viaggiatori gridare di gioia vedendo un parente venuto a prenderlo alla stazione. Oppure, e questo è il momento che preferisco, assistere a una lite tra un uomo e sua moglie. Il più delle volte, avendolo pedinato per giorni, lei gli rinfaccia un'infedeltà appurata: «Caro, mio caro marito! Come mai

scendi da un autobus che proviene da Douala quando dovresti essere al lavoro qui a Yaoundé?

– Ma cara, ero per una missione urgente a Douala per lavoro.

– Ma il Signore mi prende per un'imbecille?! Quella smorfiosa che ti si appiccica addosso da sembrare una sanguisuga anemica, è una delle tue cugine, non è vero?»

Non è soltanto quell'atmosfera che mi mancherà, ma anche i miei amici della scuola elementare bilingue dei «Sapienti». Mia madre mi ha iscritto in un'altra scuola, la scuola Unica dei «Conquistatori del Sapere». Si trova nel quartiere di Messassi, a poco più di un chilometro dal nostro nuovo caseggiato. Per questa ragione, a volte, mi chiede di andare a scuola a piedi, mentre quando ero dai «Sapienti», molto più lontano da casa nostra, lei o papà, mi accompagnavano sempre a scuola in macchina. Potevo allora vantarmi davanti ai miei compagni di avere dei genitori automuniti. E non avevano delle macchine qualsiasi, prego: una Mitsubishi Pajero mia madre e una Renault Twingo mio padre. Avreste dovuto vederli tutti quei compagni, figli di non so chi, che correvano dietro di me, figlio del signor qualcosa nell'amministrazione pubblica. Dio solo sa come in quel momento cambiasse il mio modo di camminare. I miei piedi non toccavano più terra. No. Volavo!

Ma alla scuola Unica dei «Conquistatori del Sapere» in cui mia madre mi ha iscritto ora, non posso nemmeno fare troppo lo sbruffone in santa pace. Si direbbe che hanno riversato tutti i figli dei ricchi del Camp Olémbe in quella scuola. Ci sono dei bambini laggiù i cui genitori sono ancora più funzionari di mio padre. Entrambi i loro genitori hanno spesso delle enormi Mercedes, grosse come dei container, e perfino degli autisti! Mi sento spesso sprofondare in un vaso di vergogna quando arrivo a piedi e i miei compagni del caseggiato arrivano in Mercedes-container. La vergogna mi arriva fin qui, al collo!

Io credo che se va avanti così, non andrò più in quella scuola lì. Chiederò di essere rimpatriato nella mia vecchia scuola. Ma dove troverò il coraggio necessario per esprimere una simile considerazione a mia madre? Mi colpirà con il pestello del mais se vado a raccontarle una cosa del genere. Sono più che sicuro che mi risponderà: «Oh, voi bambini di oggi, siete terribili! Non conoscete

più la sofferenza. Alla tua età facevo chilometri e chilometri per andare a prendere dell'acqua, poi ancora chilometri e chilometri per andare a scuola. A voi, oggi, vi si dà la mano, mentre voi volete tutto il braccio, e anche il corpo intero». E bla bla bla, e tatati e tatata... Conosco già a memoria questo modo di parlare-parlare di mia madre. Mi farà tutto un processo grande così quando chiedo solo di essere accompagnato nella Mitsubishi Pajero che le ha regalato papà. Ha mai lavorato almeno un po' per avere quel tipo di macchina? No. Allora! Perché si rifiuta di accompagnarmi a scuola in modo che i miei compagni vedano che anche mia madre ha una grossa macchina, una Mitsubishi-container?

Sono due giorni che mio padre è partito, lui, in missione a Douala. E la sera, mia mamma è uscita, lei, con una delle sue amiche-mogli-di-funzionari. Per questo, mi sono detto, bene, torno anch'io, quando voglio. Ed è così che sono rimasto a lungo fuori a parlare con i miei amici all'ingresso del caseggiato. Il nostro gruppo lo chiamiamo il Senato. Il Senatore Bilolo ci ha sottoposto, stasera, un problema. Diceva che il suo problema era molto-molto serio. Noi gli abbiamo detto: «Parla, Senatore Bilolo». Così ci ha raccontato che, da un po' di tempo, ci prova con Maguy, una ragazza della nostra scuola Unica dei «Conquistatori del Sapere», e che questa ragazza non lo guarda nemmeno di striscio. Tutti gli altri Senatori sono scoppiati a ridere, tranne me. So bene che non bisogna prendersi gioco dei problemi della gente, perché non sai mai quando la tua parte di problemi busserà alla porta. Mia madre non dice spesso che piove su tutti i tetti?

Gli altri Senatori hanno detto: «Ma tuuutti i ragazzi della scuola se la sono già fatta! Tutti hanno già giocato con la micia della tua Maguy». Il Senatore Bilolo era davvero deluso da quello che ascoltava quella sera. Ho avuto un po' pietà di lui. Gli ho detto: «Assia!». È questo il termine che usiamo dalle nostre parti per consolare qualcuno delle sue sventure, Assia. Ad ogni modo, però, devo confessare che il Senatore Bilolo è stupido. È davvero stupido come un cane. Faceva un sacco di regali a questa Maguy. Un giorno le ha anche regalato così un lettore MP3 Philips che suo padre gli aveva portato dall'Europa. Sì, lo dico perché l'avevo visto che glielo dava. L'avevo visto io stesso, con i miei occhi. Ma potevo mai immaginare che non se l'era già fatta? Ah! Sono davvero deluso che il mio amico Senatore Bilolo sia così

stupido-stupido da dare tutto così a una ragazza senza nemmeno poter giocare con la sua micia come tutti gli uomini a cui funziona bene bene là sotto fanno con le loro donne la notte. Ah che idiota! Lascia gli altri fare il lavoro al suo posto! Non posso farmi fregare così da una ragazza! Questo, mai!

Ero talmente deluso dal comportamento del Senatore Bilolo che ho deciso di tornare a casa, tranquillo. E ad ogni modo, si faceva già abbastanza tardi e la seduta straordinaria del nostro Senato stava finendo.

Sulla strada del ritorno, proprio davanti al nostro steccato, ho visto una macchina che conoscevo molto bene. Era la macchina del padre del mio amico Senatore Bilolo – una grossa Volkswagen Cross dalla vernice dorata. Chi, nel quartiere, non conosceva l'auto del papà Bilolo? L'aveva portata direttamente dalla Germania! Quando mio padre gli aveva detto: «Ah vicino, è veramente bella la sua Volkswagen, eh!», il papà Bilolo aveva risposto solo, senza nemmeno guardare mio padre: «Vicino, si dice Folks, Fhh, Fhh, Fhh, eh. Si dice Folkswagen, e non Wolkswagen». Avevo visto negli occhi di mio padre che non aveva potuto mandar giù quell'osservazione. Non riusciva a mandarla giù. E aveva innervosito anche me. Che voleva dire il papà Bilolo, eh? Che voleva insinuare? Che mio padre non sa leggere? O voleva prendersi gioco della piccola Twingo di mio padre? Con quel signore lì, avevo il dente avvelenato.

Che ci faceva quindi la macchina dorata del papà Bilolo da noi? Procedevo tranquillamente, quindi, verso casa. Solo a qualche metro dalla macchina, ho intravisto delle sagome all'interno. Era come se stessero facendo delle cose brutte, come se si mangiassero la bocca. Davvero! Proprio non capisco come le persone facciano a mangiare la bocca degli altri in quel modo. In pubblico per di più! La macchina è forse un luogo privato? Se i genitori del Senatore Bilolo vogliono mangiarsi le loro bocche-bocche con tutti i batteri che ci sono lì dentro, devono venire a farlo proprio davanti allo steccato della casa che mio padre ha comprato a mia madre? Potrebbero andare nella loro camera!

A un certo punto, la donna che mangiava la bocca dell'uomo che doveva essere il papà Bilolo, è scesa dalla macchina. Wonderful! Era mia madre, la stessa che si rifiutava di accompagnarci alla scuola

Unica dei «Conquistatori del Sapere» con la sua Mitsubishi Pajero-container.

Davvero, ero sorpreso. Che cosa può trovarci di buono da mangiare nei chili e chili di labbra del papà Bilolo proprio la mia mamma? Tutti qui al Camp Olémbé lo sanno: il papà Bilolo è talmente brutto che solo la sua macchina color oro spinge le donne a guardarlo. Può una Volkswagen dorata impressionare mia madre a tal punto da chiudere gli occhi e dimenticare la bruttezza brutta di quel tipo? E non era stato mio padre a comprarle una grossa macchina-container? Non le aveva comprato una casa nuova proprio come voleva? Non le regalava tutto quello che voleva? Tutto, anche quando lei non lo faceva giocare con la sua micia?

Lei può fare quello che vuole. Non è un problema mio, io non c'entro. Non è forse proprio mio padre che porta qui a casa una ragazza del tipo grosse-patate-cocomeri, quando mia madre va nel villaggio di Akonolinga per far visita ai suoi genitori?

Non posso mica andare da mia madre per dirle bla bla bla e tatati e tatata, ti ho visto con il brutto papà Bilolo? Non posso mica andare da mia madre per dirle bla bla bla e tatati e tatata, ti ho vista mangiare quei chili di enormi labbra che gli riempiono tutto il viso? Mai! Ah, dico mai e poi mai! Mia madre mi darebbe soltanto una lezione con il pestello del mais. Mi romperebbe la testa! Ho, quindi, optato per un'altra soluzione: andare direttamente dal papà Bilolo.

Non avrà scelta. Dovrà solo fare quello che gli chiedo. Altrimenti... ah! Altrimenti... A me piace vedere le persone in situazioni difficili come questa. Se non fa quello che gli chiedo, spiffero tutto quello che ho visto a mio padre e alla moglie del papà Bilolo. Se vuole, può insultarmi, imbecille, stronzo, maleducato, figlio di puttana, eccetera, ma a cosa servirebbe? Che può fare la rabbia di uno scarafaggio in un pollaio? Da solo, con il suo pesante-pesante segreto, io rappresento un mucchio di polli dal becco tagliente di fronte allo scarafaggio che è diventato. È proprio così, è diventato lo scarafaggio che ruba le donne degli altri solo perché ha una grossa auto dorata. Lo piccherò!

L'ho aspettato stasera, mentre svoltava nella stradina che porta a casa sua. Ho detto: «Pa' Bilolo! Pa' Bilolo! Devo parlarle!» Quando gli ho rivelato tutto, mi ha guardato divertito come si farebbe con



qualunque bambino-bambino. Quello che non sa è che non mi piace che mi si tratti come un bambino o che mi si faccia perdere tempo; non sono come suo figlio, il mio amico Senatore Bilolo. Allora, sono andato al punto: «La sua Volkswagen...

– Si dice Fhh... Fhh... Volkswagen...

– Ah Pa' Bilolo, lasci innanzitutto la sua Fhh... quella cosa lì, da parte. Non è di questo che parliamo adesso. Dico che mi accompagna tutte le mattine a scuola, con la sua Volkswagen altrimenti...

– Altrimenti cosa? Mi ricatti?

– Non si tratta di un ricatto. Mi piace soltanto l'azione come il nostro Papà presidente. Se non farà ciò che dico, pubblicherò su Facebook le foto di voi due mentre vi mangiate la bocca».

Il papà Bilolo non sarà comunque testardo come un asino selvaggio al punto da rischiare così tanto. Cosa? Vedere delle foto di lui (che, in ogni caso, non ho fatto) mentre mangia la bocca della moglie del suo vicino? Che vergogna! Il fratello maggiore della vergogna stessa! No, bisogna evitarlo. Bisogna evitare che il suo nome si trovi appiccicato-incollato sulla lingua di tutti gli abitanti del nostro quartiere.

È sempre meglio inventarsi una sciocchezza qualsiasi per spiegare che ha deciso di accompagnare, ormai, anche me a scuola. Non frequento forse lo stesso istituto di suo figlio, il mio amico Senatore Bilolo? Non siamo forse vicini di casa? Non sono forse un ragazzo gentile? Certo, anche se non lo sono davvero, basta dirlo e tutti ci crederanno. Non ha scelta, farà semplicemente ciò che gli chiedo, punto e basta.

*Joaquim Hock*  
**La tête de bœuf**

Un homme à tête de bœuf entra dans la pharmacie.

– Bonjour mademoiselle, dit-il en ôtant son chapeau.

– Bonjour monsieur, répondit la pharmacienne d'un ton poli tout en finissant de ranger quelques fioles derrière son comptoir.

Elle était blonde et semblait avoir d'excellentes manières.

– Je viens chercher un médicament pour mon patron, continua l'homme à tête de bœuf. Il n'est pas au mieux et ne se sentant pas la force de se déplacer, il m'a demandé de venir vous voir car il est un habitué de votre boutique et dit vous faire entièrement confiance dans la délicate affaire qui l'occupe.

– Comment s'appelle votre patron ? demanda la pharmacienne en baissant un peu la voix par discrétion sans doute.

– Il s'agit de M. Virgile.

– Ah oui, bien sûr, je le connais bien. C'est un très bon ami de ma tante, ils fréquentent le même cercle de bridge. Il ne se sent donc pas bien ? Ce n'est rien de grave j'espère... Quel médicament vous a-t-il demandé de venir chercher ?

– Voici l'ordonnance de son médecin personnel.

L'homme à tête de bœuf déposa une petite feuille blanche sur le comptoir.

La pharmacienne lu la prescription en plissant le front et commenta bientôt :

– On ne m'en demande pas très souvent, je ne suis pas sûre d'en avoir encore en réserve, mais je peux vous en commander pour cet après-midi.

– Oui, je pense que ça ira, de toute façon dans son état il ne sort pas de chez lui, ce n'est pas à quelques heures près.

– Dans son état ? Que voulez-vous dire ? Il est donc sévèrement atteint ? Le médicament que vous me demandez est assez puissant, je suppose que son médecin ne lui a pas prescrit à la légère.

– Certes non, répondit l'homme à la tête de bœuf d'un air fort désolé.

– Sans être indiscreète, de quoi au juste souffre monsieur ? Encore du surmenage ? Si du moins il ne vous a pas demandé de n'en rien dire autour de vous...

– Quand il est rentré de son cercle de bridge hier soir, il se sentait un peu vaseux, il pensait avoir un peu trop abusé de son cocktail favori, mais après s'être endormi comme une souche sur le canapé du salon, il s'est réveillé en sursaut au milieu de la nuit et il s'est rendu compte que sa tête habituelle avait fait place à une tête de bœuf.

– Oh mon Dieu ! C'est épouvantable ! s'exclama aussitôt la pharmacienne, horrifiée.

Se rendant compte rapidement de sa bévue, elle essaya tant bien que mal de rectifier sa pensée en ajoutant sans trop y croire :

– Je ne dis bien sûr pas cela pour vous.

– Ne vous en faites pas, j'ai l'habitude, mais mon cas personnel, malgré les apparences, n'est pas du tout comparable à celui de mon patron. Je n'ai pas vu comme lui apparaître soudain sur mon corps une tête d'animal. Pour tout vous dire, je suis un bœuf à corps d'homme. À ce que l'on dit, j'ai beaucoup gagné au change.

– Ah, c'est intéressant, commenta la pharmacienne en tâchant de ne pas montrer sa gêne.

– Comme vous le savez, mon patron dirige les abattoirs de la ville. Être son employé n'est pas tous les jours facile. Certaines personnes qui ne me connaissent pas pensent parfois, quand elles me voient passer dans les couloirs, que je cherche à m'enfuir pour échapper à l'abattage auquel ceux que j'ose encore parfois appeler mes frères sont tous condamnés et que je me suis maladroitement déguisé en homme dans ce but.

– Oui, je comprends, cela doit vous causer de l'embarras, dit la pharmacienne.

Elle réfléchit quelques instants puis ajouta :

– Je ne me permettrai pas de contester la décision d'un aussi excellent médecin, mais à bien y réfléchir, je doute que ce médicament puisse avoir un effet décisif pour faire revenir M. Virgile à son apparence norm... euh... habituelle.

– Je ne crois pas que cela soit le but recherché. Il est bien évident que son état est voué à ne pas subir de changement. C'est le genre de chose dont on ne revient pas. La mythologie est plus forte que la

science. Personne n'a de doute à ce sujet. Il s'agira, semble-t-il, plutôt d'un traitement d'ordre psychologique visant à lui faire accepter sa situation. Son épouse a déjà commencé discrètement à lui chercher un bon psychanalyste car pour l'instant, personne n'a encore osé lui révéler toute la vérité.

– Un patron d'abattoir qui ressemble à ses victimes, c'est en effet assez fâcheux...

– Voilà, vous avez tout compris.

\*

Dans le salon au décor quelque peu désuet de sa grande et belle villa de la banlieue chic, M. Virgile se faisait de bien grands soucis qu'il roulait en boule, écrabouillait du talon puis jetait contre les murs en poussant de grands cris de désespoir. Il n'acceptait pas sa nouvelle apparence et considérait être victime d'une très cruelle injustice.

– Le dîner est servi, annonça bientôt un domestique en livrée qui venait d'entrer dans la pièce.

– Qu'est-ce que madame a fait préparer ? demanda M. Virgile assis sur un grand fauteuil en velours sombre, sa tête de bœuf entre les mains, l'air à la fois soucieux et dépité.

– Une tête de veau sauce gribiche, comme chaque samedi, monsieur.

Devant l'apathie et le silence de M. Virgile, le domestique ajouta :

– Madame a fait savoir au cuisinier qu'il n'y avait aucune raison, selon elle, de changer vos habitudes. Elle a néanmoins demandé de vous dire que le Dr. Cinabre repasserait dans la soirée.

– Bien... bien, vous pouvez disposer... répondit M. Virgile, de plus en plus las et accablé. Il vit son reflet dans la glace et détourna aussitôt le regard.

Mme Virgile était déjà installée devant son assiette lorsque son mari se traîna dans la salle à manger. Elle buvait un verre de Chablis en silence et tapotait la table en signe d'impatience.

– Ce n'est pas parce que tu as un petit souci que tu dois faire attendre ta famille. Tout le monde a faim, si tu voulais que l'on mange sans toi, il fallait prévenir.

Les deux fils du couple, adolescents aux regards brumeux, mâchonnaient du pain blanc à l'autre bout de la table en regardant voler quelques mouches imaginaires au plafond.

– Tu es injuste, ce qui m'arrive est très grave, très inquiétant, j'aurais espéré que tu fasses preuve d'un peu plus de bienveillance, répondit M. Virgile qui s'installa en face de sa femme sans regarder personne.

On apporta la tête de veau sur un grand plat en argent. Elle était fumante et répandait dans toute la pièce une odeur de bouillon et d'aromates choisis.

– Je ne mangerai pas de ça, commenta aussitôt M. Virgile.

– Tu crois que c'est facile pour moi de te voir dans ce triste état ? demanda Mme Virgile, d'un ton sec. Fais un petit effort, il faut toujours que tu te fasses remarquer.

– Que vont dire mes employés... et le conseil d'administration qui a lieu après demain... Ce sera ridicule, les gens vont croire que je me moque d'eux...

M. Virgile posa un coude sur la table et mit son museau sur la paume de sa main.

– Faites apporter une botte de foin à mon mari, demanda Mme Virgile en se tournant vers le domestique.

Mme Virgile mangea de bon appétit. Les enfants ne terminèrent pas leurs assiettes, mais cela n'avait aucun rapport avec l'état de leur père qu'ils n'avaient, semble-t-il, aucune envie de commenter. Ils s'étaient empiffrés de chips au paprika en revenant de l'école et n'avaient pas grand faim.

Le patron des abattoirs de la ville n'avait pas dit un mot en voyant le domestique poser, avec tout le respect nécessaire, sur son assiette de fine porcelaine, une large poignée de foin bien sec. Durant plusieurs minutes il n'y avait pas touché. Puis, sans lever les yeux, il avait sorti sa grosse langue rose toute nouvelle et avait léché un brin de foin qui dépassait de son assiette. Plus inquiet que dégouté, il avait remis aussitôt sa langue dans sa gueule. Il n'avait rien avalé.

Tout en se resservant un verre de vin, Mme Virgile dit d'un ton détaché :

– Il va bientôt être neuf heures, le Dr. Cinabre ne devrait plus tarder. Tu vas pouvoir t'épancher sur tes malheurs.

M. Virgile ne commenta pas ce trait cruel.

– C'est un brave homme et un grand médecin, dit-il au bout d'un temps. S'il y a quelqu'un en qui j'ai encore confiance, c'est bien lui.

– Tu as pris les médicaments que Firmin est allé chercher pour toi à la pharmacie ? demanda son épouse.

– Oui. Ça ne goûte rien. D'habitude, les potions de ce genre sont toujours amères. Peut-être ai-je aussi perdu le goût... ?

– Ne sois pas toujours si défaitiste !

On sonna à la porte principale qui donnait sur le long corridor dallé de carreaux de marbre noir et blanc. Quelques paroles furent échangées, elles parvinrent assourdies par les cloisons jusque dans la salle à manger. C'était bien le Dr. Cinabre qui se fit accompagner par Firmin à qui madame Virgile avait demandé d'assister à la rencontre entre son mari et le médecin de la famille. C'était un homme d'âge moyen et de taille médiocre au bras duquel pendait toujours une mallette de cuir noir des plus conventionnelles. Il avait la réputation d'être un bourgeois respectable à qui les gens de sa classe faisaient confiance pour soigner leurs maux divers et tâcher d'atténuer les méfaits de leurs vices, si du moins ils en avaient, ce qui était souvent difficile à leur faire avouer.

– Ah mon cher M. Virgile, je suis content de voir que vous vous êtes tout de même levé. Ce matin, dans votre lit, avec cette inutile bouillote sur la tête, vous aviez beaucoup moins bonne mine, dit-il en tendant une main ferme à son patient.

– Ce doit être votre excellent médicament qui fait de l'effet, se risqua à supposer M. Virgile sans trop y croire.

Le médecin salua madame Virgile et s'assit en face du patron des abattoirs sans attendre qu'on lui en fasse la proposition. Firmin, quant à lui, ne sachant au juste ce que l'on voulait de lui, restait paisiblement debout dans un coin et observait les dorures d'une vieille horloge de cheminée au tic-tac assoupi.

– Oui, cette potion est efficace, je vous le garantis, répondit le Dr. Cinabre.

– Et combien de temps cela prendra-t-il pour venir à bout de... enfin de ce curieux désagrément, demanda M. Virgile qui, à la vue de son médecin, semblait retrouver un peu d'optimisme, c'est que j'ai un conseil d'administration important dans deux jours...

– Ah, oui, dans deux jours, répondit le médecin, l'air un peu gêné. Deux jours, cela risque de faire un peu juste...

M. Virgile tâcha de ne pas montrer son nouvel abattement. De toute façon ses gros yeux de bœuf ne permettaient pas de déceler beaucoup d'émotions. C'était un peu comme un masque de carnaval qu'il n'aurait pas pu enlever.

– Il faudra que je me fasse remplacer... J'écrirai une lettre d'excuses, vous me ferez un mot disant que je suis malade et que je ne peux quitter ma chambre, n'est-ce pas docteur ?

– Certainement, certainement, répondit le médecin avec un sourire qu'il tâcha de rendre aussi bienveillant que possible.

– Vous voulez sans doute aller dans ma chambre pour m'examiner, docteur ? continua M. Virgile.

– Ce ne sera pas nécessaire aujourd'hui, répondit le médecin, je suis venu pour autre chose...

– Autre chose... ?

– Oui, le Dr. Cinabre doit te parler sérieusement, intervint Mme Virgile. C'est moi qui lui ai demandé de te dire la vérité sans tarder. Pour ton bien et pour le nôtre.

Elle tourna la tête en direction de ses enfants qui ne faisaient rien pour cacher leur ennui et l'inintérêt profond qu'ils avaient pour ce que le plus âgé appelait « tout ce cirque ».

– La vérité ? Quelle vérité ?

– La vérité, c'est que votre état est... comment dire... que votre état est définitif, dit le Dr. Cinabre avec le plus de tact possible.

– Mais c'est impossible, vous m'avez dit ce matin que vous alliez me soigner, que vous aviez déjà rencontré plusieurs cas semblables, et même des cas plus difficiles, qu'il ne fallait pas que je m'inquiète !! Vous m'avez menti. Et toi aussi Clotilde, toi aussi tu as dit que je ne devais pas me plaindre, que ce n'était pas aussi grave que ça en avait l'air...

– Je voulais dire que ce sont des choses qui peuvent arriver à tout le monde, répondit Mme Virgile, qu'il ne faut pas en faire toute une montagne, tu ne vas pas mourir. Tu peux parfaitement continuer à avoir une vie normale. Tu as toujours aimé attirer l'attention, au moins à présent ce ne sera pas pour rien. Je demande juste que tu ne te comportes pas comme si tu étais le centre du monde. Vous prendrez bien un verre de cet excellent Chablis, docteur ?

Elle agita une petite sonnette qui se trouvait toujours à côté de son assiette, geste ordinaire qui signifiait que l'on devait lui apporter une nouvelle bouteille de vin.

Il y eut un assez long silence.

– Et alors, quoi ? Que me conseillez-vous ? demanda M. Virgile qui n'avait pas la force de s'énerver et sentait que laisser libre cours à son envie de révolte n'aurait rien arrangé. D'ailleurs était-il véritablement révolté... ? Les labyrinthes de sa conscience, depuis longtemps insalubres, encombrés de diverses vases, d'ennui et de renoncements, lui permettraient-ils de s'y retrouver dans tout ce fatras qui l'encombraient ? Avait-il encore la possibilité de décider quelque chose, n'avait-il pas plutôt envie de laisser reposer sur n'importe quelle botte de paille accueillante sa lourde tête de bœuf qu'il avait tant de mal à faire tenir droite entre ses maigres épaules ?

– Comme j'en ai informé votre épouse, je vais vous mettre en contact avec un psychothérapeute de grand talent qui pourra vous aider dans cette période difficile, dit le Dr. Cinabre en cherchant une carte de visite dans la poche intérieure de sa veste, avant d'ajouter en se tournant vers madame :

– Excellent, en effet ce Chablis, vous me donnerez le nom de votre caviste.

L'ainé des enfants demanda ensuite d'une voix lasse mais polie s'ils pouvaient aller dans leurs chambres. Mme Virgile n'y vit aucun inconvénient.

Le silence régnait dans la salle à manger. On n'entendait rien d'autre que les gouttes de pluie qui s'écrasaient sur la véranda et les bourrasques de vent prédites par les météorologues pour ce début d'automne. Le Dr. Cinabre semblait bien embêté, bien empêtré. Il sentait que M. Virgile aurait du mal à supporter les conséquences de sa transformation. Il le connaissait depuis longtemps et était sincèrement désolé de le voir sombrer dans une telle mélancolie. Le voyant fermer les yeux et baisser la tête jusqu'à presque toucher son assiette pleine de foin, il lui dit, vif et à moitié enjoué :

– Voyez Firmin, ça n'a pas l'air de le déranger d'avoir une tête de bœuf !

M. Virgile releva aussitôt le museau et dit, un rien dédaigneux :



– Mais Firmin *est* un bœuf. Il a eu la chance d’être transformé partiellement en homme, il aurait tort de se plaindre...

Firmin était un peu gêné que l’on parle de lui en public. C’était donc pour le donner en exemple qu’on lui avait demandé de venir. Il avait toujours été discret et ne se vantait jamais de rien, surtout pas d’avoir eu la chance d’échapper au marteau de l’abattoir et au croc du boucher. Lorsque l’on avait constaté qu’il avait subi le changement physiologique que l’on sait, quelques minutes seulement avant que l’on fasse descendre le troupeau auquel il appartenait du camion qui s’était garé dans la cour de l’abattoir, M. Virgile avait été appelé par le contremaître qui ne savait quelle décision prendre à son sujet. Il ressemblait tout de même beaucoup à un homme, l’abattre avec les autres paraissait rien moins que raisonnable et pour tout dire passablement dégoûtant. On l’avait fait descendre à part, on l’avait examiné, puis il avait été décidé de le gracier, en toute discrétion, et de lui offrir une place de domestique dans la famille de M. Virgile qui depuis lors avait toujours eu pour lui beaucoup de respect et une sincère affection.

– Quoi qu’il en soit, intervint Mme Virgile, de l’extérieur vous vous ressemblez à présent beaucoup. Tu ferais bien de prendre exemple sur lui. Il ne se plaint jamais, il s’est habitué à sa nouvelle vie et nous rend en outre de grands services.

– Non, je ne peux pas... je ne pourrai jamais... dit M. Virgile en sanglotant dans sa serviette.

– On s’habitue à tout, poursuivit le Dr. Cinabre, lorsque j’étais médecin militaire j’en ai vu des bras en moins, des jambes coupées et des gueules cassées, la plupart de ceux que j’ai soignés ont à présent des vies on ne peut plus ordinaires. Une tête nouvelle, ça ne doit pas être une chose qui vous met le moral en berne, au contraire, vous devez prendre ça comme un nouveau défi, comme un nouveau départ !

M. Virgile fit la moue et baissa les yeux.

– Si c’est comme ça, je vais donner ma démission. Je ne supporterai pas le ridicule de faire découper en morceaux des gens qui ont la même tête que moi. Je ne vais pas vanter la qualité de nos entrecôtes et de nos saucissons avec une tronche pareille.

– Si tu penses que c’est la meilleure solution, tu as le droit de le faire, répondit son épouse. Tu n’es plus très loin de la retraite, personne ne t’en voudra.

– Et je veux... je veux que l’on me construise une étable. Avec une mangeoire en pierre. Une belle mangeoire en porphyre. Il y a de la place dans le jardin. C’est là que je veux vivre à présent, puisque vous avez tous l’air d’avoir envie de vous débarrasser de moi, vous aurez ce que vous voulez. Je n’aurai besoin de rien d’autre que d’une botte de paille fraîche tous les deux trois jours et d’un peu d’eau du puits.

Il semblait un peu dédaigneux, sincère cependant. Il n’aimait pas le changement qui s’était opéré en lui, mais il se disait alors que c’était l’occasion de rompre avec tous ces idiots qui l’entouraient. Avec ses employés, larbins sans cervelle, avec les membres du conseil d’administration qui ne cherchaient de toute façon qu’à prendre sa place, avec ses enfants qui le méprisaient pour Dieu sait quelle raison obscure et surtout avec Clotilde dont il serait bien content de ne plus devoir supporter l’encombrante présence éthylique chaque jour et chaque nuit. En plus, si elle aussi était contente, il n’y avait pas de raison de trop se lamenter sur cet échec marital que seules les conventions avaient jusque-là retardé.

– C’est très courageux de votre part, dit le Dr. Cinabre qui s’attendait à plus de résistance.

– Et vous direz à votre psychothérapeute que je le recevrai sur ma botte de paille chaque samedi matin, ajouta M. Virgile. Je ne sais pas si cela servira à quelque chose, mais ça me fera une petite distraction. J’espère qu’il a une formation de vétérinaire ? Sur ce, je vais faire un tour dans le jardin, il faut que je m’habitue à brouter, on a bien fait de ne pas tondre le gazon cette semaine.

Il sortit calmement de la pièce sous les regards de son épouse, du Dr. Cinabre et de Firmin qui semblait le plus étonné.

– Qui va remplacer monsieur à la direction des abattoirs ? demanda celui-ci.

Depuis qu’il était entré dans la famille, le moindre changement l’inquiétait toujours un peu. La peur que sa grâce n’ait été que provisoire sans doute.

– Je ne sais pas, répondit Mme Virgile en versant les dernières gouttes de la deuxième bouteille de chablis dans son verre. Vous pourquoi pas, dit-elle après quelques instants de réflexion.

– Vous croyez que j’en serais capable, je ne sais pas si...

– Oui, c’est une excellente idée, intervint le docteur, si cela du moins ne vous gêne pas, compte tenu de votre passé... Je suis sûr que cela pourrait faire une publicité très intéressante autour de notre ville : le premier bœuf nommé chef d’un grand abattoir ! Cela fera parler, et ça attirera plus de journalistes que les concours de confiture de fraises de notre échevin des espaces verts...

– Je ne sais pas, il faut que je réfléchisse.

– C’est tout réfléchi, voyons, Firmin, dit encore Mme Virgile. J’en fais mon affaire. Le conseil d’administration ne peut rien me refuser.

Ce fut en effet avec grand enthousiasme que les membres du conseil d’administration de l’abattoir de la ville nommèrent Firmin à la tête de l’établissement. Quelques végétariens le traitèrent bien de traître, nièrent sa qualité de bœuf authentique, mais en fin de compte il y eut plus de curiosité que de critique pour cet événement que l’on qualifia partout d’insolite et d’original. Les ventes augmentèrent, et Firmin apprit très vite à ne pas songer aux milliers de bœufs qui chaque année passèrent sous les grands couteaux dont il avait à présent la responsabilité. Plutôt eux que moi, se disait-il sans doute.

En revanche, il n’oublia jamais de rendre de temps en temps visite à son ancien patron avec qui il partageait une assiette d’orge ou quelques bonnes touffes d’herbe dans l’étable que M. Virgile souhaitait ne plus jamais devoir quitter.

– Ne vous en faites pas M. Virgile, disait parfois Firmin, en lui mettant la main sur l’épaule, s’il le fallait, si quelqu’un au conseil d’administration avait des pensées malveillantes à votre égard, moi aussi je préconiserai votre grâce.

*Joaquim Hock*  
**La testa di bue**

Traduzione di *Carmen Atri*

Un uomo con la testa di bue entrò in farmacia.

– Buongiorno signorina, disse, togliendosi il cappello.

– Buongiorno signore, rispose la farmacista educatamente, mentre finiva di sistemare qualche fiala dietro il bancone.

Era bionda e sembrava avere maniere raffinate.

– Vengo a prendere una medicina per il mio padrone, continuò l'uomo dalla testa di bue. Non sta granché e, non avendo la forza di muoversi, mi ha chiesto di venire da lei perché è un cliente abituale del suo negozio, e dice di fidarsi ciecamente di lei per quanto riguarda la delicata faccenda che lo riguarda.

– Come si chiama il suo padrone? domandò la farmacista abbassando un po' la voce, forse per discrezione.

– Si tratta del signor Virgile.

– Ah sì, certo, lo conosco bene. È un grande amico di mia zia, frequentano lo stesso circolo del bridge. Dunque non si sente bene? Nulla di grave, spero... che medicina le ha chiesto di venire a prendere?

– Ecco la ricetta del suo medico personale.

L'uomo dalla testa di bue posò un foglietto bianco sul bancone.

La farmacista lesse la prescrizione corrugando la fronte, e commentò subito:

– Non viene richiesta molto spesso, non sono sicura di averne ancora, ma gliela posso prenotare per questo pomeriggio.

– Sì, penso che vada bene. Ad ogni modo, nelle sue condizioni, lui non esce di casa, non c'è urgenza.

– Nelle sue condizioni? Cosa intende? Quindi è gravemente malato? La medicina che mi chiede è abbastanza forte, suppongo che il medico non gliel'abbia prescritta alla leggera.

– Certo che no, rispose l'uomo dalla testa di bue con un'aria particolarmente afflitta.

– Senza essere indiscreta, di cosa soffre esattamente il signore? Ancora sovraffaticamento? A meno che non le abbia chiesto di non dire nulla in giro...

– Ieri sera, quando è rientrato dal circolo del bridge, si sentiva un po' sfasato, pensava di aver abusato un po' del suo cocktail preferito, ma dopo si è addormentato come un sasso sul divano del salone, si è svegliato di soprassalto nel mezzo della notte e si è reso conto che la sua testa abituale era stata sostituita con una testa di bue.

– Oh mio Dio! È spaventoso! esclamò subito la farmacista, inorridita.

Rendendosi conto rapidamente della sua gaffe, provò a rettificare come meglio poteva il suo pensiero, aggiungendo, senza crederci troppo:

– Non dico certo questo per lei.

– Non si preoccupi, sono abituato, ma il mio caso personale, malgrado le apparenze, non è affatto paragonabile a quello del mio padrone. Io non ho visto, come lui, apparire all'improvviso una testa di animale sul mio corpo. A dirla tutta, io sono un bue con un corpo d'uomo. Da quel che si dice, ci ho guadagnato molto nello scambio.

– Ah, interessante, commentò la farmacista, cercando di non mostrare il suo disagio.

– Come sa, il mio padrone dirige i mattatoi della città. Essere suo impiegato non è sempre facile. Alcune persone che non mi conoscono pensano a volte, quando mi vedono passare per i corridoi, che cerchi di scappare per sfuggire all'abbattimento al quale coloro che ancora a volte oso chiamare fratelli sono tutti condannati, e che io mi sia goffamente travestito da uomo a questo scopo.

– Sì, capisco, questo deve causarle imbarazzo, disse la farmacista.

Rifletté qualche istante, poi aggiunse:

– Non mi permetterò di contestare la decisione di un medico tanto eccellente, ma, pensandoci bene, dubito che questa medicina possa avere un effetto decisivo per far tornare il signor Virgile al suo aspetto norm... euh! Abituale.

– Non credo che sia quello l'obiettivo. È evidente che il suo stato è destinato a non subire cambiamenti. È il genere di cose da cui non si torna indietro. La mitologia è più forte della scienza. Nessuno ha dubbi su quest'argomento. Piuttosto si tratterà di un trattamento di

tipo psicologico volto a fargli accettare la sua situazione. Sua moglie ha già iniziato discretamente a cercargli un buon psicanalista, poiché, per il momento, nessuno ha osato ancora rivelargli tutta la verità.

– Il padrone di un mattatoio che somiglia alle sue vittime, in effetti è una cosa abbastanza incresciosa...

– Ecco, ha capito tutto.

\*

Nel salone dall'arredamento un po' antiquato della sua grande e bella villa della periferia chic, il signor Virgile aveva grandi preoccupazioni che accartocciava a palla, schiacciava sotto i piedi, poi scagliava contro i muri lanciando grandi urla di disperazione. Non accettava il suo nuovo aspetto e si riteneva vittima di un'ingiustizia molto crudele.

– La cena è servita, annunciò presto un domestico in livrea che era appena entrato nella stanza.

– Cos'ha fatto preparare la signora? domandò il signor Virgile seduto in una grande poltrona di velluto scuro, con la sua testa di bue tra le mani, con un'aria allo stesso tempo preoccupata e stizzita.

– Una testa di vitello in salsa gribiche, come ogni sabato, signore.

Davanti all'apatia e al silenzio del signor Virgile, il domestico aggiunse:

– La signora ha fatto sapere al cuoco che non c'era ragione, a suo parere, di cambiare abitudini. Tuttavia ha chiesto di dirle che il Dott. Cinabre sarebbe ripassato in serata.

– Bene... bene, può andare... rispose il signor Virgile, sempre più stanco e abbattuto. Vide il suo riflesso nello specchio e distolse immediatamente lo sguardo.

La signora Virgile si era già sistemata davanti al suo piatto, quando suo marito si trascinò nella sala da pranzo. Beveva un bicchiere di Chablis in silenzio e tamburellava con le dita sulla tavola in segno di impazienza.

– Non è perché tu hai un problemino che devi far aspettare la tua famiglia. Tutti hanno fame, se tu avessi voluto che mangiassimo senza di te, avresti dovuto avvisare.

I due figli della coppia, adolescenti dallo sguardo perso, masticavano del pane all'estremità opposta della tavola guardando volare qualche mosca immaginaria sul soffitto.

– Sei ingiusta, ciò che mi sta succedendo è molto grave, molto inquietante, avrei sperato che tu dessi prova di un po' più di comprensione, rispose il signor Virgile che si mise di fronte a sua moglie senza guardare nessuno.

La testa di vitello fu portata su un grande piatto d'argento. Era fumante e diffondeva un odore di brodo e di aromi scelti in tutta la stanza.

– Non ne mangerò, commentò subito il signor Virgile.

– Credi che sia facile per me vederti in questo triste stato? domandò la signora Virgile, con tono secco. Fai un piccolo sforzo, bisogna sempre che tu ti faccia notare.

– Cosa diranno i miei impiegati... e il consiglio d'amministrazione che si terrà dopodomani... Sarà una cosa ridicola, la gente crederà che li stia prendendo in giro...

Il signor Virgile appoggiò un gomito sulla tavola e mise il muso nel palmo della sua mano.

– Fate portare una balla di fieno a mio marito, chiese la signora Virgile voltandosi verso il domestico.

La signora Virgile mangiò di buon appetito. I figli non terminarono i loro piatti, ma ciò non aveva alcuna relazione con lo stato del loro papà, che non davano l'idea di voler commentare. Tornando da scuola si erano rimpinzati di patatine alla paprika e non avevano molta fame.

Il proprietario dei mattatoi della città non aveva detto una parola guardando il domestico posare, con tutto il rispetto necessario, sul suo piatto di fine porcellana, una grande manciata di fieno ben secco. Per diversi minuti non ne aveva toccato. Poi, senza alzare gli occhi, aveva tirato fuori la sua grossa lingua rosa tutta nuova ed aveva leccato un fuscello di paglia che fuoriusciva dal suo piatto. Più preoccupato che disgustato, aveva subito rimesso la sua lingua a posto. Non aveva mandato giù nulla.

Servendosi un altro bicchiere di vino, la signora Virgile disse con tono distaccato:

– Presto saranno le nove, il Dott. Cinabre non dovrebbe tardare oltre. Potrai sfogarti liberamente sulle tue sventure.

Il signor Virgile non commentò la frecciata crudele.

– È un brav'uomo e un grande medico, disse dopo un po'. Se c'è qualcuno in cui ho ancora fiducia, è lui.

– Hai preso le medicine che Firmin è andato a prendere per te in farmacia? domandò la moglie.

– Sì. Non sanno di nulla. Di solito, le pozioni di questo tipo sono sempre amare. Forse ho perso anche il gusto?

– Non essere sempre così disfattista!

Suonarono alla porta principale che dava sul lungo corridoio pavimentato con piastrelle di marmo nero e bianco. Furono scambiate alcune parole, che giunsero attenuate dai tramezzi fin dentro la sala da pranzo. Era il Dott. Cinabre che si era fatto accompagnare da Firmin, al quale la signora Virgile aveva chiesto di assistere all'incontro tra suo marito e il medico di famiglia. Era un uomo di mezz'età e di statura media, al braccio del quale pendeva sempre la classica valigetta di pelle nera. Aveva la reputazione di borghese rispettabile di cui quelli della sua classe si fidavano per curare le loro patologie e cercare di attenuare i danni dei loro vizi, ammesso che ne avessero, il che era spesso difficile da far confessare.

– Ah mio caro signor Virgile, sono contento di vedere che si è alzato lo stesso. Stamane, nel suo letto, con quell'inutile borsa dell'acqua calda sulla testa, aveva un aspetto molto meno bello, disse, tendendo una mano ferma al suo paziente.

– Dev'essere la sua eccellente medicina che ha fatto effetto, si azzardò a supporre il signor Virgile senza crederci troppo.

Il medico salutò la signora Virgile e si sedette di fronte al proprietario dei mattatoi senza aspettare che gli chiedessero di accomodarsi. In quanto a Firmin, non sapendo esattamente ciò che volevano da lui, restava tranquillamente in piedi in un angolo e osservava le dorature di un vecchio orologio da camino dal tic tac assopito.

– Sì, questa pozione è efficace, glielo garantisco, rispose il Dott. Cinabre.

– E quanto tempo ci vorrà per venire a capo di... insomma, di questa singolare seccatura, domandò il signor Virgile, che, alla vista del suo medico, sembrava ritrovare un po' di ottimismo. È che ho un consiglio di amministrazione importante tra due giorni...



– Ah, sì, tra due giorni, rispose il medico, con aria un po' imbarazzata. Due giorni, mi sa che non ce la facciamo.

Il signor Virgile cercò di non mostrare il suo nuovo abbattimento. A ogni modo, i suoi grandi occhi di bue non permettevano di far vedere molte emozioni. Era come se avesse una maschera di carnevale impossibile da togliere.

– Dovrò farmi sostituire... Scriverò una lettera di scuse, lei mi scriverà due righe dicendo che sono malato e che non posso lasciare la mia stanza, vero, dottore?

– Certamente, certamente, rispose il medico con un sorriso che cercò di rendere il più gentile possibile.

– Forse vuole andare nella mia camera per visitarmi, dottore? continuò il signor Virgile.

– Oggi non sarà necessario, rispose il medico, sono venuto per un'altra cosa...

– Un'altra cosa...?

– Sì, il dottor Cinabre deve parlarti seriamente, intervenne la signora Virgile. Sono io che gli ho chiesto di dirti la verità senza aspettare. È per il tuo bene e per il nostro.

Girò la testa in direzione dei suoi figli che non facevano nulla per nascondere la loro noia e il profondo disinteresse per quello che il maggiore dei due chiamava “una grande sceneggiata”.

– La verità? Quale verità?

– La verità, è che il suo stato è... come dire... che il suo stato è definitivo, disse il Dott. Cinabre, con il maggior tatto possibile.

– Ma è impossibile, stamane mi ha detto che mi avrebbe curato, che si era già occupato di diversi casi simili, e persino di più difficili, che non c'era bisogno di preoccuparmi! Mi ha mentito. E anche tu, Clotilde, anche tu hai detto che non dovevo lamentarmi, che non era così grave come sembrava...

– Volevo dire che sono delle cose che possono succedere a tutti, rispose la signora Virgile, che non bisogna farne un dramma, non morirai. Puoi perfettamente continuare ad avere una vita normale. Ti è sempre piaciuto attirare l'attenzione, almeno adesso avrai un motivo. Ti chiedo solo di non comportarti come se fossi il centro del mondo. Prende un bicchiere di questo eccellente Chablis, dottore?

Agitò un piccolo campanello che si trovava sempre accanto al suo piatto, gesto abituale che significava che le si doveva portare un'altra bottiglia di vino.

Ci fu un silenzio abbastanza lungo.

– E allora? Cosa mi consiglia? domandò il signor Virgile che non aveva la forza di innervosirsi e sentiva che lasciare libero corso al suo desiderio di rivolta non avrebbe risolto nulla.

Del resto, era davvero in rivolta...? I labirinti della sua coscienza, da molto tempo insalubri, intasati da diverse fanghiglie, da preoccupazioni e da rinunce, gli avrebbero permesso di ritrovarsi in tutto questo ammasso che l'ingombrava? Aveva ancora la possibilità di scegliere qualcosa, piuttosto non aveva voglia di lasciar riposare su una qualunque balla di paglia accogliente la sua pesante testa di bue che aveva tanta difficoltà a mantenere diritta tra le sue magre spalle?

– Come ho informato sua moglie, la metterò in contatto con uno psicoterapeuta di gran talento che potrà aiutarla in questo periodo difficile, disse il Dott. Cinabre cercando un biglietto da visita nella tasca interna della sua giacca, prima di aggiungere, voltandosi verso la signora:

– In effetti, davvero eccellente questo Chablis, mi darà il nome del suo fornitore.

Il maggiore dei figli chiese poi con una voce stanca ma educata se potevano andare nelle loro camere. La signora Virgile non ebbe niente in contrario.

Nella sala da pranzo regnava il silenzio. Si sentivano solo le gocce di pioggia che si schiantavano sulla veranda e le raffiche di vento annunciate dai meteorologi per quell'inizio di autunno. Il Dott. Cinabre sembrava piuttosto a disagio e imbarazzato. Sentiva che il signor Virgile avrebbe avuto difficoltà a sopportare le conseguenze della sua trasformazione. Lo conosceva da molto tempo ed era sinceramente dispiaciuto di vederlo sprofondare in una tale malinconia. Vedendolo chiudere gli occhi e abbassare la testa fino quasi a toccare il suo piatto pieno di fieno, gli disse, con aria vivace e quasi gioiosa:

– Guardi Firmin, avere una testa da bue non sembra dargli fastidio!

Il signor Virgile rialzò subito il muso e disse, con aria di sufficienza:

– Ma Firmin è un bue. Ha avuto la fortuna di essere trasformato parzialmente in uomo, avrebbe torto a lamentarsi...

Firmin era un po' infastidito dal fatto che si parlasse di lui in pubblico. Era quindi per far da esempio che gli avevano chiesto di venire. Era sempre stato discreto e non si vantava mai di nulla, soprattutto del fatto di aver avuto la fortuna di sfuggire al martello del mattatoio e al gancio da macellaio. Da quando avevano constatato che aveva subito il cambiamento fisiologico che sappiamo, solo qualche minuto prima che facessero scendere la mandria alla quale apparteneva dal camion che aveva parcheggiato nel cortile del mattatoio, il signor Virgile era stato chiamato dal caporeparto, che non sapeva che decisione prendere a tale riguardo. Nonostante questo, Firmin somigliava molto a un uomo, abatterlo con gli altri sembrava tutt'altro che ragionevole, e, a dirla tutta, piuttosto ripugnante. L'avevano fatto scendere separatamente, l'avevano esaminato, poi avevano deciso di graziarlo, discretamente, e di offrirgli un posto come domestico nella famiglia del signor Virgile, che da allora aveva sempre avuto molto rispetto e provato un affetto sincero per lui.

– Ad ogni modo, intervenne la signora Virgile, adesso dal di fuori vi somigliate molto. Faresti bene a prendere esempio da lui. Non si lamenta mai, si è abituato alla sua nuova vita, e, inoltre, ci rende grandi servizi.

– No, io non posso... non potrò mai... disse il signor Virgile singhiozzando nel suo tovagliolo.

– Ci si abitua a tutto, proseguì il Dott. Cinabre. Quando ero medico militare ne ho viste di braccia in meno, gambe amputate e colli rotti, la maggior parte di quelli che ho curato adesso hanno delle vite del tutto normali. Una testa nuova, non dev'essere una cosa che la demoralizza, al contrario, deve prenderla come una nuova sfida, un nuovo inizio!

Il signor Virgile fece una smorfia e abbassò gli occhi.

– Se è così, darò le dimissioni. Non sopporterei il ridicolo di far tagliare a pezzi gente che ha la mia stessa testa. Non esalterò la qualità delle nostre bistecche e dei nostri salami con questa faccia.

– Se pensi che questa sia la soluzione migliore, hai il diritto di farlo, rispose la moglie. Non sei più tanto lontano dalla pensione, nessuno te ne vorrà.

– E voglio... voglio che mi si costruisca una stalla. Con una mangiatoia di pietra. Una bella mangiatoia di porfido. C'è spazio in giardino. È lì che voglio vivere adesso. Dato che avete tutta l'aria di volervi sbarazzare di me, avrete quello che volete. Non avrò bisogno di nient'altro che di una balla di fieno fresco ogni due-tre giorni e di un po' d'acqua del pozzo.

Sembrava un po' indifferente, ma sincero. Non gli piaceva il cambiamento che era avvenuto in lui, ma si diceva allora che era l'occasione per rompere con tutti quegli idioti che lo circondavano. Con i suoi impiegati, leccini senza cervello, con i membri del consiglio d'amministrazione, che comunque non cercavano altro che prendere il suo posto, con i suoi figli che lo disprezzavano per Dio solo sa quale ragione, e soprattutto con Clotilde, di cui sarebbe stato ben contento di non dover più sopportare l'ingombrante presenza etilica ogni giorno e ogni notte. Inoltre, se anche lei era contenta, non c'era ragione di lamentarsi troppo di questo fallimento coniugale che solo le convenzioni avevano ritardato fino a quel momento.

– È molto coraggioso da parte sua, disse il Dott. Cinabre, che si aspettava una resistenza maggiore.

– E lei dirà al suo psicoterapeuta che lo riceverò sulla mia balla di fieno ogni sabato mattina, aggiunse il signor Virgile. Non so se questo servirà a qualcosa, ma sarà per me una piccola distrazione. Spero che abbia una formazione da veterinario? Detto questo, vado a fare un giro in giardino, bisogna che mi abitui a brucare, abbiamo fatto bene a non tagliare l'erba questa settimana.

Uscì tranquillamente dalla stanza sotto gli sguardi di sua moglie, del Dott. Cinabre e di Firmin, che sembrava il più sorpreso.

– Chi prenderà il posto del signore nella direzione dei mattatoi? disse questi.

Da quando era entrato in famiglia, anche il minimo cambiamento lo turbava sempre un po'.

Forse la paura che la sua grazia fosse solo provvisoria.

– Non so, rispose la signora Virgile, versando le ultime gocce della seconda bottiglia di Chablis nel suo bicchiere. Lei, perché no? disse, dopo alcuni istanti di riflessione.

– Lei crede che ne sarei capace? Io non so se...

– Sì, è un'idea magnifica, intervenne il dottore, a meno che questo non la infastidisca, tenuto conto del suo passato... Sono sicuro che questo potrebbe fare una pubblicità molto interessante alla nostra città: il primo bue nominato capo di un grande mattatoio! Questo farà parlare, e attirerà più giornalisti che i concorsi di marmellata di fragole del nostro assessore comunale agli spazi verdi...

– Non so, devo pensarci.

– Abbiamo già pensato, suavia, Firmin, disse ancora la signora Virgile. Me ne occuperò io. Il consiglio d'amministrazione non può rifiutarmi nulla.

In effetti, fu con grande entusiasmo che i membri del consiglio d'amministrazione del mattatoio della città nominarono Firmin a capo dello stabilimento. Alcuni vegetariani gli diedero del traditore, negarono la sua qualità di bue autentico, ma, in fin dei conti, ci fu più curiosità che critica per quell'evento che fu definito ovunque insolito e originale. Le vendite aumentarono, e Firmin imparò molto velocemente a non preoccuparsi delle migliaia di buoi che ogni anno venivano mandati al macello di cui adesso aveva la responsabilità. Forse si diceva: "meglio a loro che a me".

Al contrario, non dimenticò mai di far visita di tanto in tanto al suo vecchio padrone, col quale divideva un piatto di orzo o qualche buon ciuffo d'erba nella stalla che il signor Virgile desiderava di non dover lasciare mai più.

– Non si preoccupi, signor Virgile, diceva a volte Firmin, mettendogli la mano sulla spalla, se fosse necessario, se qualcuno al consiglio d'amministrazione avesse dei pensieri malevoli nei suoi confronti, anch'io raccomanderò la sua grazia.

*Pascal Blanchet*  
**Mal de dents**

Tout ça a commencé le jour où je me suis aperçu que j'avais du plaisir chez le dentiste, quand il mettait ses doigts dans ma bouche. Jugez-moi tant que vous voudrez, ça ne me fait plus grand chose, maintenant que je suis dans les airs, entre le pont et le fleuve. Dans quelques secondes, je vais heurter la surface de l'eau et vraisemblablement mourir. Je ne vois pas comment je pourrais survivre à ça. J'ai toujours mal nagé, je n'ai jamais, au grand jamais, réussi de ma vie un véritable plongeon. Je parle de plongeon au sens olympique du terme : la tête la première. J'ai souvent essayé, très fort. Je voulais vaincre cette peur. Je tendais les bras, pliais le corps vers l'avant, me donnais un petit élan avec les fesses... rien à faire, je me retrouvais toujours sur le ventre, bien à plat. Ou bien à quatre pattes comme un chat apeuré. Mais la tête la première, jamais. Et pourtant, me voici, au moment où je vous parle, la tête en bas, prêt à fendre l'eau comme un plongeur aux Olympiques. Plouf. Mais bon, ça, c'est pour plus tard. Pour l'instant, je suis comme suspendu, et des bouts de ma vie passent devant mes yeux – affreux cliché dont je vérifie enfin la véracité. J'ai effleuré les trente et quelques premières années de ma vie, c'était à peine un vidéoclip, confus, des gâteaux d'anniversaire, des coupes de cheveux, le cœur qui bat dans le placard pendant une partie de cache-cache. Une vie parfaitement normale. Quand donc suis-je devenu anormal ? Je pense bien que c'est à cet instant, dans la chaise du dentiste. Et pourquoi ne pas me repasser le film au complet ? Après tout, j'ai le temps, l'eau est encore loin, plusieurs mètres plus bas. Allons-y, flashback. Je suis dans la bonne position, puisque c'est comme ça que tout a commencé : la tête en bas.

Le fauteuil du dentiste est fortement incliné vers l'arrière ; j'y suis assis, la tête plus bas que les pieds. J'ai ma serviette de papier autour du cou, retenue par une chaînette qui passe sur ma nuque et me fait frissonner quand je bouge les épaules. Je regarde fixement le plafond. Des tuiles – peut-on dire des tuiles ? Tuiles, c'est plutôt quelque chose qu'on met sur le plancher d'une salle de bain. Johanne

tenait à avoir des tuiles dans sa salle de bain. Des tuiles noires, ça fait chic, disait-elle. Mais là, au plafond, sont-ce des tuiles ? Vous allez vous rendre compte que j'ai une obsession, je cherche toujours le mot juste. C'est même mon métier. Mais je vous en parlerai plus tard. Et de Johanne aussi. Je regarde donc les « tuiles » (des guillemets : ça arrange tout !). Elles sont texturées, il y a dessus un motif vague, quelque chose comme des faux cils, qui s'enchevêtrent et se chevauchent. Je me laisse hypnotiser par ces motifs à tendance pileuse. Ils se mettent à bouger, ce sont des yeux, des centaines d'yeux qui me regardent et clignent d'un air complice, comme pour me dire : hé-hé, ça y est, Hubert s'en vient, il va mettre ses doigts dans ta bouche.

– Taisez-vous donc, bande d'yeux mal pensants ! Je me réjouis peut-être un peu, au fond, malgré la fraise qui m'attend – ça s'appelle bien une fraise cet appareil qui fait du bruit et des trous dans les dents ? – car j'ai hâte de connaître la fin de ma douleur, la réparation de cette dent qui me fait atrocement souffrir.

– Oh oui, reprennent les yeux, et ça va commencer par Hubert qui te pique le palais avec sa seringue, sa main gauche va s'appuyer légèrement sur ta lèvre inférieure... hmm !

– Mais non ! Hubert travaille avec douceur et tact, c'est vrai, mais...

Monsieur Sourire intervient. Au plafond, collé sur les tuiles, il y a ce gros cercle jaune avec une courbe pour la bouche et deux points en guise de regard. Au-dessus, c'est écrit : « Souriez ! » Je reconnais bien là mon ami Hubert et son humour enfantin. D'ailleurs, cet ornement est destiné aux enfants. Sur le mur, il y a une douzaine de dessins d'enfants, des petits patients qui remercient le bon docteur de les avoir si délicatement édentés. Le cercle jaune souriant doit les amuser le temps qu'ils passent à la « fraise ».

– Oui, tu jouis des mains de ton dentiste ! Et la preuve, c'est que tu ne ressens rien avec les doigts de son assistante. Le mois dernier, pour ce gros plombage, tu avais quatre mains en même temps dans ta bouche. C'était clair alors que seules les mains d'Hubert...

Les faux cils se mettent à glousser de plus belle, des fous rires salaces. Du coin de l'œil, j'aperçois un des dessins d'enfant sur le mur, il va se mettre à parler lui aussi. Une princesse avec une immense robe rose et une toute petite tête, sûrement dessinée par une fillette un peu

pimbêche. Je la vois d'ici : fille unique, parents séparés et raccouplés, quatre paires de grands-parents.

– C'est répugnant, fait-elle d'une voix pincée. Tu fais exprès de te bourrer de cochonneries. Soda bon marché, bonbons surets, éclairs au chocolat. Parce que tu adores te retrouver ici.

– Silence, la princesse. Et d'abord, ta robe est très mal coloriée, ça dépasse de partout.

Je mange du sucre parce que j'ai arrêté de fumer il y a peu de temps et...

– « Peu de temps ? », grince monsieur Sourire, ça fait au moins trois ans !

– Taratata ! reprend la princesse (quelle pimbêche ! – qui dit encore « Taratata », de nos jours ?). Tu as tout pour être heureux : une belle femme, un travail passionnant et important...

Exaspéré, je lève les yeux au ciel. (Je vois alors le plancher, puisque j'ai la tête en bas. N'importe.) Ma belle femme ! Mon travail passionnant ! Mais j'ai dit que je vous conterai ça plus tard.

Le bonhomme Sourire revient à la charge :

– Qu'est-ce que tu leur trouves, aux mains de ton dentiste ? Elles sont très poilues ! D'accord, il a de beaux longs doigts de dentiste premier de classe, des ongles impeccables. Mais ces poils !

– C'est dégoûtant, déclare la princesse en plissant ses lèvres en cœur barbouillées de vermillon. Il devrait porter des gants ! Il en met, d'habitude, non ? Pourquoi n'en met-il pas avec toi ?

– Je ne sais pas. Peut-être parce qu'Hubert est un vieil ami. On se connaît depuis l'université. On habitait la même maison de chambres, un sous-sol qui sentait l'humidité, la sueur et le macaroni au fromage. Ça crée des liens. Maintenant, taisez-vous, tous !

Un dernier clignement de faux cils. J'espère que je n'ai pas parlé à haute voix. Hubert vient d'entrer. Il est de bonne humeur. Je suis un vieil ami, mais aussi un bon client. C'est vrai que pendant quelques années, j'ai négligé mes dents. C'est vrai que j'ai des rages de sucre d'une intensité digne d'un héroïnoman (je dis ça à tout hasard, n'en ayant jamais fréquenté). Et si Princesse Pimbêche avait raison ? Je me crispe. Lui me sourit de ses dents parfaites.

– Comme ça, tu as encore des trous dans les dents ? Je ne comprends pas. Tu as essayé le fil dentaire que je t'ai donné la dernière



fois ? Il est vraiment souple et solide, c'est bon pour toi, avec tes petites dents serrées... Il ne casse jamais, je t'assure. Bon, ouvre, on va constater l'ampleur des dégâts. Ah-ah-ah !

Il parle, il parle. Il rigole. Il parle encore. Il n'arrête jamais de parler. Il ne parle pas si bien que ça, vous savez. Seulement, quand je rapporte les propos de quelqu'un, comme ça, je fais le ménage. C'est d'ailleurs ça, mon travail passionnant, de faire le ménage quand les gens parlent. Je vous raconterai, ne vous en faites pas. Princesse Pimbêche et Monsieur Sourire parlaient bien, eux aussi, ça, c'est normal, c'étaient des voix dans ma tête. Toutes les voix dans ma tête ont un français châtié. J'ai même des voix qui disent « Taratata », comme Scarlett O'Hara dans la version française de *Autant en emporte le vent*. Enfin, voilà mon Hubert qui se met à m'explorer les intérieurs, comme si j'étais une grotte marine et que lui cherchait des trésors parmi les stalagmites et les stalactites. Il gratouille avec son outil, une sorte de petit crochet tordu comme la prothèse d'un pirate, pour poursuivre dans les métaphores maritimes.

Ça fait toutes sortes de petits bruits, ça devrait être insupportable. Je devrais me lamenter, lui dire d'arrêter. Pourtant, je suis en extase. Je ne saurais dire comment je me sens. Je voudrais seulement que ça n'arrête pas. Ça n'a rien de sexuel, je ne ressens rien dans ces régions-là. J'éprouve seulement un intense plaisir buccal. J'ai la bouche pleine, mais je ne veux pas manger. Je me sens simplement comblé. Hubert atteint maintenant les dents de sagesse. Peut-être qu'il va vouloir me les enlever ? À cette idée, j'ai le cœur qui fait un petit saut de joie...

– AAAH !!!

Non, ça n'a rien d'un orgasme. Hubert vient tout simplement de mettre le crochet sur le bobo. Et ça fait mal. Il y a des limites au plaisir.

– Oh ! dit-il, ça va être long !

Je déborde de joie. Et c'est là seulement que je m'aperçois que, en sursautant, j'ai posé la main sur sa cuisse. Elle était toute proche, il fallait que je me raccroche à quelque chose. Lui est sans doute habitué à de tels gestes de la part de ses clients, il ne réagit pas. Il continue de parler.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

\*

De retour dans ma voiture, je me sens groggy. Évidemment, avec la dose qu'Hubert m'a donnée... Je parle de la dose de produit contre la douleur (de la novocaïne, peut-être ?), bien sûr, et non pas du plaisir. Est-ce que je serais tout bonnement amoureux de ce vieil Hubert ? Quand même, je m'en serais aperçu avant, bien avant, quand on habitait ensemble. Je revois le petit nuage de poudre pour les pieds qui s'envolait quand il ouvrait la porte de sa chambre. Je me souviens de la fois où il avait fait exploser un œuf dans le four à micro-ondes. On avait bien ri. Mais il n'y a rien là d'excitant. C'est un pote. Ce n'est pas lui, ce sont ses doigts. Ses doigts à lui... est-ce que monsieur Sourire aurait raison ? Il faudrait que j'essaie les doigts de Johanne. Comment aborder la question ? « À propos, ma chérie, comme j'ai peur d'être amoureux de mon dentiste, mets donc tes doigts dans ma bouche... » Impossible. Et si mes doigts à moi faisaient l'affaire ? Voilà qui me simplifierait bien la vie. Aussitôt, j'essaie. Je suis à un feu rouge, et ils durent longtemps dans les banlieues. J'ai tout le temps de me caresser les gencives. Dans la voiture à côté de la mienne, un homme me jette un drôle de regard. Un banlieusard moustachu au volant d'un de ces gros véhicules, mi-jeep mi-char d'assaut. Il n'entend pas à rire. Pour un peu, il sortirait de son tank pour me casser la gueule. Je rigole, j'essaie de lui dire en langage gestuel : je reviens de chez le dentiste, j'ai la bouche engourdie, je tâte mon nouveau plombage, ce n'est pas ce que vous pensez, je ne suis pas en train d'essayer de me donner du plaisir. C'est un peu compliqué, l'automobiliste détourne sa moustache dédaigneuse.

Des klaxons se font entendre : la lumière a viré au vert, c'est à moi d'avancer. Je vais bientôt avoir d'autres angoisses à fouetter. Je dois donc sortir de la ville pour me rendre à mes rendez-vous chez Hubert, ce qui équivaut pour moi à aller visiter une planète lointaine. Mais le pire, c'est d'entrer sur l'autoroute. Je ne m'habitue pas à cette opération. Pour l'atteindre, il faut franchir une bretelle sinueuse puis traverser quatre voies à toute vitesse. Chaque fois, j'en ai des sueurs froides, je ferme les yeux et je fonce. J'appuie sur l'accélérateur et je donne un coup de volant. Les autres automobilistes doivent ressentir ce que ma manœuvre a de désespéré, ils ont pitié et me laissent

toujours passer. Je ne suis jamais complètement sûr que je vais y arriver. Suis-je le seul à m'en faire une montagne ? Partout autour de moi, il n'y a que des automobilistes heureux. De jeunes mamans qui slaloment allègrement parmi les voitures, leurs poupons gazouillants bien calés dans leurs petits sièges. Des adolescents désinvoltes, qui ont même l'air d'apprécier le défi. D'autres qui bavardent, leur téléphone cellulaire coincé entre l'oreille et l'épaule. C'est l'été, par les fenêtres ouvertes j'entends des chansons joyeuses qui se mêlent en un magma de rythmes et de mots. Moi, j'ai fermé la radio, de peur que ça ne me déconcentre. Oui, on dirait bien que je suis le seul que l'autoroute rend nerveux.

C'est la fin de l'avant-midi, la circulation est assez dense, davantage qu'à l'aller. Ces gens ne vont quand même pas tous dîner. Que font-ils sur l'autoroute en même temps que moi ? Voici la bretelle et ses méandres qui, combinés à la sensation d'engourdissement que j'éprouve déjà, me donnent une légère nausée. Et m'étourdissent encore plus. Au bout de la bretelle, les quatre voies. Cette fois, je n'arrive pas à fermer les yeux, j'ai trop peur. J'appuie quand même sur l'accélérateur, je dois aller aussi vite qu'eux. Et même un peu plus vite. Ça y est, j'y suis. Mais je ne me décide pas à donner un coup de volant à gauche pour traverser les quatre voies. Il y a beaucoup trop de voitures. Comment faire ? La voie sur laquelle je me trouve n'est pas éternelle, je vais être obligé de prendre la sortie suivante, qui mène je ne sais où. Je vais me retrouver dans un quartier résidentiel, perdu dans des rues en croissant, qui n'en finissent pas, qui changent de nom à chaque tournant, qui portent des noms d'arbres, d'ancêtres, ou de compositeurs célèbres. Non, il ne faut pas que je me retrouve là. Je vais être en retard au bureau. Déjà que mes collègues ont accepté de m'attendre pour la réunion, ils vont être furieux. Mais je pense, je pense et je ne change pas de voie. J'entends des klaxons, plusieurs klaxons en même temps. Cette fois-ci, je me suis surpassé : je suis immobilisé sur la pointe qui sépare l'autoroute de la sortie que je ne voulais pas prendre. De chaque côté, des voitures, des voitures. Dans les voitures, des regards goguenards. Je n'ai pas le temps de leur faire signe que je reviens de chez le dentiste, que j'ai ressenti un étrange plaisir... Alors j'attends. On n'est pas si mal, les yeux fermés. On peut s'imaginer qu'on explore une grotte marine, pleine de stalactites et de

stalagmites, qu'on se laisse doucement flotter dans une eau cristalline traversée de lumière bleutée. Les klaxons se perdent dans le lointain.

\*

Au bureau, ils m'ont attendu, comme prévu. Mais je n'y suis pas du tout, j'ai la tête ailleurs. Ces réunions sont d'un ennui mortel, mon cerveau se met à bâiller, même si ma bouche reste hermétiquement fermée. La tête ailleurs, je sais trop bien où. Si Hubert savait l'effet que ses traitements me font... il rirait, c'est sûr. C'est ce qu'il y a de mieux à faire, d'ailleurs. En rire un bon coup. Rions. D'ailleurs, dans la salle de conférence, ça rigole un peu. Je me joins à eux. Je peux rire maintenant que mes dents sont réparées. Je ris de toutes mes dents. Et quand je referme la bouche, c'est pour mieux passer la langue sur la surface bien lisse de mon émail, merveilleusement nettoyé par les soins de mon ami. De quoi parlent-ils donc autour de la table ? Une inquiétude me saisit : peut-être qu'ils discutent de quelque chose qui me regarde, peut-être qu'ils m'ont confié une tâche importante. Je n'en ai absolument pas eu conscience. Notre entreprise de communications produit des textes en abondance, des traductions, que je dois corriger, traquant avec zèle la moindre erreur. Et là, je n'écoute même pas les consignes du patron. Lisent-ils la panique dans mes yeux ? Non, personne ne me regarde. Quand même, pour me donner l'air occupé, je prends des notes sur un calepin. En fait, je griffonne n'importe quoi. Je dessine des fleurs mais, je ne sais comment, la princesse Pimbêche réapparaît parmi mes marguerites bancales. Elle me fait une mine désapprobatrice, fronce ses sourcils inégaux. Avant qu'elle n'ouvre la bouche pour me fustiger, j'arrache la feuille de mon calepin, la plie en deux et l'utilise pour tenter de retirer d'entre mes dents un bout de salade, reste de mon sandwich rapidement avalé en chemin.

Impossible de faire ça ici. Je décide de m'absenter de la réunion. Personne ne va s'en formaliser. Il suffit de prendre un air préoccupé et de sortir. Je passe devant la salle de photocopie. J'ai très envie d'entrer dans cette pièce, c'est une sorte de refuge, j'aime aller y respirer l'odeur du papier, je m'apaise en écoutant ronronner la photocopieuse. Parfois j'y mange des bonbons en cachette. Mais un

commis s'y trouve déjà, alors je renonce à entrer. J'ai dépassé la porte de mon bureau et pourtant je veux avoir l'air d'aller quelque part. Je continue vers la seule issue possible : les toilettes. Une fois la porte bien verrouillée derrière moi, je me souviens du fil dentaire que m'a donné Hubert, la petite boîte de plastique qui le contient fait une bosse dans mon veston. Je décide de l'étréner tout de suite. Je passe le fil entre chacune de mes dents, avec une lenteur exagérée qui me fait du bien. Heureusement personne ne me voit. Ici, les tuiles sont lisses, elles ne vont pas se mettre à m'invectiver. Il n'y a que moi dans le miroir, la bouche ouverte, la tête légèrement penchée vers l'arrière. J'entends seulement le glouglou tranquille de l'eau qui circule dans les tuyaux. Je savoure cette paix momentanée, ainsi que la douce saveur délicatement mentholée entre mes dents.

\*

Comme c'est loin, tout ça. Je suis toujours dans les airs, j'entends encore un bruit d'eau mais cette fois c'est le clapotis de celle qui m'attend plus bas. Elle ne semble pas vouloir se rapprocher tout de suite. C'est bien, tout de même, ces minutes qui durent des éternités. Il faudrait que je commence à prévoir mon amerrissage. Pourvu que je ne me retrouve pas sur un yacht, il en passe souvent par ici. Boum, sur les genoux d'une vieille Anglaise prénommée Abigail, qui en mourrait sur le coup. Moi, je m'en sortirais, mais lourdement handicapé. On me poursuivrait quand même en justice, malgré ma souffrance. Les enfants de la pauvre Abby réclameraient des dommages et intérêts. J'irais en prison, en fauteuil roulant. Mais finissons d'abord le film de mes derniers jours.

\*

Au lit avec Johanne. Est-ce que nous devrions faire l'amour ? Ça me plairait bien, j'en profiterais pour mettre discrètement ses doigts dans ma bouche. Est-ce possible de poser un tel geste avec discrétion ? Peut-être, dans le feu de l'action, animés par une folle passion... Mais je m'illusionne, sans doute. Aucune folle passion ne brûle plus entre Johanne et moi. Ni n'a jamais brûlé, d'ailleurs. Au moment où je rumine

ces vellétés d'acte sexuel, Johanne feuillette tranquillement son magazine, allongée à mes côtés, à une distance qui ne suggère en rien la passion. Le sexe n'a jamais été notre matière forte. Nous aimions faire de longues promenades, lire ensemble au salon, cuisiner un poulet rôti pour souper. Au lit, ça n'a jamais été spectaculaire. Aussi, je n'ai pas été surpris de voir de semaine en semaine notre sexualité s'étioler. Ce qui complique les choses, c'est que Johanne n'aime pas que je la sollicite trop directement. Parfois, si je frôle ses pieds avec les miens, elle réagit favorablement en ne les retirant pas tout de suite. Parfois, elle les retire, mais c'est comme un jeu, je dois réessayer. D'autres fois, elle les retire parce qu'elle ne veut pas que je la dérange, ou bien elle s'arrange pour planter doucement ses ongles dans ma chair... Ce soir, pourtant, j'ai envie d'être plus volontaire.

Au moment où j'amorce mon déplacement podal, elle me prend de court avec une question :

– On va à la soirée, demain ?

Je ne réponds rien, figé. J'avais oublié « la soirée ». Ou tenté de. Pas elle, je ne sais pas pourquoi. Peut-être qu'elle pense me faire plaisir ? Devant mon silence, elle précise, croyant que je ne me souviens pas :

– Chez Hubert, il a dû t'en reparler aujourd'hui ?

J'opine vaguement. Elle me tourne le dos et ne tarde pas à s'endormir. Son souffle régulier, à la limite du ronflement, berce mon anxiété. Oui, Hubert m'a rappelé son invitation. Je ne voulais pas y aller. J'espérais que Johanne l'oublie. Maintenant, comment faire pour l'éviter ?

\*

Impossible. Aucune excuse logique. Alors voilà, je suis à la soirée. Tout le monde est un peu ivre, certains dansotent sur le patio, d'autres bavardent sur des chaises longues au bord de la piscine. Je ne me baigne pas, je vous l'ai dit, je nage très mal. Hubert a invité tous ses amis dans sa grande maison de riche banlieusard célibataire. Mal à l'aise depuis mon arrivée, je profite de ce que personne ne me regarde, je m'éclipse discrètement au sous-sol, après avoir rempli mon assiette en carton d'éclairs au chocolat. J'emporte aussi la grosse bouteille de cola aux trois quarts pleine.

Je vais me cacher dans un coin et attendre que la musique cesse. Après avoir ingurgité mon sucre, je vais m'endormir sur le vieux canapé (est-ce plutôt un sofa ?) du sous-sol, un peu puant, mais si confortable. Je le reconnais, c'est celui que nous avons quand nous partagions un appartement. Je m'y étale, douce régression. Pas besoin de dormir pour de vrai, il suffit de fermer les yeux et de respirer profondément. Si quelqu'un arrive, il va me laisser tranquille. Ça faisait longtemps que je n'avais pas mis les pieds chez Hubert. Depuis que je suis son client régulier, on se voit rarement ailleurs que dans son bureau. Il vit seul dans cet immense bungalow. Il n'a pas de copine, en tout cas il ne l'a pas invitée ce soir. (Mais c'est un vrai playboy, je me souviens, quand nous habitions ensemble, aucune ne lui résistait. Un futur dentiste, vous pensez ! La richesse et un sourire impeccable, qui dirait non à ça ?). Je m'affale donc sur ce vieux canapé (non, c'est peut-être un divan...), le nez dans les coussins, informes galettes sur lesquelles se sont vautrés tant de postérieurs. Bientôt, je ne tiens plus en place. Trop de souvenirs, trop d'Hubert. Je ne pourrai pas faire semblant de dormir, je devrais plutôt me cacher. Il y a plusieurs portes dans ce sous-sol, je pourrais prétendre que j'étais trop soûl, que je me suis perdu. J'ouvre une première porte. Petite pièce dans le noir. Je me cogne partout malgré le faible rayon de lampadaire que laisse entrer le soupirail. Je devine les contours d'une lampe sur une table. J'allume... Un petit bureau-débaras, dans un coin sur un babillard de liège, des photos. Distraitemment, je regarde. Mon sang se glace. C'est moi !

Allons, du calme. C'est normal, je fais partie de la vie d'Hubert depuis longtemps, je suis là, parmi tant d'autres. Mais non, il n'y a pas d'autres, ce n'est que moi. Partout moi, agrandi, en pied, de face, de profil. Sous les pruniers chez ses parents, souriant, les yeux plissés par le soleil. Sur mon petit tracteur à pédales en plastique orange. Hubert a chez lui une sorte d'autel qui m'est dédié... Mieux encore : voici les radiographies de mes dents. Pas seulement celles prises à son bureau, il a réussi à retrouver celles de mon enfance, quand j'allais chez ce vieux dentiste qui sentait la cigarette et l'eau de Cologne bon marché. Impossible de se tromper, mon nom s'étale en toutes lettres sur chacune d'elles.

\*

Un oiseau me fonce dessus, il s'éloigne au dernier moment. L'eau se rapproche, bientôt la fin. Le film achève, je crois entendre le bruit de ces vieilles bobines des antiques projecteurs dans des salons d'oncles bavards, films de voyage en Floride, de cinquantième anniversaire de mariage, de premiers pas de bébé. Allons, plus que quelques péripéties, mon voyage s'achève.

\*

Paniqué par cette découverte, je suis sorti sans bruit de chez Hubert. Il me cherchait, je crois même qu'il a m'appelé, enfin j'entendais mon nom murmuré, c'était peut-être le vent. Il a failli me voir au dernier moment, mais je me suis enfoncé dans la haie. Ensuite l'autoroute, beaucoup plus agréable à cette heure du jour, l'impression de glisser sans heurt sur une surface plane, comme les lugeurs aux Olympiques d'hiver. Accrochée au rétroviseur, une médaille de saint Christophe, cadeau de ma mère, me regarde. Le saint s'adresse à moi :

– Où vas-tu, mon fils ?

Il a la voix fatiguée, le petit Jésus sur ses épaules pèse une tonne (il est trop grand, il a passé l'âge de se faire promener ainsi). Que lui dire ? Où je vais : le seul refuge possible à ce moment-là me semble être mon travail. J'ai les clés du bureau ; là, j'aurai la paix. J'arriverai à chasser de mon esprit l'image d'Hubert contemplant des radiographies de mes dents de lait. Saint Christophe, compréhensif, hoche la tête au gré des vibrations de ma voiture.

Dans l'entrée du bureau, tout est noir, même la moquette grise. Je me dirige aussitôt vers la salle de photocopie. Là, je sors de sous la photocopieuse un paquet de cigarettes. Je les cache là pour un moment comme celui-ci. Qu'est-ce que je raconte, il n'y a jamais de moments comme celui-ci. Je re-fume, tant pis. Chaque bouffée m'intoxique un peu plus, j'enchaîne les cigarettes, sans me rendre compte que mes mégots enflamment des papiers qui traînaient par terre. Bientôt tout brûle. L'avertisseur d'incendie hurle, ou bien j'ai peut-être un acouphène.



Je m'enfuis encore. Cette fois, il faut vraiment finir. Dans ma voiture, direction le pont. Dernière étape, sortie de secours pour tous. Je n'hésite pas longtemps, encore nauséux de sucre et de nicotine, dégoulinant d'une sueur aigre, qui va se diluer dans les vagues brunâtres.

\*

Voilà. Je suis toujours dans les airs, entre le pont et l'eau, mes soucis sont sur le point de se terminer. Adieu mon couple, mon travail, mes amitiés dentaires particulières. Quelques minutes de souffrance et ce sera fini. Il paraît que ça va très vite, le cerveau s'arrête et – où donc ai-je entendu dire que ça allait très vite ? Peu importe, je devrais être serein, beaucoup plus serein que ça. Mais au contraire je me crispe. Je vois que ça s'agite en dessous. Le jour se lève, il y a du monde, plus qu'on ne pourrait le croire pour cette heure matinale. Des chaloupes à moteur, des yachts qui pétaradent, des motomarines, des planches à voile, j'aperçois même un pêcheur dans une barque, quel antique brochet au mercure va-t-il récolter, le pauvre ! Peut-être qu'il est suicidaire lui aussi. Presque une foule, ça devient embarrassant. Est-ce que je vais pouvoir éviter les canotiers et les planchistes ? J'essaie, d'où je suis, de changer ma direction...

Et c'est là que je constate que je ne bouge plus. Je suis immobilisé. Ou plutôt je bouge encore mais d'avant en arrière, de gauche à droite, mais pas de haut en bas. Qu'est-ce qui se passe ? Je mets quelques secondes à comprendre mais une douce odeur de menthe me met la puce à l'oreille. Le fil dentaire que m'a donné Hubert ! Avant de sauter, j'ai voulu le goûter une dernière fois, histoire de mourir avec des dents impeccables. Par je ne sais quel accident ou hasard, j'ai omis de couper le fil, qui s'est déroulé, le petit étui est sorti de ma poche, est resté coincé dans ma ceinture, l'autre extrémité accrochée au pont. Je suis suspendu, je ne tombe plus. J'essaie de me donner un élan pour compléter ma chute, pour rompre ce dernier fil, rien à faire. Hubert me l'avait bien dit : il ne casse jamais ! Hubert, tu me sauves, mais ça me tue encore plus. La prochaine fois que tu mets tes doigts dans ma bouche, je te mords. J'entends des sirènes au loin. Ils vont me remonter. Comment je vais expliquer tout ça à Johanne ?

*Pascal Blanchet*

## **Mal di denti**

Traduzione di *Lina Ruotolo*

Tutto è iniziato il giorno in cui mi sono accorto che provavo piacere dal dentista quando mi metteva le dita in bocca. Giudicatemi quanto volete, non me ne importa molto ora che sono sospeso tra il ponte e il fiume. Tra qualche secondo urterò contro la superficie dell'acqua e, verosimilmente, morirò. Non vedo come potrei sopravvivere a ciò. Ho sempre nuotato male, nella mia vita non sono riuscito mai, ma proprio mai, a fare un vero tuffo. Parlo di tuffo nel senso olimpico del termine: un tuffo di testa. Ho provato spesso, con impegno. Volevo vincere questa paura. Allungavo le braccia, piegavo il corpo in avanti, mi davo una piccola spinta con il sedere... niente da fare, mi ritrovavo sempre di pancia, in orizzontale. Oppure a quattro zampe come un gatto impaurito. Ma di testa, mai. Eppure eccomi, mentre vi parlo, la testa in giù pronta a fendere l'acqua come un tuffatore alle Olimpiadi. Splash. Insomma, rimandiamo a dopo. Per il momento sono come sospeso, e dei frammenti della mia vita mi passano davanti agli occhi – un orribile luogo comune di cui verifico solo ora la veridicità. Ho sfiorato i trenta e rotti anni della mia vita, ed è come un videoclip confuso, torte di compleanno, tagli di capelli, il cuore che batte nell'armadio durante un nascondino. Una vita perfettamente normale. Quand'è, dunque, che sono diventato anormale? Penso sia stato proprio in quel momento, sulla sedia del dentista. E perché non riguardarmi il film per intero? Dopotutto, c'è tempo, l'acqua è ancora lontana, a molti metri più in basso. Su, flashback. Sono nella giusta posizione, dato che tutto è iniziato così: con la testa in giù.

La poltrona del dentista è notevolmente inclinata all'indietro; ci sono seduto sopra, con la testa più in giù dei piedi. Ho il mio tovagliolo di carta intorno al collo, tenuto da una catenella che passa sulla nuca e mi fa venire i brividi quando muovo le spalle. Guardo fisso il soffitto. Delle piastrelle – si può dire delle piastrelle? Le piastrelle sono piuttosto quelle che si mettono sul pavimento di un bagno. Johanne ci teneva ad avere delle piastrelle in bagno. Delle

piastrelle nere, è chic, diceva. Ma lì, sul soffitto, si tratta di piastrelle? Ve ne renderete conto presto, ho un'ossessione, cerco sempre la parola giusta. È proprio il mio mestiere. Ma ve ne parlerò più tardi. Anche di Johanne. Dunque, guardo le “piastrelle” (le virgolette: risolvono tutto!). Sono texturizzate, sopra c'è un motivo indefinito, qualcosa come ciglia finte, che si aggrovigliano e si sovrappongono. Mi lascio ipnotizzare da questi motivi tendenti al pilifero. Cominciano a muoversi, sono degli occhi, centinaia di occhi che mi guardano e ammiccano con aria complice, come a dire: eh-eh, ci siamo, Hubert sta arrivando, metterà le sue dita nella tua bocca.

– Ma state zitti, razza di occhi mal pensanti! Forse un po' mi rallegro, in fondo, nonostante il trapano mi attenda - ma si chiama trapano? Questo strumento che fa rumore e dei buchi nei denti –, poiché ho fretta di mettere fine al mio dolore, di riparare questo dente che mi fa soffrire atrocemente.

– Oh sì, riprendono gli occhi, e inizierà con Hubert che ti punge il palato con la sua siringa, la sua mano sinistra si poggerà leggermente sul tuo labbro inferiore... mmm!

– Ma no! Hubert opera con dolcezza e tatto, è vero, ma...

Mister Sorriso interviene. Sul soffitto, incollato sulle piastrelle, c'è un grande cerchio giallo con una curva per la bocca e due punti per lo sguardo. Sopra c'è scritto: «Sorridetel!» Vi riconosco perfettamente il mio amico Hubert e il suo umorismo infantile. D'altra parte, questa decorazione è per i bambini. Sul muro ci sono una dozzina di disegni di bambini, dei piccoli pazienti che ringraziano il bravo dottore per averli sdentati così delicatamente. Il cerchio giallo sorridente deve intrattenerli mentre sono sotto il “trapano”.

– Sì, tu godi delle mani del tuo dentista! Prova ne è che tu non provi niente con le dita della sua assistente. Il mese scorso, per questa bella otturazione, avevi quattro mani in bocca nello stesso momento. Era chiaro allora che solo le mani di Hubert...

Le ciglia finte cominciano a ridacchiare all'impazzata, risatone salaci. Con la coda dell'occhio noto uno dei disegni dei bambini sul muro, anch'esso inizia a parlare. Una principessa con un immenso vestito rosa e una testa piccolissima, disegnata sicuramente da una bambina un po' smorfiosa. Me la immagino: figlia unica, genitori separati e risposati, quattro coppie di nonni.

– È ripugnante, dice con una voce altezzosa. Lo fai apposta ad ingozzarti di porcherie. Gassosa economica, caramelle zuccherose, bigné al cioccolato. Perché adori ritrovarti qui.

– Zitta, principessa. E poi, il tuo vestito è colorato molto male, è tutto sbavato.

Mangio zuccheri perché ho smesso di fumare poco tempo fa e...

– «Poco tempo fa?», digrigna i denti Mister Sorriso, saranno almeno tre anni!

– Taratata! riprende la principessa (che smorfiosa! – chi è che dice ancora «taratata?»). Tu hai tutto per essere felice: una bella moglie, un lavoro appassionante e importante...

Esasperato, alzo gli occhi al cielo. (Vedo allora il pavimento, dato che ho la testa in giù. Non importa.) La mia bella moglie! Il mio lavoro appassionante! Ma ho detto che ve lo racconterò più tardi...

L'omino sorriso torna alla carica:

– Che ci trovi nelle mani del tuo dentista? Sono molto pelose! D'accordo, ha delle belle dita lunghe da dentista di prima classe, delle unghie impeccabili. Ma quei peli!

– È disgustoso, afferma la principessa storcendo le labbra a cuore pasticciate di rosso. Dovrebbe indossare i guanti! Di solito li mette, no? Perché con te non li mette?

– Non lo so. Forse perché Hubert è un vecchio amico. Ci conosciamo dall'Università. Alloggiavamo nella stessa pensione, in uno scantinato che sapeva di umidità, sudore e pasta al formaggio. E tutto ciò crea dei legami. Ora, state tutti zitti!

Un ultimo occhiolino delle ciglia finte. Spero di non aver parlato ad alta voce. Hubert è appena entrato. È di buon umore. Sono un vecchio amico, ma anche un buon cliente. È vero che per un po' di anni ho trascurato i miei denti. È vero che ho dei raptus da zucchero di un'intensità degna di un eroinomane (lo dico così, a caso, non li ho mai frequentati). E se Principessa Smorfiosa avesse ragione? Mi irrigidisco. Lui mi sorride con i suoi denti perfetti.

– E così, hai ancora dei buchi nei denti? Non capisco. Hai provato il filo interdentale che ti ho dato l'ultima volta? È davvero flessibile e solido, è perfetto per te, per i tuoi piccoli denti stretti... Non si spezza mai, te lo assicuro. Bene, apri, valutiamo la gravità dei danni. Ah-ah-ah!

Lui parla, parla. Ride. Parla ancora. Non smette mai di parlare. Sapete, non parla poi così bene. Solo che, quando riporto i discorsi di qualcuno, come ora, li ripulisco. D'altronde questo è il mio lavoro appassionante, ripulire quando la gente parla. Ve lo racconterò, non vi preoccupate. Principessa Smorfiosa e Mister Sorriso parlavano bene, anche loro, ma questo è normale, erano voci nella mia testa. Tutte le voci nella mia testa hanno un francese impeccabile. Ho anche delle voci che dicono «Taratata» come Rossella O'Hara nella versione francese di *Via col vento*. Finalmente ecco che il mio Hubert si mette a esplorarmi all'interno, come se fossi una grotta marina e lui cercasse dei tesori tra stalagmiti e stalattiti. Raschia leggermente col suo attrezzo, una specie di piccolo uncino contorto come la protesi di un pirata, per restare in tema marittimo. E ciò produce tanti piccoli rumori diversi, dovrebbe essere insopportabile. Dovrei lamentarmi, dirgli di fermarsi. Eppure, sono in estasi. Non saprei dire come mi sento. Vorrei solo che non si fermasse. Ciò non ha nulla di sessuale, non sento niente in quelle zone. Provo solo un intenso piacere orale. Ho la bocca piena, ma non voglio mangiare. Mi sento semplicemente appagato. Hubert ora sta lavorando sui denti del giudizio. Forse vuole toglierli? A questo pensiero, il mio cuore fa un piccolo salto di gioia...

– AAAH!!!

No, non è per niente un orgasmo. Hubert mi ha semplicemente messo l'uncino sulla bua. E fa male. Ci sono dei limiti al piacere.

– Oh! dice, durerà un bel po'!

Sono colmo di gioia. Ed è solo in quel momento che mi accorgo che, sussultando, ho poggiato la mano sulla sua coscia. Era lì vicino, dovevo aggrapparmi a qualcosa. Lui è sicuramente abituato a gesti simili da parte dei clienti, non reagisce. Continua a parlare.

Ma cosa mi succede?

\*

Al ritorno, in auto, mi sento stordito. Ovviamente, con la dose che Hubert mi ha dato... Parlo della dose di prodotto antidolorifico (novocaina, forse?), certo, non del piacere. Non è che sono semplicemente innamorato del vecchio Hubert? Comunque, me ne sarei accorto prima, molto prima, quando vivevamo insieme. Rivedo

la piccola nuvola di talco per i piedi che si alzava quando apriva la porta della sua camera. Mi ricordo della volta in cui aveva fatto esplodere un uovo nel microonde. Quanto ne avevamo riso. Ma in questo non c'è niente di eccitante. È un amico. Non è lui, sono le sue dita. Le dita di lui... forse Mister Sorriso ha ragione? Dovrei provare con le dita di Johanne. Come affrontare la questione? «A proposito, cara, dato che ho paura di essere innamorato del mio dentista, metti le tue dita nella mia bocca...» Impossibile. E se provassi proprio con le mie dita? Di certo mi semplificherei la vita. Ci provo subito. Sono a un semaforo rosso, e durano molto in periferia. Ho tutto il tempo per accarezzarmi le gengive. Nell'auto accanto alla mia, un uomo mi guarda con un'aria strana. Un abitante di periferia baffuto alla guida di uno di quei grossi veicoli, una via di mezzo tra una jeep e un carro armato. Non ha intenzione di ridere. Per un po', vorrebbe scendere dal suo tank per spaccarmi la testa. Io rido, cerco di dirgli a gesti: sono appena stato dal dentista, ho la bocca intorpidita, sto tastando la mia nuova otturazione, non è come pensa, non sto cercando di procurarmi piacere. È un po' complicato, l'automobilista distoglie i suoi baffi sdegnosi.

Dei clacson si fanno sentire: la luce è diventata verde, tocca a me avanzare. Presto avrò altre angosce da affrontare. Per recarmi agli appuntamenti con Hubert, devo proprio uscire dalla città, il che equivale per me a visitare un pianeta lontano. Ma ciò che è peggio, è entrare in autostrada. Non mi abituerò mai a quest'operazione. Per raggiungerla, bisogna superare un raccordo autostradale tortuoso per poi attraversare quattro corsie a tutta velocità. Ogni volta sudo freddo, chiudo gli occhi e corro. Premo sull'acceleratore e sterzo. Gli altri automobilisti devono percepire quanto la mia manovra sia disperata, hanno pietà e mi lasciano sempre passare. Non sono mai completamente sicuro di riuscirci. Sono il solo a farne una tragedia? Ovunque intorno a me, non ci sono che automobilisti felici. Giovani mamme che allegramente fanno lo slalom tra le auto, con i loro bebè balbettanti ben sistemati nei loro piccoli sedili. Adolescenti disinvolti che sembrano addirittura apprezzare la sfida. Altri che chiacchierano, col cellulare incastrato tra l'orecchio e la spalla. È estate, dalle finestre aperte sento canzoni allegre che si mescolano in un magma di ritmi e parole. Io ho spento la radio per paura di deconcentrarmi. Sì, a quanto

pare sono l'unico che l'autostrada rende nervoso. È quasi mezzogiorno, il traffico è abbastanza denso, di più rispetto all'andata. Queste persone comunque non andranno tutte a pranzo. Che fanno sull'autostrada quando ci sono anch'io? Ecco il raccordo autostradale e i suoi meandri che, uniti alla sensazione di intorpidimento che io già ho, mi provocano una leggera nausea. E mi intorpidiscono ancora di più. Alla fine del raccordo, le quattro corsie. Stavolta, non riesco a chiudere gli occhi, ho troppa paura. Premo comunque sull'acceleratore, devo andare veloce quanto loro. E anche un po' più veloce. Ecco, ci sono. Ma non mi decido a sterzare a sinistra per attraversare le quattro corsie. Ci sono davvero troppe auto. Come fare? La strada sulla quale mi trovo non è infinita, sarò obbligato a prendere l'uscita successiva, che conduce non so dove. Mi ritroverò in un quartiere residenziale, perso in strade contorte, che non finiscono più, che cambiano nome ad ogni curva, che portano nomi di alberi, di antenati, o di compositori celebri. No, non devo ritrovarmi lì. Arriverò tardi in ufficio. I miei colleghi hanno già accettato di aspettarmi per la riunione, si infurieranno. Ma io penso, penso e non cambio corsia. Sento dei clacson, molti clacson in contemporanea. Stavolta mi sono superato: sono immobile nel punto che separa l'autostrada dall'uscita che non volevo prendere. Su ogni lato, auto, auto. Nelle auto, sguardi beffardi. Non ho il tempo di far loro segno che sto tornando dal dentista, che ho provato uno strano piacere... Allora aspetto. Non si sta così male, con gli occhi chiusi. Si può immaginare di esplorare una grotta marina, piena di stalattiti e stalagmiti, di stare dolcemente a galla in un'acqua cristallina attraversata da una luce azzurrognola. I clacson si perdono in lontananza.

\*

In ufficio mi hanno aspettato, come previsto. Ma non ci sono del tutto, ho la testa altrove. Queste riunioni sono di una noia mortale, il mio cervello inizia a sbadigliare, anche se la mia bocca resta chiusa ermeticamente. La testa altrove, so benissimo dove. Se Hubert sapesse l'effetto che mi fanno i suoi trattamenti... riderebbe di sicuro. La cosa migliore da fare, certo. Una bella risata. Ridiamo. D'altronde, nella sala conferenze, si sta scherzando un po'. Mi unisco a loro. Ora che i miei

denti sono stati riparati, posso ridere. Rido a 32 denti. E quando richiudo la bocca è per passare meglio la lingua sulla superficie liscissima del mio smalto, magnificamente ripulito dalle cure del mio amico. Di cosa stanno parlando intorno al tavolo? Una preoccupazione mi assale: forse discutono di qualcosa che mi riguarda, forse mi hanno affidato un incarico importante. Non me ne sono minimamente accorto. La nostra azienda di comunicazione produce testi in abbondanza, traduzioni, che io devo correggere, scovando attentamente ogni minimo errore. Ed ora, non sto neanche ascoltando le istruzioni del direttore. Leggono il panico nei miei occhi? No, nessuno mi guarda. Comunque, per sembrare attivo, prendo appunti su un taccuino. In realtà, scarabocchio una cosa qualsiasi. Disegno dei fiori ma, non so come, la principessa Smorfiosa riappare tra le margherite sbilenche. Mi guarda con disapprovazione, aggrotta le sopracciglia disuguali. Prima che apra la bocca per fustigarmi, strappo il foglio dal mio taccuino, lo piego in due e lo utilizzo per cercare di togliere dai denti un pezzo di insalata, residuo del mio sandwich ingoiato rapidamente per strada. Impossibile farlo qui. Decido di assentarmi dalla riunione. Nessuno si formalizzerà per questo. Basta assumere un'espressione preoccupata e uscire. Passo davanti alla stanza delle fotocopie. Ho proprio voglia di entrare in questa stanza, è una specie di rifugio, mi piace andarci e respirare il profumo della carta, mi calmo ascoltando il ronzio della fotocopiatrice. A volte mangio lì delle caramelle di nascosto. Ma c'è già un aiutante, perciò rinuncio a entrare. Ho già oltrepassato la porta del mio ufficio, per cui voglio dare l'impressione di andare da qualche parte. Procedo verso la sola via d'uscita possibile: il bagno. Dopo aver chiuso bene la porta a chiave dietro di me, mi sono ricordato del filo interdentale che mi ha dato Hubert, la piccola scatola di plastica che lo contiene fa un bozzo nella giacca. Decido di inaugurarla subito. Passo il filo tra tutti i denti, con una lentezza esagerata, che mi fa bene. Per fortuna nessuno mi vede. Qui le piastrelle sono lisce, non si metteranno a insultarmi.

Ci sono solo io nello specchio, con la bocca aperta e la testa leggermente piegata all'indietro. Sento solo il tranquillo glu glu dell'acqua che circola nelle tubature. Assaporo questa pace momentanea, così come il dolce sapore delicato al mentolo tra i miei denti.



\*

Com'è lontano tutto questo. Sono sempre sospeso, sento ancora il rumore dell'acqua ma stavolta è lo sciabordio di quella che mi attende più in basso. Sembra non volersi avvicinare subito. Belli, ad ogni modo, questi minuti che durano un'eternità. Dovrei iniziare a prevedere il mio ammaraggio. Sempre che non mi ritrovi su uno yacht, ne passano spesso qui. Bum, sulle ginocchia di una vecchia inglese di nome Abigail che morirebbe sul colpo. Io me la caverei, ma gravemente invalido. Mi farebbero comunque causa, nonostante la mia sofferenza. I figli della povera Abby chiederebbero il risarcimento dei danni con relativi interessi. Andrei in prigione, sulla sedia a rotelle. Ma prima concludiamo il film dei miei ultimi giorni.

\*

A letto con Johanne. Dovremmo fare l'amore? Mi piacerebbe molto, ne approfitterei per mettere discretamente le sue dita nella mia bocca. È possibile fare un gesto del genere con discrezione? Forse, nella foga del momento, animati da una folle passione... Ma mi illudo, senza dubbio. Nessuna folle passione arde tra me e Johanne. Né è mai arsa, d'altronde. Mentre rimuginano su queste velleità di atti sessuali, Johanne sfoglia tranquillamente la sua rivista, distesa al mio fianco, a una distanza che non suggerisce per niente la passione. Il sesso non è mai stato il nostro forte. A noi piaceva fare lunghe passeggiate, leggere insieme in salotto, preparare un pollo arrosto per cena. A letto, non è mai stato spettacolare. Perciò, non mi sono sorpreso nel vedere la nostra sessualità indebolirsi settimana dopo settimana. A complicare le cose è il fatto che a Johanne non piace che la solleciti troppo direttamente. A volte, se sfioro i suoi piedi con i miei, reagisce positivamente senza ritirarli subito. A volte li ritira, ma è come un gioco, devo riprovare. Altre volte li ritira perché non vuole che la disturbi, oppure si sposta in modo da conficcare dolcemente le sue unghie nella mia carne... Eppure, stasera ho voglia di essere più determinato. Nel momento in cui avvio il mio spostamento podalico, mi spiazza con una domanda:

– Andiamo alla festa domani?

Non dico niente, impietrito. Avevo dimenticato «la festa». O cercato di. Lei no, non so perché. Forse crede di farmi piacere? Di fronte al mio silenzio lei precisa, credendo che non me ne ricordi:

– Da Hubert, te ne avrà riparlato oggi, no?

Annuisco vagamente. Mi volge le spalle e non tarda ad addormentarsi. Il suo respiro regolare, quasi un russare, culla la mia ansia. Sì, Hubert mi ha rinnovato il suo invito. Non volevo andarci. Speravo che Johanne lo dimenticasse. E adesso, come fare per evitarlo?

\*

Impossibile. Nessuna scusa plausibile. Allora ecco, sono alla festa. Sono tutti brilli, alcuni accennano un ballo sul patio, altri chiacchierano su delle sedie a sdraio a bordo piscina. Non faccio il bagno, ve l'ho detto, nuoto molto male. Hubert ha invitato tutti i suoi amici nella sua grande casa da ricco scapolo di periferia. A disagio fin da quando sono arrivato, approfitto del fatto che nessuno mi guarda, mi eclisso discretamente nello scantinato, dopo aver riempito il mio piatto di carta di bignè al cioccolato. Porto anche la bottiglia grande di coca-cola piena a tre quarti.

Mi nasconderò in un angolo e aspetterò che la musica cessi. Dopo aver ingurgitato il mio zucchero, mi addormenterò sul vecchio canapé (forse è piuttosto un sofà?) dello scantinato, un po' puzzolente ma molto comodo. Lo riconosco, è quello che avevamo quando dividevamo l'appartamento. Mi ci stendo su, dolce regressione. Non c'è bisogno di dormire per davvero, basta chiudere gli occhi e respirare profondamente. Se arriverà qualcuno, mi lascerà tranquillo. Era da molto tempo che non mettevo piede a casa di Hubert. Da quando sono un suo cliente abituale, ci vediamo raramente fuori dal suo studio. Vive da solo in questo immenso bungalow. Non ha una compagna, o almeno stasera non l'ha invitata. (Ma è un vero playboy, me lo ricordo, quando vivevamo insieme, nessuna gli resisteva. Un futuro dentista, immaginate! La ricchezza e un sorriso impeccabile, chi direbbe di no a ciò?) Mi lascio cadere dunque su questo vecchio canapé (no, forse è piuttosto un divano...), il naso nei cuscini, frittelle informi sulle quali sono sprofondatai tanti posteriori. Dopo poco, non

riesco a star fermo. Troppi ricordi, troppo di Hubert. Non potrei far finta di dormire, più che altro dovrei nascondermi. Ci sono varie porte in questo scantinato, potrei far credere che ero troppo ubriaco, che mi sono perso. Apro una prima porta. Una piccola stanza buia. Urto ovunque nonostante la debole luce del lampadario che la finestra dello scantinato lascia entrare. Intravedo i contorni di una lampada su un tavolo. Accendo... Un piccolo studio-ripostiglio, in un angolo, su una bacheca di sughero, delle foto. Guardo, distrattamente. Mi si gela il sangue. Sono io!

Su, calma. È normale, faccio parte della vita di Hubert da molto tempo, sono lì, in mezzo a tanti altri. Ma no, non ci sono altri, ci sono solo io. Io ovunque, ingrandito, in piedi, di fronte, di profilo. Sotto i prugni dai suoi genitori, sorridente, gli occhi socchiusi per il sole. Sul mio piccolo trattore di plastica arancione a pedali. Hubert ha a casa sua una specie di altare dedicato a me... Meglio ancora: ecco le radiografie dei miei denti. Non solo quelle fatte nel suo studio, è riuscito a recuperare quelle della mia infanzia, quando andavo da quel vecchio dentista che sapeva di sigaretta e di acqua di Colonia economica. Impossibile sbagliarsi, il mio nome è scritto chiaramente su ognuna di esse.

\*

Un uccello mi viene addosso, si allontana all'ultimo momento. L'acqua si avvicina, presto sarà la fine. Il film finisce, credo di sentire il rumore delle vecchie bobine degli antichi proiettori nei salotti di zii chiacchieroni, film di viaggi in Florida, del cinquantesimo anniversario di matrimonio, dei primi passi dei neonati. Qualche altra peripezia, e poi il mio viaggio finisce.

\*

Terrorizzato da questa scoperta, sono uscito senza far rumore dalla casa di Hubert. Mi cercava, credo mi abbia anche chiamato, insomma, sentivo il mio nome mormorato, forse era il vento. Mi ha quasi visto all'ultimo momento, ma mi sono fiondato nella siepe. Poi l'autostrada, molto più piacevole a quest'ora del giorno, l'impressione

di scivolare senza ostacoli su una superficie piana, come quelli che vanno in slitta alle Olimpiadi invernali. Appesa al retrovisore, una medaglia di San Cristoforo, regalo di mia madre, mi guarda. Il Santo si rivolge a me:

– Dove vai, figliolo?

Ha la voce stanca, il piccolo Gesù sulle sue spalle pesa una tonnellata (è troppo grande, ha superato l'età in cui può farsi portare così). Che dirgli? Dove vado: il solo rifugio possibile in quel momento sembra il mio lavoro. Ho le chiavi dell'ufficio; li avrò pace. Riuscirò a togliermi dalla mente l'immagine di Hubert che contempla le radiografie dei miei denti da latte. San Cristoforo, comprensivo, scuote la testa alle vibrazioni della mia auto. All'entrata dell'ufficio tutto è nero, anche la moquette grigia. Mi dirigo subito verso la stanza delle fotocopie. Lì, estraggo da sotto la fotocopiatrice un pacchetto di sigarette. Le nascondo lì per un momento come questo. Che dico, non ci sono mai momenti come questo. Ho ripreso a fumare, chi se ne frega. Ogni boccata mi intossica un po' di più, ne fumo una dopo l'altra, senza rendermi conto che i miei mozziconi danno fuoco a dei fogli sul pavimento. Presto tutto brucia, l'allarme anti incendio urla, oppure io ho forse un acufene. Scappo ancora. Stavolta bisogna davvero farla finita. Nella mia auto, direzione ponte. Ultima tappa, uscita di sicurezza per tutti. Non esito molto tempo, ancora nauseato dallo zucchero e dalla nicotina, trasudando un sudore acido, che si diluirà tra le onde brunastre.

\*

Ecco. Sono sempre sospeso tra il ponte e l'acqua, i miei problemi stanno per terminare. Addio al mio matrimonio, al mio lavoro, alle mie particolari amicizie dentarie. Qualche minuto di sofferenza e tutto sarà finito. Dicono che succede molto rapidamente, il cervello si ferma e – ma dove ho sentito dire che succedeva molto rapidamente? Poco importa, dovrei essere sereno, molto più sereno di così. Ma, al contrario, mi irrigidisco. Vedo un po' di agitazione in basso. Il giorno si alza, c'è gente, più di quanta si possa credere per quest'ora mattutina. Delle motolance, yacht che scoppiettano, acquascooter, tavole da surf, noto persino un pescatore su una barca, quale vecchio

luccio al mercurio pescherà, povero! Forse anche lui è un suicida. Quasi una folla, diventa imbarazzante. Potrò evitare i canoisti e i surfisti? Provo, da dove sono, a cambiare direzione.... Ed è in quel momento che comprendo di non muovermi più. Sono immobilizzato. O meglio, mi muovo ancora, ma avanti indietro, da sinistra a destra, non dall'alto in basso. Che succede? Ci metto qualche secondo a capirlo ma un dolce profumo di menta mi mette la pulce nell'orecchio. Il filo interdentale che mi ha dato Hubert! Prima di saltare ho voluto provarlo un'ultima volta, volevo morire con denti impeccabili. Chissà per quale intoppo o casualità non ho tagliato il filo, che si è srotolato, la piccola custodia è uscita dalla mia tasca, è rimasta inceppata nella mia cintura, l'altra estremità agganciata al ponte. Sono sospeso, non cado più. Provo a darmi uno slancio per completare la mia caduta, per rompere quest'ultimo filo, niente da fare. Hubert me l'aveva detto: non si spezza mai! Hubert, tu mi salvi, ma ciò mi uccide ancora di più. La prossima volta che metti le tue dita nella mia bocca, ti mordo. Sento delle sirene da lontano. Mi tireranno su. Come spiegherò tutto questo a Johanne?

*Hélène Dormond*  
**Pas de velours**

La porte de la chambre est fermée. Pas un bruit dans l'appartement. De sa démarche feutrée, Linette se coule à travers le salon, rejoint le vestibule. Elle chausse ses bottines, enfle son manteau. Comme de coutume, elle jette un coup d'œil dans le vestibule, à la recherche de la laisse de Pouik Pouik, avant de se morigéner. Qu'elle est bête, depuis le temps ! C'est qu'il lui manque son teckel, avec son regard plein de dévotion, son corps en forme de boudin qu'il tortillait sans retenue au lever de sa maîtresse, accompagnant ses démonstrations de petits coups de langue sur le menton, tout à sa joie de la retrouver. Une scène quotidienne, aux vertus plus puissantes que le meilleur des antidépresseurs, inévitablement ponctuée par le commentaire de Raoul, assené de derrière le journal.

– Fais-le cesser, ça me donne la nausée. Tu te rends compte où ton clebs va fourrer sa truffe avant de venir te lécher la pomme ?

Pendant un instant, la vieille dame caresse l'idée d'adopter un nouveau compagnon, un complice à l'unisson de ses humeurs, capable de la distraire et de rythmer ses journées par de belles balades.

Le ronronnement de Saddam, monstre ventripotent au pelage roux vautre sur le canapé, l'en dissuade une fois de plus. Le matou la toise de sous ses paupières plissées sur des yeux jaunes. Un dernier regard vers la chambre et Linette se faufile hors du logement, son caddie sur les talons, attentive à ne pas claquer le battant.

La douceur du printemps la surprend agréablement. Alors qu'elle s'éloigne du bloc d'habitations, elle redresse un peu les épaules, inspire plus profondément, grisée par le vert des feuilles, enchantée du pépiement des oiseaux. De menus ravissements qui n'ont jamais touchés Raoul, trop pragmatique, trop pressé d'arriver à destination. Peu à peu, elle s'autorise à ralentir l'allure, prend le temps d'observer des boutons de fleurs sur le point d'éclorre, les bonds d'un écureuil entre les branches d'un platane. La vue d'un couple enlacé sous un arbre l'arrête. Des adolescents aux gestes pleins de tendresse, se bécotant le visage, entremêlés l'un à l'autre. Linette les observe

comme une espèce rare et précieuse, des créatures de jardin zoologique. Lorsque, dérangés par sa présence, ils tournent la tête pour la dévisager, elle s'éloigne, honteuse. À leurs yeux c'est elle, le spécimen, *ancêtre pathétique*, malheureusement pas en voie de disparition.

À l'entrée du centre commercial, elle tâte l'intérieur de ses poches, à la recherche de sa liste de commissions. Elle n'en retire qu'un ticket de caisse chiffonné et un mouchoir usagé. Elle soupire, revoit son billet posé sur la table de la cuisine, un stylo en travers pour le compléter. Sans doute l'y a-t-elle laissé. Tant pis, elle se fiera à sa mémoire, en espérant ne rien oublier... La taquinerie préférée de Raoul, au tout début de leur mariage, il y a quarante-trois ans déjà, lui revient en mémoire, jeu de mots facile dont il se régalaît à chaque oubli ou manquement.

– T'as vraiment rien dans le crâne, ma pauvre tête de Linette...

Moquerie atténuée par son sourire de crooner, mélange d'assurance et de séduction qui avait charmé Linette dès leur première rencontre.

Elle commence ses achats : deux belles pommes, quelques tranches de jambon de dinde finement coupées, une demi-livre de pain complet. Après un moment d'errance dans le magasin, elle se rappelle qu'il faut des cotons-tiges et en attrape un paquet. Elle apprécie de faire les courses tranquillement, sans son mari pour s'impatienter de sa lenteur et lui arracher la liste des mains.

Au rayon « adoucissants », la gondole regorge de flacons déclinant une palette de couleurs. L'un d'eux, d'un bel amarante, attire son regard. La légende promet de donner à son linge des notes de fruit de la passion. *Un peu d'exotisme, ça serait agréable...* Elle tend la main et saisit la bouteille, essaye de capter quelques fragrances à travers le capuchon. Et la scène lui revient en mémoire, incident lointain, survenu alors qu'elle était encore jeune mariée. Elle avait lavé sa lessive avec un nouveau détergent, parfumé au jasmin. La pièce embaumait, Linette visualisait des rizières en terrasse agrémentant des pentes abruptes et, tout en repassant, elle chantonnait au hasard une suite de notes aiguës, un peu dissonantes, qui lui semblait correspondre au registre musical chinois. Riant toute seule de ses vocalises, elle s'acquittait de la routine ménagère avec légèreté. Raoul était arrivé

dans le salon, l'air contrarié. Elle s'était instantanément tue. Il avait porté une pièce de linge à son visage, froncé le nez, puis les sourcils.

– Mais je peux savoir à quoi tu penses ? Tu me vois aller au bureau en sentant la cocotte à cent mètres à la ronde ? Tu veux me faire passer pour la tapette du service, c'est ça ?

Furieux, il avait chiffonné le vêtement en une boule compacte avant de le jeter à ses pieds, puis du revers de la main, avait balayé la pile de chemises impeccablement pliées et avait quitté la pièce en claquant la porte à en fissurer le crépi. Incident clos, une fois la lessive recommencée. Linette soupire et repose le flacon d'adouçissant. Elle opte pour le produit coutumier dont la timide odeur de fleurs des prés n'a jamais indisposé son mari. En poursuivant son cheminement entre les rayons, elle y prélève encore une bouteille de vin rouge espagnol, un peu âpre à son goût, mais on s'y habitue à la longue. Ses courses terminées, elle se dirige vers les caisses.

Juste devant elle, deux adolescents patientent. Vêtus de noir, de clous et de chaînes, ils promènent un regard éteint sur leur environnement. Les précédant, une mère de famille se démène pour canaliser ses rejetons tout en rangeant ses achats. La fatigue qui émane de ses gestes, le pli de résignation au coin de ses lèvres, ces signaux éveillent un doute chez Linette. Après la maman, elle porte son attention sur les trois bambins, autant d'entraves pour se libérer du purgatoire. Elle ne sait que trop la difficulté de rompre une relation destructrice, l'ascendant de l'autre, qui nous écarte du travail, nous coupe de nos amis, la perte de confiance dans ses propres capacités, la peur de l'inconnu. Ne sachant que faire de sa compassion, elle baisse les yeux et concentre son attention sur le défilement du tapis roulant. Les canettes de soda des jeunes progressent sur la langue de caoutchouc. La vendeuse, économe en politesses, expédie la saisie des marchandises et tend une main impatiente sitôt le dernier article scanné. Lorsqu'arrive le tour de Linette, elle s'arrête net après avoir fait défiler deux articles, et lève un visage sévère.

– Il manque une étiquette, là. Vous n'avez pas pesé les pommes !

– Pardon ! Navrée... Je suis désolée.

La vieille dame s'excuse, rougit, bredouille sa honte devant son manquement. Puis elle s'empare de l'article incriminé et file, tête basse, se maudissant de sa distraction. Le couplet de mots familiers,



marmonnés à mi-voix, rebondit entre les rayons, la poursuit jusqu'aux fruits et légumes : *espèce de benête, pauvre simplette, t'es vraiment trop bête, Linette...*

Elle revient, sa mission accomplie, et sans se départir de son air de contrition, dépose l'objet du litige dûment étiqueté avant de ranger ses courses dans son caddie.

– Ça fait dix-sept francs quarante-cinq.

Linette abandonne son emballage et se hâte, fouille son porte-monnaie pour y débusquer la somme exacte, répand piécettes et nouveau chapelet d'excuses sur la caissière qui la jauge d'un œil implacable. Finalement, vaincue, elle sort un billet et récupère l'argent que l'employée lui tend. Alors que celle-ci est déjà passée au client suivant, un doute saisit la vieille dame. Entre ses doigts, un peu de monnaie et deux coupures, l'une de vingt, l'autre de dix. Pourtant elle jurerait avoir donné un billet de cent. Elle ouvre la bouche pour protester mais reste figée, entrailles nouées, genoux flageolants. Peut-être s'est-elle trompée... Elle imagine déjà l'indignation de la caissière suite à sa réclamation, le ton qui monte, les quidams qui la dévisagent en hochant de la tête. Le doute brouille sa réflexion, elle essuie ses mains devenues moites sur son manteau. Finalement, vaincue, elle tourne le dos. Au pire, elle s'arrangera pour compenser la perte, quitte à rogner sur l'argent du ménage à la fin du mois. Au fil du temps, elle est devenue experte dans l'art de dissimuler les anicroches susceptibles de contrarier Raoul. Une des rares qualités dont elle peut se targuer. D'autant que des qualités, son mari lui en a rarement trouvés.

Le souvenir mille fois ruminé remonte à la surface. Bien des années plus tôt, pour le réveillon, elle avait souhaité participer à une soirée organisée dans un restaurant de standing. Un extra qui ne cadrerait pas avec les habitudes du couple. Raoul avait rechigné, argumenté contre la dépense, pesté contre le côté guindé de la sortie. Pour une fois, elle avait insisté. À sa demande, il avait revêtu son costume noir agrémenté d'un nœud papillon. Elle se rengorgeait à ses côtés, fière de son homme, bien consciente des regards que les autres femmes lui glissaient. Le repas avait été remarquable, un défilé de plats fins, accompagnés d'excellents vins. Puis, à l'ouverture du bal, Raoul avait emmené Linette sur la piste sans trop se faire prier. Il était bon

danseur et la guidait avec assurance. Elle valsait, fermement serrée contre son mari, comblée par ces instants de connivence. Toute à son bonheur, elle avait fermé les yeux, s'était laissé emporter par la musique et par son cavalier. Mais ses pieds s'étaient embrouillés, elle avait trébuché, piétiné les chaussures de Raoul. Il s'était arrêté net pour la dévisager d'un air contrarié.

– Sérieusement, Linette, t'es même pas fichue d'aligner trois pas correctement...

Et après s'être penché pour constater les dégâts :

– C'est un cuir fragile, bon sang, une paire à deux cents balles ! Tu trouves qu'on n'a pas encore dépensé assez d'argent pour ton petit caprice ? Tu as un vrai don pour me mettre en boule, toi !

Sur ce verdict, il l'avait plantée au milieu de la piste et quitté les lieux. Elle l'avait talonné jusqu'au parking, s'était glissée sur le siège passager. Dans la voiture l'atmosphère était pesante. Raoul conduisait sèchement, sans tenir compte des conditions de route. Linette avait rassemblé son courage pour murmurer :

– Je suis désolée, je n'ai pas fait exprès...

Un acte de contrition qui avait mis le feu aux poudres.

– Arrête, avec ta litanie, tu es toujours désolée ! Tu sais combien cette soirée m'a coûté ? Tout ça pour une lubie de Madame, qui plus est ne sait rien faire d'autre que de tout gâcher.

Il avait brutalement freiné et s'était arrêté le long du trottoir.

– Descends, va, tu m'exaspères !

Incrédule, elle n'avait pas bougé. La maison était à plus de quatre kilomètres, il soufflait un vent sibérien. Figée dans son siège, elle regardait les phalanges de Raoul sur le volant, blanchies par la crispation, en espérant qu'il redémarre. Au lieu de quoi, il avait détaché sa ceinture, quitté le véhicule pour se ruer sur la portière passager, agrippé Linette par le coude et la nuque et l'avait extraite de l'habitacle. Puis il avait regagné sa place et redémarré en faisant siffler les pneus. Sonnée, elle était restée immobile, persuadée qu'il allait se calmer, faire le tour du quartier et revenir la chercher. Après quelques minutes d'attente, ses espoirs dissipés par les rafales de vent, elle était rentrée à pied le long des trottoirs verglacés, incongrue avec ses talons hauts et son manteau sur sa robe de soirée. En guise de protestation, elle avait dormi sur le canapé, enroulée dans le plaid, incapable, malgré

l'épaisseur de la couverture, de se réchauffer après sa marche forcée. Quelques heures plus tard, Raoul la réveillait, aussi glacial que la météo.

– J'ai pas été sympa, d'accord. Mais ne t'avise plus jamais de prendre tes quartiers ailleurs qu'à mes côtés, ou je te le ferai regretter. Que ce soit clair, tu es ma femme, tu dors avec moi !

Il l'avait entraînée dans la chambre, sur le lit, s'était couché sur elle. Pour la première fois, les yeux fermés, elle avait subi le rapport. Son mari, quant à lui, ronronnait.

– Tu vois que tu sais être agréable, quand tu veux.

Il avait conclu en l'embrassant dans le cou, heureux et détendu.

– Personne ne t'aime autant que moi !

Elle avait attendu son départ pour se lever et aller à la commode où il classait avec un soin minutieux la collection à la gloire de son idole. Des enregistrements audio, des cassettes vidéos de spectacles, des affiches et articles de journaux ainsi que l'objet auquel il tenait par-dessus tout, un double album, *Johnny Hallyday au Zénith*, signé par la star en personne. Un trophée si précieux aux yeux de son mari qu'il ne se risquait même pas à sortir les vinyles de leur pochette. Transgressant l'interdit, elle avait libéré un disque de sa chemise, consulté les titres, s'était arrêtée sur certains, comme des messages à son adresse : *Quand un homme devient fou*, *L'amour violent*, *J'ai oublié de vivre*, avant de porter son choix sur *La musique que j'aime*. Alors, armée de ses ciseaux à ongles, elle avait creusé une minuscule raie en travers des sillons.

Sa profanation accomplie, elle avait rangé l'album, attentive à remettre chaque objet à sa place, soucieuse de ne laisser aucune trace de ses agissements, et s'était éloignée, effrayée et fière de sa vengeance.

Plus jamais elle n'avait demandé à Raoul de l'emmener danser. Désormais, la Saint-Sylvestre, elle la célébrait devant la télé et se couchait bien avant les douze coups de minuit, consciente que seuls les naïfs se convainquent que le passage à l'an neuf changera quelque chose à leur destin.

Linette soupire, sa façon de chasser malaise et rancœur. Devant elle, se trouve le café du centre commercial. Quelques oisifs y sont attablés, ainsi qu'un groupe de retraitées, sirotant leur thé, se délectant de tartelettes aux citrons et des potins du quartier.

Un peu plus loin, une table est vide. La vieille dame se voit s'y installer, prendre un capuccino et grignoter un croissant. S'offrir le temps de feuilleter un quotidien gratuit, à l'abri du jugement de son mari.

– Comment peux-tu lire ce torchon ? À moins que tu te contentes de regarder les images ? Franchement, on peut pas dire que tu t'escrimes à remonter ton niveau, à se demander si tu prends plaisir à me faire honte...

Aujourd'hui, la fantaisie de s'asseoir la démange. Une incartade à ses habitudes, un moment de pure détente, voilà qui lui ferait du bien. Elle s'approche de la place vacante à pas circonspects, se sentant comme une intruse dans ce décor, lâche la poignée de son caddie et tire la chaise à elle. Elle hésite encore un peu, le geste suspendu, inquiète de sa propre audace, pense à Saddam, qui ne manquera pas d'uriner contre le canapé si elle tarde trop, à moins qu'il ne se fasse les griffes sur le papier peint du vestibule... Comment profiter de l'instant, dans cette perspective ? Les retards sont toujours lourds de conséquences. Comme la fois où elle avait trouvé Raoul assis sur le canapé, livide, les mâchoires crispées.

– Tu as vu l'heure qu'il est ? Tu crois que le repas va se faire tout seul ? Je suis mort de faim, moi !

Il s'était levé et avait méthodiquement saccagé le salon, jetant livres et courrier aux quatre coins de la pièce, renversant les plantes vertes. Il avait poursuivi son éclat en faisant basculer la bibliothèque qui abritait les bibelots de Linette. Incapable de le calmer, elle avait appelé la police. Les agents étaient intervenus rapidement. Douché par l'arrivée des uniformes, son mari s'était instantanément adouci. Alors qu'on l'emmenait, Linette se mettait à ranger, jetant les débris de porcelaine, le ventre noué. Elle imaginait Raoul reclus dans une cellule sans confort, sans même qu'on lui serve un repas, peut-être. Que pouvait-il bien penser d'elle ? Encore une intervention de ce genre et les gendarmes ouvriraient une enquête, ils le lui avaient assuré, même si elle refusait de porter plainte. Son mari risquait une amende, voire la prison, par sa faute... De quoi se mêlait la justice, se répétait Linette, ce qui se passait à la maison ne regardait qu'eux. C'était à elle d'agir, de mettre un terme à cette tyrannie matrimoniale, de se prendre en main après avoir trop longtemps accepté l'intolérable. Elle avait

rassemblé quelques robes, sa trousse de toilette, avec, comme refrain dans le crâne, la question à mille francs. Partir, d'accord, mais pour aller où ? Pour se défaire de cette emprise, il ne suffisait pas de se réfugier sur le palier d'en face... Il lui faudrait aussi rejoindre le monde du travail, après si longtemps au foyer, saurait-elle encore ? Elle était tellement empotée, comme il ne manquait pas de le lui répéter.

Alors qu'elle cherchait des paires de bas au fond d'un tiroir, sa mère l'avait appelée. Guillerette, elle avait attaqué sans préambule.

– Félicitations ! Vingt-neuf ans de mariage, ça commence à compter.

Linette avait sursauté. Elle avait oublié. C'est vrai, dans un an jour pour jour, cela ferait trois décennies de vie commune avec Raoul. Indifférente à son silence, sa mère poursuivait.

– Vous fêtez quoi, déjà ? Attends que je consulte mon livre... Oui, c'est ça, noces de velours !

*Noces de vœux lourds*, n'avait pu s'empêcher de penser Linette. Elle avait acquiescé, par commodité. Après avoir remercié pour les congratulations, encaissé les formules consacrées pour un avenir sans nuages, elle avait raccroché. Inutile de relater à sa mère ce qui venait d'arriver. Elle avait déjà tenté de s'ouvrir de ses difficultés par le passé, et s'était immédiatement fait remettre en place.

– C'est quoi ces pleurnicheries ? Tu crois que l'existence est un lit de soie et de dentelle ?

Une de ces formules mystérieuses, que sa génitrice lui avait dispensées dès la maternelle, ou même avant, anéantissant toute ébauche de révolte ou de plainte. Assise sur ses convictions, cette dernière poursuivait.

– Et puis d'abord, qu'est-ce que tu fais de travers pour le fâcher ? Ton mari est un homme sérieux et travailleur. Il gagne bien sa vie et ne boit pas toute sa paye. Il y en a de bien plus mal loties que toi, alors mets-y un peu du tien, s'il te plaît ! Tu crois que ça a toujours été facile avec ton père ?

*Certainement pas...* avait dû convenir Linette.

Avant le retour de Raoul, elle avait défait sa valise, nettoyé et rangé, soucieuse que tout soit parfait, de ne lui offrir aucun motif de se remettre en colère. C'est qu'elle avait un véritable don pour le pousser

hors de ses gonds... Elle se savait aussi irritante que du poil à gratter, par nature, de naissance, avec son étourderie, son manque de sens pratique et ses hésitations infinies.

Il n'était réapparu que le lendemain après-midi, piteux, un paquet à la main. Elle avait déballé un petit chien de faïence alors qu'il révisait une fois de plus leur histoire.

– Pardon, j'ai réagi un peu fort... J'essayerai de mieux me contrôler dorénavant. Mais j'avais mes raisons quand même ! Tu sais que je suis irritable quand j'ai faim. C'est pas compliqué d'avoir un repas prêt à l'heure, ou bien ? Tu te rends compte à quoi ressemblent mes journées ? Je me démène tous les jours au boulot, pressé comme un citron, je me tape les petites remarques revanchardes de cet entubé de Brouard... Merde, j'aurais fait un bien meilleur chef que lui, à croire qu'ils choisissent toujours le plus incompetent pour grader. Toi, tu as le beau rôle ! Tout ce qu'on te demande, c'est de tenir ton ménage.

En silence, elle avait installé la statuette sur un des rayonnages dégarnis, petit jalon d'une nouvelle défaite, pendant que son mari poursuivait sans s'essouffler.

– Bon anniversaire de mariage ! Tu avais oublié, je parie ? Je te promets que les prochaines années seront encore plus belles que celles qu'on a déjà vécues.

Il l'avait prise dans ses bras et serrée fort, pour lui rappeler combien il l'aimait.

Linette reprend son caddie et le traîne jusqu'aux toilettes du centre commercial. Elle l'abandonne devant la porte et se glisse à l'intérieur. Tout en se lavant les mains, elle se dévisage dans la glace. Des traits tombants, surtout le jabot, qui pend mollement, des cheveux épars, la pupille terne, voilée par une paupière affaissée. Plus aucune trace de la jeune fille qui suscitait toutes les galanteries, pour laquelle Raoul s'était battu, voilà bien des décennies. Au terme de son examen, elle lâche à son reflet :

– Arrête de me regarder comme ça, tête à claque !

Comme chaque jour, elle s'arrête à la librairie. En parcourant rapidement les volumes, elle tombe en arrêt sur le dernier titre de Marc Lévy *Une autre idée du bonheur*. Sur la couverture, l'image de deux femmes embarquées dans une décapotable, au milieu d'un paysage désertique, en route pour une félicité chèrement acquise, fantasme-t-

elle aussitôt. Allergique aux disputes et aux coups d'éclats, Linette se reconforte dans l'imaginaire. Les livres, c'est sa vraie vie, elle emprunte des heures de joie aux personnages de fiction, leur grappille de beaux moments d'amitié, des voyages splendides ou même quelques bribes d'amour authentique.

Elle tend le roman à la vendeuse et sort ce qu'elle appelle avec fierté sa bourse secrète, dévolue à ses menus plaisirs, qu'elle ne sacrifierait sous aucun prétexte à d'autres fins. Un petit pécule constitué en effectuant à la sauvette des travaux de couture pour des connaissances ou le voisinage, de l'argent gagné au noir, même pas déclaré à son mari. Une fois l'article payé, elle le range à part, dans la poche avant de son caddie. Depuis des années, c'est sa façon d'éviter aux livres et à sa fierté d'être écornés. Car Linette a pris le pli de lire en cachette, enfermée à la salle de bain, depuis que Raoul, à l'aube de leur union, s'était emparé du roman qu'elle dévorait pour laisser tomber, après avoir parcouru la quatrième de couverture :

– Il faut vraiment être demeurée pour se farcir une daube pareille !  
Habitue de lui a valu nombre de remarques acerbes.

– Toutes ces heures passées aux chiottes, faut aller consulter ma chérie. En tout cas, ça nous confirme que t'es une sacrée constipée.

Dans la rue, de la musique s'échappe d'un bar. Un classique de Johnny, ce grand sentimental, sous ses airs de mauvais garçon. L'idole indétrônable de Raoul, passionné au point d'adopter le look de la star, à la faveur d'une certaine ressemblance, malgré des tempes plus dégarnies et un air plus sévère.

Un soir, son mari était rentré en catimini à la maison, s'était approché de Linette sans bruit et l'avait attrapée par la taille. Avec un hoquet, elle avait bondi et, le découvrant, hilare, derrière elle, s'était mise à balbutier, encore saisie de peur.

– Tu reviens tôt, le repas n'est pas encore prêt.

– Laisse tes casseroles et fais-toi jolie, on sort ce soir !

Il l'avait emmenée manger une pizza à Genève, énigmatique sur la raison de cette sortie, s'amusant de ses questions qu'il laissait sans réponse. Seul son œil, rieur comme à l'époque de leur rencontre, le frémissement de son bouc laissait deviner que la véritable surprise n'était pas encore arrivée. L'addition payée, il avait entraîné Linette à la voiture et l'avait conduite à l'Arena, où des affiches annonçaient le

passage de Johnny pour le jour même. Triomphant, Raoul avait sorti des tickets de sa poche.

– Tu m’as vraiment cru quand je t’ai dit que je n’avais pas pu avoir de billets ? On n’allait pas le rater quand même !

La salle, immense, était bondée. Ils avaient pris place sur les gradins et s’étaient laissés emporter par la voix de l’interprète. Raoul, exalté, rugissait *Allumer le feu* à l’unisson de l’auditoire mais pour *Je te promets*, il avait pris la main de Linette entre ses doigts et l’avait regardée avec cette intensité si particulière, qui la troublait encore après toutes ces années.

*Et même si c’est pas vrai, si on te l’a trop fait, si les mots sont usés, comme écrits à la craie...* La vieille dame secoue la tête et reprend son trotinement derrière un passant qui chemine d’un pas élastique. Sans signe annonciateur, il s’arrête et lève le bras pour saluer quelqu’un sur le trottoir d’en face. Incapable de contenir son réflexe, Linette a dressé le coude, pour se protéger le visage. Frémissante, elle lorgne par en-dessous l’homme qui la scrute, éberlué. Après s’être ressaisie, elle se hâte de passer, l’échine fléchie, en marmonnant des excuses.

Durant tout le chemin du retour, elle ressasse sa honte, cherche la formule magique pour la dissiper. « Il ne me connaît pas, il aura déjà oublié... » se répète-t-elle en boucle. En entendant sonner onze heures, elle arrondit les épaules et précipite sa marche, les yeux fixés au sol. Elle arrive, essoufflée, devant les boîtes aux lettres. Sa voisine la salue avec chaleur. Une femme adorable, attentionnée et discrète, toujours un sourire ou un mot gentil. Avec, dans le regard, l’assurance qu’elle sera là en cas de besoin, sans poser de questions. D’ailleurs, elle hisse le caddie à l’étage avant que Linette le lui ait demandé. En guise de remerciement, la vieille dame lui souffle :

– Je me suis acheté le dernier Lévy, je vous le donne dès que je l’ai terminé.

Elle serait tentée de lui proposer d’entrer. Lui servir le thé tout en grignotant des biscuits, débattre de leurs dernières lectures, puisqu’elles ont coutume de s’échanger leurs livres. Comme à l’époque où elle avait des amies. Les invitations mutuelles, les bavardages devant un café lui manquent. Il suffirait de quelques mots, ouvrir la porte, prier la voisine de s’installer. Pourtant elle se contente de la remercier, et après un coup d’œil inquiet à sa montre, la salue d’un mouvement de tête et se coule dans son intérieur.



La porte de la chambre est fermée. Pas un bruit dans l'appartement. Linette ôte bottines et manteau qu'elle accroche à la patère avec précaution. Revêtue d'humilité, elle se glisse, son caddie à la main, en direction de la cuisine. Et s'arrête net sur le seuil, piégée par son agresseur. Elle baisse les yeux sur sa jambe. Saddam, surgi de derrière un meuble, y a planté les griffes. Arrimé à son mollet, il ne semble pas prêt de lâcher prise. De sous ses paupières, filtre comme un avertissement. *T'en as mis du temps, on n'aime pas quand tu traînes, tu sais...* Inutile d'essayer de se dégager, encore moins de riposter. La dernière fois qu'elle a voulu se défendre, le chat n'a pas hésité à la mordre, avec pour conséquence une infection qui a fait doubler sa main de volume. Elle en a été quitte pour dix jours d'antibiotiques. Au risque de culbuter en avant, elle se penche à l'extrême et arrive à saisir le paquet de croquettes, qu'elle secoue dans l'espoir de l'appâter. Aussitôt, le matou rétracte ses ongles et se frotte contre la jambe écorchée. La vieille dame s'empresse de remplir la gamelle.

– Tu as faim, c'est ça ?

Le chat avance un nez soupçonneux vers son assiette et s'en détourne aussitôt.

– Tu aimerais boire, alors ?

Après avoir fait couler le robinet un long moment, Linette présente une écuelle d'eau fraîche au félin qui la dédaigne également. Dos arqué, poil hérissé, il longe le mur et saute sur le plan de travail en émettant un vilain feulement, bien loin du ronronnement de bien-être, une espèce de menace qui se confirme quand Linette voit ses pupilles se dilater subitement, signe précurseur d'une attaque imminente. Crispée, elle saisit une boîte de pâtée haut de gamme, sorte de caviar pour animaux, une folie pour son budget, mais Saddam est fin bec.

– Tiens, si c'est ce que tu veux...

Il renifle le plat, s'assied sans y avoir touché et éternue, faisant sursauter la vieille dame. Un nuage de poils s'éparpille autour de lui. Elle lui jette un regard haineux et bat en retraite dans le salon, lui abandonnant son domaine et ses courses.

Les contacts de Linette avec cette bestiole sont conflictuels depuis son arrivée à la maison. Elle était assise sur le canapé, à regarder la télé, son petit teckel sagement installé sur les genoux quand Raoul était entré, le pas mal assuré, le matou dans les bras.

– C’est Saddam, le chat à Jean-Claude, il me l’a confié. On est allé prendre un pot, le dernier dehors, parce qu’on le met en institution, le pauvre. Tu te rends compte ! On le place à cause de sa sclérose en plaque et les animaux ne sont pas admis, c’est quand même dégueulasse, non ?

Il avait posé le félin à terre. Pas du tout impressionné, celui-ci avait rejoint le canapé d’un coup de rein. Il s’était approché de Linette, à pas mesurés sur ses pattes fléchies. Sans sommation, il avait craché sur le chien, les oreilles couchées, le poil hérissé. Pouik Pouik montrait les dents en grognant tout bas. L’instant d’après, chien et chat mêlés en une boule intime roulaient à travers la pièce. Raoul, furieux, s’était précipité sur eux et distribuait de puissants coups de pieds au milieu de la rixe. Le félin, en trois bonds, s’était mis à l’abri en haut de la commode. Mais les coups continuaient de tomber, rythmés par les hurlements de détresse du teckel. Linette, tétanisée, regardait son mari, le visage rouge brique, frapper sans retenue. Quand, enfin, il avait cessé, le teckel gisait à ses pieds. Tremblante, elle s’était levée pour ramasser le corps inerte. Raoul s’était approché, et, par réflexe, elle avait rentré la tête et arrondi les épaules. Mais au lieu de la gifler, il l’avait prise dans ses bras et serrée tout contre lui.

– Je suis désolé, je sais pas ce qui m’a pris... Quand j’ai vu ton cabot attaquer ce pauvre chat, je ne sais pas... j’ai perdu la tête. Pardon, ma Linette, c’est pas ma faute, tu sais bien, après un verre ou deux, je dérape, c’est comme ça, c’est pas exprès. Pardon, s’il te plaît...

Il avait emporté la dépouille dans le jardin. Depuis la fenêtre, elle l’avait regardé creuser une tombe pour sa victime et la recouvrir de terre. Elle se souvient de ce qu’elle avait alors pensé : « C’est ce qui va m’arriver un jour... Inévitablement, ça va arriver... », une sorte d’évidence, une fatalité. Presque un réconfort, à la perspective d’être enfin libérée de la peur, d’échapper à la honte et à la culpabilité.

Après un dernier regard vers le bout de terrain où repose son petit compagnon, elle se détourne et se dirige vers la chambre.

Elle pousse la porte d’un geste mesuré, comme pour ne pas troubler l’air. Le lit est fait, la courtpointe ne présente pas un pli, tout est tranquille.

Raoul est devant la fenêtre, installé à sa place préférée. Elle s’approche à pas de velours et s’arrête à un mètre, la gorge serrée. Elle

se sent empruntée, idiote, comme toujours, la cage thoracique serrée par un sentiment d'oppression. Enfin, elle tend la main vers le ficus, enlève une ou deux feuilles jaunies. Puis elle se penche vers l'urne au pied de l'arbuste pour l'épousseter de la paume de la main, avec tendresse.

– Il fait doux aujourd'hui. Tu es bien là, n'est-ce pas ?

*Hélène Dormond*  
**A passo di velluto**

Traduzione di *Sabrina Sabatino*

La porta della camera è chiusa. Nessun rumore nell'appartamento. Con il suo incedere felpato, Linetta scorre attraverso il salone, raggiunge l'entrata. Mette i suoi stivaletti, infila il cappotto. Come di consueto, dà uno sguardo all'entrata, alla ricerca del guinzaglio di Pouik Pouik, prima di biasimarsi. Che stupida, dopo tutto questo tempo! È che le manca il suo bassotto, con il suo sguardo pieno di devozione, il suo corpo a forma tubolare che si attorcigliava senza ritegno al risveglio della sua padrona, accompagnando le sue dimostrazioni con piccoli colpi di lingua sul mento, tutto per la gioia di ritrovarla. Una scena quotidiana, dalle virtù più potenti del migliore degli antidepressivi, inevitabilmente puntualizzata dal commento di Raoul, spiattellato da dietro il giornale.

– Fallo smettere, mi dà la nausea. Ti rendi conto dove il tuo cagnaccio va a ficcare il muso prima di venirti a leccare la faccia?

Per un momento, l'anziana signora accarezza l'idea di adottare un nuovo compagno, un complice all'unisono dei suoi stati d'animo, capace di distrarla e di ritmare le sue giornate con delle belle passeggiate.

Le fusa di Saddam, mostro panciuto dal pelo rosso stravaccato sul divano, la dissuadono ancora una volta. Il gatto la squadra sotto le sue palpebre piegate sugli occhi gialli. Un ultimo sguardo verso la camera e Linetta sgattaiola fuori dall'abitazione, seguita dal suo carrello della spesa, attenta a non sbattere la porta.

Il tepore della primavera la sorprende piacevolmente. Mentre si allontana dall'isolato, raddrizza un po' le spalle, inspira più profondamente, inebriata dal verde delle foglie, incantata dal cinguettio degli uccelli. Piccole estasi cui Raoul non è mai stato sensibile, troppo pragmatico, troppo ansioso di arrivare a destinazione. Poco a poco, si concede di rallentare l'andatura, prende il tempo di osservare dei boccioli sul punto di schiudersi, i salti di uno scoiattolo tra i rami di un platano. La vista di una coppia abbracciata

sotto un albero la ferma. Adolescenti dai gesti pieni di tenerezza, che si sbaciucchiano il viso, abbracciati l'uno all'altra. Linetta li osserva come una specie rara e preziosa, delle creature da giardino zoologico. Quando loro, disturbati dalla sua presenza, girano la testa per osservarla, lei si allontana, per la vergogna. Ai loro occhi è lei l'esemplare, *antenato patetico*, purtroppo non in via di estinzione.

All'entrata del centro commerciale, tocca l'interno delle sue tasche, alla ricerca della lista della spesa. Ne tira fuori solo uno scontrino accartocciato e un fazzoletto usato. Sospira, rivede il biglietto appoggiato sul tavolo della cucina, con la penna per completarlo sopra. Sicuramente l'ha lasciato lì. Pazienza, si affiderà alla sua memoria, sperando di non dimenticare nulla... La battuta preferita di Raoul, agli inizi del loro matrimonio, già quarantatré anni fa, le ritorna in mente, gioco di parole facile che si divertiva a usare a ogni dimenticanza o inadempienza.

– Scervellata, hai proprio un cervello di gallina, povera Lina!

Beffa attenuata da un sorriso da *crooner*, miscela di sicurezza e seduzione che aveva affascinato Linetta dal loro primo incontro.

Lei comincia i suoi acquisti: due belle mele, qualche fetta di fesa di tacchino tagliata sottile, due etti e mezzo di pane integrale. Dopo un breve girovagare nel negozio, si ricorda che servono dei cotton fioc e ne prende un pacco. Si diverte a fare compere tranquillamente, senza suo marito che si spazientisce per la sua lentezza e le strappa la lista della spesa dalle mani.

Nel reparto ammorbidenti, gli scaffali traboccano di flaconi che declinano tutta la gamma dei colori. Uno di essi, di un bell'amaranto, attira il suo sguardo. L'etichetta promette di dare alla sua biancheria le note olfattive del frutto della passione. *Un po' d'esotismo, sarebbe piacevole...* Tende la mano e afferra la bottiglia, tenta di captare qualche fragranza attraverso il tappo. E le ritorna in mente la scena, incidente lontano, capitato quando era ancora giovane sposa. Aveva lavato il bucato con un nuovo detersivo, profumato al gelsomino. La stanza olezzava, Linetta immaginava risaie a terrazza che abbellivano pendii scoscesi e, mentre stirava, canticchiava a caso una serie di note acute, un po' dissonanti, che le sembrava corrispondessero al registro musicale cinese. Ridendo da sola dei suoi vocalizzi, assolveva alla routine casalinga con leggerezza. Raoul era arrivato nel salone e aveva

l'aria contrariata. Lei si era zittita all'istante. Lui aveva avvicinato al viso un capo di biancheria, aveva arricciato il naso, poi le sopracciglia.

– Ma posso sapere cos'hai in testa? Mi vedi andare in ufficio con questa puzza di profumo che si sente da un miglio? Vuoi farmi passare per il frocio di turno, vero?

Furioso, aveva stropicciato l'indumento riducendolo a una palla compatta, l'aveva buttata ai suoi piedi, poi col rovescio della mano, aveva spazzato via la pila di camicie piegate in maniera impeccabile e aveva lasciato la stanza sbattendo la porta con una forza da crepe nell'intonaco. Incidente chiuso, una volta ricominciato il bucato. Linetta sospira e rimette a posto il flacone di ammorbidente. Opta per il prodotto abituale il cui timido odore di fiori di prato non ha mai disturbato suo marito. Continuando il suo percorso tra gli scaffali, prende ancora una bottiglia di vino rosso spagnolo, un po' aspro a suo parere, ma ci si abitua a lungo andare. terminate le compere, si dirige verso la cassa.

Proprio davanti a lei, aspettano due adolescenti. Vestiti di nero, con borchie e catene, lasciano cadere uno sguardo spento sull'ambiente. Davanti a loro, una madre di famiglia si dà da fare per raggruppare i suoi figli mentre riordina gli acquisti. La fatica che emana dai suoi gesti, la ruga di rassegnazione all'angolo delle labbra, questi segnali suscitano un dubbio in Linetta. Dopo la mamma, lei rivolge l'attenzione ai tre bambini, catene di intralcio all'uscita dal purgatorio. Sa fin troppo bene che è difficile rompere una relazione distruttiva, con l'ascendente dell'altro, che ci allontana dal lavoro, ci isola dai nostri amici, la perdita di fiducia nelle proprie capacità, la paura dell'ignoto. Non sapendo che fare della sua compassione, abbassa gli occhi e concentra l'attenzione sullo scorrere del rullo. Le lattine di bibite dei giovani avanzano sulla striscia di gomma. La commessa, avara di convenevoli, si sbriga con la lettura dei prodotti e tende una mano impaziente subito dopo la scansione dell'ultimo articolo. Quando arriva il turno di Linetta, lei si ferma di colpo dopo aver fatto sfilare due articoli, e mostra un viso severo.

– Manca un'etichetta, là. Non ha pesato le mele!

– Oh, scusi! Sono mortificata... mi dispiace.

L'anziana signora si scusa, arrossisce, farfuglia parole di vergogna per la sua inadempienza. Poi si riappropria dell'articolo incriminato e

fila via, a testa bassa, maledicendo la sua distrazione. Il ritornello di parole familiari, borbottate a mezza voce, rimbalza tra gli scaffali, la segue fino al reparto frutta e verdura: *razza di stupidotta, povera sempliciotta, sei veramente troppo cretinetta, Linetta...*

Ritorna, compiuta la sua missione, e senza abbandonare la sua aria contrita, deposita l'oggetto incriminato debitamente etichettato prima di sistemare la spesa nel carrello.

– Sono diciassette franchi e quarantacinque.

Linetta lascia l'imballaggio e si sbriga, fruga nel suo portafoglio per trovare la somma esatta, sparpaglia le monete e di nuovo una sfilza di scuse alla cassiera che la giudica con uno sguardo implacabile. Infine, sconfitta, tira fuori una banconota e recupera i soldi che l'impiegata le tende. Mentre quella è già passata al cliente successivo, un dubbio coglie l'anziana signora. Tra le sue dita, un po' di monete e due banconote di piccolo taglio, una di venti, l'altra di dieci. Eppure avrebbe giurato di aver dato una banconota da cento. Apre la bocca per protestare ma resta bloccata, un nodo nelle viscere, le ginocchia vacillanti. Forse si è sbagliata... Immagina già l'indignazione della cassiera dopo il suo reclamo, i toni che si accendono, i tizi che la fissano scuotendo la testa. Il dubbio confonde la sua riflessione, asciuga le mani diventate umidicce sul suo cappotto. Infine, sconfitta, gira le spalle. Mal che vada, si arrangerà per compensare la perdita, a costo di lesinare sulle spese di casa alla fine del mese. Col tempo, è diventata esperta nell'arte di dissimulare i contrattempi suscettibili di contrariare Raoul. Una delle rare qualità di cui può vantarsi. In quanto a qualità, suo marito ne ha trovate raramente in lei.

Il ricordo mille volte rimuginato risale in superficie. Molti anni prima, per il veglione, aveva desiderato partecipare a una serata organizzata in un ristorante di lusso. Un extra che non quadrava con le abitudini della coppia. Raoul aveva storto il naso, trovato argomenti contrari alla spesa, imprecatosi contro il carattere troppo formale dell'uscita. Per una volta, lei aveva insistito. Su sua richiesta, lui aveva indossato il completo nero abbellito da un papillon. Lei si dava delle arie al suo fianco, fiera del suo uomo, ben consapevole degli sguardi che le altre donne gli lanciavano. Il pasto era stato di livello, una sfilata di piatti raffinati, accompagnati da vini eccellenti. Poi, all'inizio delle danze, Raoul aveva portato Linetta sulla pista senza farsi troppo

pregare. Era un bravo ballerino e la guidava con sicurezza. Lei ballava il valzer, stretta forte a suo marito, appagata da quei momenti di complicità. Nella sua felicità, aveva chiuso gli occhi, si era lasciata trasportare dalla musica e dal suo cavaliere. Ma i suoi piedi si erano confusi, era inciampata, aveva pestato le scarpe di Raoul. Lui si era fermato di colpo per guardarla con aria contrariata.

– Seramente, Linetta, non sei neanche capace di fare tre passi correttamente in fila...

E dopo essersi piegato per constatare i danni:

– È un cuoio delicato, per la miseria, un paio da duecento franchi! Trovi che non abbiamo ancora speso abbastanza soldi per il tuo piccolo capriccio? Hai un vero dono per farmi perdere le staffe, tu!

Su questo verdetto, lui l'aveva piantata al centro della pista e se ne era andato. Lei l'aveva inseguito fino al parcheggio, si era infilata sul sedile del passeggero. Nella macchina l'atmosfera era pesante. Raoul guidava in modo brusco, senza tener conto delle condizioni della strada. Linetta aveva raccolto il coraggio per mormorare:

– Mi dispiace, non l'ho fatto apposta...

Un atto di pentimento che aveva gettato la benzina sul fuoco.

– Smettila, con la tua litania, sei sempre dispiaciuta! Tu sai quanto mi è costata questa serata? Tutto questo per un capriccio della Signora, che, alla fine, non sa fare altro che rovinare tutto.

Lui aveva frenato brutalmente e si era fermato lungo il marciapiede.

– Scendi, vai, mi esasperi!

Incredula, non si era mossa. La casa era a più di quattro chilometri, soffiava un vento siberiano. Immobilizzata al suo posto, guardava le falangi di Raoul sul volante, sbiancate dalla tensione, sperando che lui rimettesse in moto. E invece, aveva tolto la cintura, abbandonato il veicolo per precipitarsi alla portiera del passeggero, afferrato Linetta per il gomito e la nuca e l'aveva tirata fuori dall'abitacolo. Poi era ritornato al suo posto e aveva rimesso in moto facendo stridere le ruote. Stordita, lei era rimasta immobile, convinta che lui si sarebbe calmato, avrebbe fatto il giro del quartiere e sarebbe ritornato a prenderla. Dopo qualche minuto d'attesa, le sue speranze dissipate dalle raffiche di vento, era rincasata a piedi lungo marciapiedi lastricati di ghiaccio, impacciata con i tacchi alti e il cappotto sul vestito da sera.



In segno di protesta, aveva dormito sul divano, avvolta nel plaid, incapace, malgrado lo spessore della coperta, di riscaldarsi dopo la sua camminata forzata. Qualche ora dopo, Raoul la risvegliava, glaciale quanto il meteo.

– Non sono stato simpatico, d'accordo. Ma non ti azzardare mai più a sistemarti altrove che al mio fianco, o te lo farò rimpiangere. Che sia chiaro, tu sei mia moglie, tu dormi con me!

L'aveva trascinata nella camera, sul letto, si era disteso su di lei. Per la prima volta, con gli occhi chiusi, lei aveva subito il rapporto. Suo marito, quanto a lui, ansimava di piacere.

– Vedi che sai essere piacevole, quando vuoi.

Lui aveva finito abbracciandola al collo, felice e rilassato.

– Nessuno ti ama quanto me!

Lei aveva aspettato che se ne andasse per alzarsi e andare al cassetto dove lui riordinava con una cura minuziosa la collezione in onore del suo idolo. RegISTRAZIONI audio, cassette video di spettacoli, manifesti e articoli di giornale così come l'oggetto al quale teneva sopra ogni cosa, un doppio album, Johnny Hallyday allo Zenith, firmato dalla star in persona. Un trofeo così prezioso agli occhi di suo marito che lui non correva nemmeno il rischio di tirare fuori i vinili dalla copertina. Infrangendo il divieto, aveva tirato fuori un disco dalla sua custodia, consultato i titoli, si era soffermata su alcuni, come messaggi rivolti a lei: *Quando un uomo diventa pazzo*, *L'amore violento*, *Ho dimenticato di vivere*, prima di portare la sua scelta su *La musica che amo*. Allora, armata delle sue forbicine per unghie, aveva scavato una minuscola riga tra i solchi.

Compiuta la sua profanazione, aveva rimesso a posto l'album, attenta a rimettere ogni oggetto al suo posto, preoccupata di non lasciare nessuna traccia dei suoi atti, e si era allontanata, spaventata e fiera della sua vendetta.

Non aveva chiesto mai più a Raoul di portarla a ballare. Ormai, la notte di San Silvestro, lei la festeggiava davanti alla televisione e si addormentava molto prima del rintocco di mezzanotte, consapevole che solo gli ingenui si convincono che il passaggio all'anno nuovo cambierà qualcosa nel proprio destino.

Linetta sospira, il suo modo di cacciare malessere e rancore. Davanti a lei, si trova il caffè del centro commerciale. Alcuni oziosi

sono seduti ai tavolini, così come un gruppo di pensionate, sorseggiando un tè, deliziandosi con tartine al limone e pettegolezzi del quartiere.

Un po' più avanti, un tavolo è vuoto. L'anziana signora si immagina seduta lì, prendere un cappuccino e sgranocchiare un cornetto. Regalarsi il tempo di sfogliare un quotidiano gratuito, al riparo dal giudizio di suo marito.

– Come puoi leggere questo straccio? O forse ti accontenti di guardare solo le immagini? Francamente, non si può dire che ti sforzi di innalzare il tuo livello, ci sarebbe da domandarsi se ti fa piacere farmi vergognare...

Oggi, la fantasia di sedersi la stuzzica. Una stravaganza rispetto alle sue abitudini, un momento di puro svago, ecco cosa le farebbe bene. Si avvicina al posto vuoto con passi cauti, sentendosi come un'intrusa in questo scenario, lascia andare l'impugnatura del carrello e tira a sé la sedia. Esita ancora un po', resta immobilizzata, preoccupata della sua audacia, pensa a Saddam, che non mancherà di urinare sul divano se lei ritarda troppo, a meno che non si faccia le unghie sulla carta da parati dell'entrata... Come approfittare del momento, con questa prospettiva? I ritardi sono sempre pieni di conseguenze. Come la volta in cui lei aveva trovato Raoul seduto sul divano, pallido, con le mascelle contratte.

– Hai visto che ora è? Credi che il pasto si preparerà da solo? Io sto morendo di fame!

Lui si era alzato e aveva metodicamente saccheggiato il salone, buttando libri e posta per tutta la stanza, rovesciando le piante verdi. Aveva continuato lo sfogo facendo ribaltare la libreria che custodiva i gingilli di Linetta. Incapace di calmarlo, lei aveva chiamato la polizia. Gli agenti erano intervenuti rapidamente. Raggelato dall'arrivo delle divise, suo marito si era istantaneamente addolcito. Mentre lo portavano via, Linetta iniziava a riordinare, gettando i cocci di porcellana, con un nodo allo stomaco. Immaginava Raoul rinchiuso in una cella senza confort, senza che gli fosse servito neanche un pasto, forse. Cosa potrebbe pensare ora di lei? Ancora un intervento di questo genere e i carabinieri avrebbero aperto un'indagine, glielo avevano assicurato, anche se lei si rifiutava di sporgere denuncia. Suo marito rischiava una multa, addirittura la prigione, per colpa sua... Di

cosa si immischiava la giustizia, si ripeteva Linetta, quello che succedeva in casa riguardava soltanto loro. Stava a lei agire, porre un termine a quella tirannia matrimoniale, prendere in mano la situazione dopo avere troppo a lungo accettato l'intollerabile. Lei aveva raccolto qualche vestito, la sua trousse da viaggio, con, come ritornello nella testa, la domanda da mille dollari. Partire, d'accordo, ma per andare dove? Per liberarsi da quel controllo, non bastava rifugiarsi sul pianerottolo di fronte... Lei avrebbe dovuto anche entrare nel mondo del lavoro, dopo così tanto tempo in casa, avrebbe saputo farlo ancora? Era talmente imbranata, come lui non perdeva occasione di ripeterle.

Mentre lei cercava delle paia di calze sul fondo di un cassetto, sua madre l'aveva chiamata. Pimpante, aveva attaccato a parlare senza preamboli.

– Congratulazioni! Ventinove anni di matrimonio, cominciano a essere tanti.

Linetta aveva sussultato. Aveva dimenticato. È vero, tra un anno esatto, avrebbero fatto tre decenni di vita comune con Raoul. Indifferente al suo silenzio, sua madre proseguiva.

– Aspetta, cosa festeggiate? Consulto un attimo il mio libro... sì, è come dicevo, nozze di velluto!

*Nozze di velluto...nero*, non aveva potuto fare a meno di pensare Linetta. Lei aveva acconsentito, per convenienza. Dopo aver ringraziato per le congratulazioni, incassato le formule consacrate per un avvenire senza nuvole, aveva riattaccato. Inutile riferire a sua madre quello che era appena successo. Aveva già tentato di aprirsi sulle sue difficoltà in passato, e si era immediatamente fatta rimettere a posto.

– Cosa sono questi piagnistei? Credi che l'esistenza sia un letto di seta e pizzo?

Una di quelle formule misteriose, che sua madre le aveva dispensato dall'asilo, o anche prima, annullando ogni tentativo di rivolta o lamentela. Ferma sulle sue convinzioni, quest'ultima continuava.

– E poi prima di tutto, cosa fai di sbagliato per farlo arrabbiare? Tuo marito è un uomo serio e lavoratore. Guadagna bene e non si beve lo stipendio. Ce ne sono molte più sfortunate di te, allora mettimi

un po' del tuo, per favore! Credi che sia sempre stato facile con tuo padre?

*Certamente no...* aveva dovuto convenire Linetta.

Prima del ritorno di Raoul, lei aveva disfatto la sua valigia, pulito e riordinato, preoccupata che tutto fosse perfetto, per non dargli alcun motivo di arrabbiarsi di nuovo. È che lei aveva un vero dono per farlo uscire dai gangheri... Lei si sapeva tanto irritante quanto una polvere pruriginosa, per natura, dalla nascita, con la sua sbadataggine, la sua mancanza di senso pratico e le sue esitazioni infinite.

Lui era riapparso solo l'indomani pomeriggio, contrito, con un pacchetto in mano. Lei aveva scartocciato un piccolo cane di ceramica mentre lui interpretava ancora una volta la loro storia.

– Scusa, ho un po' esagerato... Cercherò di controllarmi meglio d'ora in avanti. Ma avevo le mie ragioni comunque! Sai che sono irritabile quando ho fame. Non è difficile avere un pasto pronto in orario, o sì? Ti rendi conto a cosa assomigliano le mie giornate? Mi do da fare ogni giorno al lavoro, spremuto come un limone, subisco tutte le piccole critiche vendicative di quel fottuto Brouard... Merda, sarei stato un capo molto migliore di lui, a quanto pare scelgono sempre il più incompetente da promuovere. Tu, tu hai un bel ruolo! Tutto ciò che ti si chiede è di occuparti della casa.

In silenzio, lei aveva posato la statuetta su una delle scaffalature spoglie, piccolo segno di una nuova sconfitta, mentre suo marito continuava senza prendere fiato.

– Buon anniversario di matrimonio! Avevi dimenticato, scommetto? Ti prometto che gli anni a venire saranno ancora più belli di quelli che abbiamo già vissuto.

Lui l'aveva presa tra le braccia e stretta forte, per ricordarle quanto l'amava.

Linetta riprende il carrello e lo trascina fino ai bagni del centro commerciale. L'abbandona davanti alla porta e si intrufola dentro. Mentre si lava le mani, si fissa nello specchio. Dei tratti cadenti, soprattutto il gozzo, che pende mollemente, capelli radi, la pupilla smorta, coperta da una palpebra calante. Più nessuna traccia della ragazza tanto corteggiata, per la cui conquista Raoul si era battuto, in un passato ormai lontano. Alla fine del suo esame, abbandona il suo riflesso.

– Smettila di guardarmi così, faccia da schiaffi!

Come ogni giorno, si ferma in libreria. Scorrendo velocemente i volumi, si blocca davanti all'ultimo titolo di Marc Lévy *Un'altra idea di felicità*. Sulla copertina, l'immagine di due donne a bordo di una decappottabile, al centro di un paesaggio desertico, sulla strada di una felicità conquistata a caro prezzo, lei fantastica subito. Allergica ai litigi e agli scoppi di rabbia, Linetta si consola nell'immaginazione. I libri, sono la sua vera vita, lei prende in prestito ore di gioia ai personaggi della finzione, rubacchia qua e là bei momenti di amicizia, viaggi splendidi o anche qualche frammento di amore autentico.

Tende il romanzo alla commessa e tira fuori quella che lei chiama con fierezza la sua borsa segreta, riservata ai suoi piccoli piaceri, che non avrebbe sacrificato per nessuna ragione ad altri scopi. Un piccolo gruzzolo formato facendo alla chetichella dei lavori di cucitura per delle conoscenze o il vicinato, soldi guadagnati al nero, senza neanche dichiararli a suo marito.

Una volta pagato l'articolo, lo sistema da parte, nella tasca davanti al carrello. Da anni, è il suo modo di evitare ai libri e alla sua fierezza di essere danneggiati. Poiché Linetta ha preso l'abitudine di leggere di nascosto, chiusa in bagno, da quando Raoul, all'alba della loro unione, si era impadronito del romanzo che lei divorava per buttare lì, dopo aver corso la quarta di copertina:

– Bisogna veramente essere ritardata per sciropparsi una schifezza simile!

Abitudine che le è valsa un buon numero di osservazioni acide.

– Tutte queste ore passate nel cesso, devi farti visitare cara mia! In ogni caso, questo ci conferma che sei una maledetta stitica.

Per strada, una musica esce da un bar. Un classico di Johnny, questo grande sentimentale, sotto le sue arie da cattivo ragazzo. L'idolo sul piedistallo di Raoul, appassionato al punto da adottare il look della star, grazie a una certa somiglianza, malgrado la fronte più stempiata e un'aria più severa.

Una sera, suo marito era rientrato di soppiatto in casa, si era avvicinato a Linetta senza rumore e l'aveva afferrata alla vita. Con un singhiozzo, lei aveva fatto un salto e, scoprendolo, euforico, dietro di lei, aveva iniziato a balbettare, ancora in preda allo spavento.

– Sei tornato presto, il pasto non è ancora pronto.

– Lascia le tue pentole e fatti bella, si esce stasera!

Lui l'aveva portata a mangiare una pizza a Ginevra, enigmatico sul motivo di questa uscita, divertendosi alle sue domande che lasciava senza risposta. Soltanto il suo occhio, ridente come all'epoca del loro incontro, il fremito del suo pizzetto lasciava indovinare che la vera sorpresa non era ancora arrivata. Pagato il conto, aveva trascinato Linetta alla macchina e l'aveva portata all'Arena, dove dei manifesti annunciavano il passaggio di Johnny per lo stesso giorno. Trionfante, Raoul aveva cacciato dei biglietti dalla tasca.

– Mi hai veramente creduto quando ti ho detto che non ero riuscito ad avere i biglietti? Non avremmo mai potuto perderlo!

La sala, immensa, era piena zeppa. Loro avevano preso posto sui gradini e si erano lasciati trasportare dalla voce dell'interprete. Raoul, esaltato, urlava *Accendere il fuoco* all'unisono del pubblico ma per *Io ti prometto*, aveva preso la mano di Linetta tra le dita e l'aveva guardata con quell'intensità così particolare, che la emozionava ancora dopo tutti questi anni.

*E anche se non è vero, se troppe volte ti è già stato detto, se sono parole usate, come scritte col gesso...* L'anziana donna scuote la testa e riprende a trotterellare dietro un passante che cammina con passo elastico. Senza nessun segno premonitore, lui si ferma e alza il braccio per salutare qualcuno sul marciapiede di fronte. Incapace di trattenersi, d'istinto, Linetta ha alzato il gomito, per proteggersi il viso. Scossa, sbircia dal disotto l'uomo che la scruta, sbalordito. Dopo essersi ripresa, si affretta a passare, la schiena piegata, borbottando delle scuse.

Durante la strada del ritorno, lei rimugina la sua vergogna, cerca la formula magica per dissiparla. “Non mi conosce, avrà già dimenticato...” si ripete continuamente. Sentendo suonare le undici, curva le spalle e accelera il passo, gli occhi fissi al suolo. Arriva, senza fiato, davanti alle cassette delle lettere. La sua vicina la saluta con calore. Una donna adorabile, premurosa e discreta, sempre un sorriso o una parola gentile.

Con, nello sguardo, la sicurezza che lei ci sarà in caso di bisogno, senza fare domande. Del resto, lei solleva il carrello fino al piano prima che Linetta gliel'abbia chiesto. In segno di ringraziamento, l'anziana donna le sussurra:

– Mi sono comprata l'ultimo Lévy, glielo do appena l'ho finito.

Sarebbe tentata di chiederle di entrare. Servirle il tè sgranocchiando biscotti, discutendo delle loro ultime letture, poiché loro hanno l'abitudine di scambiarsi i libri. Come all'epoca in cui aveva delle amiche. Gli inviti reciproci, le chiacchiere davanti a un caffè le mancano. Basterebbe qualche parola, aprire la porta, pregare la vicina di accomodarsi. Eppure si accontenta di ringraziarla, e dopo un'occhiata preoccupata al suo orologio, la saluta con un cenno del capo e fila dentro.

La porta della camera è chiusa. Nessun rumore nell'appartamento. Linetta toglie gli stivaletti e il cappotto che appende all'attaccapanni con cura. Rivestita di umiltà, scivola, carrello alla mano, in cucina. E si ferma di colpo sulla soglia, intrappolata dal suo aggressore. Abbassa gli occhi sulla sua gamba. Saddam, spuntato da dietro un mobile, vi ha affondato le unghie. Aggrappato al suo polpaccio, non sembra pronto a lasciare la presa. Da sotto le palpebre, filtra come un avvertimento. *Ce ne hai messo di tempo, non amiamo quando te la prendi comoda, sai...* Inutile tentare di liberarsi, ancora meno di reagire. L'ultima volta che ha voluto difendersi, il gatto non ha esitato a morderla, con la conseguenza di un'infezione che ha fatto raddoppiare la sua mano di volume. Se l'è cavata con dieci giorni di antibiotici. Col rischio di cadere in avanti, si china all'estremo e riesce ad afferrare la busta di crocchette, che scuote nella speranza di alletterlo. Subito, il gatto ritira le sue unghie e si struscia contro la gamba scorticata. L'anziana donna si affretta a riempire la scodella.

– Hai fame, è vero?

Il gatto avvicina un naso sospettoso verso il suo piatto e subito si volta dall'altra parte.

– Vorresti bere, allora?

Dopo aver fatto scorrere il rubinetto per un lungo momento, Linetta presenta una scodella d'acqua fresca al felino che la sdegna ugualmente. Schiena inarcata, pelo rizzato, costeggia il muro e salta sul piano di lavoro emettendo un brutto soffio, molto diverso dalle fusa di benessere, una specie di minaccia che si conferma tale quando Linetta vede le sue pupille dilatarsi improvvisamente, segno premonitore di un attacco imminente. Tesa, afferra una scatola di cibo di lusso, una sorta di caviale per animali, una follia per il suo budget, ma Saddam ha il naso fine.

– Tieni, se è questo che vuoi...

Lui annusa il piatto, si siede senza averlo toccato e starnutisce, facendo sussultare l'anziana donna. Una nuvola di peli si sparpaglia intorno a lui. Lei gli rivolge uno sguardo carico di odio e batte in ritirata nel salone, lasciandogli il suo territorio e la sua spesa.

I contatti di Linetta con questa bestiola sono conflittuali dal suo arrivo a casa. Lei era seduta sul divano, a guardare la televisione, il suo piccolo bassotto tranquillamente appoggiato sulle ginocchia quando Raoul era entrato, il passo incerto, con il gatto tra le braccia.

– È Saddam, il gatto di Jean-Claude, me l'ha affidato. Siamo andati a bere qualcosa, l'ultima fuori, perché lo ricoverano, poverino. Ti rendi conto! Lo ricoverano a causa della sua sclerosi multipla e gli animali non sono ammessi, è uno schifo comunque, no?

Aveva posato il felino a terra. Per niente impressionato, quest'ultimo aveva raggiunto il divano con uno scatto. Si era avvicinato a Linetta, a passi misurati sulle sue zampe piegate. Senza preavviso, aveva soffiato sul cane, le orecchie abbassate, il pelo dritto. Pouik Pouik mostrava i denti ringhiando piano. L'istante dopo, cane e gatto, un corpo solo a palla rotolavano per la stanza. Raoul, furioso, si era precipitato su di loro e distribuiva potenti calci in mezzo alla rissa. Il felino, in tre salti, si era messo al riparo in alto sul comò. Ma i colpi continuavano a cadere, ritmati dalle urla angosciate del bassotto. Linetta, agghiacciata, guardava suo marito, il viso paonazzo, colpire senza sosta. Quando, finalmente, aveva smesso, il bassotto giaceva ai suoi piedi. Tremando, lei si era alzata per raccogliere il corpo inerte. Raoul si era avvicinato, e, d'istinto, lei aveva girato la faccia e curvato le spalle. Ma invece di schiaffeggiarla, lui l'aveva presa tra le sue braccia e stretta a sé.

– Mi dispiace, non so cosa mi è preso... Quando ho visto il tuo cagnaccio attaccare quel povero gatto, non so... ho perso la testa. Scusa, Linetta mia, non è colpa mia, sai bene, dopo un bicchiere o due, perdo le staffe, è così, non lo faccio apposta. Scusami, per favore...

Lui aveva portato la spoglia nel giardino. Dalla finestra, lei l'aveva visto scavare una tomba per la sua vittima e ricoprirla di terra. Lei si ricorda di quello che aveva pensato allora: “È questo che mi succederà un giorno... Inevitabilmente, succederà...”, una specie di evidenza,



una fatalità. Quasi una consolazione, in vista di essere finalmente liberata dalla paura, di sfuggire alla vergogna e alla colpevolezza.

Dopo un ultimo sguardo al pezzo di terreno dove riposa il suo piccolo compagno, lei si volta e si dirige in camera.

Spinge la porta con un gesto misurato, come per non agitare l'aria. Il letto è fatto, la trapunta non fa una grinza, tutto è tranquillo.

Raoul è davanti alla finestra, sistemato nel suo posto preferito. Lei si avvicina a passo felpato e si ferma a un metro, un nodo alla gola. Si sente impacciata, idiota, come sempre, la gabbia toracica stretta da un senso di oppressione. Infine, tende la mano verso il ficus, strappa una o due foglie gialle. Poi si china verso l'urna ai piedi dell'arbusto per spolverarla con il palmo della mano, con tenerezza.

– Oggi l'aria è dolce. Sei là, vero?

## SECTION C

Écrivains ayant choisi le français comme langue d'écriture

*Scrittori che usano la lingua francese come lingua di adozione*



*Ryoko Sekiguchi*  
**Les glaneurs de Belleville**

La première fois que j'ai vu des glaneurs, je crois que c'était au marché de Belleville, ce grand marché ouvert qui longe le boulevard. Les clients commençaient à s'éloigner, les bras chargés de sacs, traînant des paniers remplis d'oignons ou de pommes, de kilos de viande ou de sandales à 30 francs. Ils étaient là, essaimés entre les étals, occupés à trier des carottes, des quartiers de mandarines et beaucoup d'autres choses. Pour être exacte, la première fois que je les ai vus, je n'ai pas compris à quoi ils étaient affairés. Ils se tenaient au milieu des employés de la mairie qui s'étaient mis, indifférents, à asperger le trottoir pour nettoyer les fanes de légumes. Ils étaient là, patients. On aurait dit qu'ils auscultaient le terrain, avec le plus grand sérieux, ou qu'ils cherchaient quelque chose qu'ils avaient perdu.

\*

Je n'ai jamais fréquenté ce marché qu'occasionnellement. Les prix étaient raisonnables, mais les maraîchers exigeaient des clients qu'ils achètent des quantités, souvent 2-3 kilos minimum, qui dépassent largement ce qu'une personne seule peut consommer, même en faisant la cuisine tous les jours. Et puis, les légumes qu'on y trouve sont plutôt méditerranéens qu'asiatiques.

Si je fréquentais Belleville, c'était pour d'autres raisons. Je m'y rendais le plus souvent, munie de sacs en toile, en quête de légumes asiatiques pour faire une cuisine plus ou moins japonaise, des plats vaguement familiaux. Je ne sais même pas pourquoi je ne possédais pas de caddie, alors que je rentrais toujours essoufflée, lestée de deux grands sacs pleins ou davantage. Peut-être n'avais-je pas de quoi m'acheter un caddie, c'est possible.

\*

Je vivais alors dans un petit studio d'à peine 20 mètres carrés, au 88 rue des Archives. Dans ce quartier désormais peuplé d'une

foultitude de boutiques chic que l'on appelle « le nord du Marais », régnait encore dans ces années-là l'atmosphère singulière du quartier chinois plus ancien. Il n'était pas rare de tomber sur des marchands chinois qui ne parlaient pas un mot de français. Avec l'un de ces messieurs, qui tenait une pharmacie traditionnelle et qui ne me comprenait pas, j'engageais des conversations sommaires par écrit, les caractères autorisant au moins une esquisse de dialogue. J'écrivis : « Je suis pauvre en sang (= anémique) ». Il écrit : « Tu es Yin (ton corps se refroidit vite) ». J'écrivis deux caractères : « Quoi, médicament ? ». Il apporte un flacon sur lequel est inscrite la posologie ; je la lis, et je l'achète.

Entre Japonais, Chinois et Taïwanais, on dit toujours que l'on peut se comprendre, si c'est par écrit. Je n'avais jamais pensé que cela pourrait m'être utile pour la première fois de ma vie au début de mon séjour à Paris, qui allait devenir ma ville.

\*

Dans ce studio, après avoir poussé la porte en bois qui ressemblait plutôt à une boîte d'allumettes (et qui finirait un jour coupée en deux, fendue net comme une buche de cheminée, par un cambrioleur), se trouvait un espace d'un mètre carré qui était divisé en deux, faisant office d'un côté, d'entrée, de l'autre, de coin cuisine. C'était si exigu que je faisais beaucoup de choses par terre : écosser les petits pois, laisser reposer une marmite enveloppée dans une nappe épaisse pour qu'elle continue de mijoter doucement, brosser la terre des légumes... Lorsque j'exécutais ces tâches, assise sur le sol devant le vieux papier journal sur lequel étaient posés mes légumes, j'avais parfois l'impression d'être à mon tour une petite immigrée asiatique. Et cette idée, curieusement, me plaisait assez.

\*

Ce que beaucoup de gens ignorent, c'est qu'il est très rare que les Japonais se désignent eux-mêmes comme « immigrés ». Même s'ils habitent plus de trente ans à l'étranger, qu'ils y fondent une famille et qu'ils envoient leurs enfants à l'école du quartier, ils disent : « Cela fait

un moment que nous habitons ici... ». Nous résidons dans un lieu pour un certain temps, mais nous ne sommes pas des immigrés.

Bien sûr, j'ai appris à déceler les nuances contenues dans ce mot. Je sais qu'il en va de même aujourd'hui de nombreux Français qui ne se qualifient pas eux-mêmes d'« immigrés », même s'ils vont chercher du travail à l'étranger. Ils se diront « expatriés ».

Sur le fond, pourtant, rien ne me distinguait des autres immigrés, de quelque pays qu'ils viennent. J'étais étudiante depuis trois ans, et j'avais eu la chance de voir quelques-uns de mes textes publiés dans des revues. J'essayais naïvement de provoquer le destin et de publier un livre dans une maison d'édition française. Mais pour moi dans la littérature comme pour d'autres dans le commerce, le motif était le même : réaliser une vie meilleure dans cette nouvelle contrée.

Cette idée me plaisait : oui, je suis une immigrée asiatique à Paris. Vingt ans plus tard, je voudrais le clamer haut et fort, avec fierté : je suis une immigrée japonaise à Paris.

Sur ce, j'ai préparé des fèves au cumin et je les ai mangées toute seule.

\*

Belleville était l'un des quartiers où je pouvais aller faire mes courses le cœur léger. Fauchée comme je l'étais, je n'osais pas fréquenter les marchés « français ». Les boutiques de la rue de Bretagne, juste à l'angle de la rue des Archives, étaient trop luxueuses.

Il m'a fallu du temps avant de pouvoir me rendre dans ces marchés français. Si l'on demande de la viande à la coupe, il faut payer le morceau entier, même s'il est cher. En bonne Japonaise, j'étais friande de poisson ; mais les poissonneries étaient pour moi les commerces les plus redoutables, à cause de leurs prix. Je m'interdisais d'acheter autre chose que du chinchard, des sardines ou du maquereau.

À Belleville, pareilles inquiétudes étaient inutiles. Chez les marchands chinois ou cambodgiens, je pouvais me procurer des légumes, des épices, des fruits exotiques, du riz, des pois secs de toutes sortes et même du tofu tout frais ; rien de tout cela n'était cher et, après avoir terminé mes courses, il me restait encore de quoi m'offrir une brioche au porc à 10 francs.

\*

Dans ces premières années à Paris, ce qui m'a sauvé, c'était les marchés tenus par d'autres étrangers. Je n'avais pas un sou, mais j'étais terriblement gourmande. Je ne pouvais pas me contenter de plats préparés et autres produits de la grande distribution ; ils me déprimaient. En revanche, faire la cuisine ne me posait aucun problème. Au contraire, les tâches concrètes m'aidaient à dissiper l'angoisse qui m'étreignait sans cesse alors, comme un léger brouillard.

À Belleville, je ne retrouvais pas seulement les légumes chinois qui m'étaient familiers au Japon ; j'ai appris à connaître des légumes vietnamiens et thaïlandais. Je me suis même aventurée à cuisiner des pattes de poulets et des pieds de cochon.

Je me rendais aussi de temps à autre dans les épiceries indiennes et pakistanaises du X<sup>e</sup> arrondissement pour trouver des gombos ou des taros. J'ai déniché l'adresse d'une bonne boulangère turque. Chez les Kurdes, on vendait des aubergines et des courgettes séchées, avec lesquels j'ai pu réaliser un plat qu'un ami kurde m'avait appris. À Strasbourg Saint-Denis, je trouvais même des feuilles de vignes fraîches en saison.

\*

Plus tard, il m'est arrivé plusieurs fois de revoir des glaneurs. Ils étaient toujours là, discrets. Ils se tenaient un peu à l'écart jusqu'à la fin du marché et, dès que les vendeurs avaient quitté leurs étals, laissant quelques cartons derrière eux, ils venaient les retourner. Ils recueillaient précautionneusement les tomates, les feuilles de céleri, les restes d'une orange que le marchand avait fait goûter aux clients. Ils étaient là en toute saison. Dans le froid j'ai vu l'un d'eux ramasser une boîte de conserve portugaise à demi écrasée.

\*

Je me souviens du quartier gay de Tôkyô. Au nouvel an, il est très animé, m'a raconté récemment un ami homo. Pour ma part, je ne suis jamais passée dans ce quartier le jour de l'an, pour la simple et bonne

raison qu'il y a vingt ans que je n'ai pas mis les pieds au Japon durant cette période. En revanche, je peux aisément imaginer ce quartier un premier janvier. Certaines périodes de l'année sont plus difficiles que d'autres pour ceux qui n'ont pas de famille, ou du moins, pas de famille en tant que telle.

Désormais, il y a des couples de même sexe qui vivent ensemble au Japon, mais cette ouverture est récente et encore très timide.

Il faut toujours des alternatives pour ceux qui ne partagent pas les rites que la société impose.

\*

Pendant longtemps, la période de Noël a été pour moi un réel problème. Je ne supportais pas cette atmosphère de bonheur imposé, de famille réunie, d'obligation d'être ensemble et de consommation frénétique. Bien sûr, j'avais ma famille au Japon et j'aurais sans doute pu rentrer pour ne pas me sentir seule durant cette période, mais cela m'apparaissait encore comme un compromis. Plus tard, j'ai décidé de voyager pendant cette saison, de préférence dans des pays moins concernés par les célébrations de Noël, comme l'Afghanistan, la Tunisie ou la Syrie – et encore, en Syrie, il y avait des quartiers chrétiens ; seulement, les célébrations étaient plus discrètes. Au cours de mes premières années à Paris, cependant, je n'avais pas les moyens de voyager.

Je me souviens, une année, je me suis retrouvée à Belleville le 25 décembre. J'avais dû passer le réveillon chez une amie japonaise et son compagnon, et le lendemain, la ville était très calme. Je me suis dirigée vers le quartier de Belleville sans motif particulier : je n'avais pas besoin de faire des courses et d'ailleurs, je ne m'attendais pas à trouver de commerce ouvert.

À ma grande surprise, j'ai trouvé un quartier animé. Les gens sortaient de chez eux presque comme d'habitude – ou plutôt non, peut-être sortaient-ils davantage en famille que d'habitude, mais pas parce que c'était Noël, seulement parce que c'était un jour férié. J'ai remonté la rue du Faubourg du Temple, de République jusqu'à la station de Belleville. Je me suis promenée un peu et j'ai acheté une galette de radis, plat typique du Nouvel An. Puis je suis rentrée chez moi en grignotant la galette toute chaude.



\*

À Belleville, les commerces asiatiques étaient aussi fréquentés, bien entendu, par des Chinois, des Coréens, des Thaïlandais, des Vietnamiens, des Cambodgiens et des Laotiens, mais on rencontrait également quelques Français, jeunes et moins jeunes. Parmi les jeunes, on sentait surtout de la curiosité : peut-être, arrivés de province, avaient-ils récemment découvert un restaurant asiatique dont ils avaient tout particulièrement apprécié certains plats ; peut-être avaient-ils des amis asiatiques avec lesquels ils préparaient une soirée ? Chez les Français d'âge moyen, on imaginait plutôt l'expérience d'un séjour de travail ou d'agrément dans l'un de ces pays, qui aurait ancré en eux ce goût du lointain. Cela se voyait dans leurs achats : ils choisissaient des ingrédients qu'un débutant n'aurait jamais osé mettre dans son panier faute de savoir les préparer.

Dans ces commerces, en revanche, on ne voyait presque jamais d'immigrés d'origine différente. Aujourd'hui, la situation a changé et l'on observe plus de mélanges. Mais il y a quinze ans, je n'ai jamais vu de femmes ou d'hommes d'origine africaine ou maghrébine faire leurs courses dans une boutique asiatique, même s'ils habitaient juste à côté, dans le quartier de Ménilmontant, voire au cœur de Belleville. Bien sûr, l'inverse était vrai aussi : je n'ai jamais vu de têtes asiatiques dans les rayonnages de magasins martiniquais ou algériens. Seuls les Français traversaient tous ces pays. Comme s'il existait des frontières invisibles dans ces quartiers ouverts à tous et qui auraient pu permettre, même à ceux qui ne pouvaient pas voyager en vrai, d'expérimenter des voyages culinaires dans des pays différents.

Le fait que les Français soient les seuls à pouvoir circuler, dans tous les sens du terme, dans l'ensemble de ces pays, aussi bien dans la réalité que dans l'imaginaire gustatif, m'attristait.

\*

Si j'ai pu fréquenter tous ces quartiers alors que je ne suis pas Française, c'est simplement parce que je suis terriblement curieuse, et friande de toutes les cuisines. À l'époque, je faisais souvent la cuisine iranienne, coréenne ou chinoise. Je me suis même essayée aux plats

turcs et marocains. Avoir le goût de voyager et la curiosité d'essayer la cuisine locale signifie aussi que, où que l'on se trouve, on aura la nostalgie de tous les autres plats que l'on ne peut pas manger.

Cela étant, voyager implique d'abord d'être en possession d'un passeport suffisamment « fort » (comme on dit des cartes à jouer) pour pouvoir circuler sans être inquiété ni craindre les ennuis administratifs. En tant que Japonaise née après les années 1970 (avant cela, on l'oublie trop souvent, la donne était bien différente), même avec des moyens modestes, j'étais au moins munie de ce privilège dont beaucoup d'autres « immigrés » sont dépourvus.

C'est un aspect que l'on ne peut pas négliger : si j'ai pu fréquenter aussi bien les épiceries indiennes que vietnamiennes, iraniennes ou tunisiennes, ce n'est pas seulement parce que je voulais bien manger en dépit de mes petits moyens. C'est parce que j'avais eu la chance de pouvoir me rendre dans certains de ces pays, ou du moins de découvrir leurs goûts quand j'habitais encore à Tôkyô, et que je possédais de fait ces références gustatives.

Dans l'un de ses livres, *Train de nuit avec suspects*, Yôko Tawada écrit, au sujet des jeunes routards européens : « Tous, sans raison véritable, ils croyaient qu'ils étaient contre la guerre, qu'ils aimaient les voyages et que leur point commun était de ne pas avoir d'argent ni encore de travail, ou de famille. Mais aujourd'hui, vous pensez que leur point commun était plutôt d'avoir de l'argent. Avoir de l'argent, ce n'est pas une question de quantité, c'est plutôt la possibilité de changer n'importe quand une devise convertible en une autre monnaie. »

\*

Si l'on compare les quartiers asiatiques de Paris par leur taille, celui du XIII<sup>e</sup> arrondissement est nettement plus étendu que Belleville. Quant à la variété et la fraîcheur des produits, il faut avouer que le quartier autour de Tolbiac dépasse largement notre chère Belleville, un peu vieillotte en comparaison.

Mais si j'aime Belleville, c'est précisément parce que ce n'est pas seulement un quartier chinois. Après la rue des Archives, j'ai déménagé en haut de la colline. Au lieu de remonter la pente qui va de République à Belleville, je la descendais désormais par la rue des

Pyrénées, et je pouvais voir, de « l'intérieur de Downtown », tous ces mélanges de populations qui font la richesse des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> arrondissements. Français, Maghrébins, Maliens, Chinois, Martiniquais... Je le sais bien, Belleville est encore sujette aux frictions intercommunautaires, ce qui ne va pas sans une certaine violence et contribue à la relative instabilité du quartier. Or, instabilité veut dire fragilité, bien sûr, mais peut-être permet-elle que le courant d'air passe aussi.

\*

Un jour que j'étais attablée dans une cantine chinoise, le patron me dit : « Mes enfants me critiquent pour avoir quitté la Chine. J'ai sué sang et eau pour ouvrir ce restaurant, mais ils pensent que, si nous étions restés vivre en Chine, ils auraient pu monter une affaire et faire fortune au lieu d'être cloués ici dans cette baraque minuscule. Mais que pouvais-je faire ? Ici, j'ai pu donner à mes enfants une éducation correcte, tandis que là-bas, il ne faut pas rêver, nous étions condamnés à rester pauvres... ».

Je ne savais pas quoi répondre. Aujourd'hui, je peux affirmer avec assurance qu'à titre personnel, en ce qui me concerne, j'ai bien fait de quitter le Japon et de rester vivre à Paris, en tant qu'écrivaine. À la petite étudiante que j'étais, qui rêvait d'être publiée un jour en français, je voudrais dire : « Tu as bien fait de persévérer ». Mais qu'en est-il de ma vie privée, que j'ai souvent tendance à ignorer farouchement ? Ai-je bien fait de rester ici, abandonnant ceux qui m'aimaient pour de bon ?

Je n'ai pas trouvé de réponse et j'ai avalé une bouchée de tofu à la ciboulette cuit à la vapeur, mélangé dans ma cuillère avec un peu de riz.

\*

Il y a deux ans, j'ai de nouveau passé Noël à Belleville. Une amie japonaise qui passait une année sabbatique à Londres est venue pour les vacances à Paris. Elle a proposé que nous nous retrouvions le 25 décembre, date à laquelle, évidemment, pas un seul restaurant français n'est ouvert. Je lui ai proposé un restaurant laotien et j'ai appelé le

restaurant pour en avoir le cœur net : évidemment, dit le patron en allongeant bien le « é », il était ouvert le soir de Noël !

C'est ainsi que j'ai passé mon deuxième Noël dans ce quartier asiatique, à plus de dix ans d'intervalle. Le quartier était toujours chaleureux, j'allais dire, mais non, précisément, il était comme les autres jours, indifférent et peu charmeur, et c'est très bien ainsi. Avec mon amie japonaise, nous avons dégusté des grenouilles sautées, des foies de veau mi-cuits, une salade de crabe salé et un bol de soupe aux nouilles au poisson et au lait de coco, accompagné d'un vin rouge français. Nous avons parlé de la littérature australienne, qui est son sujet de recherche. Je peux dire, en un sens, que ce fut un Noël parfait.

Le jour de Noël est toujours un peu triste. Quand je serai une vieille dame, peut-être que je viendrai manger un bol de nouilles, comme toutes ces petites dames aux cheveux blancs que l'on croise dans le quartier. Ou peut-être que je serai devenue toute grosse, comme certaines femmes européennes âgées, et que je mangerai, toujours seule mais gaie, au moins en apparence, de l'anguille sautée et une friture de crabe mou, avec une demi-bouteille à côté.

\*

À Belleville, la zone porcine avoisine celle du mouton halal. Le quartier abritait autrefois la communauté espagnole, dont persistent seulement quelques traces évanescentes dans des cantines discrètes, au fond de certaines ruelles, où l'on peut apprécier un « arroz con mariscos » fait maison. Désormais, les bars à vin, épiceries fines et tables d'hôtes façon fooding poussent partout comme des champignons.

Je rêverais d'observer, en vue plongeante, depuis les hauteurs du ciel, les plats que mangent les Parisiens le soir. Combien de personnes dégustent des jiaozi fumants ? De femmes qui déposent leur tagine sur le feu ? Combien d'enfants jouent avec leurs miettes de pain ? Qui trempe son morceau de nan dans un curry ? Qui mange du pilau ? Des lagman ? Du yassa ? Du ceviche ? Et quel plat ont pu préparer les glaneurs, avec ce qu'ils ont trouvé au marché ?

Chaque plat, dans ce Paris nocturne, étincelle d'une couleur différente pour manifester sa présence, et ces étoiles multicolores

s'offrent chacune aux habitants pour attiser leur faim et satisfaire leur gourmandise. J'observerai, en fée Wendy de la cuisine, toutes ces joyeuses constellations de plats. Lorsqu'ils auront été entièrement consommés, leur lueur déclinera, l'une après l'autre, et la nuit se fera sur la ville.

*Ryoko Sekiguchi*  
**Gli spigolatori di Belleville**

Traduzione di *Natalia De Luca Cicale*

La prima volta che ho visto degli spigolatori, credo fosse al mercato di Belleville, questo grande mercato all'aperto che si snoda lungo il Boulevard. I clienti cominciavano ad allontanarsi, con le braccia cariche di buste, trascinando cestini pieni di cipolle e di mele, di chili di carne o di sandali da 30 franchi. Erano lì, dispersi tra le bancarelle, occupati a selezionare carote, spicchi di mandarini e molte altre cose. Per essere sincera, la prima volta che li ho visti, non ho capito cosa fossero intenti a fare. Si trovavano tra i dipendenti comunali che si erano messi, indifferenti, a lavare il marciapiede dalle foglie di verdura. Erano lì, pazienti. Sembrava che auscultassero il terreno, con la massima serietà, o che cercassero qualcosa che avevano perso.

\*

Non ho mai frequentato questo mercato se non occasionalmente. I prezzi erano ragionevoli, ma i fruttivendoli esigevano dai clienti che comprassero delle quantità, spesso 2-3 chili minimo, che superano di gran lunga ciò che una persona sola può consumare, anche cucinando tutti i giorni. E poi, le verdure che si trovano sono più mediterranee che asiatiche.

Se frequentavo Belleville, era per altre ragioni. La maggior parte delle volte ci andavo, munita di borsa di tela, in cerca di verdure asiatiche, per preparare una cucina più o meno giapponese, dei piatti vagamente familiari. Non so neanche perché non avessi il carrello della spesa, visto che rientravo sempre senza fiato, carica di due grandi buste piene o ancor di più. Forse non avevo la possibilità di comprarmi un carrello, è possibile.

\*

Vivevo allora in un piccolo monolocale di appena 20 metri

quadri, al civico 88 della rue des Archives. In questo quartiere ormai popolato da una moltitudine di negozi chic che si chiama «Le nord du Marais», regnava ancora in quegli anni l'atmosfera singolare del più antico quartiere cinese. Non era raro imbattersi in mercanti cinesi che non conoscevano neanche una parola di francese. Con uno di questi signori, che aveva una farmacia tradizionale e che non mi capiva, intraprendevo conversazioni sommarie per iscritto, visto che i caratteri permettono almeno un abbozzo di dialogo. Scrivo: «Sono povera di sangue (= anemica)». Egli scrive: «Tu sei Yin (il tuo corpo si raffredda rapidamente)». Io scrivo due caratteri: «Cosa medicina?». Porta un flacone sul quale è scritto la posologia; la leggo e lo compro.

Tra giapponesi, cinesi e taiwanesi, si dice sempre che ci si può capire, se è per iscritto. Non avevo mai pensato che ciò sarebbe potuto tornarmi utile per la prima volta nella mia vita all'inizio del mio soggiorno a Parigi, che stava per diventare la mia città.

\*

In questo monolocale, dopo la porta di legno che somigliava piuttosto a una scatola di fiammiferi (e che un giorno sarebbe finita per essere tagliata in due, nettamente spaccata come un ceppo da camino, da un ladro), si trovava uno spazio di un metro quadrato che era diviso in due, e che fungeva, da un lato, da ingresso e dall'altro, da angolo cottura. Era così esiguo che facevo molte cose per terra: sgusciare piselli, lasciar riposare una pentola avvolta in un panno pesante in modo che continui a cuocere lentamente, spazzolare via la terra dalle verdure. Quando compivo questi gesti, seduta sul pavimento di fronte al vecchio giornale sul quale erano appoggiate le mie verdure, avevo talvolta l'impressione di essere a mia volta un'immigrata asiatica. E quest'idea, curiosamente, mi piaceva abbastanza.

\*

Molte persone ignorano che è molto raro che i giapponesi si definiscano loro stessi «immigrati». Anche se abitano da più di

trent'anni all'estero, vi hanno creato una famiglia e mandano i loro bambini alla scuola del quartiere, dicono: «è da un bel po' che abitiamo qui...».

Risiediamo in un luogo per un bel periodo di tempo, ma non siamo degli immigrati.

Naturalmente, ho imparato a percepire le sfumature contenute in questa parola. So che è uguale oggi per molti francesi che non si qualificano nemmeno loro come immigrati, anche se vanno all'estero in cerca di lavoro. Si autodefiniranno «espatriati».

Tuttavia, in fondo, nulla mi distingueva dagli altri immigrati, qualunque fosse la loro provenienza. Ero studentessa da tre anni, e avevo avuto la fortuna di vedere qualcuno dei miei testi pubblicati in riviste. Ho ingenuamente cercato di provocare il destino e di pubblicare un libro in una casa editrice francese. Ma per me nella letteratura così come per altri nel commercio, la motivazione era la stessa: realizzare una vita migliore in questo nuovo paese.

Quest'idea mi piaceva: sì, io sono un'immigrata asiatica a Parigi. Venti anni dopo, vorrei gridarlo forte e chiaro, con fierezza: sono un'immigrata giapponese a Parigi.

Allora, ho preparato delle fave al cumino e le ho mangiate da sola.

\*

Belleville era uno dei quartieri dove potevo andare a fare la spesa a cuor leggero.

Squatrinata com'ero, non osavo frequentare i mercati «francesi». I negozi della rue de Bretagne, giusto all'angolo della rue des Archives, erano troppo lussuosi.

Mi ci è voluto del tempo prima di poter andare in questi mercati francesi. Se si chiede della carne al taglio, bisogna pagare il pezzo intero, anche se è caro. Da buona giapponese, ero golosa di pesce; ma le pescherie erano per me i negozi più temibili, a causa del loro prezzo. Mi vietavo di comprare tutto tranne del suro, delle sardine o dello sgombro.

A Belleville, queste preoccupazioni erano inutili. Dai commercianti cinesi o cambogiani, potevo procurarmi verdure, spezie, frutti esotici, riso, legumi di tutti i tipi e anche tofu fresco;



niente di tutto ciò era caro e, dopo aver terminato la spesa, mi restava ancora di che comprarmi un panino con carne di maiale a 10 franchi.

\*

In quei primi anni a Parigi, ciò che mi ha salvata, erano i mercati tenuti da altri stranieri. Non avevo un centesimo, ma ero terribilmente golosa. Non mi potevo accontentare di piatti preparati e altri prodotti industriali; mi deprimevano. Al contrario, cucinare non mi creava alcun problema. Anzi, le attività pratiche mi aiutavano a dissipare l'angoscia che allora mi attanagliava costantemente come una leggera nebbia.

A Belleville non trovavo solo verdure cinesi che mi erano familiari in Giappone; ho imparato a conoscere le verdure vietnamite e thailandesi. Mi sono anche avventurata a cucinare le zampe di pollo e i piedi di maiale. Ho fatto anche visita di tanto in tanto ai negozi indiani e pakistani del decimo arrondissement per trovare il gombo o il taro. Ho scovato l'indirizzo di una buona panetteria turca. Dai curdi vendevano delle melanzane e delle zucchine secche, con le quali ho potuto realizzare un piatto che un mio amico curdo mi aveva insegnato. A Strasbourg Saint-Denis, trovavo anche delle foglie fresche di viti di stagione.

\*

Più tardi, mi è capitato parecchie volte di rivedere gli spigolatori. Erano sempre lì, discreti. Si tenevano un po' in disparte fino alla fine del mercato e, appena i venditori abbandonavano le loro bancarelle, lasciando dietro di loro alcune scatole, venivano a svuotarle. Raccoglievano con precauzione i pomodori, le foglie di sedano, i resti di un'arancia che il mercante aveva fatto assaggiare ai clienti. Erano lì in ogni stagione. Nel freddo ho visto uno di loro raccogliere una scatola di conserva portoghese mezza schiacciata.

\*

Mi ricordo del quartiere gay di Tokio. L'ultimo dell'anno, è molto animato, mi ha raccontato recentemente un amico omosessuale.

Quanto a me, non sono mai passata in questo quartiere quel giorno, per la semplice e buona ragione che sono vent'anni che non metto piede in Giappone in questo periodo. Al contrario, posso facilmente immaginare questo quartiere il primo gennaio. Alcuni periodi dell'anno sono più difficili di altri per coloro che non hanno una famiglia, o almeno senza una famiglia nel senso stretto del termine.

Ormai, ci sono delle coppie dello stesso sesso che convivono in Giappone, ma quest'apertura è recente e ancora molto timida.

Servono sempre alternative per coloro che non condividono i rituali che la società impone.

\*

Per molto tempo, il periodo di Natale è stato per me un vero problema. Non sopportavo quest'atmosfera di felicità imposta, di famiglia riunita, di obbligo di essere insieme e di consumo frenetico. Naturalmente, avevo la mia famiglia in Giappone e avrei forse potuto rientrare per non sentirmi sola durante questo periodo, ma ciò mi sembrava ancora un compromesso. Successivamente, ho deciso di viaggiare in questa stagione, preferibilmente nei paesi meno interessati alle celebrazioni del Natale, come l'Afghanistan, la Tunisia o la Siria – anche se, in Siria, c'erano dei quartieri cristiani; solamente, le celebrazioni erano più discrete. Durante i miei primi anni a Parigi, tuttavia, non avevo i mezzi per viaggiare.

Mi ricordo, un anno, mi sono ritrovata a Belleville il 25 dicembre. Ho dovuto passare la vigilia da un'amica giapponese e il suo compagno, e il giorno dopo la città era molto calma. Mi sono diretta verso il quartiere di Belleville senza un motivo particolare: non avevo bisogno di fare spese e, d'altronde, non mi aspettavo di trovare i negozi aperti.

Con grande sorpresa, ho trovato un quartiere animato. Le persone uscivano di casa quasi come al solito, o forse no, probabilmente uscivano di più del solito con la famiglia, ma non perché era Natale, bensì perché era un giorno festivo. Ho risalito la rue du Faubourg du Temple, da République fino alla stazione di Belleville. Ho passeggiato un po' e ho comprato una frittella di ravenello, piatto tipico di

Capodanno. Poi sono rientrata a casa mangiucchiando la frittella calda.

\*

A Belleville i negozi asiatici erano anche frequentati, naturalmente, da cinesi, coreani, thailandesi, vietnamiti, cambogiani, laotiani, ma si incontrava anche qualche francese, giovane o meno giovane.

Tra i giovani, si percepiva soprattutto curiosità: forse, arrivati dalla provincia, avevano recentemente scoperto un ristorante asiatico di cui avevano apprezzato particolarmente alcuni piatti; può darsi che avessero degli amici asiatici con i quali organizzavano una serata? Quanto ai francesi di età media, si poteva piuttosto immaginare l'esperienza di un soggiorno di lavoro o di piacere in uno di quei paesi, soggiorno che avrebbe ancorato in loro quel gusto del lontano. Ciò si notava dai loro acquisti: sceglievano degli ingredienti che un principiante non avrebbe mai osato mettere nel cestino perché non avrebbe saputo prepararli.

In questi negozi, al contrario, non si vedevano quasi mai immigrati di origine differente. Oggi, la situazione è cambiata e si notano più mescolanze. Ma quindici anni fa, non ho mai visto delle donne o uomini di origine africana o maghrebina fare la spesa in un negozio asiatico, anche se abitavano a due passi, nel quartiere di Ménilmontant, oppure nel cuore di Belleville. Ovviamente, anche l'inverso era vero: non ho mai visto dei visi asiatici tra le scaffalature dei negozi martinicani o algerini. Solo i francesi attraversavano tutti questi paesi. Come se esistessero delle frontiere invisibili in questi quartieri aperti a tutti e che avrebbero potuto permettere, anche a coloro che non potevano viaggiare veramente, di sperimentare dei viaggi culinari in paesi differenti.

Il fatto che i francesi siano i soli a poter circolare, in tutti i sensi del termine, in tutti questi paesi, sia nella realtà che nell'immaginario gustativo, mi rattristava.

\*

Se ho potuto frequentare tutti questi quartieri anche se non ero francese, è semplicemente perché sono terribilmente curiosa, e golosa

di tutte le cucine. All'epoca, preparavo spesso la cucina iraniana, coreana o cinese. Mi sono anche cimentata con dei piatti turchi e marocchini. Avere il gusto di viaggiare e la curiosità di provare la cucina locale significa anche che, ovunque ci si trovi, si avrà la nostalgia di tutti gli altri piatti che non si possono mangiare. Tuttavia, per viaggiare c'è bisogno prima di tutto di un passaporto sufficientemente «forte» (come si dice di una carta vincente al gioco) per poter circolare senza essere perseguiti né aver timore di problemi amministrativi. In quanto giapponese nata dopo gli anni '70 (prima di questa data, si dimentica troppo spesso, la situazione era molto diversa), anche con mezzi modesti, ero almeno munita di questo privilegio di cui molti altri «immigrati» sono sprovvisti.

È un aspetto che non si può trascurare: se ho potuto frequentare sia i negozi indiani e vietnamiti, sia iraniani o tunisini, non è solamente perché volevo mangiar bene nonostante i mezzi limitati. È perché avevo avuto la fortuna di poter viaggiare in certi paesi, o almeno di scoprire i loro sapori quando abitavo ancora a Tokio, e possedevo di fatto queste conoscenze gustative.

In uno dei suoi libri, *Treno di notte con sospetti*, Yôko Tawada scrive, in merito ai giovani giramondo europei: «Tutti, senza una vera ragione, credevano di essere contro la guerra, di amare i viaggi e che il loro punto in comune fosse non avere soldi e nemmeno un lavoro o una famiglia. Ma oggi, pensate che il loro punto in comune sia piuttosto avere soldi. Avere soldi, non è una questione di quantità, è piuttosto la possibilità di cambiare in qualsiasi momento la valuta convertibile in un'altra moneta».

\*

Se si confrontano i quartieri asiatici a Parigi in base alla loro grandezza, quello del tredicesimo arrondissement è nettamente più esteso di quello di Belleville. Quanto alla varietà e alla freschezza dei prodotti, devo ammettere che il quartiere attorno a Tolbiac supera di molto il nostro caro Belleville, un po' vecchiotto in confronto.

Ma se amo Belleville, è proprio perché non è solamente un quartiere cinese. Dopo rue des Archives, mi sono trasferita in cima alla collina. Invece di salire il pendio che va da République a

Belleville, scendevo ormai per la rue des Pyrénées, e potevo vedere, dall'«interno di Downtown», tutti questi miscugli di popolazioni che rappresentano la ricchezza del diciannovesimo e del ventesimo arrondissement. Francesi, maghrebini, maliani, cinesi, martinicani... Io lo so bene, Belleville è ancora vittima di attriti intercomunitari, il che si accompagna a una certa violenza e contribuisce alla relativa instabilità del quartiere. Ebbene, instabilità vuol dire fragilità, sicuramente, ma forse permette anche che la corrente d'aria possa passare.

\*

Un giorno che ero seduta in un ristorantino cinese, il proprietario mi disse: «I miei figli mi criticano per aver lasciato la Cina. Ho sudato lacrime di sangue per aprire questo ristorante, ma loro pensano che, se noi fossimo restati a vivere in Cina, avrebbero potuto mettere su un affare e far fortuna invece di essere inchiodati qui in questa baracca minuscola. Ma cosa potevo fare? Qui, ho potuto dare ai miei figli un'educazione corretta, mentre laggiù, non nascondiamoci, eravamo condannati a restare poveri...».

Non sapevo cosa rispondere. Oggi, posso affermare con sicurezza che a titolo personale, per quanto mi riguarda, ho fatto bene a lasciare il Giappone e restare a vivere a Parigi, come scrittrice. Alla piccola studentessa ch'ero, che sognava di pubblicare in francese, vorrei dire: «Hai fatto bene a perseverare». Ma cosa ne è della mia vita privata, che spesso tendo a ignorare ferocemente? Ho fatto bene a restare qui, abbandonando coloro che mi amavano davvero? Non ho trovato delle risposte e ho ingoiato un boccone di tofu con erba cipollina cotto al vapore, mischiato sul cucchiaino con un po' di riso.

\*

Due anni fa, ho trascorso di nuovo Natale a Belleville. Un'amica giapponese che passava un anno sabbatico a Londra è venuta per le vacanze a Parigi. Ha proposto di ritrovarci il 25 dicembre, data nella quale, ovviamente, nemmeno un ristorante francese è aperto. Le ho proposto un ristorante laotiano e ho chiamato il ristorante per essere

certa: ovviamente, dice il proprietario allungando bene la «o», era aperto la sera di Natale!

Ecco come ho trascorso il mio secondo Natale in questo quartiere asiatico, a distanza di più di dieci anni. Il quartiere era sempre caloroso, stavo per dire, ma no, per essere precisi, era come gli altri giorni, indifferente e poco attraente, e va bene così. Con la mia amica giapponese, abbiamo provato le rane fritte, i fegatini di vitello semicotti, un'insalata di granchio salata e una zuppa di noodle con pesce e latte di cocco, accompagnato da un vino rosso francese. Abbiamo parlato di letteratura australiana, che è l'argomento della sua ricerca. Posso dire, tutto sommato, che fu un Natale perfetto.

Il giorno di Natale è sempre un po' triste. Quando sarò una signora anziana, forse mangerò una zuppa di noodle, come tutte quelle graziose signore dai capelli bianchi che s'incrociano nel quartiere. O forse sarò diventata grossa, come certe donne europee anziane, e mangerò, sempre sola ma allegra, almeno all'apparenza, anguille fritte e una frittura di granchio bianco, con una mezza bottiglia vicino.

\*

A Belleville, la zona suina era attigua a quella della pecora Halal. Il quartiere ospitava un tempo la comunità spagnola, di cui persiste solamente qualche traccia evanescente in ristoranti discreti, in fondo a certe stradine, dove si può apprezzare un «arroz con mariscos» fatto in casa. Ormai le enoteche, negozi di gastronomia e soluzioni fooding spuntano ovunque come i funghi.

Mi piacerebbe vedere, in un'inquadratura dall'alto, dall'alto del cielo, i piatti che mangiano i parigini la sera. Quante persone assaggiano gli jiaozi fumanti? Quante donne mettono la loro tajine sul fuoco? Quanti bambini giocano con le loro briciole di pane? Chi immerge il suo pezzo di nan nel suo piatto al curry? Chi mangia il pilau? I lagman? Il pollo yassa? Il ceviche? E quale piatto hanno potuto preparare gli spigolatori con ciò che hanno trovato al mercato?

Ogni piatto, in questa Parigi notturna, brilla di un colore diverso per manifestare la sua presenza, e queste stelle multicolori si offrono ciascuna agli abitanti per stuzzicare la loro fame e soddisfare la loro

golosità. Osserverò, come se fossi la fata Wendy della cucina, tutte queste gioiose costellazioni di piatti. Quando saranno stati interamente consumati, la loro luminosità si spegnerà, progressivamente, e la notte calerà sulla città.

*Antonino d'Esposito*

## **Suomi**

Elle posa son menton au creux de sa main gauche en tapotant sa joue de ses doigts. Par la fenêtre les rayons du soleil couchant dessinaient aux pieds de la chaise des figures géométriques qui changeaient de forme. Louise suivait leur évolution, le regard pensif.

En Finlande, à présent, l'automne commençait déjà à peindre de teintes rougeâtres les bois sans fin qui se perdent le long de l'horizon. Elle n'y avait jamais été en Finlande, mais elle aimait rêver. De toute sa vie, elle avait voyagé très peu, à l'exception de la semaine passée en Allemagne à seize ans, pour le mariage d'un cousin de son père, Louise n'avait plus franchi les limites nationales.

De temps en temps, elle choisissait au hasard un pays dans lequel elle s'installerait un jour, elle ouvrait l'atlas et pointait son index, les yeux fermés. Hier, le destin avait fait tomber son doigt sur Helsinki, par conséquent, dans les prochains jours elle apprendrait tout sur la Finlande. Les images de la nature flamboyante du nord l'avaient frappée ; la neige d'hiver étincelait et aveuglait si l'on y fixait le regard, le vert foncé des sapins se mêlait, dans son imagination, aux contes que sa mère lui lisait quand elle était malade. Sous les draps, le visage enflammé par la fièvre, Louise cherchait à ne pas perdre un seul mot que la voix chaude de sa mère, une belle voix ronde de contralto, chantonnait à *mezza voce*.

Les Finnois appelaient leur pays Suomi. Assise dans sa chambre, Louise retint son souffle, puis répéta plusieurs fois ce mot. Suomi, pause, Suomi, pause. Jusqu'à ce qu'elle sentît le ridicule de son attitude et s'arrêta.

\*

Chez Tolard, les après-midis se déroulaient paisiblement entre parties de cartes et thés sirotés. Les conversations à mi-voix se perdaient sur les lèvres des pensionnaires qui venaient de débarquer en ce lieu de silence. Cependant, il leur suffisait de quelques semaines pour s'accoutumer aux règles non écrites de l'îlot de calme où ils



passeraient le temps qu'ils avaient encore à vivre. Parfois des éclats subits de colère rompaient la routine. Il y avait toujours quelqu'un qui ne savait pas accepter le mauvais sort aux cartes. C'étaient les hommes qui avaient plus de peine à changer leurs habitudes ; la plupart d'entre eux avaient été professeurs, commerçants ou médecins avec des vies qui bougeaient et l'immobilité actuelle les plongeait dans une atmosphère d'attente d'où ils ne sortaient que pendant les visites du dimanche. Ces mâles qui avaient soutenu le poids d'une famille et de la société de ce trou de province oublié de tous, attendaient maintenant le septième jour, le jour du repos, pour qu'un élan de joie remplisse leur cœur.

Dès samedi soir, on voyait l'agitation monter dans les mouvements, les rires se faisaient rares et toute discussion devenait un orage. Les femmes, elles, étaient plus discrètes, en général s'enfermaient plus longtemps aux toilettes et se disputaient quand les flacons de parfum se mélangeaient. Le matin du lendemain, ils étaient tous prêts à accueillir leurs fils, qui traînaient des bandes d'enfants, venus seulement parce qu'on leur avait promis du gâteau. Comme d'habitude, s'il faisait beau, ils courraient jouer dehors, au jardin. La tarte et l'orangeade demeuraient intactes sur la table au fond du salon à disposition des mouches.

Les hommes portaient un costume sombre et une cravate bleue avec l'écusson de la pension Tolard, les femmes préféraient une robe à fleurs en été et des tailleurs en laine dès que la température commençait à baisser. Parmi tous ces vieillards coiffés et maquillés, on distinguait Louise parfaitement. Elle était de taille moyenne, plus petite que les autres et ses cheveux étaient une masse rebelle que nul ne pouvait apprivoiser ; les infirmières avaient tout essayé avant de se rendre.

Personne ne rendait visite à Louise, sauf une nièce qui venait deux ou trois fois par an, à Noël, à Pâques et le jour de son anniversaire. Et pourtant Louise se laissait emporter par les vagues d'adrénaline qui parcouraient ses nouveaux amis. Elle commençait à aller d'un bout à l'autre du couloir où se trouvait sa chambre pour demander à n'importe qui si ces boucles d'oreille s'accordaient à la couleur de sa peau ou si ce pendentif d'agate brillait plus que son sourire. Dans le salon au premier étage, où l'on attendait les hôtes, elle trônait comme la reine de Saba, la plus mince, la plus belle, la plus seule.

Jeanne, une ex-danseuse aux cheveux teints, l'invitait souvent à se joindre à sa famille, mais Louise refusait préférant se promener parmi la foule et le brouhaha qui emplissait l'air. Pendant la semaine, Louise et Jeanne étaient inséparables. Si différentes et si unies. Jeanne était grande, ses seins avaient nourri quatre enfants et son ventre s'était alourdi, les yeux plus clairs que l'eau de source et une voix fine. Louise, par contre, avait la taille d'une fillette de quinze ans, les yeux noirs et la peau mate du sud. Quand elles se rencontrèrent pour la première fois, Louise l'avait dévisagée du bas en haut et lui avait lancé : « Êtes-vous finlandaise ? ». Pour elle, tout être humain blond aux yeux bleus venait de Scandinavie, de préférence de Finlande. La question avait tellement impressionné Jeanne qu'elle voulut lui accorder une amitié sincère.

Tout le monde les appelait « les sœurs ». À table elles s'asseyaient l'une à côté de l'autre, aux cartes elles jouaient en couple et participaient aux mêmes activités. Mais ce qu'elles aimaient le plus faire ensemble, c'était bavarder à propos de tout ce qui se passait là-dedans.

– T'as vu Joseph ? Il se conduit en parfait amoureux, le petit garçon !

– Oui, mais il va souffrir, Thérèse lui brisera le cœur !

Chaque soupir, chaque vœu prononcé n'échappait pas à deux paires d'oreilles bien tendues aux sons qui fuyaient des bouches édentées. Il semblait voir des gamines toutes prêtes à découvrir les secrets des camarades pour les dévoiler. Si les arguments manquaient (cela arrivait si quelqu'un mourait), Louise parlait de la Finlande, sa connaissance semblait inépuisable. Elle pouvait vous entretenir pendant des jours seulement en vous exposant les parcs naturels finlandais, comment ils s'appelaient, les animaux et les plantes qu'il y avait, les régions où ils se trouvaient. Comme Noël approchait, Jeanne demanda à sa fille de lui acheter un livre sur la Finlande pour le lui donner.

Enveloppé dans du papier cadeau bleu avec des flocons de neige tombant, le *Guide pratique pour voyager en Finlande*, suivi d'un dictionnaire essentiel, fit oublier à Louise l'absence de sa nièce parmi les familles venues pour le repas de Noël. Elle passa la journée à adresser des « Hyvää joulua », Joyeux Noël, à toutes ces personnes ennuyées qui s'efforçaient de ne pas s'endormir.

Cependant, le livre ne fut pas le seul cadeau que Louise reçut. Enfouie sous la porte de sa chambre, une feuille pliée gisait sur le carrelage. Elle poussa le commutateur et s'aperçut de la lettre, la prit. Elle sentait le jasmin. Une feuille jaunie par le temps qu'elle avait passé dans un tiroir que personne n'ouvrait souvent. Une main tremblante y avait déposé quelques mots griffonnés ; l'écriture paraissait avoir hâte de s'envoler. Les lignes, à droite, tournaient vers le haut comme si elles eussent eu honte du message qu'elles portaient. Louise lisait bouche bée une confession qui lui rappela l'école. À huit ans, un compagnon à elle lui avait glissé dans la poche un petit mot : « J'aimerais qu'on se promène ensemble main dans la main, veux-tu bien ? Coche ta réponse : oui ou non ». C'était Vincent à présent qui lui vouait son amour. D'abord, elle eut de la peine à choisir parmi les visages des hommes qu'elle connaissait chez Tolard celui qui appartenait à Vincent. Qui était-ce ? Puis elle se souvint d'une barbe hérissée blanche qui gardait des taches rousses, deux bras musclés qui avaient beaucoup travaillé, des yeux comme des fentes entr'ouvertes. Voilà le Vincent qui avançait tous les après-midis du perron au salon commun bavardant avec un autre homme, plus costaud que lui, toujours bien rasé.

Il était sept heures pile et Louise n'avait pas envie de dîner ; elle se sentait pleine, avait trop mangé. Vincent lui donnait rendez-vous dans deux heures, il fallait faire quelque chose pour qu'elle fût présentable. Le miroir reflétait une image brouillée, peut-être la vue de Louise s'emplissait de larmes subtiles qu'elle-même ne réussissait pas à maîtriser. « L'âge avance et je deviens enfant », pensa-t-elle.

Le lendemain, Jeanne attendit son amie prenant son petit déjeuner, dans la tasse le lait refroidissait lentement et Louise était en retard. Puis elle apparut au seuil de la salle à manger, un sourire au coin des lèvres.

– Madame se fait attendre, lui lança Jeanne d'un ton vexé, y a plus de pains au chocolat, malheureusement.

– Pas de souci, je vais prendre tout simplement un thé.

– T'étais où hier soir ? Mme Grenil a entendu quelqu'un parler dans la bibliothèque. On commence les recherches ?

– Tu lis trop de polars. C'était moi.

– Toi ? À quoi faire ?

– Oh, tu n'y croiras jamais.

– Raconte, vite !

– Tu sais, c'est un secret.

– Oui, c'est ça, un secret de Polichinelle.

Louise commença son conte en partant de loin, comme le faisait sa grand-mère, mais elle ne possédait pas la même maîtrise de langage.

– On n'est pas en Orient, trancha court Jeanne, je ne veux pas écouter les *Mille et une nuits* comme toujours. Allez, toi, Vincent, la bibliothèque, qu'est-ce que cette histoire ?

– Ah, Jeanne, si tu avais été finlandaise, tu aurais eu le goût ancestral du conte. J'aurais dû parsemer mes paroles de fées et sorcières.

– Toi, tu me caches quelque chose. Pourquoi tourner en rond sans arriver au nœud ?

– Bon, disons que j'ai un nouvel ami.

– Je comprends...

Le printemps pour Louise éclata en avance. La neige dehors n'empêchait pas aux boutons de son âme retrouvée de s'ouvrir à la vie, une dernière fois peut-être. Elle marchait et à son passage, on avait l'impression de sentir la chaleur du soleil se répandre. Chez Tolard, tout le monde s'aperçut du changement ; les femmes en étaient jalouses, les infirmières continuaient leur travail se lançant des clins d'œil. Louise ressentait quelque chose de nouveau lui couler dans les veines, c'était une joie inédite qui rappelait le bonheur d'antan, mais qui avait une saveur pâteuse. Un sentiment qui restait accroché à la moelle.

\*

Louise s'en alla en juin. Sans déranger, elle se coucha un soir pour ne plus se réveiller, en sourdine. Jeanne eut la permission de se rendre aux funérailles accompagnée d'une infirmière. Au retour, elle voulut voir la chambre de son amie, avant qu'on ne la débarrasse. Ses affaires étaient là, des boîtes en carton les attendaient. Sur la table de chevet, il y avait encore des magazines, le guide sur la Finlande et un cahier. Jeanne l'ouvrit et le feuilleta un peu.

Louise P.

Je vais apprendre le finnois !!!

*Hyvää päivää, nimeni on Louise, olen ulkomalainen ja tässä on ystäväni  
Jeanne...*

Bonjour, je m'appelle Louise, je suis étrangère et voici mon amie  
Jeanne...

*Antonino d'Esposito*

## **Suomi**

Traduzione di *Mariapina Capasso*

Appoggiò il mento nell'incavo della mano sinistra, tamburellando la guancia con le dita. Dalla finestra, i raggi del sole del tramonto disegnavano intorno ai piedi della sedia delle figure geometriche che cambiavano forma. Louise seguiva la loro evoluzione, con lo sguardo pensieroso.

In Finlandia, in questo momento, l'autunno iniziava già a colorare con tinte rossastre i boschi sterminati che si perdevano lungo l'orizzonte. Non era mai stata in Finlandia, ma amava sognare. In tutta la sua vita, aveva viaggiato molto poco, tranne quella settimana trascorsa in Germania a sedici anni per il matrimonio di un cugino di suo padre, dopodiché Louise non aveva più varcato i confini nazionali.

Ogni tanto, sceglieva a caso un paese nel quale un giorno si sarebbe trasferita, apriva l'atlante e puntava l'indice ad occhi chiusi. Ieri, il destino aveva fatto cadere il dito su Helsinki, di conseguenza, nei giorni successivi, avrebbe imparato tutto sulla Finlandia. Le immagini della natura sfavillante del nord l'avevano colpita; allo sguardo, la neve d'inverno brillava e accecava, il verde scuro degli abeti si mescolava nella sua immaginazione ai racconti che sua madre le leggeva quando non stava bene. Da sotto le lenzuola, con il viso infiammato dalla febbre, Louise cercava di non perdere nemmeno una parola che la calda voce di sua madre, una bella voce piena da contralto, canticchiava a *mezza voce*.

I finlandesi chiamavano il proprio paese Suomi. Seduta nella sua camera, Louise trattenne il fiato e poi ripeté più volte quella parola. Suomi... pausa... Suomi... pausa. Fin quando non avvertì che il suo comportamento era ridicolo e si fermò.

\*

Nella pensione Tolard, i pomeriggi scorrevano tranquillamente tra partite a carte e sorsi di tè. Le conversazioni dai toni smorzati si

perdevano sulle bocche degli ospiti che erano appena sbarcati in questo luogo di silenzio. Tuttavia, impiegavano una settimana per abituarsi alle regole non scritte dell'oasi di calma nella quale avrebbero trascorso il tempo che restava loro da vivere. Talvolta, degli scatti improvvisi di rabbia interrompevano la routine. C'era sempre qualcuno che non riusciva ad accettare la cattiva sorte a carte. Erano gli uomini che avevano più difficoltà a cambiare le proprie abitudini; molti di loro erano stati professori, commercianti o dottori, con vite frenetiche, e l'immobilità attuale li immergeva in un'atmosfera di attesa dalla quale uscivano solo durante le visite domenicali. Questi uomini che avevano sostenuto il peso di una famiglia e della società di questo buco di provincia dimenticato da tutti, attendevano ora il settimo giorno, il giorno del riposo, perché uno slancio di gioia riempisse loro il cuore.

Fin dal sabato sera, si vedeva l'agitazione crescere nei movimenti, le risate si facevano rare e ogni discussione si trasformava in un tumulto. Le donne, invece, erano più discrete, generalmente si rinchiudevano più a lungo in bagno e litigavano quando le boccette di profumo si confondevano tra loro. Il mattino dopo erano tutti pronti ad accogliere i propri figli, che si trascinavano dietro bande di bambini venuti solo perché in cambio era stato promesso loro un dolce. Ma come al solito, se era bel tempo, correvano a giocare fuori in giardino. E il dolce e l'aranciata restavano intatti sulla tavola in fondo al salone a disposizione delle mosche.

Gli uomini indossavano un vestito scuro e una cravatta blu con lo stemma della pensione Tolard, mentre le donne preferivano dei vestiti a fiori in estate e dei tailleur di lana quando la temperatura iniziava a calare. Tra tutti quegli anziani acconciati e truccati, Louise si distingueva perfettamente. Di media statura, era più bassa degli altri e i suoi capelli erano una massa ribelle che nessuno riusciva a domare; le infermiere avevano provato di tutto ma si erano arrese.

Nessuno faceva visita a Louise, tranne una nipote che veniva due o tre volte all'anno, a Natale, a Pasqua e il giorno del suo compleanno. Eppure Louise si lasciava trasportare dall'ondata di adrenalina che invadeva i suoi nuovi amici. Andava da un'estremità all'altra del corridoio dove si trovava la sua stanza per chiedere a chiunque se i suoi orecchini fossero coordinati al colore della sua pelle o se quei

pendenti d'agata brillassero più del suo sorriso. Nel salone al primo piano, dove si aspettavano gli ospiti, troneggiava come la regina di Saba, la più esile, la più bella e la più sola.

Jeanne, una ex ballerina con i capelli tinti, l'invitava spesso a unirsi alla sua famiglia, ma Louise rifiutava, preferendo passeggiare tra la folla e il vociare che riempiva l'aria. Durante la settimana, Louise e Jeanne erano inseparabili. Così diverse, ma così unite. Jeanne era alta, i suoi seni avevano allattato quattro bambini e la sua pancia si era appesantita, gli occhi erano più chiari dell'acqua di sorgente e la sua voce era sottile. Louise, invece, aveva la statura di una ragazzina di quindici anni, gli occhi neri e la pelle scura del sud. Quando si incontrarono per la prima volta, Louise l'aveva squadrata dall'alto in basso e le aveva detto: «É finlandese?». Secondo lei, tutti gli esseri umani biondi, con gli occhi azzurri, venivano dalla Scandinavia, in particolare dalla Finlandia. La domanda aveva talmente impressionato Jeanne che decise di accordarle un'amicizia sincera.

Tutti le chiamavano «sorelle». A tavola, si sedevano l'una accanto all'altra, a carte giocavano in coppia e partecipavano alle stesse attività. Ma ciò che più amavano fare insieme, era chiacchierare di tutto ciò che succedeva lì dentro.

– Hai visto Joseph? Si comporta da perfetto innamorato, quel fanciullo!

– Sì, ma soffrirà, Thérèse gli spezzerà il cuore!

Ogni sospiro, ogni desiderio pronunciato non sfuggiva alle loro orecchie tese attentamente ai suoni che fuoriuscivano dalle bocche sdentate. Sembrava di vedere due bambine attente a scoprire i segreti dei compagni per poi rivelarli. Se mancavano gli argomenti (ciò succedeva se qualcuno moriva), Louise parlava della Finlandia, le sue conoscenze sembravano inesauribili. Poteva intrattenere per giorni solo raccontando dei parchi naturali finlandesi, come si chiamavano, gli animali e le piante che li abitavano, le regioni in cui si trovavano. In prossimità del Natale, Jeanne chiese a sua figlia di comprarle un libro sulla Finlandia per regalarlo a Louise.

Avvolta in una carta regalo blu con dei fiocchi di neve cadenti, la *Guida pratica per viaggiare in Finlandia* era seguita da un dizionario essenziale, e fece dimenticare a Louise l'assenza della nipote tra le famiglie che erano venute per il pranzo di Natale. Passò la giornata ad



augurare «Hayvää joulua», Buon Natale, a tutte le persone annoiate che si sforzavano di non addormentarsi.

Tuttavia, il libro non fu l'unico regalo che ricevette Louise. Infilato sotto la porta della sua stanza, c'era, sulle piastrelle, un foglio ripiegato. Accese l'interruttore, si accorse della lettera e la prese. Sentiva odore di gelsomino. Un foglio ingiallito dal tempo che aveva passato nel cassetto che nessuno apriva spesso. Una mano tremante ci aveva scritto qualche parola scarabocchiata; la scrittura sembrava aver fretta di volar via. Le righe, alla fine, andavano verso l'alto come se avessero vergogna del messaggio che portavano. Louise leggeva a bocca aperta una confessione che le ricordava la scuola. A otto anni, un suo amico le aveva infilato nella tasca un bigliettino: «Mi piacerebbe fare un giro insieme, mano nella mano, ti andrebbe? Sbarra la tua risposta: sì o no». Ora, era Vincent che le dedicava il suo amore. Dapprima ebbe qualche difficoltà a scegliere, tra tutti i volti degli uomini che conosceva alla Tolard, quello che apparteneva a Vincent. Chi era? Poi si ricordò di una barba irta e bianca che conservava qualche macchia rossa, due braccia muscolose che avevano lavorato tanto, due occhi come delle fessure semiaperte. Eccolo il Vincent che arrivava tutti i pomeriggi dalla scalinata alla sala comune chiacchierando con un altro uomo più robusto di lui e sempre ben rasato.

Erano le sette in punto e Louise non aveva voglia di cenare; si sentiva piena, aveva mangiato troppo. Vincent le aveva dato appuntamento da lì a due ore, e bisognava fare qualcosa perché fosse presentabile. Lo specchio rifletteva un'immagine sfocata, forse gli occhi di Louise erano pieni di lacrime sottili che neanche lei riusciva a controllare. «L'età avanza e io ritorno bambina», pensava.

Il giorno dopo Jeanne attese la sua amica per la colazione, nella tazza il latte si raffreddava lentamente, e Louise era in ritardo. Poi apparve sulla soglia della sala da pranzo con un sorriso all'angolo della bocca.

– La signora si fa attendere, le disse Jeanne con tono offeso, sfortunatamente la sfoglia al cioccolato è finita.

– Non c'è problema, prenderò semplicemente un tè.

– Dov'eri ieri sera? La signora Grenil ha sentito qualcuno parlare in biblioteca. Iniziamo le ricerche?

– Leggi troppi gialli. Ero io.

- Tu? Che ci facevi?
- Oh, non ci crederai mai.
- Dai! Racconta!
- In realtà, è un segreto.
- Sì certo, un segreto di Pulcinella.

Louise cominciò il suo racconto prendendola alla larga, come faceva sua nonna, ma non possedeva la stessa padronanza di linguaggio.

– Non siamo in Oriente, tagliò corto Jeanne, non voglio ascoltare le *Mille e una notte* come sempre. Dai, tu, Vincent, la biblioteca, cos'è questa storia?

– Ah, Jeanne, se fossi stata finlandese, avresti avuto il gusto ancestrale del racconto. Avrei dovuto disseminare il mio racconto di fate e streghe.

– Tu mi nascondi qualcosa. Perché ci giri intorno senza arrivare al dunque?

– Ebbene, diciamo che ho un nuovo amico.

– Capisco...

La primavera arrivò in anticipo per Louise. La neve che c'era fuori non impediva ai boccioli della sua anima ritrovata di aprirsi alla vita, probabilmente per l'ultima volta. Camminava, e al suo passaggio, sembrava di sentire il calore del sole diffondersi. Alla Tolard tutti si resero conto del cambiamento; le donne erano gelose, le infermiere continuavano il loro lavoro lanciandosi occhiate. Louise si sentiva scorrere qualcosa di nuovo nelle vene, era una gioia inedita che le ricordava la felicità di un tempo, ma che aveva un sapore pesante. Un sentimento che restava attaccato al midollo.

\*

Louise se ne andò nel mese di giugno. Senza disturbare, si addormentò una sera per non svegliarsi più, in sordina. Jeanne ebbe il permesso di andare al funerale accompagnata da un'infermiera. Al ritorno volle vedere la stanza della sua amica prima che la si sgomberasse. Le sue cose erano lì, delle scatole di cartone le attendevano. Sul comodino c'erano ancora dei giornali, la guida sulla Finlandia e un quaderno. Jeanne l'aprì e lo sfogliò un po'.

Louise P.  
Imparerò il finlandese!!!

*Hyvää päivää, nimeni on Louise, olen ulkomalainen ja tässä on ystäväni  
Jeanne...*

Buongiorno mi chiamo Louise, sono straniera e questa è la mia  
amica Jeanne...

*Graziella Capraro*

## **Le château de la Belle au Bois Dormant**

Lorsque vous étiez enfant, votre mamie (pour moi il s'agissait de « nonna », car je viens d'un pays magique) vous racontait l'histoire de la Belle au Bois Dormant et je suis persuadée que vous lui avez réclamé cette histoire soir après soir d'innombrables fois. Vous ne vous lassiez pas d'entendre ce conte car il vous faisait rêver et vous vous identifiez à cette magnifique princesse endormie. Elle était belle, avec ses beaux cheveux blonds posés autour de son visage, ses habits brodés d'or, son visage serein et tranquille. Vous demandiez à votre mamie où se trouvait le château de la Belle au Bois Dormant et la réponse était toujours la même : il existe uniquement dans les livres, mais pas dans la réalité. Elle souhaitait être en harmonie avec la réalité, ne pas vous mentir. Votre sourire ayant disparu et la tristesse s'étant affichée dans vos yeux, lorsqu'elle voyait que votre visage était tout chiffonné, elle ajoutait un soupçon de rêve à votre imagination. Elle situait le château dans un pays verdoyant, blotti au pied de hautes montagnes aux cimes enneigées, où l'herbe est toujours verte, où les ruisseaux chantent en cascading de rocher en rocher, un endroit baigné de soleil et de ciel bleu. Les personnes qui habitent dans ces contrées sont généreuses de cœur et d'esprit, toujours prêtes à s'entraider. Pour elles, la vie se déroule au fil des saisons, belle en été pour s'occuper des travaux des champs, plus froide, l'hiver lorsque la neige recouvre la nature de son blanc manteau. Alors, ce sont les veillées au coin du feu, animées et joyeuses car il y avait toujours quelqu'un pour entamer une chanson de notre terroir et toute l'assistance reprenait en cœur ces airs qui ont bercés leur enfance. Grâce à l'imagination, à la bonté d'âme de votre mamie ou pour moi de « nonna », vous étiez persuadées qu'il y avait un château quelque part sur cette Terre. Vous partiez en rêve grâce à l'imagination fertile de votre mamie. S'il y avait une princesse, il y avait aussi un château, le livre ne pouvait pas se tromper.

Puis les années ont passé et le livre a rejoint ses autres frères, les livres sur les rayonnages de votre bibliothèque. La Belle au Bois Dormant s'est endormie dans un tiroir de votre cerveau, mais les

rêves qu'elle avait fait naître, eux étaient toujours en promenade dans votre tête, dans votre imagination, dans votre création, plus ou moins présents au fil des années et des péripéties de la vie. Puis un beau jour, alors que vous étiez déjà grande, vous vous êtes trouvée face à face avec le château de la Belle au Bois Dormant. Sidérée, étonnée, vous êtes restée des heures à contempler ce que vous aviez rêvé de connaître pendant les années de votre enfance. Il était là devant vous, pareil à celui de votre livre d'images et à quelques kilomètres de votre lieu de résidence, de votre lieu de naissance. Vous n'avez pas osé vous approcher, le toucher, de peur qu'il disparaisse, car vous pensiez que c'était un mirage créé par votre cerveau, et surtout votre cœur battait la chamade. Vous avez attendu quelques jours puis vous êtes revenue voir s'il était toujours là ou si c'était un mirage. Il était toujours là. Petit à petit, au fur et à mesure de vos visites, vous vous êtes rapprochée, vous l'avez touché, vous l'avez photographié. Puis un beau jour, vous êtes rentrée dans le château et là, vous avez fait une découverte incroyable. Vous avez trouvé, cachés dans une niche, bien au sec, l'histoire du château de la belle au bois dormant.

Je vais pouvoir vous raconter cette histoire telle qu'elle a été écrite par le petit-fils du beau prince et de la jolie princesse endormie.

\*

Il y a très longtemps, vivaient dans notre belle région d'Italie, un prince et sa fille, une très jolie princesse. Sa fille était un être doux, gentil qui parlait aux animaux, les soignait lorsqu'un oiseau tombait du nid ou qu'un lièvre se faisait prendre au collet. Tout le monde l'aimait, elle faisait le bonheur et le ravissement de son père. Le personnel du château était à ses petits soins et chacun s'ingéniait à lui faire plaisir. Elle ne demandait jamais rien, elle se contentait de ce que la vie lui offrait : l'amour de son père, la gentillesse et l'amitié de ses amies, le bonheur de voir s'ouvrir une rose, une musique jouée au clavecin par elle-même ou par son professeur de chant. Vous n'êtes pas sans savoir que si vous êtes jeune, jolie, intelligente, vous allez susciter la jalousie des autres et la naissance de la méchanceté. Par une belle matinée de printemps, une jeune fille s'approche d'elle et lui dit qu'elle était sa nouvelle dame de compagnie, choisie par son père pour

remplacer Mélanie qui avait dû s'absenter, sa mère était malade. Sans se méfier, elle accepta sa présence et elles continuèrent leur promenade à travers le parc, tout en devisant allègrement. Notre jolie princesse l'initiait et lui faisait découvrir les arbres, les oiseaux qu'elles rencontraient le long des allées. À un moment donné la servante posa sa main sur le poignet de la jolie princesse. Elle ressentit un léger picotement, mais n'y prêta pas attention. Quelques instants plus tard, elle était allongée dans l'herbe, seule, et la servante ou dame de compagnie avait disparu. Lorsque le prince revint quelques heures plus tard, il appela sa fille, car il trouva étrange de ne pas la trouver dans le parc, ou dans le château, comme à son habitude. Seul le silence lui répondit. Affolé, il appela ses domestiques qui lui dirent qu'elle était sortie se promener, le matin, avec sa nouvelle dame de compagnie, mais que depuis ils ne l'avaient pas revue. Il courut au fond du jardin comme un fou en l'appelant de toutes ses forces. Il comprit immédiatement qu'il se passait quelque chose d'anormal, car il n'avait pas embauché de nouvelle personne. De plus le domaine est très vaste, et sa fille pouvait se trouver n'importe où, si elle était encore en vie. Il demanda l'aide de ses serviteurs qui se lancèrent à sa recherche. Le soleil était en train de décliner lorsque le prince trouva finalement sa chère enfant. Elle était allongée dans l'herbe, endormie et une goutte de sang perlait à son poignet. Le prince était fou de douleur et de rage. Quelqu'un avait osé toucher à son enfant chérie. Il la souleva de terre délicatement et l'emporta vers le château, suivi de tous ses serviteurs, silencieux. Ils étaient malheureux car ils adoraient leur « petite princesse » et ne comprenaient pas la méchanceté, la cruauté. Comment peut-on faire du mal à une personne aussi généreuse ? En arrivant au château, le prince déposa sa fille sur une méridienne bleue et envoya chercher le médecin du village qui était aussi son ami. Celui-ci arriva immédiatement, et après avoir ausculté la jeune fille, il fit part de son impuissance, ne comprenant pas ce qui avait pu se passer. Il émit l'hypothèse d'un puissant somnifère, d'un sort jeté par une sorcière, mais rien qui pouvait se rattacher à un problème médical de sa compétence. Le prince, atterré, pouvait seulement espérer le réveil rapide de sa fille. Il fit installer un grand lit recouvert d'une courtépointe bleue, décorée de broderie arachnéenne. Des journées plus tard, elle était toujours

endormie, paisible et sereine. Il déposa des fleurs, hortensias, camélias, roses blanches dans tout le château et dans la chambre. Une douce musique de Vivaldi flottait dans l'air à longueur de journée. Même si la princesse dormait, le prince composa un décor vivant, animé, parfumé tout autour de sa fille chérie. Il passait de longues heures à son chevet, de jour comme de nuit, espérant qu'elle ouvrirait les yeux. Mais elle continuait à dormir et tout l'amour de son père ne pouvait rien pour la ramener vers lui. Il fit construire un palais digne de sa fille avec tourelles, petits balcons, grandes fenêtres où le soleil pouvait rentrer, où l'air circulait librement. Les oiseaux rentraient par une fenêtre, pendant les belles journées de printemps et d'été, puis ressortaient au gré de leur fantaisie. C'étaient souvent des hirondelles ou des rouges-queues qui traversaient cet espace silencieux. Lorsque sa fille se réveillerait, le prince voulait qu'elle retrouve le monde tel qu'elle l'avait laissé, un beau jour de printemps. Le Prince passait une grande partie de ses journées à son chevet, lui lisant des contes, lui racontant des histoires, lui donnant les dernières informations au sujet des gens qu'elle connaissait et de la marche du château. Le reste du temps, il continuait à gérer son domaine car il n'avait pas le choix. Pendant ses absences, sa demoiselle de compagnie venait à son chevet et souvent elle lui lisait des contes qu'elle aimait mais aussi d'autres qui voyaient le jour, tout au long des mois. Les mois passaient, les saisons défilaient sans apporter aucune amélioration. Notre jolie princesse continuait à dormir et son père à se désespérer, se sentant impuissant car il ne pouvait rien faire pour ramener sa fille parmi nous. Il fit appel à tous les médecins de la région, de France, d'Europe. Un jour, il rencontra un apothicaire qui venait d'Afrique, mais lui non plus ne put rien faire. Toutes les médecines, toutes les pratiques, tous les savants du monde ne purent rien faire pour réveiller cette belle endormie. Ils s'avouèrent tous impuissants et exprimèrent leur immense désespoir au prince. Pendant une de ses tournées à travers le royaume, il vit s'approcher une vieille dame, un peu sorcière, comme elle peut l'être en Italie, une gentille sorcière, une Befana. Il ne l'avait jamais vue et fut fort étonné lorsqu'elle s'adressa à lui : « Mon bon prince, permets-moi de t'aider. Ta fille a été victime d'un sortilège et aucun médecin ne pourra la guérir car le remède n'existe que dans un acte d'amour désintéressé. Je te propose d'afficher à

travers le pays la proposition que je vais te faire, si tu veux bien l'entendre ».

Le prince était fort surpris de la liberté prise par cette dame, mais il était prêt à tout pour redonner vie à sa fille.

« Je t'écoute, car si tu dis vrai, je t'en serai éternellement reconnaissant ».

« Fais afficher, dans tout le pays la proposition suivante : *Jeune fille endormie à cause d'un geste sacrilège. Le jeune homme qui saura réveiller ma fille obtiendra sa main et pourra vivre heureux à ses côtés. Je vous propose de lui rendre visite dans notre château et de lui offrir le présent de votre choix* ».

« Sachez que lorsque le présent et le jeune prince seront en harmonie, votre fille chérie ouvrira les yeux et tombera amoureuse de celui qui saura la réveiller de ce trop long sommeil. Soyez rassuré, tout se passera ainsi. Vous n'avez aucun souci à vous faire concernant sa moralité ».

Sur ces bonnes paroles, la vieille dame disparut et notre prince resta éberlué au milieu de la place. Il aurait voulu la remercier, savoir qui elle était, mais elle s'était évaporée.

Le prince était surpris, un brin sceptique, mais comme il voulait tout mettre en œuvre pour ramener sa fille parmi nous, il appliqua ce que lui avait dit la vieille dame. Il décida de placarder sur tous les murs du pays, et au-delà des frontières, sa demande. De tous les coins du royaume, et d'ailleurs, arrivèrent de beaux jeunes gens, des moins beaux, des estropiés, des plus vieux, des honnêtes et d'autres attirés par cette manne céleste. Ainsi est fait le monde, du bon et du moins bon ! Le prince se désespérait car les cadeaux s'amoncelaient. Il fallait les donner à des œuvres caritatives. Les visiteurs se présentaient, demandaient à rencontrer la jeune princesse, ils s'approchaient du lit, certains mettaient un genou à terre, se recueillaient, lui parlaient, rivalisaient de cadeaux. Rien n'y faisait, personne n'était capable de réveiller cette jolie princesse endormie. Ils pensaient que si le présent était somptueux, il était susceptible d'influer le cours des choses. Ils repartaient tous la mine triste, déçus, vers leur ville, village ou pays. Vous savez que lorsque vous offrez un cadeau, ce n'est pas la valeur pécuniaire qui entre en compte, ce n'est pas l'élément important. Ce qui est primordial, c'est la réflexion longtemps mûrie, c'est le temps que vous avez mis à le choisir en pensant à la personne à qui vous



allez l'offrir, car il va faire naître un sourire, votre démarche était avant tout de faire plaisir. Ce qui est aussi important c'est la façon d'apporter et de présenter ce cadeau. Il symbolise en premier lieu l'amitié, l'amour, le respect que vous ressentez pour la personne qui se trouve devant vous. Tout présent véhicule un message à l'instar des fleurs qui possèdent leur propre langage : d'amour, d'amitié, de respect, de fidélité, de sincérité, etc.

Si tous les prétendants échouèrent dans leur démarche, c'est parce qu'ils avaient oublié un élément essentiel : la générosité de l'âme. Les offrandes, comme celle des Rois Mages il y a deux mille ans, avaient une valeur inestimable, les postulants étaient sincères dans leur démarche de réveiller cette jolie demoiselle mais il manquait cette étincelle d'amour, d'abnégation de soi qui attire l'autre et montre de façon désintéressée tout l'élan qui vous porte vers l'autre d'un amour pur et lumineux.

Un beau jour de printemps ensoleillé, arriva un fier jeune homme, aux yeux verts, aux cheveux bruns-roux. Il était seul, sans escorte, un peu intimidé, un peu égaré dans ce monde inconnu. D'après ses vêtements et son maintien, on pouvait constater qu'il venait d'un milieu aisé. Son grand-père, le comte Joseph Dal Farra Dal Ponte possédait le château situé dans la ville du même nom, mais suite à un revers de fortune, de mauvaises récoltes et d'une guerre qui avait ravagé le pays, un beau jour son château passa aux mains d'un propriétaire terrien, plus chanceux que lui, qui par bonté d'âme lui accorda l'honneur et l'avantage de résider dans le pavillon de chasse, maison fort agréable mais sans comparaison aucune avec le château. C'était un homme un peu rêveur, un peu poète, d'une grande générosité et il vivait comme vivaient les nobles à cette époque, sans trop se soucier du côté matériel de la vie. Il aimait la belle vie, le luxe et les beaux meubles. Il offrait souvent des fêtes où toutes les têtes couronnées de la région se précipitaient car il était de bon ton de se montrer à la cour de ce gentilhomme. Les mets les plus rares ornaient sa table, le meilleur vin régalaient le palais et la musique les faisait danser sur des parquets comme des miroirs. Le bonheur flottait dans l'air et l'amour fleurissait au gré des rencontres. Je peux vous avouer qu'il y eut aussi des rencontres fortuites, car la galanterie était très en vogue en ce temps-là et la séduction entre hommes et femmes d'un usage

courant. C'est un peu dommage qu'elle ait disparu de notre fonctionnement car elle apportait un brin de courtoisie dans les rapports humains. Cela devait être très flatteur d'être au centre de l'attention d'un galant, de recevoir ses hommages et ses compliments. Au Moyen-Âge, l'amour courtois était très en vogue, il fut mis en musique et en paroles par des poètes d'une grande valeur.

Le grand-père, son fils et toute la famille déménagèrent dans la maison qui leur était si généreusement offerte. Le sang bleu qui coulait dans les veines traverse les années, les bonnes manières restent immuables et sont transmises de génération en génération. C'est la raison pour laquelle notre jeune prince avait fière allure. Mais il était aussi angoissé car il n'avait aucune fortune à offrir à la jolie princesse et à son noble père, seulement son amour, sa générosité de cœur. Il prit son courage à deux mains et se dirigea vers le château. Il fit sonner la grosse cloche en bronze de l'entrée et son cœur battait à l'unisson. Rapidement une soubrette lui ouvrit la porte et lui adressa un gracieux sourire ainsi qu'un mot de bienvenue. Notre jeune prince se sentit un peu soulagé par cet accueil empreint de cordialité. Elle le conduisit dans une pièce confortablement meublée où le feu flambait dans la cheminée. Elle lui proposa de s'installer et quelques temps après, elle revint avec un plateau sur lequel fumait un bol de chocolat, accompagné de succulentes brioches odorantes. Un peu intimidé, mais la faim et la longue route l'incitèrent à savourer cette délicieuse collation. Il put aussi se reposer quelques instants. Peu de temps après, le prince vint le saluer et s'entretenir avec lui. Il lui expliqua que la soubrette finissait la toilette de la princesse et qu'ensuite le prince se ferait un plaisir de l'accompagner auprès de sa fille. De par son attitude remplie de gentillesse, un œil extérieur pouvait deviner que ce jeune homme faisait bonne impression sur le prince. Mais il n'en laissa rien transparaître pour ne pas donner de fausses illusions à ce jeune homme. En fin de matinée, la soubrette revint pour signaler à son maître que la jeune princesse avait revêtu ses beaux habits. Le prince accompagna le jeune homme, encore plus intimidé, vers la chambre de la jeune princesse. Je peux vous confier qu'il l'aimait en secret depuis qu'il avait appris son existence. Il souhaitait la rencontrer et il était traumatisé par cette rencontre. Il était partagé entre les deux sentiments. Il voulait fuir et il avançait vers son destin, car au fond de

son cœur il savait qu'une partie importante de sa vie se jouait en ce moment. Il grimpa les escaliers, le sourire aux lèvres, la peur au ventre. Arrivé au premier étage, le prince ouvrit la porte de la chambre et s'effaça, invitant le jeune prince à pénétrer dans la chambre. Elle était baignée de lumière venant de l'extérieur, une douce musique flottait dans l'air. Son œil enregistra la douceur de l'air, les pores de sa peau se laissèrent caresser par la musique mais ses yeux étaient rivés sur la jolie princesse. Son cœur battait la chamade, il avait l'impression qu'il allait sauter hors de son corps. Il s'approcha lentement de la jolie princesse endormie. Il ne voulait pas faire de bruit, il ne voulait pas la traumatiser. Même si elle dormait profondément depuis longtemps, il avait des scrupules, des retenues, un profond respect pour cette belle endormie. Il avait un peu oublié qu'il était là pour la réveiller. Prenant son courage à deux mains, il s'agenouilla près du lit et prit sa délicate main entre les siennes.

« Bonjour jolie princesse. Je sais que tu dors depuis longtemps mais je voudrais te dire que je t'aime depuis le premier jour. Je n'ai que mon cœur à t'offrir et ma vie entière. Je te chérirai et je te respecterai. Je promets de t'aimer chaque jour que nous partagerons et de t'offrir des milliers de baisers. Je te fais cette promesse et je te promets que je bénirai chaque jour de notre vie ».

Lorsque le jeune prince s'était agenouillé et avait pris sa main, un léger tremblement avait agité ses paupières. En entendant ces mots d'amour prononcés avec une voix si douce et si profonde, notre jolie princesse ouvrit les yeux petit à petit. Les paroles glissaient sur ses joues, et l'inondaient de bonheur.

« Je suis heureuse que tu sois venu, il y a très longtemps que je t'attendais. J'ai dormi longtemps, mais aujourd'hui c'est le plus beau jour de ma vie. »

Elle se redressa, se tourna vers le jeune prince et le regarda, étonnée et émue. Elle avait du mal à comprendre ce qui se passait et ce qu'elle faisait dans ce lit. Elle était encore dans le jardin. Le prince était lui aussi surpris d'avoir réussi l'exploit de la réveiller. Il appela le prince, son père. Celui-ci accourut et se mit à deux genoux en constatant que sa fille était réveillée et qu'elle leur parlait avec sa fraîcheur coutumière. Le jeune homme voulait se retirer mais le papa le prit par l'épaule, le ramena près du lit de sa fille et il unit leurs deux

main. « Si tu le veux et si ma fille le désire aussi, j'honorerai ma promesse. Tu pourras épouser ma fille et vivre heureux dans cette demeure en notre compagnie ». Le jeune homme tremblait d'émotion. La jolie princesse se leva, remercia son père et se dirigea vers le beau prince qu'elle prit affectueusement par le bras. Elle l'amena au jardin pour lui faire partager son amour de la nature mais aussi pour être seule en sa compagnie. Elle voulait le connaître, tout savoir de lui, vivre enfin.

Pour fêter le réveil de sa fille adorée, le prince, le soir même, fit donner un magnifique banquet en petit comité, réunissant toute la maisonnée et les gens alentour. Il était heureux de retrouver sa fille car il commençait à perdre espoir, il faut bien l'avouer. Il était pleinement satisfait car le jeune homme saurait rendre sa fille heureuse, le gendre idéal. Notre jeune prince, ébahi par le bonheur qui lui était échu, souriait et ne quittait pas sa jolie princesse. Il était encore plus intimidé car il se demandait s'il avait mérité tout ce bonheur. Toujours à se poser des questions et à se remettre en cause. Comme si lui n'avait droit à rien. Quant à notre jolie princesse, elle le regardait avec des yeux pleins de tendresse. Leurs cœurs savaient depuis toujours qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Sans se le dire leurs yeux s'étaient promis : amour, joie, fidélité. Quelques jours plus tard, le prince convia les princes et les manants de la région et d'ailleurs pour célébrer les noces de sa fille chérie et du beau prince. Les tables étaient dressées dans le parc, tout autour du bassin. Sur l'estrade, un orchestre régala les oreilles et invitait les convives à rejoindre la piste de danse. Autour des tables, les conversations allaient bon train. Les plats se succédaient et chacun se délectait des mets fins et savoureux. Une place avait été réservée pour la dame qui lui avait été d'un grand secours mais elle ne se présenta pas à la fête et le prince était un peu triste car il aurait voulu la remercier. Elle a montré son abnégation et son extrême générosité. Notre jeune prince et sa dulcinée se mangeaient des yeux, perdus dans un Éden tout bleu. Le Prince allait de l'un à l'autre, veillant à la bonne marche de la réception et au bien-être de ses invités. Le repas se prolongea fort tard dans la nuit car chacun voulait savourer le moment présent, et surtout participer à cet instant magique car ils savaient, ils connaissaient la douleur du père pendant toutes ses années et aujourd'hui ils voulaient partager son

bonheur. Le petit jour ramena les manants vers leur ferme car les bêtes n'attendaient pas. Les nobles regagnèrent leur château emportant le bonheur de leurs amis et aussi parfois parents car les familles nobles s'unissaient entre elles.

Nos deux tourtereaux s'installèrent dans le château aménagé par le prince avec encore plus de faste et de confort qu'auparavant. Il les choyait, leur offrait mille choses pour leur faire plaisir, par générosité d'âme. Notre jeune prince acceptait ces cadeaux, ces marques d'affection avec humilité, avec au cœur un sentiment mitigé comme s'il pensait qu'il n'avait pas le droit de recevoir autant de présents, d'amour. Toujours ce sentiment, cette appréhension, venant du fond des âges. Sa charmante épouse l'entourait de tout son amour et le tranquillisait, lui disant qu'il était un être exceptionnel, qu'il était son rayon de soleil. Ils échangeaient des serments d'amour éternel.

La vie leur fut douce et généreuse. Les années passèrent, apportant leur manne de bonheur. L'amour fleurissait jour après jour. La famille s'agrandit apportant encore plus de bonheur à tous les trois. C'étaient des enfants espiègles, plein d'entrain, d'une beauté rare, à l'intelligence toujours en éveil. Tout les intéressait, les captivait, un chevreuil broutant dans le pré, le vol des mésanges et des pinsons, le chant du coucou ou le martèlement du pic-vert, la sarabande des écureuils dans les arbres, la découverte au détour d'un chemin d'une orchis abeille, d'une hellébore ou d'une fritillaire. Levés tôt et couchés parfois tard, ils assistaient au lever et au coucher du soleil. Comme leur mère autrefois, ils partaient dans des courses folles à travers champs, à l'affut de quelques découvertes. Ils rentraient parfois crottés, mais les joues roses et les yeux brillants. Ils faisaient le bonheur de leurs parents et de grand-papa.

Les années passèrent, les oisillons s'envolèrent du nid mais ils revenaient souvent retrouver le bonheur de leur enfance. Puis les générations suivantes délaissèrent le château qui retourna à l'état semi-sauvage. Pas complètement, car si vous passez près du château un 25 avril, vous découvrirez un spectacle inouï, une grande fête a lieu chaque année. Des bougies brillent aux fenêtres, de la musique vole au-dessus de leur tête. Dans le jardin, les tables sont dressées pour un repas de fête, et tout autour sont assis damoiseaux et damoiselles habillés de leurs plus beaux atours. Dans le jardin, se promenant main

dans la main, vous rencontrerez peut-être, si vous savez être patients, notre jolie princesse toujours follement amoureuse de son beau prince. Je vous rassure, il n'a d'yeux que pour elle. Sur les pelouses, des couples se promènent bras dessus, bras dessous, le sourire aux lèvres. Le prince, le patriarche qui a toujours fière allure, va d'un groupe à un autre, échangeant un mot gentil avec tous. Les enfants du prince ainsi que les petits-enfants sont aussi présents à la fête, heureux de se retrouver et de partager un moment convivial et chaleureux. L'ambiance est festive, et animée partout dans le parc qui a retrouvé son décor d'antan, les allées sont ratissées au cordeau, les rosiers taillés qui exhalent un suave parfum de rose. Le bonheur règne et les cœurs battent à l'unisson. Comment je le sais ? Tout simplement j'étais assise près de la fontaine et j'assistais à ce spectacle féérique, me délectant les yeux et le cœur. En partant, ils se sont tous donnés rendez-vous l'année prochaine au même endroit, à la même heure, pour une nouvelle fête.

Je peux vous assurer que je me glisserai discrètement dans le parc et que j'irai m'asseoir sur la margelle de la fontaine pour me nourrir de ce merveilleux spectacle et participer de loin à leur bonheur.



*Graziella Capraro*

## **Il castello della Bella Addormentata nel Bosco**

Traduzione di *Bianca Maria D'Auria*

Quando eri piccola, la tua ava (per me si trattava di «nonna» poiché vengo da un paese magico) ti raccontava la storia della Bella Addormentata nel Bosco e sono sicura che le avevi richiesto questa storia, sera dopo sera, innumerevoli volte. Non ti stancavi di sentire questa fiaba perché ti faceva sognare e ti identificavi con quella magnifica principessa addormentata. Era bella, con i suoi bei capelli biondi intorno al viso, gli abiti ricamati d'oro, il viso sereno e tranquillo. Domandavi alla tua ava dove si trovava il castello della Bella Addormentata nel Bosco e la risposta era sempre la stessa: esiste solo nei libri, ma non nella realtà. Voleva essere in armonia con la realtà, non dirti una bugia. Sparito il tuo sorriso e comparsa la tristezza nei tuoi occhi, quando vedeva che il tuo volto era contrariato, aggiungeva un pizzico di sogno alla tua immaginazione. Situava il castello in un paese verdeggiante, nascosto ai piedi di alte montagne dalle cime innevate, dove l'erba è sempre verde e i ruscelli cantano scorrendo di roccia in roccia, un luogo bagnato da sole e cielo blu. Le persone che abitano in queste contrade sono generose di cuore e di mente, sempre pronte ad aiutarsi a vicenda. Per loro, la vita è scandita dal corso delle stagioni, bella d'estate per occuparsi dei lavori dei campi, più fredda d'inverno quando la neve copre la natura col suo bianco manto. Allora, era il momento delle serate accanto al caminetto, animate e gioiose perché c'era sempre qualcuno per intonare una canzone della nostra terra e tutti riprendevano in coro queste melodie che hanno cullato la nostra infanzia. Grazie all'immaginazione, alla bontà d'animo della tua ava, o per me di nonna, eri convinta che ci fosse un castello da qualche parte su questa Terra. Iniziavi a sognare grazie alla fervida immaginazione della tua ava. Se c'era una principessa, c'era un castello, il libro non poteva sbagliarsi.

Poi sono passati gli anni e il libro ha raggiunto i suoi fratelli, i libri sugli scaffali della tua libreria. La Bella Addormentata nel Bosco si è



addormentata in un cassetto del tuo cervello, ma i sogni che aveva fatto nascere, quelli erano sempre in giro nella tua mente, nella tua immaginazione, nella tua creazione, più o meno presenti nel corso degli anni e delle peripezie della vita. Poi un bel giorno, quando eri già grande, ti sei trovata faccia a faccia con il castello della Bella Addormentata nel Bosco. Sbalordita, meravigliata, sei rimasta ore a contemplare ciò che avevi sognato di conoscere durante gli anni della tua infanzia. Era lì davanti a te, uguale a quello del libro di immagini e a pochi chilometri dal tuo luogo di residenza, dal tuo luogo di nascita. Non hai osato avvicinarti, toccarlo, per paura che sparisse, poiché pensavi che fosse un miraggio creato dalla tua mente, e soprattutto avevi il cuore in gola. Hai aspettato alcuni giorni, poi sei tornata a vedere se stava sempre là o se fosse un miraggio. Era sempre là. Poco a poco, visita dopo visita, ti sei avvicinata, l'hai toccato, l'hai fotografato. Poi un bel giorno, sei entrata nel castello, e là hai fatto una scoperta incredibile. Hai trovato, nascosta in una nicchia, ben all'asciutto, la storia del castello della Bella Addormentata nel Bosco.

Ti racconterò questa storia così come è stata scritta dal nipote del bel principe e della graziosa principessa addormentata.

\*

Tanto tempo fa, nella nostra bella regione d'Italia, vivevano un principe e sua figlia, una graziosissima principessa. La figlia era un essere dolce, gentile, che parlava agli animali, li curava quando un uccello cadeva dal nido o quando una lepre veniva intrappolata. Tutti l'amavano, era la felicità e la gioia di suo padre. La servitù del castello era piena di attenzioni per lei e ognuno si adoperava per farla felice. Non chiedeva mai niente, si accontentava di ciò che la vita le offriva: l'amore di suo padre, la gentilezza e l'amicizia delle sue amiche, la felicità di veder sbocciare una rosa, una musica suonata al clavicembalo da se stessa o dal suo maestro di canto. Come sai bene se sei giovane, bella, intelligente, provocherai la gelosia degli altri e la nascita della cattiveria. Una bella mattinata di primavera, si avvicinò una ragazza e le disse che era la sua nuova dama di compagnia, scelta da suo padre per sostituire Mélanie che aveva dovuto assentarsi perché sua madre era malata. Senza diffidare, lei accettò la sua

presenza e continuarono la passeggiata per il parco, conversando allegramente. La nostra graziosa principessa la guidava e le faceva scoprire gli alberi, gli uccelli che incontravano lungo i viali. A un certo punto, la domestica appoggiò la mano sul polso della graziosa principessa. Lei sentì un leggero pizzicore, ma non ci prestò attenzione. Pochi istanti dopo, era stesa sull'erba, sola, e la domestica o dama di compagnia era sparita. Quando tornò il principe alcune ore più tardi, chiamò sua figlia poiché trovò strano non trovarla nel parco o nel castello, come al suo solito. Gli rispose solo il silenzio. Spaventato, chiamò i suoi domestici che gli dissero che era andata a fare una passeggiata, al mattino, con la sua nuova dama di compagnia, ma che da allora non l'avevano rivista. Corse in fondo al giardino come un pazzo chiamandola con tutte le sue forze. Capì immediatamente che stava succedendo qualcosa di anormale, visto che non aveva assunto una nuova persona. Inoltre, la proprietà è molto vasta, e sua figlia poteva essere ovunque, se era ancora in vita. Chiese aiuto ai suoi domestici che partirono alla sua ricerca. Il sole stava tramontando quando il principe trovò infine la sua cara bambina. Era stesa sull'erba, addormentata, e una goccia di sangue imperlava il suo polso. Il principe era furioso dal dolore e dalla rabbia. Qualcuno aveva osato toccare la sua bambina adorata. La sollevò da terra delicatamente e la portò verso il castello, seguito da tutti i suoi domestici, in silenzio. Erano infelici perché adoravano la loro «piccola principessa» e non capivano la cattiveria, la crudeltà. Come si può far del male a una persona così generosa? Una volta arrivati al castello, il principe posò la figlia sulla *dormeuse* blu e mandò a chiamare il medico del paese che era anche suo amico. Quest'ultimo arrivò immediatamente, e dopo aver visitato la fanciulla, non riuscendo a capire cosa fosse potuto succedere, si disse impotente. Formulò l'ipotesi di un potente sonnifero, di una maledizione gettata da una strega, ma niente che potesse essere ricondotto a un problema medico di sua competenza. Il principe, abbattuto, poteva solo sperare nel risveglio rapido di sua figlia. Fece preparare un grande letto ricoperto di una trapunta blu, decorata con un ricamo a punto ragno. Dopo giorni era sempre addormentata, tranquilla e serena. Mise dei fiori, ortensie, camelie, rose bianche in tutto il castello e nella sua camera. Una dolce musica di Vivaldi risuonava nell'aria tutto il giorno. Anche

se la principessa dormiva, il principe allestì una scenografia viva, animata, profumata intorno alla sua figlia adorata. Trascorreva lunghe ore al suo capezzale, di giorno e di notte, sperando che avrebbe aperto gli occhi. Ma lei continuava a dormire e tutto l'amore di suo padre non riusciva a riportarla a lui. Fece costruire un palazzo degno di sua figlia, con torrette, balconcini, grandi finestre dove il sole poteva entrare o l'aria circolare liberamente. Gli uccelli entravano da una finestra durante le belle giornate di primavera e d'estate, poi uscivano a loro piacimento. Spesso erano rondini o codirossi che attraversavano quello spazio silenzioso. Quando sua figlia si sarebbe svegliata, il principe voleva che ritrovasse il mondo come l'aveva lasciato un bel giorno di primavera. Il principe passava gran parte delle giornate al suo capezzale, leggendole fiabe, raccontandole storie, dandole le ultime informazioni sulle persone che conosceva e sull'andamento del castello. Il resto del tempo continuava a gestire il suo possedimento, visto che non aveva scelta. Durante le sue assenze, la dama di compagnia veniva al suo capezzale e spesso le leggeva le fiabe che le piacevano ma anche altre che venivano inventate mese dopo mese. I mesi passavano, le stagioni scorrevano senza portare nessun miglioramento. La nostra graziosa principessa continuava a dormire e suo padre a disperarsi, sentendosi impotente poiché non poteva far nulla per riportare sua figlia tra noi. Fece appello a tutti i medici della regione, di Francia, d'Europa. Un giorno incontrò uno speciale che veniva dall'Africa, ma neanche lui poté far nulla. Tutte le medicine, tutte le pratiche, tutti i sapienti del mondo non poterono far nulla per risvegliare quella bella addormentata. Si dissero tutti impotenti ed espressero il loro immenso dispiacere al principe. In occasione di un giro attraverso il regno, vide avvicinarsi una vecchia signora, un po' strega, come se ne possono vedere in Italia, una strega gentile, una Befana. Non l'aveva mai vista e fu molto meravigliato quando gli disse: «Mio buon principe, permettimi di aiutarti. Tua figlia è stata vittima di un sortilegio e nessun medico potrà guarirla poiché il rimedio esiste solo in un gesto d'amore disinteressato. Ti propongo di affiggere per il paese la proposta che ti sto per fare, se vuoi ascoltarla».

Il principe era molto sorpreso dalla libertà che si era presa la signora, ma era pronto a tutto per ridare la vita a sua figlia.

«Ti ascolto, se dici la verità te ne sarò eternamente riconoscente».

«Fai affiggere in tutto il paese la seguente proposta: *Fanciulla addormentata a causa di un gesto sacrilego. Il giovane che saprà svegliare mia figlia otterrà la sua mano e potrà vivere felice accanto a lei. Gli propongo di farle visita nel nostro castello e di offrirle un dono a sua scelta*».

«Sappiate che quando il dono e il giovane principe saranno in armonia, la vostra figlia adorata aprirà gli occhi e si innamorerà di colui che saprà svegliarla da questo sonno troppo lungo. Rassicuratevi, tutto andrà così. Non dovete preoccuparvi per quanto riguarda la sua moralità».

Dopo queste parole rassicuranti, la vecchia signora sparì e il nostro principe restò stupefatto nel mezzo della piazza. Avrebbe voluto ringraziarla, sapere chi fosse, ma era svanita.

Il principe era sorpreso, un po' scettico, ma siccome voleva tentare di tutto per riportare sua figlia tra noi, fece ciò che gli aveva detto la vecchia signora. Decise di affiggere su tutti i muri del paese, e al di là delle frontiere, la sua richiesta. Da tutti gli angoli del regno e da ovunque, arrivarono giovani belli, meno belli, storpi, meno giovani, onesti e altri, attirati da questa manna celeste. Così è fatto il mondo, dal buono e dal meno buono! Il principe si disperava poiché i regali si accumulavano. Bisognava darli in beneficenza. I visitatori si presentavano, chiedevano di incontrare la giovane principessa, si avvicinavano al letto, alcuni mettevano un ginocchio a terra, si raccoglievano, le parlavano, rivaleggiavano in regali. Nulla funzionava, nessuno era capace di svegliare la graziosa principessa addormentata. Pensavano che se il dono fosse sontuoso potesse influire sul corso delle cose. Se ne andavano tutti con l'aria triste, delusi, verso la loro città, paese o nazione. Sai che quando fai un regalo, non è il valore pecuniario che conta, non è questo l'elemento importante. Ciò che è primordiale è il pensiero maturato a lungo, è il tempo che si è impiegato a sceglierlo pensando alla persona alla quale lo si regalerà, poiché farà nascere un sorriso, l'intenzione era prima di tutto di far piacere. Ciò che è importante è anche il modo di portare e di presentare il regalo. Simbologgia in primo luogo l'amicizia, l'amore, il rispetto che si nutre per la persona che si trova davanti a sé. Ogni dono veicola un messaggio come i fiori che possiedono un loro linguaggio: d'amore, di amicizia, di rispetto, di fedeltà, di sincerità, ecc.

Se tutti i pretendenti fallirono nel loro modo di fare è perché avevano dimenticato un elemento essenziale: la generosità dell'animo. Le offerte, come quelle dei Re Magi duemila anni fa, avevano un valore inestimabile; i candidati erano sinceri nel loro modo di svegliare la graziosa fanciulla ma mancava quella scintilla d'amore, di abnegazione del sé che attira l'altro e mostra in modo disinteressato tutto lo slancio che vi porta verso l'altro con un amore puro e luminoso.

Un bel giorno di sole di primavera, arrivò un giovane fiero, con gli occhi verdi e i capelli castano-rossicci. Era solo, senza scorta, un po' intimidito, un po' smarrito in quel mondo sconosciuto. Dai suoi abiti e dal suo contegno, si poteva constatare che era di ceto agiato. Suo padre, il conte Joseph Dal Farra Dal Ponte possedeva il castello situato nella città dallo stesso nome; ma in seguito a un rovescio di fortuna, cattivi raccolti e una guerra che aveva devastato il paese, un bel giorno, il suo castello era passato nelle mani di un proprietario terriero, più fortunato di lui, che per bontà d'animo gli accordò l'onore e il vantaggio di risiedere nel padiglione di caccia, casa molto gradevole ma senza paragone alcuno con il castello. Era un uomo, un po' sognatore, un po' poeta, di una grande generosità e viveva come vivevano i nobili a quel tempo, senza preoccuparsi troppo del lato materiale della vita. Amava la bella vita, il lusso e i bei mobili. Dava spesso feste dove tutte le teste coronate della regione si precipitavano poiché era elegante mostrarsi alla corte di quel gentiluomo. Le pietanze più rare ornavano la sua tavola, il vino migliore deliziava il palato e la musica li faceva ballare su parquet come specchi. La felicità vagava nell'aria e l'amore sbocciava durante gli incontri. Posso confessarti che ci furono anche incontri fortuiti poiché la galanteria era molto in voga a quel tempo e la seduzione tra gli uomini e le donne di uso frequente. È un po' un peccato che sia scomparsa dal nostro sistema poiché portava un pizzico di cortesia nei rapporti umani. Doveva essere molto lusinghiero essere al centro dell'attenzione di una persona galante, ricevere i suoi omaggi e i suoi complimenti. Nel Medioevo l'amore cortese era molto in voga, fu messo in musica e in parole da poeti di grande valore.

Il nonno, suo figlio e tutta la famiglia traslocarono nella casa che fu offerta loro così generosamente. Il sangue blu che scorreva nelle

vene attraversa gli anni, le buone maniere restano immutabili e sono trasmesse di generazione in generazione. È la ragione per la quale il nostro giovane principe aveva un aspetto distinto. Ma era anche angosciato poiché non aveva nessuna fortuna da offrire alla graziosa principessa e al suo nobile padre, soltanto l'amore, la generosità di cuore. Prese il coraggio a due mani e si diresse verso il castello. Suonò la grossa campana di bronzo dell'ingresso e il suo cuore batteva all'unisono. Subito una cameriera gli aprì la porta, gli sorrise con grazia e gli diede il benvenuto. Il nostro giovane principe si sentì un po' sollevato da quest'accoglienza piena di cordialità. Lo condusse in una stanza confortevolmente arredata dove il fuoco ardeva nel camino. Gli propose di accomodarsi e dopo un po' di tempo ritornò con un vassoio sul quale fumava una tazza di cioccolata, accompagnata da succulenti brioches profumate. Anche se un po' intimidito, la fame e il lungo cammino lo spinsero a gustare quella deliziosa merenda. Poté anche riposarsi alcuni istanti. Dopo un po' di tempo, il principe andò a salutarlo e si intrattenne con lui. Gli spiegò che la cameriera stava finendo di preparare la principessa e che più tardi il principe sarebbe stato felice di accompagnarlo da sua figlia. Dal suo atteggiamento colmo di gentilezza, un occhio esterno poteva indovinare che il giovane faceva buona impressione al principe. Ma non lasciò trasparire niente per non dargli false illusioni. Sul finire della mattinata la cameriera ritornò per far presente al suo signore che la giovane principessa era vestita con i suoi begli abiti. Il principe accompagnò il giovane, ancora più intimidito, verso la camera della giovane principessa. Posso confidarti che l'amava in segreto da quando aveva saputo della sua esistenza. Desiderava incontrarla ed era terrorizzato da quest'incontro. Era diviso tra due sentimenti. Voleva scappare e si avvicinava al suo destino, poiché nel profondo del cuore sapeva che in quel momento metteva in gioco una parte importante della sua vita. Sali le scale con il sorriso sulle labbra e la paura dentro. Arrivato al primo piano, il principe aprì la porta della camera e si fece da parte invitando il giovane a entrare nella camera. Era inondata di luce proveniente dall'esterno, una dolce musica vagava nell'aria. Il suo occhio registrò la dolcezza dell'aria, i pori della sua pelle si lasciarono accarezzare dalla musica ma il suo sguardo era inchiodato sulla giovane principessa. Il suo cuore batteva all'impazzata, aveva

l'impressione che gli sarebbe saltato fuori dal corpo. Si avvicinò lentamente alla bella principessa addormentata. Non voleva far rumore, non voleva spaventarla. Anche se dormiva profondamente da molto tempo, aveva scrupoli, ritegno, un profondo rispetto per quella bella addormentata. Aveva quasi dimenticato che era lì per svegliarla. Prendendo il coraggio a due mani, si inginocchiò vicino al letto e prese la sua delicata mano tra le sue.

«Buongiorno graziosa principessa. So che dormi da molto tempo ma vorrei dirti che ti amo dal primo giorno. Ho solo il mio cuore da donarti e tutta la mia vita. Ti amerò e ti rispetterò, prometto di amarti ogni giorno che divideremo e di darti migliaia di baci. Ti faccio questa promessa e ti prometto che benedirò ogni giorno della nostra vita».

Quando il giovane principe si inginocchiò e prese la sua mano, un leggero tremolio aveva agitato le sue palpebre. Ascoltando queste parole d'amore pronunciate con una voce così dolce e profonda, la nostra graziosa principessa aprì gli occhi poco a poco. Le parole scivolavano sulle sue guance e l'inondavano di felicità.

«Sono contenta che tu sia venuto, è da tanto che ti aspettavo. Ho dormito a lungo, ma oggi è il giorno più bello della mia vita».

Si raddrizzò, si girò verso il giovane e lo guardò, stupita e commossa. Faceva fatica a capire cosa stesse succedendo e cosa facesse in quel letto. Era ancora nel giardino. Anche il principe era sorpreso di essere riuscito nell'impresa di svegliarla. Chiamò il principe, suo padre. Quest'ultimo accorse e si inginocchiò constatando che sua figlia era sveglia e che parlava loro con la sua solita freschezza. Il giovane voleva farsi da parte, ma il padre lo prese per la spalla, lo portò vicino al letto di sua figlia e unì le loro mani: «Se vuoi e se anche mia figlia lo desidera, onorerò la mia promessa. Potrai sposare mia figlia e vivere felice in questa dimora in nostra compagnia». Il giovane tremava dall'emozione. La graziosa principessa si alzò, ringraziò il padre e si diresse verso il bel principe che prese affettuosamente per il braccio. Lo portò nel giardino per fargli condividere il suo amore della natura ma anche per essere sola in sua compagnia. Voleva conoscerlo, sapere tutto di lui, vivere finalmente.

Per festeggiare il risveglio della sua adorata figlia, il principe, la sera stessa, fece dare un magnifico banchetto per pochi intimi, riunendo

tutta la famiglia e i vicini. Era felice di aver ritrovato sua figlia dal momento che cominciava a perdere la speranza, bisogna confessarlo. Era pienamente soddisfatto poiché il giovane avrebbe saputo rendere sua figlia felice, il genero ideale. Il nostro giovane principe, stupito dalla fortuna che gli era toccata, sorrideva e non lasciava la sua graziosa principessa. Era ancora più intimidito perché si domandava se avesse meritato tutta quella felicità. Sempre a farsi domande e a mettersi in discussione. Come se lui non avesse diritto a niente. Quanto alla graziosa principessa, lo guardava con uno sguardo pieno di tenerezza. I loro cuori sapevano da sempre che erano fatti l'uno per l'altra. Senza dirselo i loro occhi si erano promessi: amore, gioia, fedeltà. Alcuni giorni dopo, il principe invitò i principi e i contadini della regione e di altri luoghi per celebrare le nozze della sua figlia adorata e del bel principe. Le tavole furono apparecchiate nel parco, intorno allo stagno. Sulla pedana, un'orchestra deliziava le orecchie e invitava gli ospiti a raggiungere la pista da ballo. Intorno ai tavoli, le conversazioni procedevano speditamente. Le portate si succedevano e ognuno si deliziava di pietanze fini e saporite. Era stato riservato un posto per la signora che gli era stata di grande aiuto, ma lei non si presentò alla festa e il principe era un po' triste perché avrebbe voluto ringraziarla. Aveva mostrato la sua abnegazione e la sua estrema generosità. Il nostro giovane principe e la sua amata si divoravano con gli occhi, perduti in un Eden tutto blu. Il principe andava da un capo all'altro badando al corretto svolgimento del ricevimento e al benessere dei suoi invitati. Il pasto si prolungò fino a tarda notte perché ognuno voleva godersi il momento presente e soprattutto partecipare a quel momento magico perché sapevano, conoscevano il dolore del padre per tutti quegli anni e in quel giorno volevano condividere la sua felicità. L'alba portò i contadini verso la loro fattoria poiché gli animali non aspettavano. I nobili ritornarono al loro castello portando la felicità degli amici e anche talvolta parenti dal momento che le famiglie nobili si univano tra di loro.

I nostri due piccioncini si stabilirono nel castello sistemato dal principe con ancora più fasto e comodità di prima. Li coccolava, regalava loro mille cose per farli felici, per generosità d'animo. Il nostro giovane principe accettava questi regali, questi segni di affetto, con umiltà, con un sentimento mitigato nel cuore come se pensasse



di non avere il diritto di ricevere tanti doni, tanto amore. Sempre questo sentimento, questa apprensione che venivano dalla notte dei tempi. La sua dolce sposa lo circondava di tutto il suo amore e lo tranquillizzava dicendogli che era un essere eccezionale, che era il suo raggio di sole. Si scambiavano giuramenti di amore eterno.

La vita fu per loro dolce e generosa. Gli anni passarono portando la loro manna di felicità. L'amore sbocciava giorno dopo giorno. La famiglia si ingrandì portando ancora più felicità a tutti e tre. Erano dei bambini birichini, pieni di vivacità, di una bellezza rara, dall'intelligenza sempre pronta. Li interessava e li affascina tutto, un capriolo che brucava nel prato, il volo dei passeri e dei fringuelli, il canto del cuculo o il martellamento del picchio verde, il chiasso degli scoiattoli negli alberi, la scoperta all'angolo di un sentiero di un'orchidea vesparia, di un eleboro o di una fritillaria. Si alzavano presto e a volte andavano a letto tardi, assistendo all'alba e al tramonto del sole. Come un tempo la loro mamma, facevano delle corse folli attraverso i campi, in cerca di qualche scoperta. A volte tornavano a casa sporchi, ma con le guance rosse e gli occhi che brillavano. Facevano felici i loro genitori e il nonno.

Gli anni passarono, gli uccellini abbandonarono il nido, ma spesso ritornavano a trovare la felicità della loro infanzia. Poi le generazioni seguenti abbandonarono il castello che tornò allo stato semi-selvaggio. Non completamente, perché se passi vicino al castello un 25 aprile, scoprirai uno spettacolo incredibile, ha luogo una grande festa ogni anno. Le candele brillano alle finestre, la musica vola al di sopra della loro testa. Nel giardino, le tavole sono apparecchiate per un pranzo di festa, e tutt'intorno sono seduti signori e signore vestiti con le loro più belle tenute. Nel giardino, passeggiando mano nella mano, incontrerai forse, se saprai essere paziente, la nostra graziosa principessa sempre follemente innamorata del suo bel principe. Ti assicuro, lui ha solo occhi per lei. Sui prati passeggiano coppie sottobraccio, col sorriso sulle labbra. Il principe, il patriarca che conserva il suo aspetto nobile, va da un gruppo ad un altro, scambiando una parola gentile con tutti. I figli del principe e i nipoti sono presenti alla festa, felici di ritrovarsi a condividere un momento conviviale e caloroso. L'atmosfera è di festa, animata dappertutto nel parco che ha ritrovato il suo addobbo di un tempo, i viali sono

rastrellati a regola d'arte, i rosai tagliati emanano un soave profumo di rosa. Regna la felicità e i cuori battono all'unisono. Come lo so? Semplicemente ero seduta vicino alla fontana e assistevo a questo spettacolo fiabesco deliziandomi gli occhi e il cuore. Nell'andarsene si sono dati tutti appuntamento all'anno prossimo allo stesso posto, alla stessa ora, per una nuova festa.

Posso assicurarti che mi intrufolerò discretamente nel parco e andrò a sedermi sul bordo della fontana per nutrirmi di questo meraviglioso spettacolo e partecipare da lontano alla loro felicità.





IL TORCOLIERE • Officine Grafico-Editoriali d'Ateneo  
UNIVERSITÀ DI NAPOLI L'ORIENTALE  
finito di stampare nel mese di luglio 2022





*Jan Michalski  
Jan Michalski  
Jan Michalski  
Jan Michalski  
Jan Michalski  
Jan Michalski  
Jan Michalski  
Jan Michalski*

**FONDATION  
JAN MICHALSKI  
POUR  
L'ÉCRITURE  
ET LA  
LITTÉRATURE**



**INSTITUT  
FRANÇAIS**  
ITALIA

**AGENCE  
UNIVERSITAIRE  
DE LA FRANCOPHONIE**

ISBN 978-88-6719-212-0